L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

VIII.

LES CLUBS DE LONDRES.

Dans un pays où les clubs ont joué au sein de deux révolutions un rôle plus ou moins considérable, où il existe encore un *Jockey-Club*, un *club des Chemins de Fer* et un assez grand nombre de cercles, on étonnerait peut-être les Français en leur disant qu'ils n'ont jamais eu de *clubs* dans la signification anglaise du mot. Nous avons pris le nom, nous n'avons pas pris la chose. Il est plus facile d'emprunter à une nation étrangère son langage que de lui dérober ses institutions. Pour peu qu'on ait vécu dans la Grande-Bretagne, on s'aperçoit bien vite que rien de semblable aux clubs anglais n'existe et ne peut exister sur le continent. Ces réunions supposent des droits, des garanties, et surtout une longue éducation de la liberté qui manquent ailleurs.

Les Anglais rapportent l'origine des clubs à l'un des instincts dominans de notre nature. « L'homme, disent-ils, est un animal sociable, et comme tel il a dû se grouper pour accroître son bien-être et ses plaisirs. » Ce sentiment, il est vrai, existe partout, mais les circonstances ont été plus ou moins favorables, selon les pays, au dé-

veloppement des associations : en Angleterre, elles ont trouvé depuis longtemps dans les lois et dans le caractère national des élémens de sécurité. Le principal motif qui semble avoir dirigé les premiers fondateurs de clubs était l'attrait d'un commerce fréquent avec des personnes choisies qui partageaient leurs goûts et leurs opinions. Jamais la main de l'autorité, si puissante qu'elle fût, n'aurait pu établir ces groupes harmonieux qui se sont formés d'eux-mêmes autour d'un centre et d'une pensée commune. Les clubs se sont constitués de même que la société anglaise en vertu de la loi des affinités; dans ce libre milieu, les individus s'unissent comme s'agrégent les molécules chimiques. Il y a telles personnes avec lesquelles on se sent plus réellement soi-même qu'avec d'autres; j'entendais dire l'autre jour à une Anglaise : « Je ne suis un peu jolie que dans une société où je me plais et où il se trouve de jolies femmes; j'étais affreuse hier, car nous avons passé la soirée chez lady W... » Eh bien! il en est de l'esprit, de la conversation et de tous les dons de la nature humaine comme de la beauté. Les Anglais estiment qu'on cultive mieux les plaisirs de la vie sociale entre honnêtes gens qui se conviennent. Quelque chose manquerait donc à ces études (1), si je passais sans m'y arrêter devant des institutions qui ont exercé une si longue influence sur la littérature, la politique, les mœurs et le génie domestique de la Grande-Bretagne.

Ce que les clubs ont été, ce qu'ils sont ne saurait être étranger à la vie anglaise. Dans l'histoire des anciens clubs, on suit l'histoire du caractère national et de la manière dont il s'est formé; dans l'économie des modernes *club houses*, on retrouve une image de la société actuelle avec son luxe, son esprit d'ordre, et, il faut bien le dire, ses appétits matériels. Les nouvelles formes d'associations sont devenues à Londres un besoin, une nécessité de l'époque. La vie d'un Anglais (je parle surtout d'un Anglais appartenant à la classe plus ou moins aristocratique) se résume dans ces trois cercles qui pour lui embrassent tout, la famille, le *club house*, la patrie.

I.

Les clubs ont commencé en Angleterre avec la liberté. Il n'existait rien de semblable avant le règne brillant d'Élisabeth. Jusque-là le pouvoir était trop ombrageux pour tolérer des associations permanentes; d'un autre côté, les temps étaient trop sombres, les conditions sociales trop mal assises, la confiance et l'action indivi-

(1) Voyez les livraisons du 15 septembre 1857, 15 février, 15 juin, 15 novembre 1858, 1er mars, 1er septembre et 15 décembre 1859.

duelle trop circonscrites pour que l'idée vînt aux citoyens eux-mêmes de se réunir. Les premiers clubs qui se formèrent à Londres, dans un siècle qu'on a appelé l'âge d'or de la poésie anglaise, furent des clubs littéraires. Le plus anciennement connu se réunissait dans une vieille taverne à l'enseigne de la Sirène (*Mermaid*), qui se trouvait dans *Friday-street* (la rue du Vendredi) (1). De cette société, sir Walter Raleigh était le fondateur. Jamais homme n'étonna plus son temps par son esprit, son éloquence, ses voyages, ses aventures chevaleresques, sa fastueuse élégance et sa fin tragique. La tradition veut que dans cette même taverne de la Sirène on ait mangé les premières pommes de terre que Walter Raleigh avait introduites d'Amérique avec le tabac. Les autres principaux membres du club étaient Shakspeare, Ben Jonson, Francis Beaumont et John Fletcher. Les Anglais regrettent, et avec raison, que de telles conversations entre de tels hommes soient à jamais perdues; mais si les murs ont des oreilles, ils ont peu de mémoire, et ceux de la vieille taverne sont d'ailleurs tombés depuis longtemps. Deux monumens peuvent seuls nous donner une idée de ce qui se disait à la *Mermaid*, des éclairs de génie qui ont brillé sous ces plafonds enfumés, et qui ne sont point venus jusqu'à nous : l'un est une épître de Beaumont, dans laquelle il parle avec enthousiasme de ce club, qui avait déjà cessé d'exister (2); l'autre est un trop court récit de Thomas Fuller (3), qui avait été témoin des combats d'esprit entre Shakspeare et Ben Jonson. Il compare *maître* Jonson à une grande galère espagnole, fortement bâtie en savoir, solide, mais lente dans ses mouvemens, Shakspeare au contraire à un navire de guerre anglais (*man of war*), inférieur en taille à son rival, mais plus fin voilier, qui savait tourner toutes les marées et tirer avantage de tous les vents, tant son esprit était prompt et inventif.

(1) Je dois pourtant faire observer que le mot *club* ne se trouve ni dans les ouvrages de Shakspeare ni dans ceux de ses contemporains. La chose existait avant le nom. Ce nom ne se rencontre pour la première fois que chez les *essayists* du temps de la reine Anne. Il paraît dériver du verbe saxon *cleafan*, diviser, « parce que, dit le savant étymologiste Skinner, les dépenses se divisent par portions égales entre les confrères. »

(2) « Quelles choses, s'écrie-t-il, avons-nous vu faire à la Sirène! Quelles saillies ardentes et pleines d'une flamme subtile avons-nous entendues! On eût dit que chacun avait résolu de mettre tout son esprit dans un bon mot, au risque de rester un sot tout le reste de sa triste vie. Là a été dépensé assez de verve pour justifier toute la ville de parler follement pendant trois grands jours. Et quand notre société s'est évanouie, nous avons laissé derrière nous un air qui à lui seul était capable de donner de l'esprit aux réunions qui nous ont succédé. »

(3) Le docteur Thomas Fuller (1608 à 1661), auteur d'un livre curieux intitulé *The Worthies of England*, où il traite des antiquités populaires, des traditions, des histoires locales et de la vie des hommes célèbres. Les Anglais l'appellent « le grand écouteur. » C'est en effet avec de conversations qu'il a réuni les élémens de cet ouvrage, mélange d'anecdotes, de souvenirs et de notes biographiques.

Voilà tout ce qui nous reste de cet ancien club, dont l'ombre, comme dit le grand poète anglais, dort avec ceux qui dorment.

Ben Jonson, qui était né dix années après Shakspeare, fonda plus tard un autre club, qui se tenait à la célèbre Taverne du Diable (*Devil Tavern*), entre les portes du Temple et Temple-Bar. Shakspeare, dans ce temps-là, s'était sans doute retiré à la campagne. Le nouveau club s'installa dans une salle de danse qu'on avait honorée du nom de *Salle d'Apollon*. Un buste de celui que les Anglais appellent maintenant le *rare Ben* surmontait la porte, et sous ce buste était gravée une inscription en lettres d'or (1). Outre cette bienvenue, Ben Jonson avait écrit lui-même pour l'usage du club une sorte de code en vers latins sous le titre de *Leges conviviales*. D'après ces statuts, les femmes étaient admises dans la société, et avec elles les hommes instruits, polis, gais, honnêtes; la torpeur, la grossièreté, l'intempérance en étaient exclues. On pouvait s'abandonner dans un coin obscur aux douces querelles et aux soupirs amoureux; mais on ne devait point s'y livrer entre deux vins aux discussions sur les choses sacrées, ni lire de poèmes insipides, ni improviser de mauvais vers. S'il faut en croire la tradition, ces règles et plus encore l'autorité morale du grand Ben Jonson arrêtèrent les excès, déconcertèrent le libertinage et la frivolité. Sa réputation littéraire, son amour de la table, son grand talent de parole attirèrent autour de lui une bande d'hommes d'esprit et de bons vivans, parmi lesquels on remarquait Carew, Martin, Selden, Cotton et Donne. En dépit des vers enthousiastes de Jonson sur l'excellence de la divine liqueur, la conversation des membres du club valait mieux, dit-on, que leur vin. Les amis ne pouvaient d'ailleurs s'inviter entre eux qu'à des libations modérées, et chacun payait son écot. On ignore ce que dura cette société et comment elle finit. Le but de telles réunions et les motifs qui dirigèrent les premiers fondateurs de clubs sont du moins indiqués clairement par Beaumont, l'ami du célèbre Ben. « Il en est, dit-il, de l'esprit comme du reste : on en a plus avec ceux qui en ont, de même qu'on joue mieux aux cartes et aux échecs avec un bon joueur. »

Les clubs littéraires et autres semblent avoir disparu quand vinrent les temps sévères de Cromwell. Un farouche puritanisme s'opposait alors à tous les divertissemens et à toutes les récréations pro-

(1) « Soyez les bienvenus, vous tous qui venez consulter l'*oracle d'Apollon*; ici il parle du haut de son trépied, la bouteille en forme de tour. Toutes ses réponses sont divines; la vérité elle-même coule dans le vin. Arrière les pauvres buveurs de houblon! Il perd la moitié de la vie, celui-là qui s'abreuve d'eau avec les Muses, ces mornes filles qui ne nous veulent rien de bon. Le vin est le lait de Vénus; c'est la vraie liqueur phébéenne; il ranime le cerveau, délie l'esprit, paie toutes les dettes, guérit toutes les maladies et charme trois sens à la fois. Soyez les bienvenus, vous tous qui venez consulter l'oracle d'Apollon! »

fanes. Le règne de Charles II fut au contraire pour les clubs comme pour le théâtre une époque de renaissance. Quelques années après la restauration, le principal rendez-vous des écrivains, des gens d'esprit, des beaux parleurs et des oisifs était le café de Will (*Will's Coffee House*), qui s'élevait au coin de Bow-street. Là régnait Dryden. Il y avait son fauteuil : durant l'hiver, ce fauteuil était placé devant le feu, à un endroit déterminé; l'été, on le transportait sur le balcon. La société se réunissait au premier étage, dans ce qu'on appelait alors la salle à manger, *dining-room floor* (aujourd'hui le *drawing room*), et où il y avait des tables particulières. On restait généralement jusqu'à minuit; les rangs et les conditions sociales s'y confondaient; on y voyait des étoiles de tous les degrés et des rubans de toutes les couleurs. On raconte même que les jeunes gens à la mode et les lettrés tenaient à honneur de puiser de temps en temps une prise de tabac dans la tabatière de Dryden. Monarque élu par l'assentiment universel, il fixait lui-même le sujet des discussions littéraires. C'était à qui trouverait place pour écouter avec grande attention les orateurs. Un jour se glissa dans cette réunion un enfant de douze ans; c'était Pope qui avait été attiré par le désir de voir le vieux Dryden. Le café de Will fut à Londres un point de réunion pour les hommes d'élite, les curieux, les prêtres, les nouvellistes, jusqu'en 1710. Là, l'esprit et les nouvelles qu'on ne trouvait guère dans les écrits du temps couraient de bouche en bouche. Les chefs parlaient, les habitués faisaient cercle autour d'eux, les étrangers venaient, écoutaient et s'émerveillaient. Après 1710, la maison fut occupée par un parfumeur.

En face du café de Will s'éleva plus tard celui de Button, *Button's Coffee House* (1). C'est là qu'Addison, commençant à régner, avait installé le siége de son empire. Au lieu d'accepter sa cour comme avait fait Dryden, il la choisit; d'un tempérament faible, d'un caractère timide et pourtant ambitieux, il cherchait le succès par des voies secrètes et couvertes. Ses adeptes étaient Steele, Budgell, Tickel, Phillips et Carey, avec lesquels il institua une sorte de confrérie ou de camaraderie littéraire, ce qu'on a en 1820 appelé un cénacle. Le propriétaire du café lui-même avait été domestique chez lady Warwick, que courtisait alors Addison. Les habitués de la maison se réunissaient, selon l'habitude des littérateurs du temps, pendant de longues heures qu'ils passaient à boire et à fumer. Addison donnait lui-même l'exemple. On a dit que ce grand *essayist* avait cherché dans le vin un moyen pour s'affranchir de sa timidité naturelle; M. Thackeray lui reproche de n'avoir point connu la femme. Et comment l'eût-il étudiée dans les cafés et les tavernes? Là, au milieu

(1) Dans Bow-street, à deux pas de Covent-Garden.

d'un cercle de fervens admirateurs et de disciples, il déployait cette élégance et ces grâces de diction qui ont été célébrées par Pope. *Button's Coffee House* était le bureau de rédaction du *Guardian*. Il y avait à la porte une tête de lion aux mâchoires béantes qui servait de boîte aux lettres, et dans laquelle on glissait les correspondances du journal (1). Les rédacteurs, c'est-à-dire le club, se tenaient dans une petite chambre sur le derrière du café. Addison, s'étant fâché dans la suite avec la duchesse de Warwick, retira son patronage à Button, et transporta le siége de sa société dans une taverne où, s'il faut en croire le docteur Johnson, il restait tard et continua de se livrer à des libations trop copieuses.

Comme Dryden, comme Addison, auquel il succéda, Samuel Johnson fréquentait les tavernes de Londres. Il aimait à voir la figure souriante du *landlord*, l'empressement des garçons et la liberté qui régnait entre les convives. Une chaise dans une taverne était, selon lui, le siége de la félicité humaine. « Dès que je franchis, disait-il, le seuil d'une de ces maisons, j'oublie les soucis et les inquiétudes de la vie; un doigt de vin égaie mes esprits et m'invite à un échange de paroles avec ceux que j'aime le plus; je dogmatise et je suis contredit : y a-t-il rien de mieux que ce conflit d'opinions et de sentimens? » Le docteur venait de traiter avec son libraire pour le fameux *Dictionnaire anglais* et se vantait de faire à lui seul ce qui avait occupé en France quarante académiciens, quand il fonda, en 1749, un premier club dans *Ivy Lane* (la ruelle du lierre). Les membres, au nombre de dix, se réunissaient le mardi soir à *la Tête-du-Roi* (*King's Head Beef-steak House*). Samuel Johnson vivait alors dans un pauvre logement près de Temple-Bar, l'endroit de Londres le plus hanté par ce qu'on a appelé dans ces derniers temps les spectres littéraires. Les Anglais ont pour leurs grands hommes une sorte de superstition qui les honore; ils aiment à suivre l'ombre du docteur dans les rues étroites et obscures où il s'avançait pendant la nuit, touchant les poteaux ou les bornes qui se rencontraient sur sa route et ramassant des pelures d'orange. Sa marche était, dit-on, celle d'une baleine; il roulait et se mouvait en vertu d'un mécanisme qui semblait indépendant de ses pieds. On montre encore dans le voisinage quelques-unes des maisons qu'il habita, et dans Inner-Temple-Bar l'escalier et la chambre « où le géant avait son antre. » *Fleet-street* est remplie des souvenirs de sa

(1) Cet emblème était emprunté à la république de Venise, où près du palais du doge il y avait des têtes de lions en marbre dans lesquelles on jetait des morceaux de papier dénonçant tout ce qui se passait dans la ville. La tête de lion du *Guardian*, qu'on avait surnommée la *plus forte tête du royaume*, fut conservée longtemps comme une relique littéraire à la taverne de Shakspeare dans Covent-Garden; elle est maintenant entre les mains de la famille Bedford.

vie. C'est là qu'une nuit il offrit son bras à une dame de qualité pour l'aider à traverser la rue, et que la dame lui offrit un shilling, le prenant pour un *watchman*. C'est aussi dans ce quartier de la ville que, vieux et accablé de maladies, il rencontra, par une nuit froide et humide, une pauvre fille aux pieds nus qui gisait à terre plus qu'à demi morte. Il la prit dans ses bras, la chargea sur son dos, la porta dans sa maison, la coucha dans son lit sans craindre le scandale et lui rendit la santé. Sa force était athlétique : un jour qu'il marchait dans la rue, il enleva du dos d'un portefaix, dans un moment de distraction, un lourd fardeau qu'il transporta ensuite à quelque distance. Le portefaix se fâcha d'abord; mais à la vue de l'imposante stature de Johnson il s'arrêta tout court et jugea que ce qu'il avait de mieux à faire était de reprendre sa charge sans mot dire. Excellent cœur, esprit robuste, entier, candide, bourru, véhément, le docteur personnifiait les défauts et les qualités de sa race : je ne m'étonne donc point de la tendresse des Anglais pour la mémoire de ce grand critique, ni de l'influence qu'il exerça sur son temps. Les membres de son club étaient des marchands, des libraires, des médecins et des ministres dissidens. Là, tandis que le *beef-steak* sifflait et chuchotait sur le gril, Johnson se livrait avec une ardeur vaillante à la discussion et à la controverse. Il discourait de tout et à propos de tout avec l'autorité que lui donnaient une science incommensurable, une abondance de paroles qui ne pouvait être comparée qu'à un fleuve, et une âpreté de saillies qui déconcertait ses adversaires. Déterminé à n'être jamais battu, il disputait plutôt pour la victoire que pour la vérité. Esprit rompu au paradoxe, il soutenait un jour avec un ton de solennité que le bien dominait ici-bas; le lendemain, il défendait non moins vivement la thèse contraire. Debout dans un cercle d'auditeurs, il s'élançait avec férocité sur son antagoniste, qu'il terrassait par tous les moyens; mais quand il était sorti de la mêlée, il se repentait de sa victoire et disait tout haut devant son adversaire : « Il avait raison, et j'avais tort. » Une année avant sa mort, le docteur eut l'idée de réorganiser ce club qu'il avait fondé dans sa jeunesse quand, à son grand regret, il apprit que le propriétaire n'était plus de ce monde, et que la maison était fermée (1).

La réunion d'*Ivy Lane* fut éclipsée par le fameux club que le même Johnson fonda en 1764. Ce dernier se tenait à la Tête-du-Turc (*Turk's Head*), dans *Gerrard-street, Soho,* la rue où avait demeuré Dryden. L'idée du nouveau club avait été mise en avant par sir

(1) Samuel Johnson dit qu'il faut entendre par club « une assemblée de bons camarades (*good fellows*), se réunissant sous certaines conditions. » Quoique assez vague, cette définition est encore la meilleure qu'on ait donnée jusqu'ici; mais je dois prévenir qu'elle ne s'applique qu'aux anciens clubs.

Joshua Reynolds, le grand artiste que Johnson aimait, et qui peignit le portrait de Goldsmith. On se réunissait une fois par semaine, à sept heures du soir, et la conversation se prolongeait très avant dans la nuit. La société s'accrut successivement jusqu'au nombre de trente-cinq membres. Y entrer était un honneur qui s'obtenait par la voie du scrutin. D'abord cette assemblée n'avait pas de nom, mais à la mort de Garrick elle prit le nom de *Club littéraire*. Garrick était l'ami et l'ancien élève du docteur Johnson; ils étaient venus à Londres ensemble tenter l'un la carrière du théâtre, l'autre celle des lettres. Peu de temps après l'ouverture du club, sir Joshua Reynolds en parla au célèbre acteur, qui répondit : « C'est une bonne idée, je crois que je serai des vôtres. » Cette réponse déplut fort à l'impétueux Johnson. « Il *sera des nôtres!* s'écria-t-il. Et comment sait-il si nous lui *permettrons* d'en être? Le premier duc d'Angleterre n'a pas le droit de tenir un pareil langage. » Garrick fut pourtant admis quelque temps après, et Johnson appuya lui-même l'élection du Roscius anglais. Ce fut, selon Boswell (1), un des membres les plus agréables du club, et quand Garrick mourut, tous les sociétaires voulurent assister à ses funérailles.

Il est intéressant de s'introduire par la pensée dans l'intérieur de ce club mémorable, dont, grâce à des traditions, à des monumens écrits et à des portraits, les Anglais se représentent les principales figures. Ici sont rassemblées les têtes illustres qui vivront à jamais sous le pinceau de Reynolds. Voici l'orateur Burke avec ses lunettes, voici la table où sont servis l'omelette pour Nugent et les citrons pour Johnson, voici l'historien Gibbon qui s'assied en tapant du doigt contre les bords de sa tabatière, voici sir Joshua qui écoute en tenant à la main son cornet acoustique. Enfin s'élève au milieu du groupe la forme gigantesque, la figure étrange et massive du docteur, avec son habit brun, ses bas noirs usés, sa perruque grise, ses grosses mains, ses ongles mordus, ses yeux et son nez qu'agite un tic nerveux, sa voix immense, et ses reparties qui tombent comme un marteau de forge sur la tête des adversaires. On croit assister à l'une de ces séances où Johnson proposa la candidature de Sheridan « comme étant l'homme qui avait écrit les deux meilleures comédies de son temps, » où il attaqua Swift avec une violence de taureau anglais, et surtout celle où il déplora la mort de Goldsmith. Le

(1) Biographe de Johnson. On trouve dans son ouvrage, *Life of Samuel Johnson*, de curieux détails sur ce qui se passait dans le *Literary Club* et quelques entretiens; mais en général il a été retenu par la crainte de manquer à la discrétion, qui alors comme maintenant formait la loi fondamentale de ces sociétés. Johnson inventa un mot à propos de Boswell : « C'était, disait-il, non sans quelque ironie, l'homme le plus *clubbable* qu'il y eût au monde, » expression tout anglaise qui implique le don d'écouter et de ranimer de temps en temps par des points de vue nouveaux la conversation défaillante.

docteur aimait l'auteur du *Vicaire de Wakefield*, mais il n'épargnait point les morsures, même à ceux dont il admirait le talent. Goldsmith proposa un jour d'étendre le cercle des membres du club pour lui donner plus de variété. « Il ne saurait plus y avoir rien de nouveau entre nous, ajouta-t-il, tant nous avons voyagé sur l'esprit les uns des autres. — Monsieur, reprit Johnson un peu en colère, vous n'avez jamais voyagé sur le mien, je vous assure. » Une autre fois, sir Joshua faisait observer que tout le monde aimait la société de Goldsmith : « Je le crois bien, répliqua Johnson, les gens du monde aiment à trouver inférieur à eux-mêmes dans la conversation un homme dont ils ont été forcés de reconnaître le mérite en lisant ses ouvrages. » Ce charmant poète et ce délicieux humoriste, Goldsmith, n'était point au-dessus des faiblesses de l'amour-propre : il tenait à briller dans un cercle de gens d'esprit où sa réputation, son accent irlandais et sa vanité naïve lui marquaient d'ailleurs une place à part. Il se plaignait de l'intarissable éloquence de son ami Johnson et de la suprématie que lui accordaient les autres membres du club. « Monsieur, disait-il à Boswell, vous faites une monarchie de ce qui devrait être une république (1). »

En 1783, le docteur Johnson institua encore un autre club dans *Essex-street*, à la Tête d'Essex (*Essex Head*), où les membres de la société se rassemblaient trois fois par semaine. Cette maison était tenue par un ancien domestique de M. Thrale, un ami du docteur. Les conditions du club étaient douces et les dépenses étaient légères. Celui qui manquait à l'une des séances payait 2 *pence*. Chacun des membres était président à son tour. On donnait un *penny* au garçon pour le service. Cette grande ardeur de Johnson à fonder des clubs s'explique par son caractère et par son genre de vie. Il avait été marié, mais il avait de bonne heure perdu sa femme. Ces réunions de nuit étaient dès lors les seuls divertissemens qu'il pût trouver après une journée de travail et de solitude. Vieux et poursuivi par les terreurs de la mort, il n'en fréquentait pas moins les clubs. « C'était, disait-il, le dernier lien qui le retenait à la vie. » Dans ces assemblées, il se montrait extrêmement sensible à ce qu'on pouvait lui dire sur l'état de sa santé. Un soir qu'il s'était rendu au *Club Tamelien*

(1) Goldsmith se rendait quelquefois à un autre club, ou, comme disent les Anglais, à un pandémonium qui se tenait dans Clarges-street, Mayfair. Là il rencontra un jour Foote, l'auteur dramatique, qui lui parla du *Good natured Man* et d'autres comédies que Goldsmith venait de faire représenter avec succès. « Je m'étonne, ajouta-t-il, de voir Olivier Goldsmith écrire de telles balivernes après avoir immortalisé son nom par des œuvres aussi inimitables que *le Voyageur* (*the Traveller*) et *le Village abandonné* (*the Deserted Village*). — Maître Foote, répondit Goldsmith, mes beaux vers dont vous parlez ne m'ont jamais rapporté un *beef-steak* ni un pot de bière; mais depuis que j'ai écrit pour vos planches des balivernes, comme vous les appelez, je suis à même de vivre comme un *gentleman*. »

fondé par un savant médecin, le docteur Ash, un des membres du club, lui dit qu'il voyait la vie refleurir sur les joues de l'auteur de *Rasselas*. Samuel Johnson le saisit par la main et s'écria : « Vous êtes un des meilleurs amis que j'aie jamais eus dans le monde. »

Vers la même époque, c'est-à-dire de 1746 à 1768, certains cafés de Londres continuaient d'être en vogue et d'attirer les gens d'esprit. Celui de Tom, *Great-Russell-street*, comptait près de sept cents souscripteurs à une guinée par tête. Cette société était à peu près la même que celle du *Club littéraire*. On y rencontrait Johnson, Garrick, Murphy, Goldsmith, Reynolds, Foote, et d'autres hommes de talent mêlés à des gens du monde. Les tables et les livres du club ont été conservés par un médailliste, M. Webster, qui occupait, il y a quelques années, le premier étage de la maison. Il y avait aussi vers 1781 un club littéraire qui se réunissait chez Mme Montague, et que l'on appelait le *Club des Bas-Bleus* (*Blue-Stocking Club*). C'était alors la mode parmi les femmes d'esprit d'avoir des soirées où elles se mêlaient à la conversation des hommes instruits qu'animait le désir de plaire. L'origine du terme de *bas-bleu* est, je crois, peu connue en France. Un des membres les plus éminens de cette société qui siégeait à *Montague's house* était M. Stillingfleet, dont l'habillement se distinguait par un caractère de gravité. On remarqua surtout qu'il portait toujours des bas bleus. Telle était l'excellence de sa conversation, que quand il lui arrivait d'être absent, on avait coutume de dire : « Nous ne pouvons rien faire ce soir sans les bas bleus. » Peu à peu, des clubs s'établirent sous ce titre, et le terme de *bas-bleu* s'étendit aux femmes de lettres ridicules et pédantes. Miss Hannah, qui vivait du temps de Johnson, a fait un poème dans lequel elle décrit un *blue stocking club*, avec le caractère des personnes les plus en vue.

En 1801 s'établit, sous le titre de *Roi des Clubs* (*King of Clubs*), une société qui se réunissait un samedi par mois à *Crown and Anchor* (la Couronne et l'Ancre), dans le Strand. L'élément littéraire y dominait. Le fondateur était Robert Smith, connu aussi sous le surnom de *Bobus*, et qui avait été procureur-général à Calcutta. Les autres principaux membres étaient lord Holland, lord Henry Petty (depuis marquis de Lansdowne), sir James Scarlett, qui devint plus tard lord Abinger, sir James Mackintosh, lord Erskine, Samuel Rogers, le poète banquier, auteur des *Plaisirs de la Mémoire*, et Sharpe, que les Anglais appelaient *Conversation-Sharpe* à cause de son âpre talent de parole. Ce club avait une grande réputation d'esprit; on y discourait sur les livres, les auteurs et les questions du jour. Les étrangers pouvaient y être admis à titre de membres honoraires. Parmi ceux qui furent ainsi introduits se trouvait Curran, le célèbre orateur irlandais. Il ne répondit pas d'abord à l'at-

tente générale, car il garda longtemps un silence obstiné; mais vers la fin de la soirée il proposa un toast « à tous les amis absens. » Ce toast s'adressait surtout à son voisin de table, lord Avonmore, juge irlandais qui était sujet à des distractions et à des absences d'esprit. Il apprit ensuite tranquillement à sa seigneurie qu'on venait de boire à sa santé. Le juge eut sa revanche. Un jour qu'il siégeait sur son banc, un âne vint à braire au beau milieu d'un plaidoyer de Curran: « Arrêtez-vous, monsieur Curran, s'écria-t-il, arrêtez-vous; c'est assez d'un à la fois. » L'avocat se le tint pour dit; mais au moment où le juge faisait le résumé des débats, le même bruit se fit entendre, et comme Avonmore jetait des yeux inquiets vers le barreau : « L'écho de la cour, milord! » répliqua Curran.

Un autre visiteur du club était le célèbre lord Ward, qui y avait été introduit par M. Rogers. Ce dernier avait alors tous les signes d'une santé fort délabrée, et comme le banquier se montrait très sévère envers son noble ami sur les questions d'argent, le lord s'en vengeait par des railleries impitoyables. Dans un temps où M. Rogers revenait de Spa, il fit observer que l'endroit était rempli de voyageurs, et qu'il n'avait pu même y trouver un lit : « Que me dites-vous là! s'écria Ward; n'y avait-il point de place dans le cimetière? » Une autre fois, M. Murray, le libraire, voyant un portrait de Rogers dans la salle du club, s'extasia sur la ressemblance : « C'est, dit-il, comme la vie. — Vous voulez dire que c'est comme la mort, » répliqua sa seigneurie. — Et comme le poète banquier entrait alors dans la salle : « Sam, lui dit Ward, je viens d'entendre à la porte le bruit de votre corbillard qui s'arrêtait; après tout, vous êtes assez riche pour en tenir un. » De telles plaisanteries sur un tel sujet paraîtront, je le crains, d'assez mauvais goût; mais elles sont dans l'esprit et dans le caractère anglais. Cette intrépide race saxonne aime à narguer tout ce qui inspire à l'homme un sentiment de crainte. La maladie, la mort, le bourreau, le gibet, les terreurs du monde naturel et surnaturel deviennent, dans la conversation et sur la scène, un sujet de bouffonnerie. Les Anglais rient par manière de défi, ils se moquent de tout, me disait l'un d'eux, excepté des pertes d'argent. Leurs saillies brèves et laconiques à la vue ou à la pensée des choses sombres, des maux inévitables, viennent d'une certaine fierté d'âme qui oppose la dérision aux coups du destin. Je dois d'ailleurs ajouter que le banquier poète Rogers, si souvent tué par les plaisanteries de lord Ward, n'en atteignit pas moins un âge vénérable. Quant au *Roi des clubs*, il eut le sort de toutes les royautés qui brillent, mais qui durent peu. Malgré les reparties de Sharpe, le talent de Mackintosh et les confidences de lord Erskine, il ne survécut guère à 1830.

A côté des clubs littéraires, il y avait les clubs politiques. Ces

derniers remontent au règne de Charles II. Un des plus célèbres était le club ou pour mieux dire *la Confédération des Rois* (*Confederacy of the Kings*). Cette sainte alliance se forma peu de temps après la restauration ; elle admettait des hommes d'état et des citoyens de tous les rangs de la société, pourvu que chacun d'eux consentît à porter ce surnom de *roi*. Un tel sobriquet était regardé comme une garantie suffisante des bons principes monarchiques et devait exclure les républicains. Charles II était lui-même membre honoraire de cette société; mais il est à croire qu'il n'y siégea jamais. Un autre club politique de ce temps était celui de *la Tête du Roi* (*King's Head Club*). Il se composait de whigs, et les membres portaient à leur chapeau un ruban vert, pour se distinguer des tories, qui avaient arboré le ruban écarlate. Ils se réunissaient le soir près d'*Inner-Temple Gate*. L'institution se proposait surtout de faire des prosélytes, et admettait volontiers les jeunes gens qui arrivaient à Londres. Les résolutions des chefs se répandaient de bouche en bouche, et ce qui avait été dit le soir au club devenait le lendemain un sujet de conversation dans les cercles de la ville. Cette nombreuse société était une sorte de pouvoir exécutif qui correspondait avec toute l'Angleterre. Dans le club, les discours roulaient le plus souvent sur la défense de la liberté et de la propriété. On aimait à y évoquer le spectre rouge du papisme et à enflammer le zèle protestant. Sous prétexte que les réformés étaient menacés d'un prochain massacre, on engageait les membres à se couvrir de cuirasses de soie, qui passaient alors pour être à l'épreuve de la balle. Ce fut la mort de cette société, car en Angleterre comme en France le ridicule tue. On finit par donner aux farouches clubistes ainsi accoutrés le nom de « sangliers sous l'armure, » et cette société, qui du reste avait rendu des services, ne tarda point à se dissoudre.

Au point de vue de l'histoire des mœurs, les nombreux clubs qui se formèrent alors dans la Grande-Bretagne ont exercé une influence heureuse. Ils servirent à renouer entre les citoyens les liens sociaux qui avaient été brisés par les guerres civiles. Dans ces temps ombrageux, les tavernes devinrent des points de réunion pour les hommes que rapprochait une sympathie d'opinion et de sentimens. Autour d'une table et avec des compagnons choisis, on épanchait à demi-voix ses craintes ou ses espérances. La coupe qui circulait à la ronde était le signe de la réconciliation et de la fraternité. Ainsi de groupe en groupe les élémens désunis de la société tendaient à se rejoindre, et l'harmonie rompue qui se rétablissait dans les clubs devait s'étendre plus tard à toute la nation anglaise. Ces institutions furent le berceau de la liberté de parole qui forme aujourd'hui un des traits et une des conquêtes du caractère britannique. La grande époque des clubs politiques et autres fut le commencement du

XVIII[e] siècle. C'est alors que florirent le ***Scriblerus Club***, dont étaient Pope, Swift et Arbuthnot, et aussi l'***October Club***. Ce dernier semble avoir pris son nom dans un changement de ministère. Harley ayant été nommé chef du cabinet au mois d'octobre, des membres du parlement, au nombre de plus de deux cents, se formèrent en une association. Plus royalistes que la reine, ils blâmaient le ministère tory de ne point balayer tous les whigs qui se trouvaient encore dans l'administration, et cherchaient à presser la marche trop lente selon eux du nouveau gouvernement. Quoique d'une couleur plus politique que littéraire, cette société se composait d'hommes de talent et d'hommes d'état qui passaient alors pour les arbitres du goût. Les publications nouvelles y étaient lues et discutées. Un des membres les plus influens du club était Swift, dont l'autorité fit admettre ou rejeter plusieurs candidats. Cette réunion de tories impatiens eut de l'éclat; mais elle ne semble point avoir exercé une grande pression sur les affaires du temps. La reine Anne était effrayée, Harley était incertain, et les *frères* (c'est ainsi que les membres du club s'appelaient entre eux) ne purent que gémir de l'inaction de leur parti, qui ne savait point profiter de la victoire (1).

A cette société il faut opposer le ***Kit-Cat Club***. Ce dernier, le plus fameux club qui ait jamais existé, devait son origine à l'amour des Anglais pour les pâtés de mouton (*mutton pies*). Quelques années avant la révolution de 1688 vivait dans ***Shire-Lane***, près de ***Temple-Bar***, un pâtissier qui s'était rendu célèbre dans son art. Attirés par la renommée des pâtés de mouton, lord Montague et Dorset, les poètes Prior et Garth, Jacob Tonson, le libraire, et quelques autres se réunissaient dans la boutique. Comme l'enseigne était un chat et un violon, et comme le maître de la maison s'appelait Christopher (par abréviation Kit), le club qui se fonda plus tard prit le nom de ***Kit-Cat***. Au moment où s'institua cette société, le pays se trouvait dans des circonstances très critiques. Sept évêques protestans étaient enfermés à la Tour de Londres. Les papistes s'agitaient au nom de Jacques II. Les membres du club se rendaient à Shire-Lane sous prétexte de manger des *mutton pies*; mais en réalité ils concertaient entre eux des mesures pour réprimer la sanglante insurrection qui ne tarda point à éclater. « Les hommes du ***Kit-Cat Club***, disait Horace Walpole, quoique regardés comme de bons vivans et des gens d'esprit, sont en définitive les vrais patriotes qui ont sauvé la Grande-Bretagne. » Le club survécut de beaucoup au but qu'il s'était proposé dans l'origine, et Christopher, devenu riche, alla s'établir à la Taverne de la Fontaine (***Fountain tavern***), dans le Strand.

(1) Voyez une lettre de Swift, adressée à l'*October Club*, et aussi un pamphlet satirique intitulé : *Histoire secrète de l'October Club depuis son origine jusqu'à ce temps* (1711), par un membre du club.

Sous le règne de la reine Anne, la société embrassait plus de quarante membres du premier rang et du premier mérite, parmi lesquels on distinguait les ducs de Somerset, de Marlborough et de Richmond, sir Richard Steele, Addison, Congreve et Garth, qui était un whig actif et zélé. Sir Godfrey Kneller peignit leurs portraits à mi-corps, et de là vient le nom de *kit-cat* donné par les artistes anglais aux portraits qui ont cette dimension particulière. L'attention du club n'était point limitée aux matières politiques, elle s'étendait aux sujets littéraires. Ce club vota même une somme de 4,000 guinées pour encourager la tragédie.

Dans un temps où les dissensions civiles commençaient à se calmer, on crut élargir la base des clubs en appuyant ces institutions sur les besoins matériels de la vie. Il était plus facile de se mettre d'accord sur un bon plat que sur les questions religieuses et philosophiques. L'homme instruit et illettré, le whig et le tory, le protestant orthodoxe et le dissident pouvaient du moins s'entendre à propos du boire et du manger. Cette fraternité de la table engendrait avec le temps la tolérance des opinions. Il y avait à Londres le club de *la Tête-de-Veau* (*Calve's Head Club*), qui se tenait dans Charing-Cross, celui des *Pâtés d'Anguilles* (*Eel pie*), celui de l'*Oie* (*Goose Club*). L'amour de la bonne chère n'exclut point d'ailleurs les sentimens politiques, et quelques-unes de ces associations s'occupaient en même temps des affaires de l'état. De tous les clubs gastronomiques, le plus célèbre est encore le *Beef-steak Club*. Il paraît y avoir eu deux sociétés de ce nom : la première, dont l'origine est inconnue, mais qui doit remonter au règne de Charles II, avait pour président la fameuse actrice mistress Peg Woffington. C'était la seule femme qui fît partie de cette réunion, et encore savait-elle boxer comme un homme (1). Les affiliés portaient autour du cou un gril d'or suspendu à un ruban vert. Le second *Beef-steak Club* naquit en 1735. Rich, le célèbre arlequin, régisseur du théâtre de Covent-Garden, était en train de préparer la mise en scène d'une pantomime qui devait être jouée dans la soirée, quand il reçut la visite de plusieurs gentilshommes curieux d'assister au spectacle avant le spectacle. L'un d'eux, le comte de Peterborough, s'étant attardé jusqu'à une heure avancée, l'artiste, sans se laisser intimider par la présence du noble visiteur, se mit à faire cuire un *beef-steak* pour son dîner; puis il invita sans façon le comte à partager son modeste repas. Peterborough fut si content du *beef-steak* et de la conversation de l'acteur, que la semaine suivante il revint

(1) Un soir qu'elle venait de jouer avec grand succès le rôle de sir Harry Wildair, elle entra au foyer, où Quin se trouvait dans ce moment-là. « Imaginez-vous, lui dit-elle, que la moitié du public me prend pour un homme! — Heureusement, répondit Quin, que l'autre moitié sait bien le contraire. »

accompagné de quelques amis et demanda à renouveler le régal. De cette circonstance sortit le ***Beef-steak Club***, qu'ont illustré les noms de Hogarth, de sir John Thornill, de Brougham, de Sheridan et plus tard de Fox. De Covent-Garden, le siége de cette association fut transporté derrière le théâtre du Lycæum. Les membres, au nombre de vingt-quatre (1), dînaient à cinq heures tous les samedis depuis la fin de novembre jusqu'à la fin de juin. C'était un vrai dîner anglais, où l'on célébrait le bœuf et la liberté, auquel se mêlaient les gais propos de table, et qu'assaisonnaient les appétits britanniques. La salle du banquet se montrait appropriée au caractère du club; elle était revêtue de chêne, avec les armes de la société, — le gril, — gravées en relief. Au moment où l'horloge frappait cinq heures, un rideau se levait et découvrait la cuisine, dans laquelle on voyait les cuisiniers en train de remplir leurs différens rôles. Deux vers de *Macbeth* servaient d'inscription à ce laboratoire culinaire, et au milieu était suspendu au plafond le gril originel de la société, vénérable relique qui avait survécu à deux incendies. Après le dîner, quand on avait enlevé la nappe, le président s'asseyait dans un fauteuil sur une plate-forme élevée de quelques marches au-dessus du plancher de la salle, et que décorait, parmi les enseignes du club, le petit chapeau à trois cornes avec lequel Garrick avait joué de son temps le rôle de Ranger.

Les beaux jours du ***Beef-steak Club*** luirent avec le commencement du XIXe siècle. Il comptait alors parmi ses membres John Kemble, Kobb de la société des Indes, le duc de Clarence, Ferguson et le duc de Norfolk (2). On pense bien que dans une telle réunion la bonne chère et le bon vin n'étaient que l'assaisonnement du bel-esprit. Parmi les derniers noms qui se rattachent au ***Beef-steak Club*** figure celui du capitaine Morris. Il était né en 1745, mais il survécut à la majorité des joyeux convives qu'il avait amusés par sa belle humeur, sa riche imagination et ses saillies poétiques. C'était le soleil de la table. Il avait composé quelques-unes des ballades anglaises les plus populaires. Nestor de la chanson, il comparait lui-même sa muse au poisson volant. « Quand ses ailes sont sèches, elle ne saurait prendre un joyeux essor; mais autour d'un bol de punch, elle vole en plongeant, comme fait l'hirondelle autour d'un lac. » A ces rimes bachiques, il manque aujourd'hui le

(1) Ce nombre fut porté plus tard à vingt-cinq pour admettre le prince de Wales.

(2) Célèbre par ses aventures, ses bons mots et sa gourmandise. Un soir qu'il sortait du dîner du *Beef-steak Club*, il entra dans une des tavernes de Covent-Garden, où il demanda un plat de pois et un ortolan. Le garçon, trompé par l'apparence rustique du duc, alla prévenir son maître qu'un jardinier du marché voisin avait l'audace de commander un ortolan. « Quand il en aurait commandé douze, qu'on les lui donne immédiatement! » reprit le maître, qui avait reconnu sa grâce.

choc des verres et les joyeux échos du club dont le capitaine Morris était le poète-lauréat. Type du vrai citoyen de Londres, il préférait la ville à la campagne et l'ombre que font les maisons sur le pavé de Pall-Mall au plus beau soleil éclairant la nature. Vers les derniers temps de sa vie, il se laissa pourtant gagner par les charmes de la vie rurale, dont il s'était moqué, et se retira à Brockham, dans une villa que lui avait donnée le duc de Norfolk. Avant de partir, il fit en vers ses adieux au club. Il y reparut comme visiteur en 1835, et les membres lui offrirent un grand bol d'argent avec des inscriptions. Quoique âgé alors de quatre-vingt-dix-neuf ans, il n'avait rien perdu de sa gaieté de cœur. Il mourut peu de temps après, et avec lui s'éteignit la gloire du club dont il avait été un des derniers ornemens. Il n'est guère resté qu'un nom de cette réunion célèbre où s'est dépensé tant d'esprit, mais de cet esprit qui s'évapore avec la fumée des mets et des bols de punch.

Le caractère des anciens clubs était de s'assortir à tous les goûts de la nature humaine. Un Anglais de la province qui arrivait à Londres y cherchait un club approprié à sa nature et à son tour d'esprit, à peu près comme une coquette va de boutique en boutique pour choisir les rubans qui conviennent le mieux à son teint. Était-il flegmatique, il se rendait au *Hum drum Club*, dans Ivy-Lane. Là, en entrant dans la salle, il avisait une scène solennelle. Les membres gardaient tous un profond silence, ayant chacun une pipe à la bouche et un pot de bière à la main. On eût dit une société de sages ou de sourds-muets. Chaque fois que l'un d'eux déposait sa pipe sur la table, on s'attendait à ce qu'il allait parler et à ce que des oracles allaient sortir d'une bouche si grave; mais « c'était seulement pour cracher, » dit Goldsmith, qui avait assisté à l'une de leurs réunions. Les turbulens se joignaient aux *rattling clubs*. Les esprits forts se faisaient conduire à la *Société des philosophes*, où quiconque apportait un argument nouveau contre la religion était admis moyennant 4 pence, qui devaient être dépensés en punch. Si bizarre que fût le caractère d'un homme, il trouvait à Londres des compagnons pour cultiver en commun sa manie dominante. Les amateurs d'oiseaux se rassemblaient une fois par semaine dans un petit cabaret de Rosemary-Lane, où se tenait le *Bird-fanciers Club*. Les fous de tulipes se rencontraient au *Florist Club*. Les élégans et les lions de ce temps-là se donnaient rendez-vous au *Club des Beaux* (*Beaus Club*), dans une certaine taverne près de Covent-Garden, où l'on ne s'entretenait que des habits, des rubans et des nouvelles modes. Les gens d'humeur morose et chagrine s'enrôlaient dans le *Club des Bourrus* (*Surly Club*), qui se tenait près de Billingsgate-Dock. Là ils déblatéraient contre tout, et se malmenaient les uns les autres avec une joie farouche. Les usuriers

recherchaient la société de leurs semblables au ***Split-farthing Club***, le club des ***gratte-sous***. Hopkins, immortalisé par Pope, était membre de cette réunion, qui se tenait dans une chambre noire pour faire des économies d'huile et de chandelle. Les commerçans qui avaient eu des malheurs se consolaient entre eux à l'***Unfortunate Club***, qui siégeait à l'enseigne de ***Tumble-down Dick***, dans le Mint. Une banqueroute simple était un titre suffisant pour être admis; mais on préférait une banqueroute frauduleuse. Les mendians se traînaient au ***Beggars Club***, sorte de cour des miracles où les aveugles recouvraient la vue et les sourds-muets la parole. Les voleurs se glissaient tous les soirs dans une petite taverne de l'***Old-Bailey***, à l'enseigne de ***la Demi-Lune***; c'était le ***Thieves Club***. Les femmes du marché se groupaient au ***club des Bonnets-Plats*** (***Flat-cap Club***), qui fut pendant un temps le rendez-vous des galans et des coureurs de cafés. Les jeunes gens faisaient la cour à ces dames avec de l'eau-de-vie brûlée et de formidables verres de porter. Chacun trouvait ainsi à se classer dans un cercle en harmonie avec ses goûts, ses habitudes et ses dispositions d'esprit.

Les Anglais d'un caractère plus ou moins gascon briguaient une entrée au ***Lying Club***, le club des ***menteurs***, dont je dois raconter l'origine. Sir Harry Blunt, homme d'esprit, célèbre surtout dans l'art de charger ses récits avec de fausses couleurs, reçut un jour à Londres des étrangers qui venaient étudier les coutumes et les curiosités de la ville. Il les conduisit à Bell Tavern dans Westminster, où ils firent tous ensemble un somptueux repas. A table, chacun se piqua d'amuser la société par le récit des aventures les plus extraordinaires et les plus fabuleuses. Cette soirée fut si agréable à sir Harry Blunt, qu'il résolut d'instituer un club sur le même modèle. La première règle était que quiconque dirait un mot de vérité entre six et dix heures du soir serait condamné à payer un gallon de vin au choix du président. Les candidats subissaient un examen : ce n'était pas tout que de mentir, il fallait encore mentir avec art. Une fiction trop invraisemblable et cousue de gros fil était assimilée à une chose vraie, et encourait la même censure. Le président portait une casquette bleue et une plume rouge; mais si l'un des membres du club lançait dans la soirée quelque mensonge plus hardi et plus insigne que ceux du président lui-même, ce dernier cédait à l'instant même au vainqueur le fauteuil et les attributs de sa dignité.

Ces associations ayant été de tout temps un miroir du caractère national, on doit s'attendre à trouver dans la vieille Angleterre un grand nombre de clubs excentriques. Un des plus célèbres était celui des ***laides-figures***, ***the Ugly Club***; il avait pris naissance à Cambridge, sous le règne de Charles II, et avait commencé par un dîner

auquel on invita les hommes les plus laids de la ville. Quelques-uns d'entre eux déclinèrent cet honneur, mais après certaines difficultés la société se fonda. Au banquet d'inauguration, un étudiant de *King's college*, qui avait été surnommé *Crab* à cause de sa mauvaise mine, accepta bravement les fonctions de chapelain. On fut moins heureux quand il s'agit d'élire un président, car nul ne tenait particulièrement à ce genre de supériorité. Les règles du club étaient gravées sur un tableau; nul ne pouvait être admis s'il n'était orné de quelque difformité frappante; à laideur égale, on devait choisir entre deux candidats celui qui avait la peau la plus épaisse. Le nouvel élu, à son entrée, traitait la société avec un plat de morue et prononçait un discours à l'éloge d'Ésope. Le portrait du célèbre bossu figurait d'ailleurs dans la salle avec ceux de Thersite, de Duns Scotus, de Scarron et d'Hudibras. Ce club fit du bruit, et les membres, encouragés par leurs succès, envoyèrent au roi Charles II l'invitation d'être des leurs. Le roi rit beaucoup et dit « qu'il ne pouvait y aller lui-même, mais qu'il leur enverrait un couple de boucs. » Ce club fut plus tard institué à Londres sous le même titre, *Ugly Club*, par Hatchet, qui a eu l'honneur d'introduire un mot nouveau dans la langue anglaise; les habitans de la Grande-Bretagne appellent encore aujourd'hui *hatchet-faced* un genre de laideur particulière. Il était surtout célèbre par la longueur et la pesanteur de son nez, sur lequel on raconte une foule d'aventures. Après lui, Jack Wilkes fut élu président perpétuel de cette société dans les premiers temps du règne de George III, et Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau, fut nommé à l'unanimité membre honoraire, lors de son voyage à Londres.

L'*Ugly Club* avait un concurrent, celui des *Sans-Nez* (*the No-Nose Club*). Un *gentleman* à l'humeur fantasque, se promenant dans les rues de Londres, fut frappé un jour du grand nombre d'hommes sans nez qu'il rencontrait, et eut l'idée de les réunir à dîner dans une taverne. Là, il les organisa en une société fraternelle. Ce club se réunissait une fois par mois, quand, au bout d'une année, le fondateur mourut. Les membres, qui, selon leur propre langage, « n'étaient pas gens à se laisser conduire par le nez, » ne voulurent point se soumettre à un autre chef, et se séparèrent. A la dernière séance, un des poètes de la société lut une élégie en l'honneur de celui qu'on venait de perdre, et qui était allé voir leur patronne, la Mort à la face camuse.

Toujours en vertu de ce principe que les semblables se recherchent, il se forma dans le dernier siècle un club d'hommes gras (*Club of fat Men*). Ces derniers ne se réunissaient point pour se livrer à l'esprit ni à la légèreté de conversation, mais pour se faire noblement vis-à-vis les uns aux autres. La salle de leurs séances,

qui était d'une largeur appropriée au but de l'institution, avait deux entrées, l'une par une porte d'une dimension modérée, et l'autre par une vaste porte à deux battans. Si le candidat pouvait s'introduire par la première, il était regardé comme indigne; mais, s'il se trouvait arrêté au passage par sa vénérable corpulence, les deux battans de la porte d'honneur s'ouvraient immédiatement devant lui, et il était salué du nom de frère par l'imposante société : de sorte que la première condition pour être admis dans cette assemblée était de ne pas pouvoir y entrer. En opposition au club des hommes gras s'érigea dans la même ville (1) un club de squelettes (*Thin Club*). Ces derniers, étant maigres et envieux, représentèrent leurs rivaux comme des hommes de mauvais principes; ils firent si bien qu'ils leur enlevèrent la faveur publique. Les deux factions se déchirèrent pendant des années, et les hommes maigres menaçaient de fermer aux hommes gras la porte des magistratures civiles, lorsqu'enfin ils consentirent à pactiser. Il fut convenu que les deux principaux magistrats de la ville seraient dorénavant choisis dans l'un et l'autre club. Ces deux magistrats furent en conséquence accouplés d'année en année suivant la loi des contrastes : un gras et un maigre.

La taille et les autres accidens de la nature servirent également de base à des associations bizarres. Il y avait à Londres le club des *hommes grands* (*Tall Club*). Ces géans se proposaient, disaient-ils, de sauver la race humaine de la déchéance dont elle était menacée par l'invasion des petits hommes, et par les ravages que ces pygmées exerçaient sur le cœur des femmes. Les petits hommes, sachant que l'union fait la force, se formèrent de leur côté en une coalition, *the Short Club*. Ce club s'était fondé le 10 décembre, le jour le plus court de l'année; le lieu du rendez-vous était dans *Little Piazza* (la petite place), et des fenêtres on voyait les marionnettes de Powel, sorte de théâtre et d'acteurs pour lesquels les membres de la société avaient une sympathie toute fraternelle. La première fois qu'ils prirent possession de la salle des séances, la table leur montait jusqu'au menton, et le président disparut dans son fauteuil, de sorte que, malgré la présence de ce dignitaire, c'était presque un siége vacant. Il fut donc décidé qu'on bannirait ces meubles incommodes, faits pour le commun des mortels, mais dont les *petits hommes* avaient tant souffert, et qu'on les remplacerait par des siéges, des tables et autres ustensiles mieux appropriés à la taille des clubistes. Ceux-ci, ayant reconnu avec assez de bon sens que le ridicule n'était point d'être petit, mais de vouloir paraître grand, ju-

(1) Addison, qui rapporte le fait dans son *Spectator*, désigne seulement le lieu de la scène sous le nom d'une ville considérable : *a considerable market town*.

raient tous à leur entrée dans la société de porter bravement leur petitesse au nez sinon à la barbe de ces monstres hyperboliques, les hommes du *Tall Club*. Les statuts édictaient en conséquence des peines sévères contre celui qui aurait mis dans ses souliers des cartes ou des semelles de liége, qui se serait tenu sur la pointe des pieds dans la foule, qui aurait porté une haute perruque ou un chapeau long pour ajouter à sa taille, qui serait monté sur un grand cheval, ou qui aurait glissé un gros livre pour s'exhausser sur son siége. Comme ce club était composé de lettrés, on ne manquait jamais l'occasion d'y raconter les traits d'histoire qui pouvaient faire honneur aux petits hommes. C'était donc à qui répéterait sans cesse l'éloge du petit David qui avait vaincu le géant Goliath, du petit Alexandre le Grand, de Pepin le Bref, du petit Luxembourg, qui avait fait de Louis XIV un grand roi, et surtout du poète Horace, qu'Auguste appelait *lepidissimum homunciolum*. Pope nous assure avoir été de cette société de nabots : court avec de longs bras et de longues jambes, il se comparait lui-même à une araignée. S'il faut l'en croire, l'opinion unanime de ses confrères était que, le genre humain ayant toujours été s'amoindrissant depuis l'origine, l'intention de la nature était que les hommes fussent petits. Ils se flattaient donc que, le progrès aidant, leurs semblables arriveraient un jour à l'état de perfection, c'est-à-dire au type d'exiguïté que représentait si bien le *Little Club*.

Je m'étonnerais que l'amour n'eût point joué un rôle dans les clubs excentriques. Il existait en effet à Londres le *club des Gants frangés* (*Fringe Glove Club*), et à Oxford celui des *Soupirans* (*Sighing Club*). Une maîtresse et un poème en l'honneur de cette maîtresse étaient pour le candidat un diplôme d'admission. Celui qui exprimait la violence de sa passion dans les termes les plus pathétiques était élu président pour une nuit. Comme le lien de cette association était quelque infortune de cœur, les membres fuyaient la société des autres hommes, et s'unissaient entre eux pour ne point encourir le ridicule. Rien n'était plus incohérent que leurs discours. Le soupirant qui entrait dans la salle n'adressait point la parole à ses confrères, mais il se jetait dans un fauteuil, et se parlant à lui-même : « Je l'ai vue! s'écriait-il. Elle n'a jamais eu si bel air que ce soir. Elle m'a regardé. Hélas! c'en est fait de vous, mon cœur! » Les autres, un morceau de dentelle, un éventail brisé ou une ceinture de femme à la main, ne prêtaient aucune attention à ses élégies, absorbés qu'ils étaient eux-mêmes dans leurs rêves d'amour et leurs soliloques extravagans. Les rivaux, au lieu de se battre en duel, buvaient ensemble à la santé de leur bien-aimée autant de fois qu'il y avait de lettres dans son nom, et le vainqueur était celui qui portait les toasts les plus assassins. Il y avait aussi le *Widow Club*,

club des veuves qui cherchaient un consolateur. Ces dames avaient d'abord résolu de donner à la salle de réunion le portrait de leurs maris défunts; mais comme ces toiles auraient couvert tous les murs (l'une d'entre elles avait été mariée jusqu'à sept fois), elles revinrent sur leur première décision et finirent par exposer leurs propres portraits. L'une d'elles, s'adressant un jour à sa voisine en larmes: « Vous pleurez, ma chère, lui dit-elle, moins sur le mari que vous avez perdu que pour celui que vous voudriez avoir. »

Ces clubs bizarres (1) étaient du moins inoffensifs; mais à côté d'eux il s'en éleva d'autres d'une nature sombre et dangereuse. Je ne m'arrêterai point au club des duellistes, dont le président avait tué douze hommes dans des affaires d'honneur, ni au club des meurtriers, *Man killing Club*, où, pour être admis, il fallait fournir la preuve d'au moins un homicide, ni au *Club Terrible*, dont les membres se distinguaient par la longueur de leurs épées. Dieu merci, ces associations ne vécurent pas longtemps; le sheriff intervint, le bourreau fit main basse sur les confrères de la lame, les *hommes d'honneur*, les chevaliers du sang, et les dépêcha si bien que ces clubs sauvages finirent avec la plupart de leurs membres sur la potence. Une confrérie semblable, que cimentaient l'ambition du mal et la haine des autres hommes, fit plus de bruit que toutes les autres sous le règne de la reine Anne : c'était le *Mohock Club*. Son nom était emprunté à une tribu de cannibales. Le président, qui s'intitulait lui-même empereur des Mohocks, portait un croissant gravé sur le front. Comme les *treize* de Balzac, les Mohocks avaient déclaré la guerre au genre humain et formaient entre eux une alliance offensive et défensive. Battre le guet, attaquer les passans dans la rue, exercer sur leurs prisonniers, hommes ou femmes, les traitemens les plus barbares et les plus révoltans, était regardé par eux comme un coup d'éclat. Leur rage ne s'arrêtait que devant les mauvais lieux dont ils s'étaient déclarés les protecteurs. Les Mohocks subirent le même sort que les duellistes, les terribles et les assassins. « Leur club, dit un auteur du temps, se dénoua par la corde. » Dans une grande ville comme Londres, on doit s'attendre à trouver jusque vers les temps modernes quelques-unes de ces associations néfastes. Le lord chef de justice Holt avait eu une jeunesse orageuse et avait fait partie d'un club de mauvais sujets. Un jour qu'il présidait au tribunal de l'*Old Bailey*, un homme fut convaincu de vol à main armée sur les grands chemins. Dans le criminel, Holt

(1) Dois-je ranger parmi les clubs littéraires ou les clubs excentriques une société de Londres qui s'assemblait dans *Eastcheap* à la Tête de Sanglier (*Boar's Head*), la même taverne que hantait Falstaff avec ses joyeux compagnons? Chacun des membres du club avait choisi un des rôles de Shakspeare : l'un était Falstaff, l'autre le prince Henri, un autre Bardolph, et ainsi de suite.

reconnut un de ses anciens compagnons. Croyant que celui-ci ne le reconnaissait pas, le juge, mû par la curiosité, peut-être même par un sentiment d'intérêt, lui demanda ce qu'étaient devenus les autres membres du dangereux club auquel le prisonnier avait eu le malheur d'appartenir. Le pauvre diable fit un long salut, et poussant un profond soupir : « Ah! milord, répliqua-t-il, ils sont tous pendus, à l'exception de votre seigneurie et de moi. »

Telle est l'histoire des anciens clubs. Aujourd'hui quel changement! Des palais de marbre ont remplacé les humbles tavernes et les cafés qui servaient de nid aux associations du dernier siècle. La révolution, sous le rapport de l'architecture et aussi sous le rapport du système économique, a été si grande, que des linguistes se sont demandé si l'on pouvait donner le nom de *clubs* à des établissemens qui offrent si peu de ressemblance avec les sociétés de *good fellows* définies par le grave docteur Johnson. Je ne m'arrêterai point à discuter sur le mot : j'aime mieux étudier tout de suite la constitution, l'origine et la vie des modernes *club houses*.

II.

Les clubs qui existent maintenant à Londres se divisent en deux classes. Il y en a qui sont tenus par un particulier, lequel s'engage à fournir aux membres de la société certains avantages moyennant une somme payée à l'entrée et une contribution annuelle. Il en est d'autres qui ne ressemblent en rien à des entreprises individuelles, fondés qu'ils sont sur le principe absolu de la solidarité. Occupons-nous d'abord des premiers, qui sont les plus anciens, qu'on désigne sous le nom de *subscription clubs*, et qui forment la transition entre le vieux et le nouveau système. Ils sont seulement au nombre de quatre : *Crockford's*, *Brookes's*, *White's* et *Boodle's*. On les appelle ainsi du nom de leur propriétaire, et ils sont tous plus ou moins atteints d'une plaie sociale, le jeu.

William Crockford avait commencé par tenir un étal de poissonnier dans le Strand. Ayant gagné beaucoup d'argent, non pas tant à son commerce qu'aux jeux de hasard et aux courses de chevaux, il fonda plus tard une maison célèbre dans laquelle l'élite de la société se rendait la nuit en sortant de l'Opéra. Il s'y jouait des sommes fabuleuses. Plusieurs sombres épisodes se rattachent à cet enfer, *hell* (1), qui étalait pourtant des airs de fête. Un major des gardes avait perdu au jeu une grosse somme d'argent : sous l'influence de cette perte, il fit un faux qui fut découvert et qui le conduisit à la prison de Newgate. Avant le procès, il trouva le moyen de s'évader,

(1) Nom que les Anglais donnent aux maisons de jeu.

grâce au dévouement d'un domestique qui était venu le voir dans son cachot, et qui changea avec lui de vêtemens. Ainsi déguisé, le major trompa l'étroite surveillance des geôliers et passa bientôt en lieu de sûreté, laissant derrière lui son brave serviteur, qui fut jugé et condamné à une année d'emprisonnement. Comme l'affaire avait fait du bruit, Crockford n'épargna, dans cette circonstance, ni démarches ni argent pour soustraire une des victimes du jeu à la flétrissure de la justice. Son club ne laissa pas que d'être fréquenté après l'événement par la plus haute aristocratie de la Grande-Bretagne. A l'attrait du jeu il joignait celui de la gourmandise. Les soupers y étaient excellens, les vins précieux coulaient à flots, et le cuisinier en chef, le célèbre Louis-Eustache Ude, passait pour le plus grand professeur dans l'art culinaire qui existât en Europe. Crockford, que les Anglais ont surnommé le Leviathan du jeu, mourut prodigieusement riche en 1844. Avec lui s'éteignit cette maison de *rouge* et *noir*, déguisée sous le nom de club, qui avait jeté un si déplorable éclat.

Les trois autres clubs, ***Brookes's***, ***White's*** et ***Boodle's***, n'ont jamais eu un caractère aussi décidément aléatoire. ***Brookes's*** était dans l'origine un ancien café, d'autres disent un hôtel, qui, vers 1770, servait de rendez-vous aux chefs de l'opposition. L'influence politique de ce club était si grande qu'il constituait une sorte de gouvernement dans le gouvernement. Autour du nom de Brookes, qui était le maître de la maison, rayonnaient les noms autrement célèbres de Fox, de Burke, de Grenville, de Windham, de Grey, de Selwin et de Sheridan. Il serait trop long de rapporter les bons mots et les anecdotes qui firent la fortune de cette réunion d'élite. Un jour que Sheridan sortait du club, il rencontre dans Saint-James street le prince de Galles et le duc d'York : « Nous venons précisément de discuter, dit le duc, si vous êtes un coquin ou un sot. — Je suis entre l'un et l'autre, » répliqua Sheridan, se mettant entre les deux et les prenant chacun par le bras. La candidature de Sheridan avait échoué par trois fois au ***Brookes's Club***. Il suffisait pour cela d'une boule noire, et ce veto était à chaque scrutin déposé dans l'urne par Seldon, sous prétexte que le père de Sheridan avait été acteur. L'obstacle fut abaissé enfin par le prince de Galles, qui retint Seldon engagé dans une conversation particulière au moment où l'on votait. Beaucoup d'esprit avait été dépensé dans ce club, mais je regrette de dire qu'il s'y jouait et s'y dépensait aussi beaucoup d'argent. Sans renoncer tout à fait à ses couleurs politiques, Brookes's est devenu avec le temps une maison de jeu tolérée. Là se réfugient certains membres de l'aristocratie anglaise pour se soustraire à la loi qui défend de jouer dans les maisons publiques. Dès 1799, quatre pigeons bien emplumés (j'emprunte la métaphore anglaise) se firent introduire

dans le club avec une fortune qui, réunie, atteignait l'énorme chiffre de 2 millions de livres sterling. Au bout de moins d'une année, tous les quatre étaient entièrement ruinés. L'un d'eux, jeune homme de famille noble, fut obligé d'emprunter au garçon du club 18 pence pour payer le port d'une bourriche envoyée par un ami de la campagne qui, comme on le pense bien, ignorait le changement à vue du millionnaire en un pauvre diable. Aussi qu'était-il venu faire dans cet enfer?

White's, dans Saint-James street, est ainsi que *Brookes's* un des plus anciens clubs de Londres. Il doit son origine à *master* White, qui, dès 1798, tenait au même endroit un café ou, comme on disait alors, un chocolat (*chocolate house*). Le club proprement dit ne date guère que de 1736. C'était le lieu de réunion des tories, de même que *Brookes's* était le foyer des whigs. Il est moins célèbre que l'autre par ses bons mots, car, selon l'observation de Walter Scott lui-même, les tories se montrent en général moins joyeux compagnons que les whigs, et le célèbre romancier recherchait, malgré ses opinions, la société de ces derniers quand il voulait se mettre en belle humeur. Le *White's Club* vit pourtant de beaux jours durant la brillante période de Pitt, de Dundas, de Rose et de Canning. Pitt s'y amusait beaucoup d'une mystification bien connue qu'avait subie son ami Dundas durant une tournée politique en Écosse. Ce dernier, alors ministre, avait fait venir chez lui un barbier d'Édimbourg. Le Figaro écossais, avant de commencer sa tâche, se fit l'écho du mécontentement qui régnait alors dans la ville et dans une partie du royaume contre l'homme d'état, en lui disant avec ironie : « Nous vous sommes très obligés, monsieur Dundas, du rôle que vous avez joué à Londres. — Quoi! seriez-vous par hasard un homme politique? demanda Dundas impatienté. J'ai fait demander un barbier. — Oh! très bien, je vais vous raser, » répliqua avec un salut le praticien. Il rasa en effet une joue du ministre, puis soudain, lui passant le dos du rasoir sur le cou : « Tiens, traître, s'écrie-t-il, voilà pour toi. » Cela fait, il s'échappe à toutes jambes de la maison. Dundas crut pour un instant avoir réellement le cou coupé et appela au secours. Le bruit que le ministre était mort assassiné se répandit dans tout Édimbourg, mais l'alarme fit bientôt place à un immense éclat de rire, et le barbier se vit pour un jour le héros de la faveur publique. Pitt, faisant allusion à cet événement, demandait volontiers à Dundas s'il était bien sûr d'avoir encore sa tête. A ces jeux d'esprit se mêlèrent de bonne heure d'autres jeux d'un plus mauvais caractère. Les armes du club étaient, selon Horace Walpole, un champ vert (par allusion au tapis d'une table à jouer), des dés et trois parolis, avec cette inscription : *cogit amor nummi*. Au commencement de ce siècle, le *White's* était extrêmement riche : en

1814, il donna à l'empereur de Russie, au roi de Prusse et aux autres souverains alliés un dîner qui ne coûta pas moins de 9,849 livres sterling. Trois semaines après, la même société traitait le duc de Wellington avec une égale splendeur. Ce club existe encore; il occupe même dans Saint-James-street une maison qui ne manque point de magnificence; mais il n'est plus guère célèbre que par ses bons dîners et par les sentimens de bonne amitié qui règnent entre les membres, presque tous riches, tranquilles et conservateurs.

Je ne m'arrêterai pas davantage aux *subscription clubs* qui, en face des *club houses* du nouveau régime, ne présentent après tout qu'un intérêt médiocre. A ces établissemens tenus par un maître et dont les membres contribuent pour une somme annuelle aux dépenses de la maison, sous la surveillance d'un comité, ont succédé dans ces derniers temps des institutions d'un tout autre caractère. Il est une nouvelle classe de clubs dans lesquels un certain nombre d'individus s'associent pour louer ou bâtir une maison, engager des domestiques et se fournir à eux-mêmes, au prix du marché, tout ce qu'on sert, en faisant la part du lion, dans les restaurans et les cafés. Ces derniers, les *club houses*, constituent de véritables ménages aristocratiques.

La première fois que je me promenais à Londres dans le voisinage de Saint-James's-Park, je fus frappé par la vue de brillans édifices qui s'élevaient de distance en distance, et qui donnaient à cette partie de la ville un caractère de richesse et de majesté. Il y en avait de tous les styles, grec, romain, italien, simple ou fleuri, mais toujours avec un air de famille. Mon étonnement redoubla dans Pall-Mall, où les palais succèdent aux palais; ce n'étaient que colonnades, portiques, bas-reliefs, frises et autres ornemens d'architecture. Comme ces nobles bâtimens n'avaient pourtant point le caractère de vrais monumens publics, et comme j'étais encore sous l'influence des idées qu'on se fait en France de l'aristocratie anglaise, je me demandais quelles étaient les anciennes familles assez riches pour subvenir à l'entretien de si ruineuses demeures. Un Anglais se chargea de dissiper mon illusion en m'apprenant que chacune de ces résidences princières était occupée, comme il disait, par un lord collectif. J'avais en effet devant les yeux les *club houses* de Londres, ces palais élevés par le principe d'association au bien-être matériel et aux plaisirs de la vie morale. Ce sont à la fois des hôtels, des restaurans, des cafés, des foyers de conversation, des cabinets de lecture et des bibliothèques. De tels établissemens ne sont pas la propriété d'un individu, ils appartiennent à des groupes nombreux d'associés. Les *club houses* constituent les vrais monumens de l'époque; les plus anciens d'entre eux ne remontent guère au-delà de 1826. L'étranger s'arrête surtout avec surprise devant le

Carlton Club, immense édifice construit d'après les dessins de sir Robert Smirke, et qui rappelle la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. La profusion des ornemens ne le cède ici qu'à la richesse de la matière; des colonnes à tige de granit rouge poli, accouplées deux à deux, décorent la façade du bâtiment que surmonte une terrasse entourée par une balustrade en pierre d'une forme sévère et pourtant élégante. Dans la même rue, Pall-Mall, s'élève l'*Army and Navy Club house*, dont le style a été emprunté par les architectes anglais au palais Cornaro; les murs sont revêtus d'anciens emblèmes militaires et marins, au-dessus desquels court une frise chargée d'arabesques, de feuillages et de figures. Ces deux monumens éclipsent, sans toutefois les faire oublier, d'autres édifices un peu plus anciens : le *Reform Club*, bâti en 1840 d'après les cartons de M. C. Barry, l'*United Service*, l'*Athenæum*, le *Travellers*, l'*Oxford and Cambridge University*, l'*Union*, l'*Arthur*. Si les modernes *club houses* attirent les regards par la masse, l'étendue, la richesse et les beautés extérieures de l'architecture, le visiteur n'est pas moins étonné par la pompe et l'élégance qui se déploient à l'intérieur de ces établissemens.

A peine avez-vous franchi le péristyle que vous vous trouvez dans une antichambre (*lobby*) gardée par deux domestiques, le suisse (*hall porter*) et son assistant. Ils ont pour devoir de veiller à ce que nul ne s'introduise dans la maison, hormis ceux qui ont leur nom inscrit sur un livre. Le plus souvent ces deux fonctionnaires, en habit noir et en cravate blanche, ont sous leurs ordres un ou deux pages en livrée, dont la charge est de porter les lettres et les messages aux membres du club. L'étranger attend la réponse dans une salle de réception (*reception room*). Je suppose que, par une faveur spéciale, il soit admis à visiter l'établissement, il entrera alors dans le vestibule (*hall*), où les architectes ont prodigué encore plus qu'ailleurs toutes les ressources de leur art et de la statuaire. Je citerai comme effet ravissant de lumière, et comme type de ce que les Anglais appellent le style chaste, le vestibule du *Conservative*, qui est éclairé par une cage de cristal circulaire, et qui semble ainsi avoir pour coupole le dôme du ciel. On admire, dans un autre genre, la salle d'entrée du *Reform Club*, tout étincelante de marbre et d'or. Sur un pavé de mosaïque en scagliola s'élèvent des colonnes couleur safran qui supportent une galerie et un plafond à jour. Des portes d'érable ou d'acajou s'ouvrent sur les divers appartemens du rez-de-chaussée, le vestiaire, la salle du matin (*morning room*), la salle de lecture (*reading or news room*) et les salles à manger, le tout avec des glaces d'une hauteur démesurée, des plafonds ornés de festons et de corniches, de riches peintures à l'encaustique, des lustres aux immenses feuillages d'or et des sofas chers à la mollesse.

Un escalier conduit aux deux ou trois autres étages de la maison. Quelques architectes ont cherché à répandre sur cet escalier de marbre, de pierre ou de glace toutes les richesses de la décoration; d'autres, désespérant au contraire de rendre un tel objet agréable à la vue, ont mis toute leur science à le cacher. Au premier étage s'étendent le salon, la bibliothèque et les accessoires (1). Le salon (*drawing room*) étale, dans la plupart des *club houses*, un luxe d'ameublement et d'ornementation que les Anglais eux-mêmes ont qualifié d'extravagant. Les murs lambrissés de brocart, les colonnes en marbre de Sienne, le plafond chargé de moulures dorées, le plancher de chêne recouvert d'un moelleux tapis de Turquie, tout affecte un air de splendeur et d'ostentation qui défie les regards d'un millionnaire. On ne voit rien de mieux même au palais de la reine. La bibliothèque se distingue par le nombre des volumes, l'étendue de la salle et l'orgueil des pilastres recouverts de marbre gris ou vert, avec des chapiteaux de bronze. Au second ou au troisième étage s'ouvrent les salles de billards. Les combles sont occupés par les logemens des domestiques et des autres officiers de la maison. L'architecte s'est proposé dans les *club houses* de combiner les caractères d'un château avec les exigences d'un hôtel ou d'une taverne de premier ordre. Il ne faut donc point oublier la cuisine. C'est souvent la plus grande merveille de ces établissemens par sa blancheur, par l'éclat des feux, le mouvement des broches et des cuisiniers, la dimension des tables et des dressoirs. Dans les bas-fonds de certains de ces hôtels se trouve encore une machine à vapeur pour élever l'eau à la hauteur des autres étages, des appareils pour distribuer la chaleur ou pour chasser le frais dans les divers appartemens, enfin tout un système mécanique en vertu duquel la maison vit, si l'on ose ainsi dire, comme les *maisons fées* dans les contes de Perrault (2).

Les modernes *club houses* diffèrent des anciens *subscription clubs*

(1) Ces accessoires sont la salle où l'on fume, *smoking room*, la moins ornée de la maison, — et la chambre où l'on joue au whist, *card room*, qu'on a eu soin de faire petite pour limiter le nombre des joueurs. Les jeux de hasard proprement dits sont prohibés dans les modernes *club houses*.

(2) Quelques chiffres donneront une idée de l'importance et de la richesse de ces institutions. Le bâtiment de l'*Athenæum* a coûté à lui seul 35,000 liv. sterl., l'ameublement 5,000 liv. sterl., le linge et les services de table 2,500 liv. sterl., la bibliothèque 4,000 liv. sterl., et la provision de vin en cave représente, dit-on, une moyenne de 3,500 à 4,000 liv. sterl. — L'édifice du *Reform Club*, élevé d'après les dessins de M. Barry, a entraîné une dépense de près de 80,000 liv. st. L'établissement paie chaque année plus de 800 liv. st. pour le charbon de terre et les autres combustibles, 1,000 liv. st. pour le gaz, l'huile et les bougies, 400 liv. st. pour l'abonnement aux journaux et aux *revues*, 240 liv. sterl. pour le papier à écrire et les plumes, 80 liv. sterl. pour de la glace, et 2,000 liv. sterl. pour les vins et les liqueurs. La cave seule de l'*United Service* est évaluée à 7,722 liv. sterl.

en ce que ce ne sont plus, comme autrefois, des entreprises portant le nom d'un individu qui, moyennant une somme annuelle payée par chacun des membres, s'engageait à faire face aux dépenses de l'établissement, et profitait à lui seul des bénéfices. Aujourd'hui les *clubmen* ne sont plus du tout des abonnés, ce sont les co-propriétaires de leur club. Moyennant une somme d'environ 20 guinées à son entrée et de 10 guinées par an, chaque membre admis par le scrutin peut aller où il veut, faire ce qu'il veut dans la maison, lire, écrire, dîner seul ou en tête-à-tête, se mêler à la conversation ou se retirer dans un coin avec le journal à la main ou le numéro de la dernière *revue*. Au club, il est chez lui : douze-centième partie du maître de la maison, il commande à un peuple de domestiques, depuis le *footman* en habit de peluche, en culotte de velours et en bas de soie, jusqu'au petit page aux boutons d'or qu'envierait une duchesse. Il a son cuisinier, sa table, son couvert, son fauteuil au coin du feu, où il peut se bercer dans la fiction de la richesse, et encore cette fiction est-elle une réalité, puisqu'il exerce un droit sur tout ce que possède ce palais des *Mille et Une Nuits*. Le club se gouverne lui-même en vertu d'un comité choisi parmi les membres, et qui s'élève le plus souvent à trente ou quarante personnes. De trois à huit d'entre elles forment la tête de ce pouvoir électif et se réunissent une fois toutes les semaines pour régler les affaires de finance, pour traiter avec les approvisionneurs, pour recevoir ou renvoyer les domestiques, et pour faire droit, s'il y a lieu, aux plaintes formées par quelques membres du club. Ce comité général prépare en outre des rapports annuels qui sont imprimés et distribués à tous les membres de l'association. Comme un seul conseil ne pourrait étendre sa surveillance sur toutes les branches de l'économie domestique, il est aidé par des sous-comités qui ont un caractère spécial, et qu'on appelle alors *house committees*. Il y a le comité du vin (*wine committee*), qui se compose de connaisseurs dans cet article ; la cave et le service des bouteilles rentrent dans ses attributions ; il y a aussi le *book committee*, qui administre le département de la bibliothèque (1). Dans les clubs où il se trouve des salles de billards, on choisit parmi les amateurs un *billiard committee*. A tous ces comités est attaché un secrétaire qui est aussi chargé de la correspondance officielle du *club*. Voilà pour la direction ; le reste est confié aux soins de l'économe (*house steward*), qui a sous ses ordres les garçons et les autres domestiques. Les rapports entre cette constitution des *club houses* et celle du gouvernement représentatif en Angleterre sont faciles à saisir.

Au point de vue économique, l'organisation de ces modernes éta-

(1) Il a sous ses ordres au moins un bibliothécaire.

blissemens présente plus d'un avantage. Les membres du club peuvent se procurer au *prix coûtant* les vivres, les boissons, les récréations littéraires, et toutes les autres délicatesses du luxe. Nul ne prélève un intérêt ni un bénéfice sur ce qu'ils consomment. Non-seulement les associés ne paient aucun tribut à aucun intermédiaire, mais encore, comme les achats se font sur une grande échelle, ils obtiennent à meilleur marché les objets d'une qualité supérieure. On a dit que les Anglais du vieux temps se *clubbaient* pour dépenser leur argent, et que les Anglais du jour se *clubbent* pour économiser. Cela est vrai au moins pour ceux qui ont contracté certaines habitudes de luxe. Dans la salle à manger est une carte du jour (*daily bill of fare*) sur laquelle chacun choisit ce qu'il préfère. Les plats montent de la cuisine par le moyen d'une machine appelée *lift*. Le cuisinier est lui-même un des principaux personnages de l'institution, le plus souvent un Français, qui, par ses talens, son éducation et sa manière de vivre, mérite le titre d'artiste (1). On peut faire un excellent dîner dans un club au même prix que l'on donne pour un mauvais dans une taverne de Londres. Aux agrémens de la bonne chère il faut ajouter les plaisirs d'une table bien garnie, d'une salle somptueusement éclairée et d'un service qui ne laisse rien à désirer. Il semble d'ailleurs, à en juger par l'expérience des clubs, que la sobriété se développe au milieu de l'abondance, et que l'homme convoite moins les superfluités de la vie qu'il a sans cesse devant les yeux, sinon sous la main. Un relevé statistique des dépenses faites au *Junior United Service* en 1839 constate que vingt-neuf mille cinq cent vingt-sept dîners ont coûté en moyenne 2 shillings 3 pence. Les rapports de trois autres grands clubs témoignent en outre que la quantité de vin bue par chaque personne a été durant six années un peu moins d'une pinte par jour. Je remarque bien, il est vrai, une légère différence entre ces comptes de table et ceux de certains autres clubs, le *Windham* par exemple, qui est le plus

(1) Le plus célèbre de tous était, il y a quelques années, M. Soyer, cuisinier en chef du *Reform Club* et auteur d'un livre intitulé *Gastronomic Regeneration*. L'idée de cet ouvrage immortel au dire des gourmands lui est venue un jour qu'il regardait dans la bibliothèque d'un noble seigneur les œuvres de Shakspeare, de Milton et de Johnson, splendidement reliées, mais couvertes de poussière et délaissées, tandis qu'un livre de cuisine portait les traces d'honorables services, étant feuilleté tous les jours. « Voilà, se dit-il à lui-même, le chemin de la renommée. » Soyer a su accomplir toute une révolution dans l'art culinaire. C'est à lui qu'on doit l'arrangement mécanique de la cuisine du *Reform Club*, qui est considérée comme un chef-d'œuvre. Il a introduit la vapeur pour mouvoir les tournebroches et les autres appareils, qui jusqu'ici étaient gouvernés par la main de l'homme, pour chauffer les assiettes, colorer les rôtis, etc. Soyer était en outre un économiste, un musicien et un connaisseur en peinture. Lors de la guerre de Crimée, il fut chargé de l'intendance des vivres de l'armée anglaise. A sa mort, il laissa des tableaux de prix.

cher de tous (1); mais de telles variations ne sont point du tout de nature à infirmer le principe. L'habitude de l'association fait que les Anglais d'une certaine classe ont depuis longtemps renoncé à afficher leur rang et leur fortune par l'étendue de la dépense. On a vu plus d'une fois le duc de Wellington dîner au *Senior United Service* avec un seul plat de viande. Un jour qu'on avait porté sur la note 15 pence au lieu d'un shilling, il insista pour que l'erreur fût réparée. Le duc n'était point avare, et 3 pence de plus ou de moins n'étaient rien pour un homme qui jouissait d'un revenu de 100,000 livres sterling par an; mais il voulut, dit-on, réprimer l'abus dans l'intérêt de ses frères d'armes, qui, étant plus pauvres que lui, n'auraient peut-être pas osé réclamer. « L'homme ne vit pas que de pain, » dit l'Évangile, et les *club houses,* tout en rendant le bien-être de la vie matérielle plus accessible aux hommes d'une demi-fortune, n'ont nullement négligé pour cela les plaisirs et la nourriture de l'esprit. En 1844, l'*Athenæum* a dépensé pour abonnement aux journaux anglais et étrangers, ainsi qu'aux *revues*, la somme de 471 livres sterling et quelques shillings. La bibliothèque du même club se composait dans la même année de vingt mille trois cents volumes. Une somme de 500 livres sterling est en outre consacrée tous les ans à accroître cette collection d'ouvrages, de cartes et de gravures. On voit d'ici le but des *club houses*, qui est de centupler pour chaque membre la richesse ou du moins les avantages qu'elle procure. Il nous faut maintenant rechercher l'origine de ces institutions.

L'idée des clubs modernes, qui existent en si grand nombre à Londres et dans d'autres villes de la Grande-Bretagne, est une idée militaire. Les officiers de l'armée anglaise avaient depuis longtemps reconnu l'économie qui résulte du principe d'association appliqué à la table. Ils savaient que la paie de chacun d'eux, dépensée séparément, aurait à peine suffi aux nécessités de la vie, tandis qu'en formant une masse commune, ils obtenaient en retour de leur apport non-seulement le nécessaire, mais encore les délicatesses du luxe. En 1815, la paix amena une réduction dans l'armée, et un grand nombre d'officiers étant mis à la retraite durent abandonner les tables communes (*messes*) auxquelles ils appartenaient. Jetés brusquement en dehors de leurs habitudes, ces hommes, dont le revenu était très limité, se virent avec horreur la proie des hôtels, des tavernes et des pensions bourgeoises. Pour la plupart d'entre eux, l'absence avait relâché les liens de famille, et pourtant ils avaient contracté dans les casernes, dans les camps et sous la tente, le be-

(1) Lord Nugent fit établir un tarif élevé pour exclure de ce club les Irlandais. Le *Windham* a emprunté son nom à William Windham, homme éminent et secrétaire d'état en 1801.

soin de la société. Leur lieu de refuge était alors à Londres *Slaughter's Coffee house*, dans Saint-Martin's Lane, un excellent endroit où ils se réunissaient déjà dans le temps de leur prospérité, mais qui ne convenait plus pour des officiers à la demi-solde. Dans ces circonstances, l'idée de la *mess* se présenta naturellement à leur esprit, et le général lord Lynedoch s'entendit avec cinq officiers pour concerter un plan d'association qui pût s'appliquer à la vie civile. De leurs pourparlers sortit cette année même (1815) un club qui fut comme le germe de ces institutions. Là les anciens frères d'armes se retrouvèrent au milieu d'un foyer commun de conversation et de souvenirs. Les militaires fondateurs, sachant que beaucoup d'officiers de marine se trouvaient aussi réduits et aussi embarrassés qu'eux-mêmes, les attirèrent dans leur association, qui prit alors le nom d'*United Service Club*. On se cotisa pour bâtir un premier édifice, qui s'élevait au coin de Charles-Street, Saint-James's, et qui fut ouvert en 1819; mais comme le nombre des aspirans augmentait d'année en année, on pensa vers 1825 à construire un plus grand local pour la société. Un nouvel édifice, d'après les dessins de M. Nash, l'architecte du palais de la reine, s'éleva donc en 1828 à l'angle de Pall-Mall et de Waterloo : il ne tarda point à recevoir près de quinze cents membres, parmi lesquels figurait le duc de Wellington. A ce premier club se rattachent de grands noms et de glorieux souvenirs pour l'Angleterre.

Le succès fut contagieux : une règle s'étant introduite dès 1826, qui n'admettait plus à l'*United Service* d'officiers au-dessous du rang de major dans l'armée ni de commandant dans la marine, une autre association militaire se forma sur les mêmes bases et adopta le nom de *Junior United Service*. Le nouveau club compta bientôt quinze cents membres *effectifs* et quatre cents *surnuméraires* (1), recrutés parmi les officiers des grades inférieurs. L'impulsion était donnée et ne devait s'arrêter que le jour où ces institutions auraient embrassé toutes les branches supérieures de l'armée. Les officiers de la maison de la reine, qui s'étaient groupés dès 1809 dans un club selon l'ancien système, imitèrent leurs frères d'armes en adoptant le nouveau régime économique, et firent bâtir dans Pall-Mall une maison haute, étroite, sans prétention, qni prit le nom de *Guards Club house*. Cependant ces quatre clubs militaires laissaient encore pas mal de candidats en dehors des bienfaits de l'association. En 1837 se dressa magnifiquement, à l'angle de Pall-Mall et de Saint-James's, un édifice qui donna asile aux officiers de l'armée de terre et de mer, *Army and Navy Club house*. Une

(1) On appelle surnuméraires (*supernumeraries*) ceux qui, étant retenus au loin par leur service, ne paient point de contribution annuelle.

conséquence de telles institutions qui se pressent les unes contre les autres non-seulement à Londres, mais dans toute la Grande-Bretagne (car il n'y a guère de ville de garnison qui n'ait son *united service*), fut de soustraire les officiers à la vie des cafés et des tavernes. Les cafés du West-End n'existent presque plus que pour les étrangers : l'Anglais n'aime point ces établissemens où se trouve une société mêlée et où se croisent des flots de paroles indifférentes. Chaque club au contraire a, comme dit Mme de Sévigné, un tour de conversation particulier, qui sent son cru. Dans les clubs militaires, on s'entretient surtout des promotions dans l'armée, de manœuvres, de campagnes et de batailles. Ces lieux de récréation deviennent ainsi dans certains cas des écoles mutuelles où celui qui sait davantage instruit celui qui sait moins. Le duc de Cambridge, qui présidait il y a deux ou trois ans un banquet du *Junior United Service*, profita de l'occasion d'un toast pour donner d'excellens conseils aux jeunes officiers. Il était surtout curieux de voir un prince du sang placé à la tête de l'armée appeler lui-même la libre discussion, je dirais presque la libre critique du club sur les actes du gouvernement : il ne demandait grâce que pour les intentions des chefs.

L'exemple qu'avait donné l'armée ne tarda point à être suivi par l'élément civil de la société anglaise. L'*United Service* était à peine fondé que les avantages matériels dont ce système économique avait ouvert la source inspirèrent à d'autres classes le goût de l'association. L'influence devait atteindre en premier lieu les individus qui avaient contracté des liens et des habitudes de famille en dehors de la famille elle-même. A l'époque dont je parle, plusieurs membres de l'université qui, durant leur vie de collége, étaient accoutumés à dîner tous les jours sous le même toit, à se réunir dans les mêmes salles d'étude et de lecture, se trouvaient à Londres misérablement seuls. L'idée leur vint d'instituer un club auquel ils donnèrent le nom d'*United University*, et qui s'installa dans un lourd bâtiment à l'air grave et vénérable comme un docteur en divinité. Un autre édifice d'un style plus monumental, d'un goût plus élégant et plus fleuri, s'éleva quelques années plus tard (1835) dans Pall-Mall pour la même classe de lettrés, et prit le nom de *Oxford and Cambridge Universities' club house*. C'était en effet comme un rejeton des deux célèbres universités de la Grande-Bretagne, *et dulces reminiscitur Argos*. Sept bas-reliefs, exécutés par un sculpteur de talent, M. Nichol, décorent les médaillons qui surmontent les fenêtres, et représentent Homère, Bacon, Shakspeare, Milton, Newton et Virgile, les patrons naturels de ce *cœnobium* classique. Les deux bâtimens donnent bien le caractère des deux clubs, l'*United University* et l'*Oxford and Cambridge*. Le premier, l'*United University*, se compose surtout des pères nobles de la science, des membres sérieux

du parlement qui ont fait de bonnes études et d'une partie du clergé anglican; le second, *Oxford and Cambridge*, donne plus volontiers asile aux jeunes gens qui, tout en courtisant les Muses et Minerve, comme l'indiquent les bas-reliefs du monument, ne demeurent point insensibles aux attraits de la vie de Londres. Le principe d'affinité qui présidait, nous l'avons vu, à la formation des anciens clubs, n'a point cessé d'exercer une influence sur la distribution des modernes *club houses*. Les membres de l'université, je parle surtout de ceux qui ont blanchi au commerce des livres, se trouveraient mal à l'aise dans le monde au milieu du bruit et des frivolités d'un salon. Au club, ils peuvent au contraire jouir de toutes les délicatesses du luxe et de la bonne chère avec des amis qui suivent la même carrière libérale, et dont la conversation porte sur les mêmes sujets favoris. L'un d'eux appelait cela boire entre frères aux ondes d'Aréthuse. On me fit pourtant observer que les graves docteurs, malgré leur goût pour les ondes sacrées de l'antiquité, ne dédaignaient point les vins délicats, et que la cave du club était une des plus estimées. Cette habitude de s'associer par groupes a dû fortifier dans la Grande-Bretagne la division des classes et concentrer le cercle des connaissances humaines, qui gagnent alors en profondeur ce qu'elles perdent en étendue. Je regrette néanmoins que les hommes d'élite de l'Angleterre aient un peu trop perdu de vue le conseil que donne saint Paul, de se faire simple avec les simples.

Après l'armée et le clergé vient dans la hiérarchie britannique le barreau. De 1828 à 1831, la famille des légistes a fait bâtir dans Bell-Yard, Chancery-Lane, un *law club house*. On y trouve, comme dans les autres clubs de Londres, des salles de rafraîchissemens et de récréation; mais le principal caractère de l'établissement consiste dans une salle de lecture où figurent tous les journaux et tous les recueils qui intéressent la profession, dans une bibliothèque choisie et dans des cours sur les différentes branches du droit. La contribution est légère : 5 livres 5 shillings par an. Cette réunion ne compte pourtant guère au-delà de quatre cents membres, car la plupart des légistes, étant à la fois des lettrés, appartiennent soit à l'*United University*, soit à l'*Oxford and Cambridge*, soit à l'*Athenæum*.

A l'histoire de ce dernier club, l'*Athenæum*, se rattachent les noms de sir H. Davy, président de la Société royale, du comte Aberdeen, président de la Société des antiquaires, de sir Thomas Lawrence, président de l'Académie de peinture et de sculpture, de James Mackintosh, de Walter Scott, de Samuel Rogers, de Crocker et d'autres hommes célèbres dans la littérature, la science, les arts ou la vie civile. Le 12 mars 1823, John Wilson Crocker, alors se-

crétaire de l'amirauté, écrivit à sir Humphry Davy une lettre dans laquelle il lui représentait que les clubs avaient déjà absorbé une grande partie de la société anglaise, et qu'il était urgent de fonder une institution du même genre pour les hommes des professions libérales, autour desquels commençait à se faire sentir le vide. L'année suivante, un comité se forma, composé de tout ce que l'Angleterre comptait alors d'illustre. En 1830, la société, qui s'était d'abord logée dans un bâtiment provisoire, prit triomphalement possession de l'édifice construit dans Waterloo-Place, d'après les dessins de M. Decimus Burton, et qui est aujourd'hui l'*Athenæum Club house*. Le nombre des membres était d'abord plus ou moins fixé à douze cents; mais il s'éleva plus tard à douze cent cinquante et même au-delà pour embrasser les noms des personnes éminentes. Avoir ses entrées à l'*Athenæum* est encore considéré aujourd'hui par certains Anglais comme un titre de distinction : à coup sûr, tous les habitués du club ne cultivent point les arts ni les sciences; mais ils sont censés les aimer et les protéger.

Un autre club littéraire, mais surtout dramatique, s'élève sous l'invocation de Garrick. Il y a un an, le *Garrick Club house* fut grandement ému par l'une de ces dissensions intestines, je dirais presque par une de ces querelles de ménage que les Anglais appellent une tempête dans une théière. L'origine de tout ce fracas était un article publié dans un petit journal, le *Town Talk*, par un jeune homme du club, M. Edmund Yates, et dans lequel un autre membre important du club, M. Thackeray (1), crut voir une injure portée à son caractère. Le comité intervint et somma l'auteur de l'article de faire des excuses à M. Thackeray ou de se retirer. L'affaire menaça de dégénérer en un procès, car M. Yates, dont le nom avait été rayé de la liste du club, voulut appeler de cette mesure dictatoriale devant les tribunaux. Il jugea pourtant à propos de retirer sa plainte, et la décision du comité fut maintenue, quoique blâmée dans une séance générale par Charles Dickens et quelques autres membres du *Garrick*. Je cite ce fait pour montrer avec quel soin sévère les comités des clubs de Londres veillent au maintien de certaines convenances sociales. Le club est considéré comme une maison, un sanctuaire domestique dont on ne viole pas impunément les mystères ni l'esprit de fraternité. Critiquer un membre de l'association, rapporter une conversation tenue au club, manquer en un mot d'une manière quelconque à la confiance que doivent placer les unes dans les autres des personnes bien élevées, peut devenir dans certains cas un motif d'ostracisme. Le *Garrick Club house* est

(1) Thackeray a été surnommé le grand peintre de la vie des clubs : on peut lire son *Major Pendennis*.

situé, comme il convenait, dans le voisinage des grands théâtres : il ne compte pas plus de cent quatre-vingt-dix-sept membres, auteurs, acteurs ou peintres de décors.

En dehors des clubs professionnels, mais encore marqué d'un certain cachet d'unité, se distingue le *Travellers' Club house*. On n'y admet que des étrangers et des voyageurs. Parmi les étrangers de distinction, on se souvient d'y avoir vu le prince de Talleyrand durant son séjour à Londres. C'est là qu'il venait presque tous les soirs faire sa petite partie de whist ou d'écarté. Aux yeux des Anglais, le célèbre diplomate était un joueur médiocre; mais l'imperturbabilité de son visage le rendait redoutable et lui donnait un grand avantage sur les autres *whisters*. L'idée d'ouvrir un club aux étrangers que recommandent des titres publics ou des lettres particulières fut mise en avant par lord Londonderry. Les Anglais ne sont éligibles de leur côté au *Travellers' Club* que s'ils ont fait leurs preuves de touristes. Ils doivent avoir parcouru au moins cinq cents milles en ligne droite à partir de Londres. Il est bien entendu d'ailleurs que plus ils viennent de loin et mieux cela vaut. Les contrées qu'ils ont visitées, les aventures de voyage, les mœurs des différens peuples et les rencontres avec les bêtes sauvages forment entre les membres le sujet favori de la conversation (1). Ce club se vante en outre de réunir une société très choisie : il embrasse les branches les plus élevées de l'aristocratie anglaise et la fleur des deux chambres. Pour emprunter le style local, le *Travellers' Club house* se trouve borné à droite par l'*Athenæum*, et à gauche par le *Reform Club*, dans ce pays de Pall-Mall qui est la terre classique de semblables sociétés.

Ayant aussi une certaine couleur géographique, s'élève dans un coin de Hanover-square, ombragé par les arbres, l'*Oriental Club house*, dans lequel une autre classe de voyageurs trouve un refuge contre l'isolement, une oasis dans le désert de Londres. Je parle des *gentlemen* établis aux Indes et qui reviennent passer quelque temps dans la métropole pour leurs affaires ou leurs plaisirs. Au club, ils se retrouvent en pays de connaissance. Là se rendent en même temps les officiers militaires ou civils de l'ancienne compagnie des Indes. Retirés pour la plupart du service, ils reprennent en commun le fil des habitudes rompues et viennent se réchauffer au récit de leurs campagnes. Il est curieux d'observer chez les confrères de ce club les changemens que cette accablante nature des Indes exerce sur la constitution anglo-saxonne. Tous portent plus ou moins sous le pâle ciel de Londres l'empreinte de cet autre soleil qui a brisé leurs membres, ridé leur front, jauni et émacié leur visage. Durant les massacres de l'Inde, l'*Oriental* présentait une

(1) Le théâtre de leurs exploits de touristes est surtout la chaîne des Pyrénées.

scène émouvante; chaque malle apportait de sinistres nouvelles, et les membres du club, qui connaissaient si bien Delhi et les autres possessions anglaises menacées, pouvaient se croire encore sur les lieux.

Le *Travellers'* et l'*Oriental* forment une sorte de lien entre les clubs professionnels et les clubs mêlés, c'est-à-dire ceux dont les membres ne se trouvent unis que par l'attrait du plaisir et de la conversation, peut-être aussi par une conformité de rang, de fortune et de goûts plus ou moins frivoles. On remarque parmi ces derniers l'*Arthur*, le *Parthenon*, l'*Erectheum* et l'*Union*. Autrefois l'*Union* était un club politique; il se vantait de compter dans ses rangs quatre cents membres de la chambre des lords et de la chambre des communes. James Smith (1) assista, dit-il, dans le *morning room* de l'*Union Club house*, à ces orageuses séances durant lesquelles Robert Peel et Wellington étaient tour à tour « divinisés ou diabolisés. » Mais avec le temps l'influence est tombée comme une couronne de la tête de ce roi des clubs : les membres se contentent aujourd'hui de discuter sur le mouvement des fonds publics ou de comparer entre eux les équipages qui passent dans Kokspur-street avec la rapidité du vent. L'*Union* a du moins retenu la renommée de sa table, et c'est encore un des plus chers de tous (2). Parmi les clubs mêlés, je distingue aussi l'*Alfred*, qui avait vers 1825 un parfum littéraire. Là Byron aimait à rencontrer Peel, Ward et Valentia. C'était, disait-il, « une ressource dans les jours de pluie, dans les vacances du parlement et dans la *saison vide* (3). »

Le système des *club houses* ne s'est guère étendu jusqu'ici à la classe moyenne proprement dite: il y a bien le *City Club house*, le *Gresham* et le *Whittington*, où se réunissent de gros négocians; quant aux petits marchands, ils se contentent de passer dans les tavernes les courtes heures qu'ils dérobent aux affaires et aux soins du ménage. La classe ouvrière semblerait au contraire beaucoup mieux disposée à suivre, sur une certaine échelle, l'exemple que lui a donné l'aristocratie anglaise. Un club d'ouvriers s'est établi, il y a deux ou trois ans, à Salford, près de Manchester. Deux des plus grands et des meilleurs cottages de la paroisse ont été réunis pour former un bâtiment unique, le *club house*. L'architecte divisa ensuite l'intérieur en plusieurs chambres répondant aux divers besoins de l'in-

(1) L'un des auteurs de *Rejected Adresses*, ouvrage de fantaisie qui contient une peinture des mœurs et de la vie de Londres il y a une trentaine d'années.

(2) 32 livres sterling pour l'entrée et 6 livres 6 shillings par an.

(3) Un de ses ancêtres, lord William Byron, avait tué en duel M. Chaworth à la suite d'une querelle qui s'était élevée dans un des anciens clubs de Londres, à la taverne de *l'Étoile et de la Jarretière*. Le procès fit du bruit, et lord William fut condamné comme meurtrier à la dégradation par la chambre des lords.

stitution : une *committee room*, une *conversation room*, un *washing apartment* consacré aux soins de la toilette, une *news room* avec une table sur laquelle se trouvent les journaux, une bibliothèque et une *class room* où se font des cours sur les différentes branches de l'instruction élémentaire. On ne s'attend point sans doute à rencontrer dans ce *working men's club* les splendeurs de l'*Athenæum* ni des autres clubs du West-End; mais l'établissement est éclairé au gaz, bien chauffé et meublé avec cette simplicité modeste qui n'exclut point un certain goût. L'intention des fondateurs a été de fournir aux ouvriers le comfort et les amusemens de la vie dans des conditions que le meilleur *public house* ne saurait remplir. Ils ont voulu en même temps écarter les dangers et les tentations artificielles du cabaret. Ici, personne ne gagne sur les objets de consommation; on ne pousse donc point à la dépense. La contribution qui confère aux membres du club leurs priviléges est extrêmement légère : un penny par semaine. Moyennant une si faible somme, le café et le thé sont servis au prix coûtant. Le nouveau club, auquel est annexée une caisse d'épargne, a déjà porté de bons fruits : il a relevé la dignité morale et développé les goûts d'économie chez certains ouvriers, qui naguère dissipaient leur temps et leur argent dans les *tap rooms*. La même expérience a été faite et avec le même succès, à trois milles de Londres, dans un pittoresque village qui porte le nom de Hampstead, et dans quelques endroits de l'Écosse. Plusieurs moralistes anglais se sont demandé si de telles maisons, servant de rendez-vous aux artisans des villes et aux laboureurs des campagnes, ne devraient point s'élever dans tout le royaume-uni. Quand les ouvriers sont mariés, leur club naturel est la famille; mais la plupart des jeunes ouvriers se trouvent condamnés à la vie du célibat : que rencontrent-ils après une journée de fatigue? Une pauvre chambre garnie, un foyer éteint, des murs tristes, la solitude! Pour fuir cette sombre vision du domicile morne, abandonné, ils courent au *beer shop*, où les attend une autre ennemie, l'intempérance. Entre ces deux écueils se présente le *club house*, sorte de *chez-soi pour tous*, avec un bon feu qui flambe, la clarté du gaz qui réjouit, de braves compagnons qui racontent les nouvelles, et, pour ceux qui savent lire, les meilleurs amis du pauvre, les livres, les journaux et les recueils de tout genre (1).

(1) Parmi les essais de *club houses* professionnels et fondés par la classe inférieure, je ne dois point oublier le *Cabmen's Club*. Les cochers de voitures publiques, fiacres et cabriolets ont loué dans Bell-street, Paddington, une maison qui est ouverte tous les jours de huit heures du matin à onze heures du soir aux membres de l'association, et où ils jouissent des avantages d'un cabinet de lecture, d'une bibliothèque et d'une salle de rafraîchissemens. Un *meeting* présidé il y a quelques semaines par lord Shaftesbury avait pour principal objet le développement de ces clubs. Depuis, une nouvelle maison pour les cochers de voitures publiques s'est ouverte déjà dans Field-street, King's-Cross.

Le nouveau système économique d'association devait tôt ou tard embrasser une autre famille de clubs qui ont commencé, nous l'avons vu, avec la liberté anglaise; je parle des clubs politiques. En 1830, le pays s'émut devant cette grande mesure, le *reform bill*, une ancienne cònquête du parti libéral qu'il est aujourd'hui question d'accroître et d'affermir. Les conservateurs alarmés fondèrent cette même année (1830) le *Carlton Club*, tandis que les chefs du parti avancé se réunirent à *Gwydyr house*, Whitehall, en attendant que M. Barry leur eût construit dans Pall-Mall un véritable palais sous le nom de *Reform Club house*. Nés pour ainsi dire le même jour et du même événement politique, les deux établissemens ont continué de vivre l'un à côté de l'autre en frères ennemis. Le *Reform Club* est la tête du parti libéral de même que le *Carlton Club* est le quartier-général des tories. Le moment de la journée le plus intéressant pour observer la vie dans les clubs politiques est la nuit durant les séances du parlement. Les nouvelles de ce qui se passe dans le palais de Westminster arrivent comme par des fils électriques dans l'intérieur du *club house*. Là, ceux des membres qui s'intéressent le plus aux affaires publiques épient jusqu'à une heure avancée le progrès de la discussion et attendent le résultat du vote. Le *Reform Club* se compose d'hommes de talent qui sympathisent plus ou moins avec les doctrines de MM. Cobden, Bright, Duncombe, Roebuck, Gladstone, Milner Gibson. Cette réunion de quinze cents membres n'a pas été sans influence dans les dernières années sur la marche de l'opinion en Angleterre; mais les Anglais sont trop bien familiarisés avec la vie publique pour forcer l'action de certains ressorts qui se détendraient en exagérant le caractère des institutions. Le plus grand nombre des membres du *Reform Club* n'aspirent à jouer aucun rôle dans les événemens qui font ou qui défont les majorités parlementaires. Attirés par une simple confraternité de vues et de sentimens autour d'un foyer d'idées libérales, ils se contentent de jouir entre eux des avantages matériels que leur présente l'association domestique, tout en appuyant d'ailleurs leurs amis au pouvoir ou dans les rangs de l'opposition par des sacrifices d'argent, par leurs moyens d'influence personnelle, quelquefois même par leurs conseils. Filles de la liberté, ces réunions politiques ont puissamment contribué depuis l'origine à fortifier dans la Grande-Bretagne la liberté de parole et d'action. Il ne faut point en effet perdre de vue que les clubs, à quelque opinion qu'ils appartiennent, sont aussi sacrés, aussi inviolables aux yeux de la loi anglaise que le domicile privé. Un peuple assez heureux pour se gouverner lui-même est censé n'intervenir dans ses affaires que pour les améliorer (1).

(1) Une autre réunion d'un caractère plus ou moins politique avait été fondée, il y a

On doit s'attendre à trouver dans les clubs politiques de Londres une incarnation des deux principes qui divisent tout gouvernement constitutionnel, la résistance et le progrès. Le *Carlton Club*, ainsi nommé à cause de la terrasse sur laquelle il s'élevait avant d'être transplanté dans Pall-Mall, est la citadelle du privilége. Là se réunissent ce que les Anglais appellent les *tritons* du parti conservateur. Là se préparent de longue main les appuis qui doivent élever les tories aux affaires sur les ruines d'un cabinet whig; là, aux époques d'élection générale, se concertent les mesures et se votent les fonds destinés à mettre en mouvement toutes les forces des vieux comtés. Le *Carlton Club* embrasse des conservateurs de toutes les nuances, depuis les tories de l'ancienne école, qui s'attachent obstinément aux doctrines de lord Eldon et de William Pitt, jusqu'aux hommes plus jeunes qui s'avancent aussi loin que sir Robert Peel. La plupart d'entre eux suivent pourtant la bannière de M. Disraeli. Ce sont, dans tous les cas, des personnes considérables par la richesse ou le caractère. De leurs rangs sont sortis et peuvent encore sortir d'un jour à l'autre des ministères auxquels ne manquent, à quelque point de vue qu'on les juge, ni l'éclat des noms, ni l'autorité du talent. Le *Carlton* a en quelque sorte sous lui un autre club, le *Conservative*. Ce dernier n'était guère, à l'origine, qu'une pépinière de candidats attendant que l'heure fût venue pour eux d'être admis au *Carlton Club*. Peu à peu cependant l'esprit de classification et de hiérarchie qui préside à toute la société anglaise rangea d'une manière permanente les membres du *Conservative* parmi les *dii minores*, ou, comme on dit ici, les étoiles secondaires. La tactique savante des partis a d'ailleurs reconnu que les habitués de l'un et l'autre club avaient une importance dans leur sphère : tel qui s'éclipse à Londres brille au premier rang dans son comté. « Il y a, me disait un Anglais, entre les hommes politiques la même différence que vous remarquez entre le dôme de Saint-Paul et le clocher d'un village; l'un est à coup sûr plus haut que l'autre, mais pour les villageois le clocher existe bien plus que le dôme de l'imposant édifice, qu'ils n'ont jamais vu et qu'ils ne verront peut-être jamais. » Le *Conservative* étant greffé sur les mêmes principes que le *Carlton*, les chefs du parti tory appartiennent volontiers aux deux clubs, où ils rencontrent des auxiliaires utiles. Dans les élections, si le *Conservative* fournit moins de candidats que son frère aîné, il recrute du moins les forces qui doivent assurer aux premiers la victoire. La vie de plusieurs hommes d'état célèbres se trouve par cela même associée à l'une comme à l'autre réunion. On cite au *Conservative* un bon mot de lord Melbourne, alors chef

quelques années, par les partisans du libre échange sous le nom de *Free Trade Club*; mais ce club, dont le nombre des membres était très limité, ne tarda point à s'éteindre.

du cabinet et auquel les membres du club demandaient avec une grande curiosité ce qu'il se proposait de faire. « Je n'en sais rien, répondit-il, je n'ai pas encore lu les journaux. » Le lord voulait se moquer ainsi de la libéralité avec laquelle les journaux anglais lui prêtaient chaque matin toute sorte d'intentions.

III.

On a vu ce que sont les modernes *club houses*; il faut indiquer maintenant le mode d'admission. Ces établissemens ressemblent au royaume des cieux : on compte en dehors plus d'appelés que d'élus. Malgré le grand nombre de *club houses* qui se sont élevés dans ces derniers temps et qui s'élèvent encore tous les jours à Londres, les candidats continuent d'affluer et assiégent de leurs demandes le seuil de ces palais, où trône une sévère économie sous le masque du luxe. Sur la liste des aspirans au *Junior United service*, on ne lit souvent pas moins de deux mille noms. A chaque vacance, un jour est fixé pour le scrutin. On exige surtout des *gentlemen* qui se présentent au concours un caractère honorable. Dans quelques clubs, une boule noire sur dix, dans d'autres une seule boule noire sur la totalité des votes suffit à faire rejeter un candidat. Certains de ces établissemens ont l'habitude d'afficher dans le *coffee room* la liste des noms repoussés; mais une telle mesure, qui publie et prolonge la défaite, est généralement blâmée. Le candidat malheureux se console le plus souvent, il est vrai, en mettant sa disgrâce sur le compte de la concurrence, et puis, comme la société anglaise se divise en séries, tel qui a échoué devant le scrutin d'un club peut réussir auprès d'un autre club mieux approprié à ses titres, à sa carrière et à ses relations dans le monde. Une fois admis, il ne lui reste plus qu'à payer un droit d'entrée qui varie selon les associations et à se conformer aux statuts du club. Ces règles diffèrent plus ou moins d'après le caractère du club; mais il est une règle générale : « aucun membre ne doit amener son chien dans la maison. »

Le grand nombre de clubs qui existent à Londres, — et je ne les ai point nommés tous (1), — proclame assez combien ces institutions répondent à un besoin social et au caractère britannique.

(1) Le succès de ces hôtels ouverts durant le jour et une partie de la nuit aux associés a fait naître l'idée d'étendre la base de l'organisation nouvelle à toute la vie domestique. En 1838 s'inaugura dans Regent-street un joli monument connu sous le nom de *Club chambers*. Ces chambres, au nombre de soixante-dix-sept, sont séparées les unes des autres, mais construites néanmoins de telle sorte qu'elles puissent se relier en des logemens de deux ou trois pièces selon la volonté des abonnés. Il y a en outre au rez-de-chaussée une salle de lecture, un café et une salle à manger desservie par une cuisine commune. Des économistes anglais ont même proposé d'embrasser une centaine de ménages dans une semblable association.

L'Anglais n'est pas moins fort sur la division du temps que sur la division du travail. Il y a pour lui dans la journée les heures occupées et les heures oisives; il donne les premières aux affaires et les secondes aux plaisirs. Les heures oisives se passent au club en reparties plus ou moins vives, en badinages, en lectures et en délassemens honnêtes. Je n'affirmerai pourtant pas avec quelques *essayists* que la conversation soit le principal attrait des clubs modernes. Si l'Anglais est le plus *clubbable* des hommes, selon l'expression de Johnson, ce n'est pas tant parce qu'il aime à parler que parce qu'il a l'art de se taire. Il respecte votre silence, mais il veut que vous respectiez le sien. Où trouverait-on ce qu'on rencontre tous les jours dans les clubs anglais, deux hommes qui se voient tous les matins et tous les soirs, qui passent de longues heures ensemble, et qui n'ouvrent jamais la bouche pour parler de leurs affaires domestiques? Je me demande d'un autre côté si le succès des clubs britanniques s'appuie bien, comme on le dit, sur un sentiment de sociabilité. Il y a d'autres peuples tout aussi sociables que les Anglais, et chez lesquels l'agrégation des individus ne tarde point à dégénérer en servitude. L'Anglais a l'extrême avantage de rester lui-même au milieu d'un groupe d'amis ou de confrères. Il n'y a pas à craindre qu'il sacrifie jamais sa liberté à aucune considération. Il sait, sans manquer aux convenances, — du moins aux convenances de son pays, — s'isoler au milieu de la foule, vaquer à ses occupations ou à ses goûts, venir et s'en aller quand il lui plaît. Ce qu'il prétend bien qu'on excuse chez lui, il le tolère chez les autres. En un mot, l'Anglais ne s'associe que pour accroître son indépendance avec son bien-être et ses plaisirs, pour fortifier le sentiment du *moi* et pour mieux dégager son caractère au sein même de la solidarité des intérêts.

L'institution des *club houses* a créé dans ces derniers temps un type curieux et tout britannique, le *clubman*. Pour lui, rien n'existe en dehors du rayon de Pall-Mall, et tout individu qui n'appartient pas à un club n'est pas un homme. Il a fait du *club house* sa maison, son nid, sa société. S'il n'y couche pas (1), il arrive vers neuf heures du matin et ne se retire qu'après minuit. Là, il reçoit et écrit ses lettres; là, il fait sa toilette, lit les journaux, se promène de salle en salle ou s'installe à une croisée. Si vous passez durant la journée devant le palais où il a établi son domicile, vous êtes sûr de voir son heureuse figure s'épanouir derrière l'énorme glace qu'encadre un cintre de pierre. De cette fenêtre, il observe en silence, durant des heures et des heures, ce qui se passe, comme il

(1) Au *Reform Club* et dans quelques autres de ces établissemens, il y a un certain nombre de chambres qu'on loue aux abonnés. Dans presque tous se trouvent des bains ou du moins des salles de toilette avec du savon, des serviettes, des brosses à tête, etc.

dit, dans le grand club du monde, car pour lui tout prend la forme de son idée favorite. Il ignore peut-être comment vont ses affaires, mais il sait à un iota près comment se gouvernent les affaires du club. Il s'intéresse aux achats et aux moindres détails domestiques. Demandez-lui quelle année, quel mois, quel jour et à quelle heure le meilleur vin de Bordeaux du club a été mis en bouteilles, et il vous donnera imperturbablement la date. Il n'y a pour lui de bons déjeuners et de bons dîners que ceux qu'il prend sur la table de marbre du club, et toujours à la même place. Il connaît tous les livres de la bibliothèque, non pour les avoir lus, mais pour s'être assuré par lui-même qu'ils existent. Ses rapports avec les membres littéraires du club le mettent à même de désigner l'auteur d'un livre anonyme, la date de la publication et l'opinion des connaisseurs. Il vous parlera familièrement de son ami le duc ***, simplement parce qu'il est un des membres du club, et que les amis de nos amis sont nos amis. Sa grande expérience lui permet de prédire avec une exactitude de baromètre les tempêtes que la discussion doit soulever à certains jours. Un seul regard sur le personnel du *morning room* lui suffit pour déterminer d'avance l'opinion du club et le chiffre de la majorité. Activement mêlé aux intrigues, aux coteries, aux querelles de la maison, il finit toujours par endosser la livrée politique des chefs de file. Ses oracles commencent invariablement ainsi : « Le club pense, le club veut, le club décide. » Avec les années, il s'enracine comme les vieux arbres dans la terre natale, c'est le sol du club que je veux dire. N'y a-t-il, de dix heures du soir à minuit, qu'un seul hôte dans le *drawing room*, c'est lui qui dort dans son fauteuil au coin du feu. Vient-il à mourir, il se console en se disant que quelques confrères du club assisteront sans doute à ses funérailles, et que son nom figurera sur un tableau, parmi la liste des *membres défunts*. C'est là son épitaphe, son oraison funèbre.

Je fus présenté, dans un club de Londres, — les convenances anglaises me défendent de dire lequel, — à l'un de ces clubistes enthousiastes. C'était un homme à cheveux gris et à figure respectable, parfaitement élevé, tout à fait *gentleman*, et qui ne manquait point de connaissances. Il me fit le tableau de sa vie, qui était d'ailleurs celle du club, sans ménager les couleurs les plus attrayantes. « Je considère, me dit-il, le système des *club houses* comme le plus heureux des changemens qui se soient introduits de mon temps dans la société. Les clubs ont résolu pour moi le problème de vivre bien et à bon marché. Pour quelques livres sterling par an, je jouis ici des avantages qu'une immense fortune pourrait seule me procurer. Quand je jette les regards sur *mes* salons, *mes* bibliothèques, *mes* salles de bain, *mes* vestibules, *mes* antichambres, *mes* galeries, rien

ne m'empêche de me figurer que je suis Lucullus, le marquis de Westminster, ou tout au moins M. de Rothschild. Je me trouve aussi riche qu'eux, puisque je commande à toutes les profusions du luxe, et plus heureux qu'eux-mêmes, étant entouré de domestiques, de majordomes, de laquais que je n'ai point à payer ni à surveiller. Je jouis de tous les avantages d'un maître de haute maison, sans en subir les inconvéniens et sans encourir aucune responsabilité. Mes ordres sont exécutés en un clin d'œil, comme si j'étais seul à servir. Un signe, et quelque grand diable galonné s'avance pour porter dans la boîte de la maison (1) la lettre dont je viens de cacheter l'enveloppe avec la cire du club. Mon cuisinier, un véritable Carême, que je n'ai point la peine d'avertir quand je dîne en ville, tient ses feux, ses broches et son peuple de marmitons à la disposition de ma volonté. Mon sommelier en chef, un fin connaisseur, qui a couru les ventes dans la matinée pour acheter à un bon prix les collections des amateurs de vin, — ce qu'il appelle leur bibliothèque, — désigne du doigt au garçon de cave la demi-bouteille qu'il me convient de déguster. Je dîne comme je veux, et selon mon appétit du jour, sans que ma frugalité provoque, comme dans les tavernes de Londres, la mine froide du maître d'hôtel, souvent même les dédains mal déguisés des garçons. Est-il une vie plus libre et plus comfortable que la mienne? Ici, je jouis dès le matin d'une société choisie, et je converse à toute heure avec les personnes que j'aime sans être soumis au tourment des visites tout aussi désagréables à rendre qu'à recevoir. Il y a bien dans notre club, comme dans tous les autres, certains caractères aigres, sorte d'esprits chagrins que nous désignons sous le nom de *bores*. Comme ils tourmentent tout le monde, ils sont tourmentés à leur tour. On est libre de les laisser à l'écart; mais pour moi j'estime que bien loin de rompre l'harmonie d'un club, ils concourent à lui donner le piquant de la variété, ainsi que les instrumens bourrus ou criards communiquent plus de relief à un concert. D'autres parmi nous se donnent beaucoup de mouvement pour se pousser dans les comités. Comme je n'entends rien aux affaires, et que je n'ai jamais réussi à mener ma propre maison, je les regarde et les laisse faire volontiers; j'applaudis même à leur ambition, quand je la trouve appuyée sur des connaissances spéciales, trop heureux, pour mon compte, de vivre sous un gouvernement domestique dont je contrôle les actes sans en supporter les charges. Pour apprécier la vie des clubs, il faut la quitter pendant quelque temps. L'année dernière, j'ai été passer la belle saison chez un de mes amis qui est un homme riche et qui aime le bien-être. Eh bien! c'est chez lui que j'ai connu la pauvreté. La maison, l'ameublement, la société,

(1) Chaque *club house* a une sorte de bureau de poste à l'usage des membres.

tout me parut mesquin. Mais je parle surtout de la pauvreté de l'esprit : sa bibliothèque ne contenait que trois mille volumes, et nous ne recevions tous les matins que six journaux, parmi lesquels un seul venait de l'étranger. C'était à croire que le monde était mort. Quoique sa fortune fût deux ou trois fois plus considérable que la mienne, je plaignais tout bas la misère de ce riche isolé, qui avait tous les tracas de l'opulence et qui n'en recueillait point les véritables fruits. Quand je revins chez moi, je veux dire au club, je me fis l'effet d'un roi détrôné (*out of business*) qui, après quelques années d'exil, se retrouverait dans son château. »

Les clubs, on le voit, ont transformé dans ces derniers temps les conditions de la richesse; ils n'ont point exercé une moindre influence sur la vie et sur la société anglaises. Parmi les changemens heureux qu'ils ont introduits, je signalerai en premier lieu le mélange des rangs et des professions. Ils ont rapproché les distances et renversé les barrières qui s'élevaient entre les divers degrés de l'aristocratie. L'association entre *gentlemen* de nuances très marquées a effacé, du moins en partie, l'orgueil dans lequel s'isolaient les nobles de la vieille Angleterre. On voit tous les jours se former au sein des *club houses* des groupes dont les élémens eussent semblé autrefois plus antipathiques que l'huile et l'eau. Un évêque, un humble vicaire de l'église anglicane, un savant, un artiste, un homme de lettres, un industriel, un négociant, un pair du royaume, s'assoient maintenant au même coin du feu, je dirais presque à la même table. Qu'aurait dit de son temps, et il y a de cela seulement une vingtaine d'années, lady Hester Stanhope (1)? L'idée seule d'une telle confusion des rangs lui eût apparu comme le signe de la plus désastreuse des révolutions sociales. Cette révolution s'arrête, je l'avoue, à une certaine limite, puisque les *club houses* n'existent guère que pour une certaine classe et se rangent par catégories. Tels qu'ils sont, ces établissemens représentent en miniature la société anglaise : il faut moins y chercher le nivellement que la liberté; mais une fois admis, le plus humble des membres y jouit de la même indépendance et se donne les mêmes aises que le plus favorisé d'entre tous par la fortune ou la naissance. « Ici, me disait l'un des associés de l'*Athenæum*, il n'y a pas de rois, quoiqu'il y ait des couronnes, » faisant ainsi allusion aux nombreuses célébrités du club.

En face des avantages, je dois placer les inconvéniens. Quelques

(1) Voyez les mémoires de lady Hester Stanhope : ce sont des conversations qu'elle est censée tenir avec son médecin, et dans lesquelles elle raconte sa vie, la société de son temps, les usages de sa famille. « Il y avait, dit-elle, dans la maison de son père près de cent serviteurs qui avaient chacun leur fonction, leur rang, leur manière d'être. » Elle voulait voir le même ordre et la même hiérarchie régner dans le monde. La *Revue* a consacré une étude à lady Hester Stanhope dans sa livraison du 1er septembre 1845.

moralistes ont reproché à ces institutions de relâcher les liens de famille et surtout d'éloigner les hommes de la société des femmes. Selon eux, les clubs ont créé une nouvelle variété de l'espèce humaine, que les Anglais désignent sous le nom de *men of men* (1). Cette accusation a vivement ému les partisans des *club houses*, qui ont cherché à y répondre. Ils ont fait observer que le salon de ces établissemens, décoré de toutes les richesses du luxe, mais auquel manque la couronne de l'esprit féminin et de la grâce, était généralement désert durant la soirée; d'où ils concluent que les hommes sont alors où ils doivent être, dans leur famille ou dans les réunions du monde. Un jeune *clubman*, devant lequel un *humourist* célèbre déplorait un jour l'influence fâcheuse des clubs sur les rapports sociaux des deux sexes, répondit : « Les femmes! mais c'est ici seulement qu'on apprend l'art de leur plaire. » Il voulait dire qu'on contractait dans les clubs, au milieu d'une société choisie et spirituelle, les manières, la conversation et ce je ne sais quoi d'accompli qui assure les succès auprès de la plus délicate moitié du genre humain. Je dois avouer que ces argumens n'ont point du tout convaincu les femmes anglaises, qui persistent à déclarer une guerre ouverte à ces institutions. Leur avis est que les clubs produisent chez les hommes mariés l'oubli des devoirs domestiques, et qu'ils enracinent chez les autres les habitudes irrévocables du célibat. Les moins irritées d'entre elles se vengent de ces établissemens et du vide qui se fait autour de leur personne par des jeux de mots intraduisibles, — et je le regrette, — dans notre langue (2). Sans m'établir juge entre les deux parties, je reconnais volontiers que les clubs conviennent surtout aux hommes libres de tout lien, ou dont l'absence n'est point regrettée à la maison. La preuve du reste que les griefs des moralistes s'appuient ici sur quelque fondement, c'est qu'il y a une douzaine d'années, il fut question dans les journaux d'ouvrir aux hommes et aux femmes mariés l'entrée du *Whittington Club*, qui s'érigeait alors dans la Cité; seulement cette mesure présente d'autres inconvéniens et rencontre dans les mœurs anglaises une résistance qu'on ne désarmera point aisément. L'antagonisme entre la vie du club et la vie de famille est peut-être moins à craindre chez les Anglais que chez tout autre peuple à cause du respect qu'ils professent pour le *home*, ce palladium des institutions nationales. Je dois pourtant dire qu'outre le *clubiste* proprement dit, le nouveau système a créé un type encore plus exagéré : c'est l'homme qui appartient à beaucoup de clubs. Quelques Anglais croient en effet mesurer leur importance dans la société au grand

(1) Mot à mot *hommes d'hommes*.

(2) Les Arianes délaissées comparent en riant leur mari à un Hercule qui ne peut se passer de son club. *Club* en anglais veut dire à la fois massue et club.

nombre de scrutins dont ils sortent victorieux et aux divers cercles dont ils sont membres. Là surtout commence l'abus : l'association à plusieurs *club houses* a produit une génération d'hommes oisifs, inutiles, dépareillés, ombres errantes qui vont d'un club à l'autre du *West-End* avec la tache de l'ennui sur le front.

Une autre accusation à laquelle on ne s'attendrait pas s'est élevée contre les *club houses*. On a dit que ces institutions cultivaient même entre les hommes l'égoïsme et l'isolement. La règle des nouveaux clubs, qui permet de dîner seul et laisse à l'individu enfermé dans le cercle de ses idées ou de ses études la liberté de s'attabler tête à tête avec lui-même, contribue, assure-t-on, plutôt à rompre qu'à fortifier le lien social. Les partisans des modernes institutions ne veulent pourtant point admettre que ce reproche soit fondé. A les entendre, il se trouve dans chaque club de Londres au moins un homme d'un tour d'esprit aimable et attrayant qui devient alors, comme disent les Anglais, le soleil d'un système de convives. On se souvient encore à l'*Athenæum* de Théodore Hook (1), qui était sous ce rapport le martyr de sa belle humeur et de sa popularité. Dès qu'il se montrait au club, c'était à qui se grouperait autour de lui pour jouir de ses plaisanteries et de ses bons mots. Quand cet humoriste célèbre disparut de la table favorite qu'il occupait près de la porte, dans un coin surnommé *temperance corner*, le chiffre des dîners servis au club tomba de plus de trois cents par année. Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples de sympathies fondées, non pas tant sur les charmes de l'esprit que sur les qualités du cœur. Un Anglais, me parlant des fraternités solides qu'il avait vues se former dans son club, ajoutait : « Vous connaissez la belle comparaison de Thomas Moore : la lune est un des plus petits et des plus insignifians parmi les corps célestes; c'est pourtant celui qui nous donne le plus de lumière pendant la nuit, se trouvant celui qui s'approche le plus de la terre; eh bien! il en est des hommes comme des astres : les plus grands ne sont pas ceux qui nous éclairent davantage et qui nous réjouissent le plus; ce sont ceux qui nous touchent de près, et vers lesquels nous nous sentons attirés. J'ap-

(1) Auteur de *Sayings and Doings*. Théodore Hook, mort en 1842, était un des auteurs les plus admirés de la Grande-Bretagne pour sa verve comique, ses ouvrages et ses impromptus en vers. Son *Histoire d'une Chemise de femme*, charmante fantaisie, obtint, ainsi que plusieurs de ses écrits, un immense succès de rire et de curiosité. Sa vie était aussi aventureuse que son talent était original. Il avait connu les hauts et les bas de la fortune. Nul plus que lui n'était à même d'observer le monde et la société anglaise, car il était lié avec des représentans de toutes les conditions. Comme il n'avait pas de chez lui, les lettres et les cartes de ses nombreux amis venaient le trouver à l'un ou à l'autre de ses clubs. Après avoir gagné beaucoup d'argent, il mourut criblé de dettes, et laissa cinq enfans qui furent secourus par la charité publique. Les Anglais le citent comme le type d'un caractère gai et aimable, qui contrastait avec la tristesse d'une vie misérable et dévorée par les embarras domestiques.

plaudis sous ce rapport à l'institution des clubs qui rapproche les membres dans un commerce journalier, les rend en quelque sorte nécessaires l'un à l'autre, et les attache par cet attrait mutuel que le poète irlandais appelle le sourire de la vie. J'avoue bien pourtant qu'on ne rencontre plus dans nos modernes *club houses*, au milieu d'une atmosphère de luxe, cette cordialité qui caractérisait les bons vieux clubs du dernier siècle. Qu'y faire? Les temps changent, et les institutions, comme dit Macaulay, « subissent la forme et la pression des temps. » Nos *club houses* sont les enfans d'un siècle froid, calculateur, passionné pour l'utile. On ne doit point s'attendre à trouver dans ces sociétés permanentes, somptueuses, et en quelque sorte mécaniques, la franche gaieté qui régnait dans les anciens clubs, alors que la réunion ne s'étendait guère au-delà d'un petit cercle d'amis serrés une ou deux fois par mois dans la même taverne, dans la même chambre, et le plus souvent autour de la même table. Pour conserver du moins entre nous une étincelle de cet esprit de *convivialité* que cultivaient nos pères, quelques membres du *club house* s'invitent de temps en temps à un dîner commun. Nous écrivons d'avance nos noms sur une liste et le jour du régal. Ce jour venu, nous formons dans une chambre à part une société demi-privée, une sorte de club dans le club. Ces dîners que nous appelons *club parlance house diners*, et durant lesquels nous nous asseyons autour de la table fraternelle d'acajou au lieu de nous asseoir à la table de marbre froide et solitaire, constituent à mes yeux une sorte de lien entre le système actuel et les associations du temps passé. »

Le régime économique des *club houses* s'est superposé aux anciennes confréries qui florissaient du temps de Goldsmith et de Johnson; mais il ne les a point étouffées entièrement. Certains groupes d'individus, ne se sentant ni assez riches ni assez nombreux pour bâtir un monument à leur idée ou à leur goût favori, se contentent encore de cultiver dans des réunions passagères une des branches de la fantaisie. Ces *good fellows* persistent à se rassembler dans les tavernes. Il y a environ trente-six ans, quelques jeunes gens obscurs, mais riches d'avenir, — c'était alors leur seule richesse, — se réunirent près de Covent-Garden dans une de ces humbles tavernes, le *Wrekin*, pour lire et converser ensemble. Shakspeare était leur idole, et son esprit le lien de cette petite société. Vers 1824, un jeune Anglais à tête blonde et avec des airs d'écolier fut introduit dans le cénacle : c'était Douglas Jerrold. Le club prit le nom de *the Mulberries* (les Mûriers), et un livre sur lequel chaque membre devait écrire ses inspirations fut intitulé *les Feuilles du Mûrier* (1). Sur la liste des adhérens figurent les noms de William

(1) Allusion à l'arbre que Shakspeare avait, dit-on, planté dans son jardin. Après

Godwin, de Kenny Meadows, qui devait plus tard illustrer Shakspeare, de l'acteur William Elton et de l'artiste Edward Chatfield. Ce club se greffa plus tard sur une autre société d'élite, le ***Shakspeare Club***, dont étaient Charles Dickens, Justice Talfourd, Daniel Maclise et Macready. Parmi les associations littéraires plus modernes qui résistèrent au système envahissant des ***club houses***, je citerai encore le ***Museum Club***, le ***Hooks and eyes*** et enfin ***Our Club*** (notre club). Douglas Jerrold était l'âme, la vie, le soleil de ces réunions intimes. Le grand humoriste n'aimait point les pompes des modernes établissemens de Pall-Mall, ni les domestiques en livrée. Dans une bonne taverne, avec de bons amis, il se trouvait plus à l'aise, plus chez lui et mieux inspiré. Là il brillait, dit un des membres du club, à chaque fois qu'on le touchait, comme fait la mer pendant la nuit. La plupart de ses âpres bons mots et de ses saillies bien connues ont étincelé dans ces clubs obscurs. Les modernes ***good fellows*** ont un peu conservé la manie de leurs ancêtres pour les repas de corps et les dîners d'anniversaires. Un jour qu'on proposait devant lui un de ces festins commémoratifs, Douglas Jerrold, las de semblables réunions de table, s'écria : « Si demain un tremblement de terre engouffrait l'Angleterre, les Anglais trouveraient moyen de se réunir et de dîner ensemble quelque part au milieu des débris, ne fût-ce que pour célébrer l'événement. »

On parle aussi d'un club qui existait il y a quelques années (1837) et qui existe peut-être encore à Londres, c'est le club des auteurs dramatiques sifflés (*the Unsuccesful Club*). Nul n'avait l'honneur d'être admis dans cette société qu'à la condition d'avoir essuyé un échec au théâtre. Plus cet échec d'ailleurs était notable, et meilleures étaient les chances pour le candidat. Si la pièce avait été retirée de l'affiche du spectacle après la seconde nuit, l'auteur devait être ballotté; mais si sa comédie ou sa tragédie avait été sifflée durant les cinq actes, il était reçu par acclamation et pouvait commander aux frais du club tel dîner qui lui plaisait. Le président perpétuel portait un sifflet d'argent à sa boutonnière, comme étant les armes du club. Il se vantait de ce que durant les sept années de sa carrière dramatique l'œuvre la plus durable qu'il eût produite était un mélodrame qui avait fait dormir tout le monde. Fier, il comptait ses chutes comme un soldat ses blessures, et il espérait bien avec le temps mettre le public du parterre en furieuse humeur de briser les banquettes. D'autres clubs dramatiques se composent d'amateurs qui jouent entre eux des pièces de théâtre. Ces derniers, je l'avoue, recherchent plutôt les applaudissemens que les

avoir été visité par une foule de pèlerins, ce mûrier fut abattu, il y a quelques années, au moment où il se mourait de vieillesse, et de son bois l'on fit des tabatières, des boîtes, etc., qui se vendirent à un haut prix comme reliques littéraires.

sifflets. Une de ces sociétés, connue sous le nom formidable de *Savage Club*, donnait il y a quelques semaines une représentation burlesque au *Lyceum Theatre*. La reine était présente, et la salle était comble. Les noms des sauvages étaient ceux de *gentlemen* bien posés dans le monde. L'affiche du spectacle annonçait *l'École du Scandale*, par Sheridan, et *les Quarante Voleurs*, farce tirée des *Mille et Une Nuits*. La seconde pièce obtint assez de succès. Ce qu'il y avait de plus méritoire était le but de la représentation : il s'agissait de réunir une somme d'argent pour venir au secours des veuves et des orphelins laissés par deux écrivains populaires qui sont morts dernièrement. La recette s'éleva, dit-on, à plus de 3,000 livres sterling. La charité couvre une multitude de fautes, dit la Bible, et celles du *Savage Club*, si fautes il y a, tiennent à une sorte d'inexpérience de la scène qu'on excuse volontiers chez des amateurs. Les noms si justement estimés de Charles Dickens et d'Albert Smith (1) ne sont point étrangers à quelques-uns de ces clubs plus ou moins dramatiques.

Les jeunes gens de bonne famille et qui ont reçu de l'éducation recherchent encore volontiers les *debating clubs*. Ces institutions, aussi anciennes que la libre Angleterre, se proposent de former les débutans au talent de la parole. Quelques années avant le succès du premier *reform bill*, il existait à Cambridge un *debating club*, club des débats, qu'on appelait l'*Union*. Les chefs de l'opposition et le gouvernement tenaient les yeux ouverts sur cette école oratoire. Si l'un des membres, pour la plupart étudians, s'y distinguait par son éloquence, on le remarquait, et il y avait des chances pour qu'il fût envoyé plus tard au parlement. Je ne doute point que ces institutions, les *debating clubs*, ne contribuent à développer le don d'élocution facile chez les Anglais, et je m'étonne moins après cela de les trouver presque tous plus ou moins orateurs. On a pourtant reproché à de telles passes d'armes de l'esprit certains abus. Un programme étant tracé d'avance, les orateurs cherchent plutôt à soutenir n'importe quel côté de la question qu'à découvrir le vrai et à s'éclairer par l'étincelle qui jaillit du choc de la controverse. Dans ce dernier cas, les *debating clubs* ont pour danger, dit-on, d'affaiblir la conscience tout en fortifiant l'usage de la parole. Ces sociétés sont souvent tout à fait étrangères à la politique; on y discute des questions de droit, de morale et de littérature. Le fait suivant donnera une idée de la nature des débats et du genre d'esprit qui réussit volontiers dans ces réunions. « Le sens de l'odorat fournit-il à

(1) L'un des écrivains les plus éminens de la Grande-Bretagne, auteur de *Christopher Tadpole*, de plusieurs fantaisies et de pièces de théâtre remarquables. Il raconte en ce moment son voyage en Chine dans des soirées littéraires et amusantes qui ont un succès unique à Londres, et dont nous espérons donner bientôt une idée dans la *Revue*.

l'homme plus de plaisirs que le sens du goût? » tel était un soir le sujet fixé pour la discussion dans un *debating club* de Londres. Un homme renommé dans cette sorte d'escrime, Skilton, devait prendre le dernier la parole, et tout le monde était avide de l'entendre. Quand tous les orateurs eurent parlé pour ou contre, il agita la sonnette et demanda au garçon de lui apporter un verre de punch au whisky bien chaud qu'il but, comme disent les Anglais, avec un grand goût. Se tournant alors vers ceux qui s'étaient prononcés en faveur de l'odorat et tendant le verre vide à l'un d'entre eux : « Maintenant, monsieur, sentez-le, » s'écria-t-il avec une voix de tonnerre. Cet argument si positif rangea l'auditoire tout entier du côté de Skilton et décida la question. Un bon mot tout britannique de Douglas Jerrold eut également un prodigieux succès dans un *debating club*, qui avait nom l'*Eclectic* et qui était surtout composé d'avocats. Après un dîner d'anniversaire dont la pièce de consistance avait été ce que les Anglais appellent une *selle* de mouton (1), Douglas, qui présidait, se leva et dit : « Gentlemen, j'espère que la noble selle que nous venons de manger deviendra pour l'un d'entre vous un coussin de laine. » S'asseoir sur le coussin de laine, *woolsack*, est le privilége du lord chancelier et comme l'attribut de sa dignité.

Quelques clubs de Londres ont surtout pour spécialité de publier des livres sur divers sujets qu'ils affectionnent. Parmi ces derniers, il n'en est guère de plus original ni de plus intrépide que l'*Alpine Club*, ou, comme d'autres l'appellent, le club des grimpeurs, *Climbing Club*. Les membres de cette association ont pour devise *excelsior*, à qui montera le plus haut. Leur orgueil est de rapporter du sommet des montagnes géantes des échantillons de roches qu'aucun voyageur avant eux n'avait pu atteindre. Il n'y a pas un d'entre eux qui n'ait cent fois manqué de se rompre le cou. Leur vie se passe au milieu des pics, des abîmes béans, des défilés dangereux. Leurs ascensions ont effrayé dans les Alpes les guides et les chasseurs de chamois. Au sommet des plus hautes montagnes, ils sont chez eux, tant ils connaissent avec précision les arêtes, les *couloirs*, les plateaux, les aiguilles, les crevasses et tous les accidens de ces sauvages et tremblantes assises sur lesquelles l'aigle ose à peine se poser. A leurs pieds se sont maintes fois écroulé des quartiers de roche, des montagnes de neige et de glace : ils s'en moquent; peu s'en faut même qu'ils ne glissent à cheval sur l'avalanche. Non-seulement ils méprisent le danger, mais ils dédaignent encore ceux qui le craignent. Ils nous regardent, nous autres habitans des vallées et des bas-fonds de la terre, comme des gens qui n'entendent rien à la poésie. Pour eux, tranquilles au milieu des belles horreurs

(1) Morceau du dos découpé avec les reins en forme de selle de cheval.

de la nature, ils prennent gaiement leur frugal repas de pain et de fromage sec, sans se soucier des rocs voisins qui s'ébranlent avec un bruit de tonnerre, ni des pics qui se détachent en jetant autour d'eux une poussière de neige. « Vos poètes, me disait l'un d'eux, chantent à tout propos les beautés du clair de lune, mais le connaissent-ils? Pour se faire une idée des richesses et des magnificences de la nuit, il faut avoir bivouaqué sur la tête des Alpes. Là, dans un ciel que n'obscurcit aucun souffle de vapeur, vous voyez la lune qui brille calme, haute et imposante, au milieu d'une cour d'étoiles sèches et claires sur un ciel de jais. A droite et à gauche s'élèvent avec des airs de spectres les solennels glaciers dans leur blancheur morte. Si tous les hommes avaient goûté l'air libre et pur de ces solitudes montagneuses, ils n'en voudraient point respirer d'autres. Quelle joie de marquer l'empreinte de ses pas sur ces neiges vierges et hautaines qui semblent dormir encore plus chastes en s'approchant des cieux! Avec quelle pitié, l'œil armé d'un télescope, je regardais malgré moi les maisons lilliputiennes des vallées et la vie rampante des habitans! Gravir la cime escarpée de certaines montagnes n'est pas un amusement sans péril; mais le courage grandit avec l'enthousiasme au milieu de ces scènes sublimes, et l'âme s'élève de toute la hauteur des difficultés vaincues. »

Le chef des grimpeurs (*chief climber*) est un hardi chercheur d'aventures et un conteur intéressant qui a vu souvent la mort en face, mais qui compte bien recommencer cette année ses excursions dans les bancs de glace et les solitudes alpines. Il espère aller chercher sur la pointe de je ne sais quelle roche les débris de sa toison, — c'est son vêtement en peau de brebis que je veux dire, — laissés l'année dernière en escaladant les pics ou en glissant sur les pentes des glaciers. Je doute en vérité qu'on rencontrât ailleurs que dans l'excentrique Angleterre un groupe d'hommes assez déterminés, assez habiles et assez ambitieux du danger, pour affronter de sang-froid les obstacles matériels que surmontent avec une sorte d'orgueil et de joie fanatique les membres du *Climbing Club*.

Toujours sous ce nom de clubs, si familier à l'oreille des Anglais, il existe dans la ville de Londres des sociétés de nuit qui se tiennent dans les *public houses*. Ce sont des endroits de divertissement où l'on récite des tirades en vers et où l'on fait de la musique. Parmi ces clubs de bas étage, il en est dans lesquels entrent seulement les hommes : ce sont les *free and easy clubs;* il en est d'autres où l'on admet le mari et la femme : les derniers prennent alors le nom de *cock and hen clubs* (clubs du coq et de la poule). Dans cette famille figure le *Club des conteurs d'histoires* (*the Story tellers*), qui se tient tous les lundis soir dans *Bedford Head Tavern*. La soirée se passe à narrer des contes, des nouvelles et même de petits romans. Un tel

exercice de parole commence même à devenir une profession. J'ai assisté dans cette taverne aux débuts d'une *professional lady* qui monta sur la plate-forme et raconta l'une après l'autre deux histoires, la première triste et la seconde gaie, comme dans nos théâtres on joue une comédie après une tragédie. Le nom si élastique de club s'étend encore à un autre ordre d'institutions. Au sein des quartiers d'ouvriers, il se forme volontiers des sociétés dans lesquelles chaque membre dépose chaque semaine une petite somme, et au bout d'un certain temps il obtient en retour certains articles d'habillement. Il existe sur ce plan des clubs de souliers, des clubs d'habits, des clubs de chapeaux. Seulement, comme la plupart de ces associations se tiennent dans les tavernes, il arrive trop souvent que les économies auxquelles un semblable système de caisses d'épargne pourrait donner lieu s'évanouissent en boisson et en fumée de tabac.

On voit à quelles profondeurs le principe de l'association s'est implanté dans le sol de la Grande-Bretagne. Il reste à se demander si le nouveau régime des *club houses* constitue réellement un progrès sur celui des anciens clubs. Au point de vue économique, la réponse ne saurait être douteuse. Ces modernes établissemens ont développé sur une grande échelle, au moins pour une certaine classe, les facilités de la vie matérielle. On peut ajouter que ce qu'ils ont perdu en laisser-aller et en franche gaieté, ils le regagnent en élégance, en bonnes manières, et, comme on dit ici, en décorum. Ce n'est point la joyeuse et bruyante liberté des anciens clubs que je regrette, c'est la direction de pensée, l'unité de but et de dessein qui présidait dans certains cas aux réunions choisies du temps passé. Le bien-être ne doit pas sans doute être perdu de vue, mais au milieu de ces palais où l'organisation matérielle a peut-être trop effacé l'intention morale, je m'afflige de ne plus trouver aussi vif le foyer commun d'idées autour duquel se rassemblaient à certains jours les *good fellows* du dernier siècle. Les modernes *club houses* sont de somptueux hôtels à bon marché, ce ne sont plus guère, comme au temps d'Addison, de Goldsmith et de Sheridan, des écoles de goût, d'esprit ou d'éloquence. Y aurait-il moyen d'accorder les deux principes, et tout en conservant la base économique des nouvelles institutions, qui est excellente, ne pourrait-on leur assigner une mission sociale plus élevée? Je l'espère, et c'est dans cette double voie d'amélioration que devra s'avancer le système des clubs en Angleterre. Dire que tels qu'ils existent, les clubs répondent aux besoins et au caractère du XIXe siècle n'est point du tout résoudre la question. Si grandes que fussent d'ailleurs les conquêtes et les merveilles d'une époque, je plaindrais le siècle qui à la recherche effrénée de l'utile sacrifierait les nobles intérêts de l'esprit.

ALPHONSE ESQUIROS.

LA
VILLE NOIRE

SECONDE PARTIE.[1]

V.

Quand les deux artisans furent assis dehors, Audebert parla ainsi :

« A quarante ans, j'aurais pu me remarier avec quelque veuve, car à ce moment-là le choléra avait fait bien des places vides dans les ménages; mais j'avais eu trop de chagrin de perdre ma petite famille, et je ne me sentais plus capable d'en aimer une seconde au point où il faut l'aimer pour supporter les fatigues et les soucis du travail. Celui qui vit seul est du moins à l'abri de toute inquiétude sérieuse. Il peut en prendre à son aise. Nos industries sont assez bonnes, et ce qui les rend misérables, c'est quand nous avons trop de monde à nourrir.

« Je restai donc seul et triste pendant plusieurs années, travaillant pour me distraire de mes regrets, et ne dépensant rien, parce que j'avais le cœur trop brisé pour entendre rire et chanter. Il en résulta que l'argent s'amassa de lui-même, et quand j'en eus un peu devant moi, un jour que je me sentais plus abattu que de coutume, j'eus l'idée de faire comme ton parrain a fait plus tard, c'est-à-dire d'adopter un orphelin pour donner à quelqu'un le bonheur dont je ne pouvais plus jouir pour mon compte.

(1) Voyez la livraison du 1er avril.

« Cette idée-là me conduisit à réfléchir à la misère de l'artisan en général, car, en cherchant dans la ville l'enfant le plus digne de ma pitié, j'en vis tant (et peut-être encore plus parmi ceux qui ont père et mère que parmi ceux dont la charité publique se préoccupe), que j'aurais voulu pouvoir les adopter tous. Alors je changeai de projet et j'imaginai de trouver le remède à la misère.

« C'est là un grand souci, et qui ne me laissa plus un moment de repos. Je pensai d'abord à l'association, dont nous pratiquons une ébauche dans nos règlemens de compagnonnage; mais, pour l'étendre convenablement, il faudrait un premier capital assez rond et une première pensée assez forte. Ne me sentant pas les connaissances et les talens qu'il faudrait pour fonder une société et y faire concourir des personnes riches, je me mis en tête de me créer un capital dont je pourrais par la suite me servir d'une manière ou de l'autre pour le bien de tous. Je ne savais pas encore ce que je pourrais proposer, et j'ai fait là-dessus bien des projets qu'il est inutile d'énumérer, puisque j'ai échoué pour la création du capital nécessaire; mais je tiens beaucoup à te dire, jeune homme, que ce n'est pas l'amour de l'argent qui m'a jeté dans les entreprises : c'est l'amitié que je sentais pour tous mes camarades malheureux. J'aurais voulu, comme Henri IV, dont j'ai lu l'histoire, mettre la poule au pot de tous les artisans, et je me sentis tout d'un coup possédé d'un grand amour-propre, comme si j'entendais dans ma tête une voix qui me disait : « Marche, et crois en toi-même! Tu as été choisi pour devenir le père du peuple de la Ville-Noire! »

« Voilà ce qui m'a perdu, mon pauvre enfant! Je me suis cru un homme au-dessus des autres, et je n'ai pas voulu calculer, tant j'avais la foi qu'une providence faite exprès pour moi viendrait à mon secours. Je me dépêchai de placer mes économies dans cette bicoque, que je payai beaucoup trop cher, faute de patience pour marchander. J'y mis des ouvriers, plus qu'il ne m'en fallait, car je me trouvai bientôt encombré de produits que je vendis mal par trop de confiance, et ma confiance venait, je dois m'en confesser comme on se confesse à l'heure de la mort, de ce que je ne voulais pas croire qu'avec des projets si généreux, je ne trouverais pas l'aide et la considération qui m'étaient dues partout.

« Enfin j'ai trop compté sur ma destinée, et elle-même s'est plu à me tromper, car une année vint où je fis d'assez beaux profits, et dès lors ma pauvre tête s'exalta. Je crus que je touchais à la richesse, et je me mis à agir comme si je la tenais déjà. J'achetai quelques terres, dans l'idée d'y fonder une espèce de ferme modèle.

« Et cependant je ne tenais rien, car ce que je venais de gagner couvrait à peine ce que j'avais perdu. Je commençai à m'endetter sans inquiétude. Puis, l'inquiétude arrivée, je fis des projets éton-

nans pour sortir d'embarras. Je m'imaginai une fois qu'en exposant mes idées pour le bonheur du peuple, idées que j'avais peu à peu mûries dans ma tête, je trouverais des gens instruits pour me tendre la main et m'aider à réaliser mes plans. Ne sachant pas bien écrire, j'allai consulter un homme très bon et très savant de la ville haute, et je lui proposai de lui faire part de mes découvertes, qu'il pourrait ensuite rédiger et faire connaître aux autorités. Cet homme, c'était M. Anthime, dont le fils est médecin depuis peu. Il n'est pas riche, mais il est très écouté et très considéré dans le pays, tu dois savoir cela.

« Il m'écouta avec patience et attention; mais, moi, quand je me vis forcé de rassembler les pensées qui m'agitaient, bien qu'on m'ait toujours dit que j'avais parfois un langage au-dessus de mon état, je ne pus rien trouver de clair et d'utile à dire. Je faisais très bien le blâme des choses qui existent, et je dépeignais même avec éloquence les malheurs et les souffrances de l'artisan; mais quand il fallait arriver à fournir le remède que je m'étais vanté d'avoir, mes pensées se troublaient et se confondaient dans ma pauvre tête, et je ne réussissais pas à les débrouiller. Sans doute il était trop tard, j'avais déjà trop souffert pour mon compte.

« Mon ami, me répondit celui que je consultais, tout ce que vous avez rêvé confusément a été examiné, écrit, publié, proposé et discuté par de plus habiles que vous. On n'a pas encore résolu le problème de la misère d'une manière promptement applicable, et on y travaille toujours. C'est une bonne chose d'y travailler; mais, comme c'est la chose la plus difficile qui soit au monde, il faut, pour y travailler utilement, beaucoup de génie et d'instruction. Je ne doute pas de vos capacités naturelles, mais vous ne savez rien de ce qui se passe à dix lieues de votre Ville-Noire, et vous ne vous faites aucune idée de la société. Vous perdez votre temps, et vous vous épuisez le cerveau sans profit pour personne. Vous feriez mieux de songer à gagner votre vie, et, comme je sais que vous êtes très gêné, je mets ma bourse ou ma signature à votre service.

« Je refusai follement l'une et l'autre. J'étais offensé et désespéré d'être considéré comme un fou et un imbécile, moi qui m'étais cru si grand! Je revins méditer sur mon rocher, comme un autre Napoléon à Sainte-Hélène, et là, dans la contemplation du ciel et de la nature, je sentis revenir toutes les fumées de mon orgueil.

« Hélas! un méchant démon se moquait de moi, car dans la solitude j'étais rempli de pensées sublimes, et je me les exprimais à moi-même d'une façon claire, brillante. Seulement tout cela se dissipait quand je voulais en faire part à quelqu'un, et il suffisait de la contradiction du dernier de mes apprentis pour me démonter.

« Un jour je m'aperçus qu'on ne me contredisait plus et qu'on se

détournait de moi comme d'un insensé ou d'un radoteur. La honte me vint, et avec la honte un chagrin si grand que j'étais prêt à toutes les extravagances. Je sentais partir tout à fait ma cervelle, et je ne revenais à moi qu'après avoir versé beaucoup de larmes très amères.

« Cependant mes affaires allaient de mal en pis. Je les négligeais chaque jour davantage. M'en occuper me navrait d'ennui et de dégoût. Je n'avais de répit qu'en les oubliant pour rêver encore au salut du genre humain.

« Qu'importe que je sois perdu, qu'importe que je succombe? Si je laisse après moi le secret de rendre les autres heureux, j'ai bien de quoi me consoler : voilà ce que je me disais, mais je ne trouvais le secret du bonheur ni pour moi ni pour les autres.

« Quand je vis mon pauvre bien près d'être saisi et ma personne à la veille d'être décrétée de prise de corps, j'ouvris enfin les yeux sur la réalité, et je reconnus que le bourgeois charitable et raisonnable qui m'avait averti m'avait trop bien jugé. J'allai lui demander de me sauver par sa signature, mais il était trop tard ; il avait été blessé de mon impertinence, et il pensait d'ailleurs que me laisser mon instrument de travail, c'était me laisser mes illusions. Il m'offrit un secours passager qui me parut une nouvelle injure, et que je n'acceptai pas.

« Alors l'idée de la mort me vint, et de ce moment-là j'ai été guéri et soulagé. Tu me vois tranquille, mon enfant, parce que j'ai trouvé le moyen de protester par le suicide contre les mauvais jugemens qu'on a portés sur moi. On a dit que j'étais un poseur et un ambitieux, un mendiant, un fripon, que sais-je? Quand un homme tombe, on le pousse au plus bas. Dieu m'est témoin que je n'ai voulu tromper personne, et que mon malheur est venu, comme disait M. Anthime, de l'ignorance, « piége et tourment de l'artisan qui a trop d'imagination ; » peut-être aussi le chagrin d'avoir perdu en huit jours ma femme, ma sœur et mes trois enfans, chagrin terrible, suivi d'une existence solitaire pour laquelle je n'étais pas fait, m'a-t-il porté au cerveau. J'ai été fou, je le veux bien, je le crois à présent que tout le monde m'a abandonné; mais j'ai été sincère, j'ai voulu du fond de mon cœur rendre service à mes pareils. J'ai été confiant et bon, j'ai cru à Dieu, j'ai cru à moi et aux autres : je me suis trompé, c'est sûr ! Ce n'est pas une raison pour que je sois un lâche et un menteur, et la preuve, c'est que, ne voulant être à charge à personne et ne pouvant me consoler du chagrin d'être inutile, je suis décidé à en finir aujourd'hui ou demain. »

— Eh bien ! vous avez là une mauvaise pensée, répondit Sept-Épées après avoir un peu réfléchi à ce qu'il pourrait trouver pour détourner Audebert de sa résolution. Vous ne réussirez pas par ce moyen-là à vous relever dans l'opinion. C'est le contraire qui arri-

vera. On croira que votre conscience vous a fait des reproches, car chacun sait qu'un homme qui n'a rien sur la conscience peut toujours se consoler de ses malheurs. A mon avis, votre idée de vous tuer est encore le plus gros de vos péchés d'orgueil et la plus grande de vos illusions, car, au lieu de vous plaindre, on vous méprisera.

Cette menace parut faire impression sur Audebert, car il répéta à plusieurs reprises : — Me mépriser, moi ! Il y aurait des gens assez durs et assez injustes pour mépriser un pauvre homme qui a eu le courage de se tuer !

— Il ne faut pas beaucoup de courage pour cela, reprit Sept-Épées; c'est si vite fait! Il en faut bien davantage pour vivre et pour se remettre à gagner sa vie.

— Il en faut trop!

— Donc vous n'en avez pas assez!

— Possible! Je ne veux pas me soumettre à devoir mon pain aux autres, après avoir espéré pendant si longtemps que je pourrais leur en donner.

— C'est donc devoir son pain aux autres que de recevoir leur argent en échange du travail qu'on leur fournit? A ce compte-là, il n'y aurait personne de libre; les paresseux et les voleurs auraient seuls droit de lever la tête.

Sept-Épées, qui avait de l'esprit et du jugement, et dont le cœur était généreux, dit encore à l'enthousiaste Audebert beaucoup de choses très justes, et finit par l'ébranler si bien que cet homme lui promit de ne pas attenter à sa vie avant trois mois de réflexion. Il ne fut pas possible de lui faire jurer davantage, mais il le jura, et c'était beaucoup dans la situation d'esprit où il se trouvait.

— A présent que vous voilà un peu plus raisonnable, reprit le jeune armurier, il faut me dire en conscience ce que vaut votre fabrique. Je vous la paierai plus cher qu'elle ne sera évaluée à la criée, et, toutes vos dettes payées, vous verrez tout le monde revenir à vous.

— Quoi! malheureux enfant! s'écria Audebert, tu voudrais acheter cette bicoque? Non, non! je t'estime trop pour te conseiller cela! C'est un endroit maudit : le diable s'y est embusqué, vois-tu, et personne n'y fera ses affaires, puisque je n'ai pas pu y faire les miennes!

— Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas une raison, puisque vous confessez avoir mal gouverné vos intérêts. Voyons, ne voulez-vous pas faire affaire avec moi? Je vous garderai ici comme maître ouvrier, et vous aurez l'agrément de causer de temps en temps avec un ami qui ne se moquera pas de vous, car je vois bien que si vous n'êtes pas assez savant pour faire le bonheur du genre humain, — de plus savans que vous n'y ont pas réussi, à ce qu'il

paraît, — vous n'êtes pas non plus un homme ordinaire. Je vous ai entendu avec beaucoup de plaisir, et, bien loin de mépriser ceux qui ont une idée fixe, je crois qu'ils valent mieux que ceux qui n'ont rien dans le cœur ni dans l'esprit.

— Allons, s'écria Audebert, voilà enfin une bonne parole, et qui me fait plus de bien que tous les raisonnemens. J'accepte. Je serai ton ouvrier, et demain nous irons voir ensemble l'avoué chargé de ma liquidation. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que tu aies la baraque à bon marché, sans frustrer mes créanciers.

Sept-Épées ne voulut pas laisser son nouvel ami passer la nuit seul dans la montagne. Il craignait le retour de quelque hallucination. Il alla effacer avec lui les paroles sinistres écrites sur le mur, et l'emmena chez son parrain, à la Ville-Noire.

Il comptait et voulait lui céder son lit, car il était un peu raffiné de sa personne et aimait mieux coucher sur la paille que de sentir un compagnon à ses côtés; mais Audebert refusa de prendre sa place, et, avisant le parrain qui dormait comme une pierre et ronflait comme un fourneau : — Ce ne sera pas la première fois, dit-il, que nous aurons dormi, celui-ci et moi, sur la même paillasse. Nous avons été amis et compagnons de jeunesse. Je connais la dureté de son somme, et je te réponds qu'il ne s'apercevra pas de mon voisinage.

En effet, le père Laguerre, en s'éveillant avant le jour, selon sa coutume, fut fort étonné de trouver un camarade endormi à ses côtés. Il pensa que son filleul s'était attardé et enivré, et qu'en rentrant il s'était trompé de lit. Il commençait à pousser l'intrus à bas, en grondant, quand Audebert s'éveilla, et lui dit : — Eh bien! qu'est-ce que c'est? Ce n'est pas un chien qui a sauté sur ton lit, c'est un ancien ami qui t'aurait offert le sien, et son vin, et sa table, et sa bourse, s'il eût fait sa fortune. Il a tout perdu, ce n'est pas une raison pour le mépriser! donne-lui la main, et le temps de se lever pour partir.

— Je vois ce que c'est, répondit Laguerre en fronçant son sourcil hérissé; vous voilà au bout de votre chapelet, vous n'avez plus ni sou ni maille, ni feu ni lieu, ni flatteurs ni amis, et vous venez réclamer l'hospitalité, à peu près comme ces oiseaux paresseux, qui, ne sachant point bâtir un nid, s'emparent de celui des autres!

— Alors, reprit Audebert en s'habillant pour s'en aller, vous me chassez du vôtre! J'aurais dû m'attendre à cela, et au fait je m'y attendais un peu... Mais, quand on est malheureux, un affront de plus ou de moins...

— Restez! s'écria le forgeron en colère. Les affronts ont été pour moi! C'est vous qui m'avez humilié et offensé en oubliant que j'étais votre ami et en vous laissant tomber dans la misère, comme si vous

vous vous attendiez à un refus de ma part. Vous n'êtes qu'un égoïste et un mauvais cœur, et vous ne méritez guère que je vous pardonne. Restez, je vous dis, ou alors ce sera fini pour toujours entre nous.

Sept-Épées, qui, de son lit, entendait la querelle, ne put s'empêcher de rire de l'indignation de son parrain, qui reprochait une indiscrétion tout en se plaignant d'une discrétion trop grande. Ce n'était pas le moyen de s'entendre, car Audebert, avec beaucoup plus d'esprit que son camarade, n'avait pas toujours le raisonnement beaucoup plus juste. Ces deux vieux faillirent s'arracher le peu de cheveux qui leur restaient, parce que l'un demandait une poignée de main que l'autre ne voulait pas accorder avant qu'on ne lui eût demandé sa bourse.

— Je sais ce que vous pensez et ce que vous débitez sur mon compte! disait le vieux forgeron; vous me faites passer pour un vieux cancre qui enfouit tous ses écus, et vous avez voulu subir la honte de vous laisser exproprier, quand vous saviez fort bien que je vous aurais crédité, si vous m'eussiez fait l'honneur d'une simple visite! Mais monsieur est fier : il s'est cru plus savant que tout le monde et il a méprisé ses anciens, car je suis votre ancien, monsieur! J'ai quatre ans de plus que vous, et tout bête et ignare batteur de fer que je suis, vous me devez le respect. C'était à vous de venir à moi, et non pas à moi d'aller à vous! Enfin, puisque vous voilà, il faut bien avoir pitié de votre sottise; voilà de l'argent, monsieur, en voilà plein un tiroir. Oui, les voilà, les vieux écus de l'avare imbécile! Prenez ce qu'il vous faut et n'ayez pas le malheur de me remercier : puisque vous n'êtes venu à moi que le jour où vous n'attendiez plus rien des autres, je ne veux pas de vos belles paroles! Je ne veux plus de votre amitié, il y a longtemps que j'ai fini d'y croire!

En parlant ainsi, le vieillard, aussi exalté dans son orgueil d'économie que l'autre l'était dans son orgueil de prodigalité, se promenait à demi vêtu par la chambre, et secouait son tiroir plein d'écus, qu'il jeta et répandit sur le plancher en voyant qu'Audebert, offensé de cette manière de les lui offrir, refusait d'un air hautain l'aumône de la fraternité courroucée.

VI.

Ce ne fut pas sans peine que Sept-Épées parvint à calmer les deux vieillards et à les réconcilier. Il avait été convenu entre Audebert et lui que l'on tairait la tentative de suicide. Ce fait eût révolté l'âme religieuse et austère du forgeron. Audebert le sentait et commençait à rougir de son découragement. Sept-Épées expliqua

paraît, — vous n'êtes pas non plus un homme ordinaire. Je vous ai entendu avec beaucoup de plaisir, et, bien loin de mépriser ceux qui ont une idée fixe, je crois qu'ils valent mieux que ceux qui n'ont rien dans le cœur ni dans l'esprit.

— Allons, s'écria Audebert, voilà enfin une bonne parole, et qui me fait plus de bien que tous les raisonnemens. J'accepte. Je serai ton ouvrier, et demain nous irons voir ensemble l'avoué chargé de ma liquidation. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que tu aies la baraque à bon marché, sans frustrer mes créanciers.

Sept-Épées ne voulut pas laisser son nouvel ami passer la nuit seul dans la montagne. Il craignait le retour de quelque hallucination. Il alla effacer avec lui les paroles sinistres écrites sur le mur, et l'emmena chez son parrain, à la Ville-Noire.

Il comptait et voulait lui céder son lit, car il était un peu raffiné de sa personne et aimait mieux coucher sur la paille que de sentir un compagnon à ses côtés; mais Audebert refusa de prendre sa place, et, avisant le parrain qui dormait comme une pierre et ronflait comme un fourneau : — Ce ne sera pas la première fois, dit-il, que nous aurons dormi, celui-ci et moi, sur la même paillasse. Nous avons été amis et compagnons de jeunesse. Je connais la dureté de son somme, et je te réponds qu'il ne s'apercevra pas de mon voisinage.

En effet, le père Laguerre, en s'éveillant avant le jour, selon sa coutume, fut fort étonné de trouver un camarade endormi à ses côtés. Il pensa que son filleul s'était attardé et enivré, et qu'en rentrant il s'était trompé de lit. Il commençait à pousser l'intrus à bas, en grondant, quand Audebert s'éveilla, et lui dit : — Eh bien! qu'est-ce que c'est? Ce n'est pas un chien qui a sauté sur ton lit, c'est un ancien ami qui t'aurait offert le sien, et son vin, et sa table, et sa bourse, s'il eût fait sa fortune. Il a tout perdu, ce n'est pas une raison pour le mépriser! donne-lui la main, et le temps de se lever pour partir.

— Je vois ce que c'est, répondit Laguerre en fronçant son sourcil hérissé; vous voilà au bout de votre chapelet, vous n'avez plus ni sou ni maille, ni feu ni lieu, ni flatteurs ni amis, et vous venez réclamer l'hospitalité, à peu près comme ces oiseaux paresseux, qui, ne sachant point bâtir un nid, s'emparent de celui des autres!

— Alors, reprit Audebert en s'habillant pour s'en aller, vous me chassez du vôtre! J'aurais dû m'attendre à cela, et au fait je m'y attendais un peu... Mais, quand on est malheureux, un affront de plus ou de moins...

— Restez! s'écria le forgeron en colère. Les affronts ont été pour moi! C'est vous qui m'avez humilié et offensé en oubliant que j'étais votre ami et en vous laissant tomber dans la misère, comme si vous

vous vous attendiez à un refus de ma part. Vous n'êtes qu'un égoïste et un mauvais cœur, et vous ne méritez guère que je vous pardonne. Restez, je vous dis, ou alors ce sera fini pour toujours entre nous.

Sept-Épées, qui, de son lit, entendait la querelle, ne put s'empêcher de rire de l'indignation de son parrain, qui reprochait une indiscrétion tout en se plaignant d'une discrétion trop grande. Ce n'était pas le moyen de s'entendre, car Audebert, avec beaucoup plus d'esprit que son camarade, n'avait pas toujours le raisonnement beaucoup plus juste. Ces deux vieux faillirent s'arracher le peu de cheveux qui leur restaient, parce que l'un demandait une poignée de main que l'autre ne voulait pas accorder avant qu'on ne lui eût demandé sa bourse.

— Je sais ce que vous pensez et ce que vous débitez sur mon compte! disait le vieux forgeron; vous me faites passer pour un vieux cancre qui enfouit tous ses écus, et vous avez voulu subir la honte de vous laisser exproprier, quand vous saviez fort bien que je vous aurais crédité, si vous m'eussiez fait l'honneur d'une simple visite! Mais monsieur est fier : il s'est cru plus savant que tout le monde et il a méprisé ses anciens, car je suis votre ancien, monsieur! J'ai quatre ans de plus que vous, et tout bête et ignare batteur de fer que je suis, vous me devez le respect. C'était à vous de venir à moi, et non pas à moi d'aller à vous! Enfin, puisque vous voilà, il faut bien avoir pitié de votre sottise; voilà de l'argent, monsieur, en voilà plein un tiroir. Oui, les voilà, les vieux écus de l'avare imbécile! Prenez ce qu'il vous faut et n'ayez pas le malheur de me remercier : puisque vous n'êtes venu à moi que le jour où vous n'attendiez plus rien des autres, je ne veux pas de vos belles paroles! Je ne veux plus de votre amitié, il y a longtemps que j'ai fini d'y croire!

En parlant ainsi, le vieillard, aussi exalté dans son orgueil d'économie que l'autre l'était dans son orgueil de prodigalité, se promenait à demi vêtu par la chambre, et secouait son tiroir plein d'écus, qu'il jeta et répandit sur le plancher en voyant qu'Audebert, offensé de cette manière de les lui offrir, refusait d'un air hautain l'aumône de la fraternité courroucée.

VI.

Ce ne fut pas sans peine que Sept-Épées parvint à calmer les deux vieillards et à les réconcilier. Il avait été convenu entre Audebert et lui que l'on tairait la tentative de suicide. Ce fait eût révolté l'âme religieuse et austère du forgeron. Audebert le sentait et commençait à rougir de son découragement. Sept-Épées expliqua

leur rencontre comme une chose préméditée de sa part, et il profita de l'occasion pour s'ouvrir à son parrain de ses projets sur la petite usine qu'Audebert était forcé de vendre.

— Il est impossible, lui dit-il, que ce brave homme accepte gratuitement vos services. Sa fierté, qui en ceci n'a rien d'exagéré, s'y oppose. Laissez-le se libérer par la vente et se réhabiliter par le travail. Je me charge de l'aider dans l'un comme dans l'autre. Si je n'y réussis point, je vous promets, de sa part, qu'il viendra de lui-même réclamer votre conseil et votre amitié.

Audebert sut gré à Sept-Épées de cette conclusion. Pour rien au monde, connaissant le caractère entier et bizarre du vieux forgeron, il n'eût voulu se mettre dans sa dépendance. Il eût préféré se remettre la corde au cou.

Il s'agissait d'obtenir l'assentiment de Laguerre à l'entreprise de son filleul. En cas de refus, Sept-Épées, maître de ses économies, pouvait bien passer outre, et il l'eût fait, car il avait une grande volonté; mais il ne l'eût pas fait sans chagrin, car il aimait tendrement son père adoptif. C'est ce qu'il lui fit comprendre en peu de paroles, et comme il avait sur lui beaucoup d'ascendant, il l'amena plus vite à céder qu'Audebert ne s'y était attendu.

— Si c'est ton idée, répondit le forgeron, je n'ai pas le droit de m'y opposer. Ce qui est à toi est à toi. Si tu me demandais mon avis, je te dirais qu'il faut garder ce qu'on a amassé au prix de sa sueur pour le moment où l'on peut devenir malade ou estropié, et que, si l'on a la chance de conduire sa carcasse à bon port, on est toujours bien aise d'avoir sous la main de quoi sauver un parent ou un ami qui ne peut plus s'aider; mais tu es encore si jeune que, dans le cas où tu perdrais ton argent, tu aurais le temps de recommencer, et d'ailleurs me voilà bien vieux, moi : ce que j'ai de placé te reviendra. Ce n'est pas grand'chose, mais c'est un morceau de pain assuré, et je crois qu'il ne te faudra pas attendre cela une centaine d'années! Donc, si tu veux te risquer, risque-toi. Tu veux monter un atelier sur la rivière? J'aime mieux ça qu'une boutique dans la ville haute. Tu t'attacheras à la paroisse, et tu n'auras plus jamais l'idée d'en sortir. Allons, ne perdons pas la journée à causer pour répéter dix fois la même chose; ce qui est décidé est décidé. Va-t'en voir les avoués, et, puisqu'il faut se quitter, je vais m'occuper, moi, de prendre ici un apprenti à ta place, car je suis trop vieux pour rester seul.

— Je ne l'entends pas ainsi, répondit Sept-Épées. Nous ne nous quitterons jamais. L'atelier en question n'est guère logeable, et ce n'est pas à votre âge que je voudrais vous faire changer vos habitudes. Moi, j'ai de bonnes jambes, et ce n'est rien pour moi que d'aller là tous les matins et d'en revenir tous les soirs. Si j'y fais

fortune, je le revendrai, et j'en achèterai un plus près, où vous pourrez venir souvent m'aider de vos conseils.

— Et où je ne m'installerai pas davantage, reprit Laguerre en souriant. Je comprends et je t'approuve. Il faut que chacun soit maître chez soi. Je n'aimerais pas à être contrarié, et je ne veux contrarier personne. Pour le moment, tu restes avec moi, je t'en remercie. Je crois que je ne profiterai pas longtemps de ta compagnie, encore que, s'il plaît à Dieu, j'en veuille profiter le plus longtemps possible.

Deux mois se passèrent avant que Sept-Épées fût installé dans sa fabrique. L'affaire fut conclue avantageusement pour lui et pour Audebert, car si l'on eût attendu la vente par autorité de justice, l'immeuble eût tellement perdu de sa valeur, que ce n'eût pas été un profit pour l'acquéreur, mais au contraire un discrédit complet de la chose acquise. Le jeune armurier montra dans cette petite affaire beaucoup de jugement et d'habileté véritable, celle qui ne spécule pas sur le malheur d'autrui, et qui va droit au but, sans diminuer la personne au profit de la bourse. En cela, il suivit de grand cœur les conseils de son parrain, qui avait un sentiment très juste de l'honneur, et qui disait qu'une mauvaise réputation ne pouvait jamais faire un bon fonds de commerce pour un ouvrier.

Audebert était un fabricant assez habile. Du moment qu'il n'avait plus son libre arbitre pour spéculer à la légère, il pouvait devenir précieux pour diriger le travail et en fournir lui-même sa large part. Il reprit son petit logement dans l'usine, dont il se constitua le gardien avec un bon apprenti. La baraque fut mise en état satisfaisant de réparation, l'outillage fut renouvelé, et Sept-Épées se vit à la tête de six ouvriers, dont quatre à la pièce et deux à l'année.

Quand il put relever approximativement le produit net de chaque semaine, il fut surpris de constater que c'était à peu près moitié moins de ce qu'il eût pu gagner en travaillant douze heures par jour chez les autres. La propriété est un rêve de repos et de sécurité que l'homme ne prise pas au-delà de ce qu'il vaut, puisqu'il lui procure les douceurs de l'espérance : il met dans sa vie l'idéal du mieux, et civilise celui qui est apte au progrès de la civilisation; mais la réalisation de ce rêve est, comme toutes les réalités, une déception.

Au bout de peu de temps, Sept-Épées sentit que plus on complique son existence, plus on y fait entrer de soucis et de périls. Il s'effraya de ne pas se trouver aussi positif qu'il faut l'être pour marcher à coup sûr et rapidement à la richesse. Il n'était pas avare; il ne savait pas marchander avec âpreté. Il avait pitié de ses ouvriers malades ou serrés de trop près par la misère. Il faisait des avances qui ne lui rentraient que mal et tard, quelquefois pas du tout. Il

s'aperçut ainsi de ce dont il ne s'était pas douté alors qu'il n'avait pas d'obligés : à savoir que tous les hommes sont plus ou moins ingrats, et que personne ne prend à cœur la passion d'un autre au détriment de la sienne propre. Il trouvait tout le monde exigeant, et comme il était intelligent et réfléchi, il se sentait avec effroi devenir exigeant lui-même.

Quand son bon cœur l'avait entraîné à quelque faiblesse, il voulait réparer le sort qu'il s'était fait, en travaillant au-delà de ses forces, et quelquefois il était si fatigué qu'il regrettait cette liberté d'autrefois qu'il avait prise pour un esclavage. Désormais il était réellement esclave de sa chose. Cette chose était devenue son honneur, sa vie; il ne lui était pas permis de l'oublier un seul instant; la prédiction de Gaucher se réalisait : « Tu ne dois plus connaître ni le bonheur ni le plaisir. » Gaucher avait dit cette parole terrible sans en comprendre la portée; Sept-Épées l'avait acceptée en la comprenant. Il y avait des heures et des jours où il en était accablé; mais il était trop tard pour reculer : il fallait chasser les regrets, étouffer les besoins de la jeunesse.

Le premier de ses déplaisirs, et l'un des plus sérieux, lui vint précisément de l'homme dont il avait sauvé l'honneur et la vie. Audebert, poussé par l'enthousiasme de la reconnaissance, travailla avec ardeur, et surveilla la fabrique avec austérité pendant deux ou trois semaines; mais ce fut un feu de paille. Il retomba dans ses rêveries, et la rage de prêcher s'empara de ce cerveau enfiévré d'impuissance.

Au premier reproche de son jeune maître, le brave homme s'affecta p ofondément. Il était aimant, sensible, délicat à l'excès : il avait toutes les qualités du cœur, toutes les vertus de l'âme; mais il était de ceux dont on peut dire, en comparant la machine intellectuelle à une machine d'industrie, qu'il manque à leur cerveau la cheville ouvrière. Il perdit trois jours à se reprocher sa faute, et Sept-Épées, voyant son découragement, fut forcé, pour le remettre à la besogne, de lui demander pardon de sa réprimande.

Il est vrai que le jeune homme ne tenait pas ses promesses. Il avait laissé croire à Audebert qu'il serait l'auditeur attentif, l'admirateur complaisant de ses théories philosophiques. Il s'était flatté lui-même de trouver une distraction utile et noble dans la conversation de ce penseur naïf, éloquent à ses heures et toujours ardemment convaincu, alors même qu'il déraisonnait; mais il reconnut vite qu'il est impossible d'écouter longtemps ceux qui manquent de clarté intérieure, et qui ne trouvent leurs idées qu'en se suscitant des contradicteurs officieux. Tout paradoxe était bon à Audebert pour se livrer à cet exercice, et comme dans ces heures-là il ne tenait plus compte du temps qui s'écoulait et de la cloche qui appelait au tra-

vail, c'était toujours au moment de s'y remettre qu'il lui fallait abandonner avec douleur et dépit les premières lueurs de ses longues et vagues discussions. Sept-Épées n'avait pas le temps d'en attendre l'issue douteuse, et il sentait d'ailleurs qu'il n'en avait pas la patience. Sa logique naturelle se révoltait contre les aphorismes de mauvaise foi dont Audebert se faisait un jeu d'esprit pour entrer en matière. Son air distrait, ses efforts pour ramener l'entretien aux préoccupations de la vie positive étaient autant de coups de poignard que ce pauvre exalté recevait en plein cœur. Sa sensibilité surexcitée y voyait tantôt l'outrage du dédain, tantôt la condamnation méritée de sa propre impuissance. C'était dans ce dernier cas surtout que son air égaré et son silence subit devenaient inquiétans. Sans le lui avouer, Sept-Épées passa plus d'une nuit à veiller autour de la baraque par des temps affreux, dans la crainte que son malheureux ami ne cédât de nouveau à la tentation du suicide. Le délai qu'il s'était imposé par serment était expiré, et Sept-Épées n'osait lui demander de jurer un nouveau bail avec la vie. Il tremblait d'échouer dans cette tentative, et de lui rappeler que sa liberté était reconquise.

Le parrain alla voir une seule fois l'établissement de son filleul, quand cet établissement commença de fonctionner. Il n'approuva rien et ne voulut rien blâmer. Naturellement, dans ses simples appareils, le jeune homme avait adopté les méthodes les plus nouvelles, et naturellement aussi le vieillard, malgré l'évidence et sa propre expérience de tous les jours, ne voulait pas se décider à les déclarer meilleures que les anciennes. Il pensait que Sept-Épées ne réussirait pas, mais il se gardait bien de le lui dire, sachant par lui-même que la contradiction stimule les esprits obstinés. Il disait à Gaucher, à Lise, et à deux ou trois vieux amis qui le consultaient sur les chances de cette entreprise : « Je n'y crois guère, l'endroit est mauvais, et si, après cinq ou six ans de fatigue et de tracas, le jeune homme s'en retire sans y perdre, ce sera une expérience qu'il aura faite, et qui, du moins, lui servira pour l'avenir à se contenter de ce qui nous contente. Après tout, puisqu'il était dans les ambitieux, j'aime autant qu'il fait ait cette sottise-là que celle de quitter l'industrie et le ressort de la Ville-Noire. Quand je vois des freluquets mettre tout ce qu'ils gagnent à se déguiser en bourgeois le samedi soir, et à s'en aller, le chapeau sur l'oreille, dans les estaminets de la ville *peinturlurée* (c'est ainsi que, par mépris, le vieillard appelait la ville haute), jouer au billard et consommer des liqueurs, pour revenir le mardi matin, le chapeau sur la nuque du cou, débraillés, vilains, hébétés, et se servant de mots nouveaux qu'ils ne comprennent pas et qu'ils estropient à la grande joie et risée des bourgeois, je trouve mon filleul plus raisonnable, plus

convenable, mieux élevé que ces gens-là. Je suis content alors d'avoir réussi à lui donner, sinon toutes mes idées, du moins le goût de réussir dans son état par des moyens qui n'ont rien de ridicule et qui ne l'éloignent pas des intérêts de sa paroisse. »

Gaucher avait chaudement partagé les illusions de son jeune ami. Il avait lui-même l'esprit jeune, et sa confiance dans le succès des autres le rendait aimable et conciliant. Il se consolait, par cette sympathie généreuse et désintéressée, d'une vie pénible et dure pour son propre compte.

— Bah! disait-il à sa femme quand celle-ci s'efforçait de lui persuader qu'il était plus heureux que Sept-Épées, on est toujours assez heureux quand on fait ce qui plaît! Mon plaisir est de vivre et de travailler pour toi; si le camarade pense différemment, il a bien fait de suivre sa pente. Ne le décourageons pas, et soyons prêts à l'aider au besoin autant qu'il dépendra de nous.

Au bout de quatre mois, un jour de printemps, un dimanche, Sept-Épées, au retour de plusieurs excursions de placement dont le résultat n'avait pas été aussi satisfaisant qu'il l'avait espéré, resta enfermé dans son usine. Il avait coutume de passer le jour du repos à la Ville-Noire auprès de son parrain et de ses amis; mais Audebert, qui ne quittait pas la baraque, se trouvant malade, Sept-Épées dut le garder et le soigner.

Il voulut profiter de cette circonstance pour revoir ses livres, qu'il croyait bien en ordre. Il savait très bien calculer, mais son humeur active le portait à s'occuper plutôt du travail manuel et des transactions commerciales que de la tenue des registres. Audebert était un assez bon comptable, et sa probité scrupuleuse l'astreignait à bien faire pour le compte d'autrui ce qu'il avait mal fait pour son propre compte. Durant le premier trimestre, il en avait fourni la preuve rigoureuse; mais quand Sept-Épées se livra à l'examen du quatrième mois, il découvrit qu'un grand désordre s'était emparé de la cervelle du pauvre homme, et qu'il avait inscrit à l'article recette nombre de chiffres qu'il eût fallu très vraisemblablement mettre à celui de la dépense. C'était ou un commencement de fièvre, ou plutôt l'entraînement naturel de son esprit, porté aux illusions, qui avait égaré sa mémoire et sa plume. Ces erreurs n'étaient pas très faciles à redresser, et Sept-Épées vit bien par là qu'il ne devait pas se fier à la lucidité soutenue de son ami. Il se convainquit, non sans humeur, que désormais il lui faudrait tout voir et tout faire par lui-même. Il ne voulut pas troubler le malade en lui signalant ses bévues, et, comme il avait été absent toute la semaine, il pensa qu'il ferait bien de visiter avec attention ses machines et ses outils.

Il y trouva le même désordre que dans les écritures, et même la

roue qui était son principal moteur était hors de service par suite d'un accident qui ne lui avait pas été signalé. C'était une réparation assez grave à entreprendre au plus vite, si l'on ne voulait pas s'exposer à une ou deux semaines de chômage. Il eût fallu courir à la ville pour s'assurer d'un ouvrier spécial exact à venir dès le lendemain; mais Audebert, à qui il ne put s'empêcher de parler de cette roue, lui répondit qu'elle s'était cassée dans sa tête en éternuant, et Sept-Épées vit qu'il avait le délire, ce qui commença à l'inquiéter et à l'attrister grandement. Il avait recommandé, la veille au soir, à ses ouvriers de lui envoyer le médecin; cependant, soit qu'ils l'eussent oublié, soit que le médecin ne fût pas bien pressé de venir dans un endroit si difficile un jour où l'orage menaçait, il n'arrivait pas, et d'heure en heure l'agitation du malade devenait plus alarmante.

Pour comble d'ennui et de tristesse, une tempête horrible se déchaîna. Le vent s'engouffrait dans la gorge par rafales impétueuses, et le torrent, grossissant avec une effrayante rapidité, fit mine d'envahir l'atelier. Les pins commencèrent à craquer avec un bruit sec et sinistre le long des roches, entraînant une pluie de pierres et de gravier jusque sur le toit de la construction fragile, qu'un écroulement un peu considérable pouvait écraser d'un moment à l'autre. Quand le vent s'apaisa, le malade s'apaisa aussi, ou plutôt il changea d'angoisse. Ses nerfs furent détendus par la sensation de la pluie qui ruisselait sur les vitres et qui refroidissait l'atmosphère; mais il fut pris alors d'une terreur puérile, et, fondant en larmes, il répéta à satiété son vieux refrain, que ce lieu était maudit, que le diable s'y était embusqué.

Sept-Épées avait bien assez affaire de se défendre de l'eau qui montait toujours, et dont il s'empressait d'enlever les barrages artificiels, afin qu'elle pût s'écouler plus vite. Seul à cette besogne, il y déployait, au risque de sa vie, une activité et une force surhumaines. Les lamentations et les gémissemens d'Audebert, qui continuaient à se faire entendre à travers les mugissemens de la rivière et les roulemens de la foudre, lui causaient une sorte de rage, car, en dépit de lui-même, il sentait que ce découragement maladif lui ôtait sa présence d'esprit. Il couvrait en vain ces plaintes importunes de juremens indignés : vingt fois il avait crié à Audebert de s'en aller par la galerie qui était adossée au rocher; Audebert ne comprenait pas, et Sept-Épées, commençant à désespérer de sauver sa propriété, songeait à y renoncer et à emporter de gré ou de force le malade sur la montagne.

Pourtant une dernière planche, qui repoussait encore le flot sur la maison, eût tout sauvé, s'il eût réussi à l'abattre. Elle résistait opiniâtrément, et il s'y acharnait avec le courage du désespoir.

Enfin, dans un suprême effort, il l'attira à lui; mais ses pieds glissèrent sur les pierres inondées, et il allait être englouti, lorsqu'une main secourable, par une assez faible impulsion, lui rendit l'équilibre juste au moment où la planche se plantait tout droit devant lui, ce qui lui permit de s'y appuyer un instant. En même temps, la main qui l'avait soutenu le tira en arrière, et il se trouva en sûreté, tandis que l'eau, se frayant une issue nouvelle, cessait de battre avec violence les fondations de l'usine.

Tout était sauvé. Sept-Épées, sauvé lui-même d'une mort presque certaine, se retourna pour voir par qui il avait été si à propos secouru, et resta stupéfait en reconnaissant Tonine Gaucher.

VII.

Il y avait bien longtemps que Sept-Épées n'avait rencontré Tonine face à face. Il la voyait bien quelquefois passer plus ou moins près de lui quand il retournait soir et matin à la Ville-Noire, et le dimanche, quand il allait rendre visite à Gaucher, il l'entendait quelquefois sortir d'une chambre quand il entrait dans l'autre. Elle paraissait l'éviter, et de son côté, comme il se sentait coupable envers elle, il s'arrangeait de manière à ne pas être obligé de lui parler.

Cette fois il lui fallut bien la saluer, la remercier, et lui demander comment elle se trouvait là par ce temps maudit.

— Par le plus grand hasard du monde, répondit Tonine en se dépêchant de se mettre à l'abri dans l'atelier et en secouant sa mante chargée de pluie. J'étais sortie avec le beau temps pour aller, par la route d'en haut, voir ma nourrice à son village, quand l'orage m'a surprise. Je me suis réfugiée sous un rocher, et j'y serais encore si je n'avais vu passer un médecin qui m'a offert une place dans son cabriolet. Il m'a dit qu'il allait faire une visite pas loin, et qu'il me ramènerait à la ville haute. Cela valait mieux que de rester sous ce rocher où j'étais bien mal abritée. Chemin faisant, il m'a dit qu'il venait chez vous pour voir un malade, et qu'il ne savait pas trop par où descendre pour gagner à pied le fond du ravin. Il n'était jamais venu ici. J'y suis descendue avec lui pour le conduire, et nous avons eu assez de peine à nous tenir dans le sentier. Enfin nous voilà, le médecin est là-haut qui examine votre ami Audebert, et moi, qui ne croyais pas vous trouver céans, parce que vous passez tous les dimanches à la ville, à ce qu'on m'a dit, je venais voir s'il y avait dans l'atelier quelque personne chargée de veiller sur ce pauvre homme, quand je vous ai trouvé en train de vous battre avec la rivière.

— Et sans vous, Tonine, j'aurais, je crois, diablement perdu la bataille.

— Oh que non! si vous aviez dû tomber, ce n'est pas ma force qui vous aurait retenu.

— Excusez-moi, c'est votre bon cœur qui m'a donné la force de me retenir.

— Il ne faut pas avoir grand bon cœur pour empêcher un homme de se noyer. D'ailleurs vous vous seriez sauvé de l'eau; je me souviens du temps où, tout jeune garçon, vous piquiez des têtes pardessus le Trou-d'Enfer avec mon cousin Louis!

— Vous vous en souvenez, Tonine? Je croyais que vous aviez tout oublié de moi, et je dois dire que je le méritais bien.

— Allons! il ne s'agit pas de ça, reprit Tonine; occupez-vous donc de ce pauvre vieux, qui ne sait peut-être guère répondre au médecin.

— Je vous retrouverai ici, Tonine?

— Dame! bien sûr! il ne fait pas un temps à cueillir des marguerites!

— Laissez-moi au moins allumer ma forge pour vous réchauffer; ça sera l'affaire d'un instant.

Et, sans attendre la réponse, Sept-Épées alluma le feu et fit gronder le soufflet, après quoi il courut à l'étage supérieur, où, dans un coin assez bien clos, était située la soupente habitée par son malade.

— Cet homme n'est pas bien, lui dit tout bas le médecin, et il n'est pas facile de le soigner. Il faudrait envoyer vite à la ville haute chercher les remèdes que j'ai prescrits, et surtout le forcer à les prendre, car il m'a l'air peu disposé à suivre mes ordonnances.

Sept-Épées n'avait personne à envoyer et n'osait laisser Audebert seul. Il pria le médecin de retourner à la ville et de donner la commission à un exprès.

— Ce sera trop long! dit Tonine, qui était venue au seuil de la chambre; le dimanche, et par ce mauvais temps, vous ne trouverez peut-être personne. Allez-y vous-même, Sept-Épées; moi, je resterai ici, et je garderai le malade.

— Non! non! vous ne pourriez pas, il a le délire.

— Pas du tout, reprit-elle en touchant le bras du malade. Je ne lui sens plus de fièvre. Soyez tranquille, nous nous entendrons très bien tous les deux, n'est-ce pas, père Audebert?

— Qui donc es-tu, ma fille? dit le vieillard rassemblant ses idées. Ah! oui, tu es la sœur de la pauvre Suzanne. Va, va, tu as raison! je ne voudrais pas te faire de peine; tu es comme moi, tu en as eu bien assez dans ta vie!

— Vous voyez, dit Tonine à Sept-Épées. Partez, partez! M. le docteur Anthime vous mènera vite à la ville; il a un bon cheval.

— Anthime? s'écria Audebert, qui avait repris sa raison comme

par enchantement depuis que Tonine était auprès de lui; alors vous êtes le fils d'un homme bien bon, envers qui j'ai été ingrat! Présentez-lui mon respect et mes excuses.

Quand Sept-Épées fut en voiture avec le jeune docteur, celui-ci le questionna sur Tonine. — Je me rappelle, dit-il, le mariage de sa sœur avec Molino; Tonine était alors une enfant. Depuis ce temps-là, j'ai été absent; j'ai fait mes études à Paris. Revenu depuis peu, je ne connais plus personne au pays. Le hasard m'a fait rencontrer cette jeune fille en venant chez vous. J'ai été très frappé de son langage et de son air distingué. Elle n'est donc pas mariée? Elle doit, comme toutes les ouvrières de la Ville-Noire, avoir du moins un amoureux? — Et comme Sept-Épées fronçait involontairement le sourcil, il se reprit et dit : — Un fiancé?

Sept-Épées répondit assez froidement que Tonine était sage, et que tout le monde la respectait.

— Cela ne m'étonne pas, reprit le jeune médecin d'un ton pénétré. Et après quelques questions et réflexions sur Audebert, dont son père lui avait parlé, il revint à Tonine : Elle vous a traité en camarade; vous vous connaissez depuis l'enfance? — Sept-Épées fit des réponses courtes et insignifiantes qui laissaient tomber la conversation; mais, quand le docteur le déposa chez le pharmacien, il ajouta : — Il faudrait une femme auprès de votre malade: tâchez que cette Tonine, qui a si bon cœur, reste auprès de lui. Voilà le temps remis; je retournerai le voir après mon dîner.

L'effet que Tonine avait produit sur ce jeune homme préoccupa singulièrement Sept-Épées, car il oublia de passer chez le charron pour le raccommodage de sa roue; il oublia également de faire avertir Gaucher, quoique Tonine le lui eût recommandé. Il ne prit souci que de presser le pharmacien et de s'en retourner au plus vite avec les médicamens.

Il brûla le chemin et trouva Tonine assise auprès du lit d'Audebert et causant avec lui. Le malade était entièrement calmé et soumis. Elle lui fit prendre les poudres qu'il avait juré de ne pas avaler, sans qu'il fît la moindre objection. Et il dit alors, en tenant les mains de son jeune maître : — Je t'ai bien ennuyé, mon pauvre petit bourgeois! Tantôt j'étais comme fou, et j'ai bien vu que tu ne savais où donner de la tête; mais Dieu m'a envoyé un de ses anges: cette Tonine m'a dit des choses qui m'ont mis du baume dans le sang. Je ne savais pas qu'elle avait plus d'esprit à elle seule que toi et moi. Voilà comme on passe des années les uns à côté des autres sans se connaître et sans s'apprécier! Tonine, si vous voulez que je tâche de dormir, il faut me jurer que vous resterez là jusqu'à mon réveil.

Tonine le promit et demanda à Sept-Épées s'il avait fait avertir

Gaucher. Il allait se confesser de l'avoir oublié, quand Gaucher arriva de lui-même. La crue de l'eau l'avait inquiété pour son ami, il venait voir s'il n'avait point éprouvé de dommage. Il fut surpris de trouver là sa cousine; mais, tout étant expliqué, il se préoccupa du chômage qui menaçait la petite fabrique, et, avec l'ardeur généreuse du premier mouvement, il voulut aussitôt repartir pour chercher les ouvriers. Tonine le retint. Puisqu'elle devait rester auprès du malade, il valait mieux que son cousin lui fît compagnie pendant que Sept-Épées irait à la Ville-Noire par le sentier rassurer son parrain, qui devait être inquiet, et faire ses affaires lui-même.

Sept-Épées était fort agité intérieurement. Il se passait en lui quelque chose de nouveau. Sa roue brisée, qui lui avait paru, le matin, un si grand événement, ne lui semblait plus mériter tant de peine; mais il n'osait pas insister pour envoyer Gaucher à sa place, sentant bien que Tonine n'avait aucun désir de se trouver seule avec lui durant le sommeil d'Audebert.

Il repartit, vit en courant son parrain, et ramena les ouvriers, qui examinèrent le dommage et démontèrent la pièce à réparer. Il dut nécessairement s'occuper tout le reste du jour de cette grosse affaire, sans revoir Tonine, qui était restée en haut. Quand les ouvriers furent partis, Sept-Épées, qui, dans toute la journée, n'avait pas eu le loisir de songer à manger, et qui avait passé la nuit à veiller Audebert, se sentit pris de faiblesse, et Gaucher appela Tonine, qui s'empressa de le secourir et de lui faire avaler une soupe au vin. Il y avait bien là les provisions nécessaires; mais l'apprenti qui était chargé de la cuisine faisait son dimanche, et, bien qu'averti, ne se hâtait pas d'arriver. Il arriva enfin vers le soir, et le médecin aussi. Le malade avait dormi; tout allait mieux. Sept-Épées était très touché de la bonté et de l'obligeance de Tonine. Le docteur Anthime la regardait beaucoup.

— A présent, dit Gaucher, qui s'en aperçut, vous pouvez vous en retourner, monsieur le docteur. Nous autres, nous allons nous arranger pour la nuit. — Et il ajouta en s'adressant à Sept-Épées : Toi, tu es sur les dents; tu vas retourner coucher à la Ville-Noire, et je resterai ici à veiller le malade avec l'apprenti. Demain, on se relaiera les uns les autres, et tout s'arrangera sans que personne s'y tue.

— Et moi, dit Tonine, qui est-ce qui me reconduira?

— Moi, dit le docteur. Ma voiture est là-haut sur la route.

— Mais mademoiselle ne demeure pas à la ville haute, dit vivement Sept-Épées, que Gaucher observait aussi.

— Je le sais. Je la conduirai à la Ville-Noire par le grand détour.

— Ce serait trop long, répondit Gaucher d'un ton narquois, cela vous dérangerait.

Le jeune homme comprit que, le cousin étant là, Tonine ne lui serait pas confiée ; mais quand elle le suivit jusqu'à la porte, afin de se bien remettre en mémoire les prescriptions qu'elle devait transmettre à Gaucher pour la nuit du malade, Anthime lui dit bas : Est-ce que vous avez peur de venir avec moi?

— Non, monsieur, répondit-elle; je ne me crois pas assez belle pour être en danger avec personne.

— Oh! si c'était là la seule raison...

— Si ce n'est pas une assez bonne raison, j'en ai une autre : c'est que je ne mérite pas que le fils d'un père comme le vôtre manque d'estime pour moi; mais je vous remercie de vos politesses. Je ne vais pas le soir avec les bourgeois; vous savez bien que cela ne convient pas à une fille d'ouvrier.

— Vous vous croyez plus en sûreté avec M. Sept-Épées, qui sans doute va vous reconduire?

— Je m'y crois plus en sûreté contre les mauvaises langues.

— Et elle a raison, dit Gaucher, qui, trouvant l'*a parte* trop long, s'était approché. Ses pareils peuvent lui offrir le mariage, et vous autres, messieurs, vous ne le pouvez pas.

— Savoir! reprit le médecin en s'éloignant.

— Oui, oui, savoir! dit Tonine à son cousin quand elle se crut seule avec lui. Je crois, moi, qu'en fait de mariage, il ne faut se fier à personne, et que le rang n'y fait rien.

— Tu aurais pu te fier à Sept-Épées, tu ne l'as pas voulu.

— Ah! oui, j'oubliais cela! reprit-elle en riant.

Sept-Épées, qui l'écoutait sans en avoir l'air, fut à la fois humilié et piqué de sa gaieté. Jamais il n'eût osé lui offrir de la reconduire, si Gaucher ne leur eût dit : Allons, n'attendez pas la nuit noire. Le sentier n'est pas bien bon, il doit y avoir encore de l'eau en plusieurs endroits.

— Attendez, cousin, dit Tonine, il faut que je vous écrive tout ce qui est commandé pour le malade. Je suis sûre que vous l'oublieriez!

Sept-Épées lui présenta un de ses livres de comptes, sur lequel il la regarda écrire. Il remarqua comme elle écrivait vite et bien. — Vous seriez un bon commis, lui dit-il en souriant.

— Tout comme un autre, répondit-elle, et mes chiffres n'auraient pas grand' peine à être mieux alignés que ne le sont ceux de cette page. Est-ce vous qui griffonnez comme ça?...

Sept-Épées fut content de pouvoir dire que c'était Audebert.

Elle monta dire bonsoir au malade, qui lui fit promettre de revenir en s'engageant lui-même à se laisser soigner avec la plus grande docilité.

Pendant qu'elle était avec lui, Gaucher dit à Sept-Épées : — Eh

bien! mon camarade, si tu en tiens toujours pour Tonine, voilà l'occasion de la faire revenir de sa méfiance. Parle-lui avec l'esprit que tu as, montre-lui l'estime que tu sens pour elle, et peut-être se ravisera-t-elle à ton égard.

— Je n'espère pas cela, répondit l'armurier; elle a l'air de me dédaigner beaucoup.

— Elle ne nous a pourtant jamais mal parlé sur ton compte. Elle nous a dit, à ma femme et à moi, qu'elle ne voulait pas se marier. C'est à toi de lui prouver qu'elle a tort, si c'est ton avis.

Quand Sept-Épées se trouva seul sur le sentier avec Tonine, il secoua sa mauvaise honte. — Ma chère Tonine, lui dit-il, vous êtes bonne comme un ange, Audebert a eu raison de le dire, et la journée d'aujourd'hui n'est pas la seule qui m'ait donné l'occasion de vous connaître. Sans votre grand cœur et sans votre bon esprit, j'aurais perdu l'estime de mon meilleur ami. J'ai été bien sot et bien coupable envers vous. Je m'en repens, je m'en suis repenti cent fois déjà, et si j'avais osé, j'aurais été vous demander pardon dès le lendemain de ma faute.

— Pourquoi donc voulez-vous parler de ces choses-là? répondit Tonine; je vous ai pardonné, si tant est que vous ayez eu des torts envers moi, ce que je ne crois point.

— Oui, j'ai eu de grands torts! Je vous ai fait la cour, et j'ai eu tout à coup peur de m'engager dans le mariage. J'aurais souhaité être plus vieux de deux ou trois ans et pouvoir vous offrir une existence assurée... Mais à présent, Tonine, puisque vous me pardonnez...

— A présent, quoi? dit Tonine.

— A présent que me voilà établi dans le ressort de la Ville-Noire, quoique je n'aie pas fait encore de bien belles affaires, si vous vous sentiez le même courage que moi...

— Le courage de nous mettre en ménage, n'est-ce pas? reprit Tonine, qui se vit forcée d'achever la phrase. Eh bien! non, mon cher camarade, je n'aurai jamais le *courage* de me marier *par courage*. J'ai la fantaisie de me marier joyeusement, par amitié et avec toute confiance dans mon sort. Voilà pourquoi, ne voyant pas en vous cette confiance-là, je n'ai pas eu de dépit contre vous. A présent, le moment de se raviser est passé. Vous ne pouvez pas m'offrir, comme vous le prétendez, une existence assurée. Quand vous aviez vos économies disponibles, je pouvais songer à m'établir avec vous; vous m'auriez consultée, j'imagine, sur votre placement, et nous aurions arrangé notre vie à la satisfaction de l'un et de l'autre. Aujourd'hui tout est changé; vous voilà propriétaire d'une chose qui ne vaut peut-être rien, dans un endroit qui ne me plairait peut-être pas. D'ailleurs vous êtes loin d'être rentré dans vos dépenses.

Comment pouvez-vous songer à avoir femme et enfans? Ce serait pour vous une bien plus grosse charge qu'auparavant, car une année de mauvaise vente, quelques semaines de chômage, un accident de rivière, peuvent vous mettre à bas, et aucune fille raisonnable et prévoyante ne vous confiera son sort.

— Il me semble, répondit Sept-Épées très mortifié, que vous avez de la raison et de la prudence pour cent, ma belle Tonine. Vous calculez juste, et vous avez beau dire le contraire, on voit bien que l'amitié n'entre pour rien dans vos projets de mariage!

— Je n'ai aucun projet de mariage, reprit-elle : ne possédant rien que ma jeunesse et ma santé, je n'ai besoin de personne pour me gagner mon pain. De cette façon, je vis comme il me plaît. Je me tiens propre dans ma petite chambre avec un livre, le dimanche, et les enfans des autres sur mes genoux. Je n'ai point de souci du lendemain. Si je tombe malade, ce sera tant pis pour moi. Si je meurs, je ne laisserai pas une famille dans la misère, et je mourrai tranquillement, comme on doit, comme on peut mourir quand on n'est pas nécessaire aux autres. Vous voyez bien que je n'ai pas de raisons pour échanger mon sort contre celui que vous pourriez me faire.

— Vous avez raison, Tonine, tellement raison qu'il n'y a rien à vous dire; vous n'aimez personne, vous songez à vous-même, le bonheur ou le malheur des autres ne vous est de rien. De cette manière-là, vous n'aurez jamais d'inquiétude, et on peut dire que vous connaissez votre intérêt!

— Je crois, Sept-Épées, que s'il y a un reproche là-dessous, ce n'est pas de vous qu'il devrait me venir. Vous avez raisonné encore mieux que moi le jour où vous vous êtes dit : « Un homme marié ne s'appartient plus et ne peut pas arriver à changer son sort contre un meilleur. Il vaut mieux rester garçon et chercher son avantage. » Moi, je n'ai rien à chercher, je me contente de rester comme je suis!

— Savoir! comme disait tantôt ce beau médecin. Vous êtes assez agréable pour trouver sans chercher, et vous attendez peut-être la fortune de plus haut que moi!

— Quant à cela, répondit Tonine en riant, si le bien me vient en dormant, personne n'aura de critique à me faire.

Sept-Épées garda le silence, et continua de marcher sans vouloir montrer tout le dépit et tout le chagrin que lui causait l'indifférence de Tonine.

VIII.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à un endroit où l'eau ne s'était pas écoulée et couvrait tout le petit chemin qu'ils suivaient. Sept-Épées,

voyant que Tonine allait s'y enfoncer bravement sans requérir son aide, l'arrêta avec humeur. — Vous me haïssez donc bien, Tonine, lui dit-il, que vous ne voulez pas recevoir de moi le plus petit service? Je sais bien que je n'ai ni cheval, ni carriole, moi, pour vous empêcher de gâter votre chaussure; mais j'ai de bons bras pour vous porter.

— Je suis trop grande pour faire la petite mignonne, répondit Tonine, et je ne mourrai pas pour un bain de jambes.

— Vous ne voulez pas que je vous porte? reprit Sept-Épées, fâché tout à fait. Allez donc si c'est votre plaisir! — Mais quand il la vit se risquer dans l'eau sans répondre, il se reprocha sa fierté, la saisit dans ses bras sans la consulter davantage, et la remit à pied sec sur le sable, vingt ou trente pas plus loin.

— Qu'est-ce que vous avez, Sept-Épées? lui dit-elle alors; j'ai senti sur mon bras des larmes tombant toutes chaudes de vos yeux. Pourquoi donc vous ferais-je du chagrin? Voulez-vous que je vous dise? vous vous imaginez devoir me regretter parce que j'ai pris mon parti sans me fâcher ni me plaindre; mais, si j'étais votre femme à cette heure, vous en seriez désolé. Voyons, ne prenez pas l'orgueil pour l'amitié, ce n'est pas du tout la même chose!

— Si vous étiez ma femme à cette heure, répondit le jeune homme, au lieu de me sentir inquiet et découragé comme je l'étais quand vous êtes arrivée ce matin, j'aurais quelqu'un pour me consoler et me rendre l'espérance; il me semble que je n'aurais point des idées noires quand la rivière monte et des accès de colère contre ce pauvre Audebert quand il devient fou. Tonine, je suis plus malheureux que vous ne croyez! Je ne sais pas si c'est l'inquiétude de ne pas réussir et de me voir moqué par ceux qui m'ont trouvé insolent de vouloir être un homme sérieux à l'âge où tant d'autres ne songent qu'au plaisir, ou bien si c'est la société de cette tête à l'envers que je me suis donnée pour ami et compagnon, ou encore la tristesse et la solitude de cette baraque endiablée; mais je vous jure qu'il y a des jours où pour bien peu...

Sept-Épées n'acheva pas sa pensée, et tous les deux gardèrent le silence quelques instans. Enfin Tonine lui dit : — Vous me faites de la peine, Sept-Épées, vrai, vous m'en faites beaucoup! Mais, de ce que vous regrettez votre acquisition, il ne résulte pas que vous ayez tant sujet de regretter le mariage, et si, marié, vos affaires tournaient mal, vous seriez bien plus tourmenté encore. Voyons, compagnon, vous n'êtes pas un cœur bien tendre, vous, mais vous êtes un honnête homme; vous ne voudriez pas, vous ne sauriez pas mentir, je pense. Convenez que, depuis quatre mois que vous êtes maître, vous n'avez pas beaucoup pensé à moi.

— Vous vous trompez, Tonine, j'y ai pensé souvent, et toujours avec tristesse.

— Parce que vous pensiez m'avoir fait de la peine. Dites la vérité, rien ne me fâchera.

— Eh bien! oui, je m'imaginais vous avoir offensée.

— Alors je vois que vous n'êtes pas un mauvais cœur; mais, si vous aviez pu voir dans le mien et vous assurer par vos yeux qu'il ne souffrait pas, est-ce que vous seriez venu me dire, comme j'ai entendu autrefois Gaucher le dire à Lise : — Ma chère, que vous m'aimiez ou non, je sens, moi, que je ne peux pas me passer de vous? — Ne répondez pas à la légère, Sept-Épées; je ne tiens pas à ce que vous soyez galant et gentil avec moi : j'en appelle à votre foi d'honnête homme.

— Eh bien! répondit l'armurier après un moment de réflexion et d'abattement, je conviens que j'ai été si occupé, si agité par mes affaires que je n'ai eu aucune autre idée arrêtée dans l'esprit. Mon ambition n'a pas éteint mon amour, mais elle lui a fait du tort. Voilà ma confession faite : est-ce une raison pour ne pas me pardonner?

— Ce serait une raison, au contraire, pour vous pardonner, si vous m'aimiez beaucoup à présent. La sincérité est une belle qualité à mes yeux; mais vous ne m'aimez pas plus aujourd'hui qu'hier, mon cher ami!

— Il me semble pourtant bien...

— Il vous semble que je vaux mieux parce que je vous ai surpris dans un jour de chagrin et de danger, et que dans ces momens-là on a besoin d'amitié. Et puis vous vous êtes imaginé que quelqu'un faisait attention à moi, et votre amour-propre s'en est réveillé. Enfin, me voyant désireuse de vous obliger, vous avez cru que je vous aimais, et tout cela vous a un peu monté à la tête; mais votre danger est passé, et votre ennui passera. Personne ne songe à moi, et je ne songe à personne. Si vous me demandiez ce soir une parole d'amour et de mariage, vous vous en repentiriez demain matin, et moi, je serais là aussi avec le repentir d'avoir cru à une bouffée d'amour qui n'est pas l'amour vrai de toute la vie.

— Allons! dit Sept-Épées, vous me punissez de ma franchise, et vous me tuez avec le fer que vous m'avez retiré du cœur! C'est votre droit. Il faudra donc que je fasse fortune pour me consoler? Eh bien! je commence à n'y plus croire, à la fortune, et à me dire que je suis bien fou de me donner tant de peine pour quelque chose de si incertain!

— Vous n'avez pas le droit de vous décourager si vite, reprit Tonine; le vin est tiré, il faut le boire. Il ne faut pas vous dégoûter d'une chose à peine commencée. Celui qui se rebute aux premiers

ennuis n'est pas un homme, et, en changeant de projet tous les jours, on n'inspire plus de confiance à personne. Il est peut-être malheureux pour vous d'avoir sacrifié votre jeunesse au gain et le présent à l'avenir; mais il serait plus malheureux encore de sacrifier cet avenir, qui vous a coûté si gros, pour quelques désagrémens qui passeront comme tout passe. J'irai demain matin revoir votre malade, puisque je le lui ai promis, et nous causerons avec Gaucher de tout cela.

— Ah! vous reviendrez demain à la baraque! A quelle heure?

— Je ne sais pas. Je ne veux pas y retourner avec vous, Sept-Épées: ça ferait jaser, et même nous allons nous quitter ici pour ne pas entrer ensemble dans le faubourg; mais nous nous verrons demain, je vous le promets. Pour ma peine, voulez-vous me promettre de réfléchir comme un garçon raisonnable doit le faire, et de ne pas trop vous affliger des contrariétés qui vous arriveront?

— Eh mon Dieu! qu'est-ce que ça vous fait, Tonine, que je m'afflige et que je manque de courage, puisque vous n'avez aucune amitié pour moi?

— Il y a amitié et amitié! Il y a celle qui fait qu'on ne peut pas vivre l'un sans l'autre et qu'on se marie ensemble : celle-là, vous ne l'avez pas eue pour moi, et il est heureux que je ne l'aie pas eue pour vous; mais il y a une amitié plus tranquille et qui n'enchaîne pas tant: c'est celle qui fait qu'on s'intéresse aux peines d'un autre et qu'on voudrait l'en tirer. Au point où nous en sommes, c'est la meilleure qu'il puisse y avoir entre nous, et, si vous m'en croyez, c'est celle que nous aurons. Il ne sera plus question ni d'amour ni d'amourette; vous me prendrez aussi au sérieux que si j'étais Gaucher, mon cousin. Si la chose vous convient, à revoir; sinon, nous nous verrons demain pour la dernière fois.

— Je serai pour vous tout ce que vous voudrez, Tonine, votre mari ou votre frère, votre amoureux ou votre ami; pourvu que nous ne soyons pas brouillés, je serai toujours plus content que je ne le suis depuis six mois.

Le lendemain, Sept-Épées, pour obéir à Tonine, regagna son usine avec ses ouvriers et sans paraître songer à elle; mais il compta les heures et les quarts d'heure jusqu'à ce qu'il la vit arriver avec Lise et ses deux enfans. Après qu'elles eurent vu Audebert, qui allait assez bien, et qui, lui aussi, avait attendu Tonine comme le Messie, Lise, laissant sa compagne auprès du malade, prit à part son mari.

— Il y a une chose que tu ne sais pas, lui dit-elle, et que Tonine vient de m'apprendre en venant ici : c'est que ton ami a de la tristesse et court risque de se décourager tout à fait, si tu ne lui donnes pas un coup de main. Qui t'empêche de travailler pour lui pendant une ou deux semaines? Ce sera un chagrin pour la petite et pour

moi de ne pas te voir dans la journée, mais il ne faut pas ne songer qu'à soi dans ce monde. Audebert est un bon cœur, mais le voilà hors d'état de travailler pendant quelques jours, et d'ailleurs ce n'est pas l'homme qui convient à un garçon comme Sept-Épées. Audebert le reconnaît lui-même, et il a l'idée de le quitter. Tu seras donc nécessaire ici jusqu'à ce que ton ami ait trouvé un autre maître ouvrier.

— J'avais déjà pensé à tout ceci, répondit Gaucher, mais je n'osais pas m'offrir au camarade dans la crainte de te chagriner. J'ai eu tort de douter de ton bon cœur, ma Lise, et puisque la chose vient de toi, je suis content de t'en laisser le mérite. Parle à Sept-Épées et dis-lui que si cela lui convient, je suis à son service pour le restant du mois.

Quand Sept-Épées eut accepté avec reconnaissance l'offre de son ami, Tonine lui dit : — Hier, j'ai ri mal à propos de votre livre de comptes. Si j'avais su ce que le pauvre Audebert vient de me dire, je n'aurais pas plaisanté sur une chose sérieuse.

— Que vous a-t-il donc dit, Tonine?

— Il s'est confessé à moi de plusieurs manquemens qui lui sont revenus en mémoire depuis que la fièvre l'a quitté. Il craint que vous ne vous en soyez aperçu, et il vient de me prier de les corriger. Voulez-vous me permettre de les revoir, ces livres dont je me moquais hier?

— Je ne veux pas vous donner ce casse-tête, ma chère Tonine! J'ai bien vu que tout était en désarroi; mais je vous promets de n'en pas faire de reproche à Audebert, et, quand j'aurai l'esprit plus tranquille, je viendrai à bout de me reconnaître dans son griffonnage.

— Pourquoi pas tout de suite? reprit Tonine; ce que l'on remet ne se fait pas ou coûte beaucoup à faire. Puisque votre roue ne tourne pas aujourd'hui et que vous ne pouvez pas aider aux charrons, je peux bien vous donner le reste de ma demi-journée. Ce ne sera pas la rançon d'un roi. Asseyez-vous là, et à nous deux nous allons remettre vos affaires en ordre.

Tonine prit la plume et transcrivit sur un nouveau registre toutes les écritures d'Audebert, en consultant Sept-Épées sur chaque article de dépense et de recette. Elle en fit ensuite la balance, et lui prouva que, s'il était encore au-dessous de ses affaires, ce n'était pas la faute de son travail ni celle de son industrie, mais seulement celle du temps, et qu'en toute chose il fallait savoir attendre.

Gaucher, qui avait cru l'affaire très brillante, fut étonné de la trouver si médiocre; mais elle n'était pas non plus mauvaise, comme beaucoup le prétendaient par jalousie. Sept-Épées fut bien soulagé de pouvoir en parler à cœur ouvert, chose qu'il n'avait pas encore

osé faire, même avec ses meilleurs amis. Quand un ouvrier passe maître, il y a tant d'amour-propre en jeu chez lui et chez les autres qu'il devient méfiant et ombrageux, vantard ou pusillanime. Le jeune homme, qui tour à tour avait été un peu tout cela, se sentit à l'aise, et reconnut que les soucis avoués sont à moitié effacés, quand c'est l'amitié qui les partage.

— Et à présent, Tonine, dit-il à cette obligeante fille, à présent que vous m'avez remis le cœur dans la tête, est-ce que nous ne nous parlerons plus quand nous nous rencontrerons en ville?

— Quand je vous verrai l'œil clair et la figure ouverte, comme Gaucher les a toujours, je vous parlerai comme je lui parle; mais si je vous rencontre avec une mine soucieuse et des regards farouches, comme vous les avez depuis deux ou trois mois, je passerai d'un autre côté, sans vous dire autre chose que le bonjour, car je ne suis pas d'un caractère à aimer les gens qui ont l'air de se défier de tout le monde. Là-dessus, je m'en retourne à mon ouvrage. C'est vous qui veillerez le malade cette nuit; la nuit d'après, ce sera moi avec Lise, et ensuite Gaucher, et puis vous. De cette manière-là, nous gagnerons la fin de sa maladie, qui n'a pas l'air de vouloir durer longtemps; après quoi, il vous quittera et viendra travailler en ville. Il me l'a promis, et vous devez l'y pousser, car il est trop seul ici la nuit, et ça ne vaut rien pour une tête malade. Sa compagnie ne vous est pas bonne non plus. Il vous faut un homme plus jeune et qui n'en cherche pas si long. Si vous m'en croyez, vous prendrez Va-sans-Peur.

— Va-sans-Peur n'est pas libre!

— Si fait. Il s'est fâché hier avec son patron, et ce matin je lui ai parlé de venir ici. Il ne sait ni lire ni écrire, mais il a bonne mémoire et bonne tête, et il n'y aura pas de mal à ce que vous écriviez vous-même. Le soir, au lieu de retourner en ville avec le coucher du soleil, vous devriez vous mettre à votre bureau pendant une heure. De cette manière, vous verriez toujours clair dans votre situation, et ça vaudrait mieux que d'y regarder de temps en temps.

— Oui sans doute, il le faudrait; mais mon pauvre vieux parrain se couche comme les poules, et il s'ennuiera de souper seul!

— D'autant plus que sa vieille logeuse le fait mal souper quand vous n'êtes pas là. Il s'en plaignait à moi tantôt, et me disait que, s'il pouvait demeurer dans la maison où je suis, il y serait plus proprement et aurait le soir ma compagnie. Si cela vous fait plaisir, on peut bien arranger la chose, et le vieux s'en trouvera bien.

— Tonine, répondit Sept-Épées, vous êtes bien la meilleure et la plus sage fille du monde. Vous avez le don de persuader les têtes les plus dures. Il y a des années que mon parrain se plaint de la maison où il est et des gens qui le nourrissent, et pourtant il ne

fallait pas lui parler de changer. Avec un mot, vous le décidez, vous! Ça ne devrait pas m'étonner, car moi, qui devenais fou hier matin, me voilà comme dans le ciel aujourd'hui... Et si mon parrain demeure auprès de vous, je vous verrai donc tous les jours!...

— Oui, répondit Tonine; mais, vous savez, en camarade et en frère!... Pas d'autres idées entre nous! Plus je vois comme votre existence est difficile à arranger, moins j'ai envie de changer la mienne, qui va toute seule, comme un ruisseau dans un pré.

Tonine laissa Sept-Épées plein de courage et d'espérance. Quoi qu'elle pût lui dire, il se flattait de ne pas attendre bien longtemps un pardon complet. Il avait de l'amour-propre, et pouvait en avoir, étant beau, bien fait, intelligent et très aimable quand il se sentait le cœur gai. Et puis Gaucher était là pour lui dire que Tonine l'aimait plus qu'elle ne voulait en convenir, et que ce qu'elle en faisait n'était qu'une épreuve où il entrait peut-être bien un peu de coquetterie. Du moins c'était l'idée de Lise, et Gaucher croyait sans examen tout ce que croyait sa femme.

Bien peu de jours après, le père Laguerre fut installé dans une assez bonne chambre, attenant à une pareille, destinée à Sept-Épées, juste au-dessous de celle que Tonine louait chez la Laurentis, une femme très propre et très honnête. C'est Tonine qui se chargea avec son hôtesse de surveiller le déménagement de Laguerre et de Sept-Épées, ainsi que de ranger leur petit ménage. Tout y était en fort mauvais état par suite de l'économie du parrain et de l'insouciance du filleul. Lise vint leur donner un coup de main, et un beau soir Sept-Épées fut tout surpris d'entrer dans un logement où tout paraissait neuf, tant les nippes étaient bien reprisées, et les meubles nettoyés et reluisans. Le modeste souper fut servi dans de la vaisselle non ébréchée, et le parrain déclara qu'on trouvait le vin meilleur quand le verre était clair et bien rincé. C'était une grande dérogation à ses habitudes sauvages et dures. Il paraissait vouloir tourner tout d'un coup au sybaritisme. Il y avait bien là-dedans un peu de vengeance contre son ex-hôtesse, avec laquelle il s'était fâché tout rouge pour une chatte voleuse de lard, vieille compagne qu'il aimait beaucoup et que la dame avait fait méchamment disparaître; mais il y avait aussi de l'influence étonnante de Tonine. Elle l'avait pris par son amour-propre. — Comment se fait-il, lui avait-elle dit un matin en entrant chez lui pour lui donner des nouvelles d'Audebert, qu'un homme propre, un vieillard sain et distingué comme vous, vive dans un pareil taudis? C'est la négligence des gens dont vous êtes pensionnaire qui vous fait passer pour avare et crasseux. Il ne faudrait qu'un peu de cœur et d'amitié autour de vous pour vous donner l'air qui convient à un maître ouvrier, l'un des plus considérés de la Ville-Noire. Si vous étiez chez nous, ce n'est pas la

Laurentis qui vous laisserait aller le dimanche à la messe avec des trous aux genoux et une chemise noircie du travail de la semaine.

— Le fait est, ma fille, avait répondu le vieux forgeron, que la femme qui me soigne n'est bonne qu'à tuer les chats, et je serais content de lui prouver qu'on peut être mieux ailleurs que chez elle, sans payer davantage.

Sept-Épées fut tout à coup comme dans un autre monde, en voyant changer ainsi l'aspect des choses autour de lui. Au lieu du trou noir et hideux où l'ancienne demeure de son parrain était enfouie, il avait une chambre claire, élevée au flanc du rocher, et d'où il embrassait d'un coup d'œil tout le tableau bizarre et animé de la Ville-Noire, pittoresque décor de fabriques enfumées et de cascades étincelantes, amas de charbons et de diamans, sanctuaire de travail ardent au sein d'une nature âpre et sublime. Sans bien se rendre compte de la poésie qui l'entourait, il sentit sa rêverie s'éclairer d'un rayon de joie et de bien-être. Les détails de la vie manufacturière sont souvent rebutans à voir. Rien de triste comme un atelier sombre où chaque homme rivé, comme une pièce de mécanique, à un instrument de fatigue fonctionne, exilé du jour et du soleil, au sein du bruit et de la fumée; mais quand l'ensemble formidable du puissant levier de la production se présente aux regards, quand une population active et industrieuse résume son cri de guerre contre l'inertie et son cri de victoire sur les élémens par les mille voix de ses machines obéissantes, la pensée s'élève, le cœur bat comme au spectacle d'une grande lutte, et l'on sent bien que toutes ces forces matérielles, mises en jeu par l'intelligence, sont une gloire pour l'humanité, une fête pour le ciel.

IX.

Tonine n'avait probablement pas en elle le sens bien défini de cette appréciation, mais elle en avait l'instinct. Elle aimait sa Ville-Noire, la blanche fille de l'atelier; elle y respirait à l'aise et voltigeait sur la sombre pouzzolane des ruelles et des galeries, aussi proprette et aussi tranquille que les bergeronnettes le long des remous de la rivière. Elle n'avait songé qu'à transporter à l'air et au soleil le nid de celui qu'elle appelait son camarade, et, sans être un esprit trop exceptionnel, elle savait bien qu'on vit plus joyeux sur une terrasse que dans une cave.

Un autre changement agréable dans la vie de Sept-Épées fut l'installation de Va-sans-Peur à la baraque, à la place d'Audebert, à qui Tonine avait su persuader de prendre la place que Sans-Peur laissait vide dans un des ateliers de la ville.

Cette résolution avait coûté à Audebert : son orgueil d'ex-proprié-

taire et d'homme à projets ne se pliait guère à l'austérité du simple compagnonnage. Il avait senti qu'il devenait une charge pour Sept-Épées; mais il craignait de reparaître en ville, après ses désastres, sous le harnais de la servitude. Tonine, en causant avec lui, découvrit le secret de sa vanité et le moyen de lui donner un autre aliment.

Audebert avait méconnu sa véritable aptitude. Il était poète; les mots lui venaient en abondance, et sous ces mots il y avait de la peinture et de la vie. Il avait le sens de l'observation idéalisée, et son attendrissement était facilement provoqué par les petits drames de la vie ouvrière. Son erreur était d'avoir cru pouvoir aborder sans culture, et dans un âge trop avancé, les abstractions et les calculs de l'économie sociale.

C'est par hasard que, dans une petite reprise de fièvre, il se mit à parler en vers à Tonine. Les vers n'étaient pas corrects; Tonine ne s'en aperçut pas beaucoup, ils chantaient quand même à l'oreille et plaisaient à l'esprit. Les images étaient vives, et les sentimens tendres et vrais. Quand l'accès fut passé, Tonine lui demanda s'il n'avait pas fait quelquefois des chansons.

— Oui, quelquefois, pour m'amuser, répondit-il, mais je ne les ai jamais montrées. J'aurais eu honte de m'avouer poète. Y a-t-il rien de plus méprisable qu'un poète? C'est une voix pleurarde qui raconte la peine sans jamais trouver le remède.

— N'importe, reprit Tonine, montrez-moi vos chansons, ou si vous n'avez pas daigné les écrire, tâchez de vous en rappeler une ou deux. Vous avez la tête fatiguée, vous ne pouvez pas penser de quelque temps à vos grandes affaires, que d'ailleurs je ne comprendrais pas : une chanson vous délassera et me fera plaisir à entendre.

Audebert chanta ses vers, qui plurent à Tonine et à Lise. Elles les apprirent tout de suite et les chantèrent en ville, où ils furent très goûtés. Audebert était depuis longtemps si sevré de complimens, qu'il fut très sensible à ceux que lui rapporta Tonine. Le pauvre homme était bon et tendre dans sa vanité; il y avait en lui autant de besoin d'être aimé que de besoin d'être admiré. Durant sa convalescence, il alla versifier dans la montagne. Sa tête s'y échauffa, et il rapporta des chansons en patois qui étaient réellement jolies. Il les envoya à Tonine par Sept-Épées, qui les lui remit en disant : — Voilà que le pauvre ami change de manie. Il se croit un petit Béranger, et si vous ne trouvez pas le moyen de l'arrêter, il va vous inonder de ses rimes.

— Eh bien! ce sera ce qu'il aura fait de plus raisonnable en sa vie, dit Tonine après avoir lu les chansons. Écoutez vous-même si ce n'est pas gentil!

Elle chanta d'une jolie voix fraîche, et sans prétention, les vers

du vieux rimeur, et Sept-Épées les trouva beaux, ce qui fit grand plaisir à Tonine. Le vieux parrain les écouta aussi, ne les comprit guère, mais les déclara très jolis, craignant de passer pour une bête s'il était d'un autre avis que « sa princesse; » seulement il se persuada qu'il en ferait bien autant s'il voulait, mais il ne voulut pas.

Tonine et Lise répandirent les chansons en les vantant beaucoup; puis il leur vint une idée, qui fut de les faire envoyer sous enveloppe, par Gaucher, au journal des petites affiches de la ville, où quelquefois elles avaient lu les élucubrations des poètes de la localité, lesquelles ne leur avaient pas toujours paru bien belles, et qu'on imprimait quand même. Le samedi suivant, elles trouvèrent avec joie une des chansons de leur poète dans la feuille hebdomadaire. Ce fut pour les ouvriers de la Ville-Noire la consécration du talent d'Audebert, et Tonine imagina encore de lui faire préparer un petit triomphe pour sa rentrée dans les ateliers. Deux ou trois jeunes gens, qui avaient du goût pour chanter, apprirent ses vers, et se mirent à les entonner en chœur quand il parut. De l'atelier où travaillait Tonine avec ses compagnes, des voix de jeunes filles répondirent le second couplet. Audebert fondit en larmes, et tout le monde attendri vint lui donner des poignées de main. Les garçons lui offrirent le vin de la bienvenue. On chanta beaucoup, on s'exalta un peu, et on ne travailla guère ce jour-là; mais le lendemain Audebert, jaloux de prouver qu'un poète n'est pas nécessairement un paresseux, se mit à l'ouvrage avec ardeur, et en sortit le soir plein d'idées poétiques qu'il lui tardait d'écrire.

Toutefois le bon vieillard n'accepta point sa gloire sans quelques soupirs de regret. C'était pour lui comme un pis-aller, comme un petit sentier qui côtoyait la grande route rêvée. Il avait les préjugés de beaucoup de ceux de sa caste contre les beaux-esprits, et en revenait toujours à dire que ce n'était pas là le fait d'un homme sérieux et utile.

Gaucher, qui avait un grand bon sens dans sa simplicité, lui dit :
— Consolez-vous, les vers qu'on chante me paraissent grandement utiles, à moi qui ne sais pas lire beaucoup dans les livres, et je ne suis pas le seul. C'est de la morale qui nous vient toute mâchée, et qui nous entre dans la tête sans que nous nous en apercevions. Ça dit beaucoup en peu de mots, ça va partout, et ça reste où ça va. Ça console souvent, ça apprend à voir et à sentir ce qui est beau et ce qui est bien. D'ailleurs il n'y a d'utile que ce qui est très clair et très bien dit. Vos systèmes pouvaient être bons, mais tout le monde ne les comprenait pas. Peut-être, sans vous offenser, qu'il y manquait par-ci par-là quelque petite chose, tandis que rien ne manque

à vos chansons. Eh bien! quand on n'a pas tous les moyens qu'il faudrait pour tirer le monde de ses peines, c'est beaucoup que d'avoir les moyens de faire prendre les peines en patience. A votre place, je serais aussi fier d'avoir fait un beau couplet de chanson que d'avoir écrit plein une bibliothèque.

Audebert sut gré à Gaucher de ces bonnes paroles, et se tint au travail de l'atelier assez régulièrement. Il ne manquait pas de courage; seulement il ne s'y soutenait pas volontiers, et fâchait souvent les maîtres par un excès de susceptibilité. A la moindre apparence de reproche, il boudait comme un enfant. Lise, Tonine et Gaucher l'adoptèrent un peu comme tel, tout en respectant son âge, son cœur et son intelligence. Ils le logèrent près d'eux, sachant bien qu'il n'amasserait plus rien, et qu'il fallait le pousser à gagner son pain quotidien les jours de bonne humeur, le distraire les jours de tristesse, et le contenir les jours d'exaltation trop vive. Tonine conserva sur lui un grand empire, et sut le raccommoder plus d'une fois avec ses patrons, avec ses amis et avec lui-même.

Sept-Épées travaillait, lui, comme un diable enragé, espérant mettre ses affaires sur un assez bon pied pour que Tonine n'eût bientôt plus de prétexte à ses refus. Il était devenu amoureux d'elle plus qu'il ne l'avait jamais été, et il faut dire aussi qu'elle se faisait chaque jour remarquer davantage par son grand esprit et sa belle conduite. Elle devenait tout à fait jolie et le paraissait plus que toutes les autres à cause de ce certain air que les autres n'avaient pas. Elles imitaient bien sa coiffure, son habillement et sa tenue, car elle était devenue grandement à la mode; mais tout cela n'était pas la princesse Tonine, et si les garçons de mauvaise vie s'éloignaient d'elle comme d'une mijaurée, ceux qui avaient du goût et de la fierté commençaient à lui faire la cour et à se disputer son attention.

Il arriva peu à peu qu'au milieu de ces hommages, Tonine parut devenir coquette à Sept-Épées, devenu jaloux. Elle n'encourageait personne, disant qu'elle voulait devenir vieille fille et rester sage; mais elle avait des manières polies et de la gaieté avec tout le monde. Elle ne cachait pas sa figure et son esprit comme dans le temps où, grande et mince fillette, elle se méfiait d'elle-même et des autres. Elle était bien forcée de voir, à présent qu'elle plaisait, que beaucoup voulaient lui plaire, et qu'elle était gardée par trop d'amoureux rivaux les uns des autres pour être exposée aux insolences d'un seul. Elle allait donc la tête haute dans sa Ville-Noire, parlant à tous, conseillant l'un, consultant l'autre, toujours en vue du bien de quelqu'un, respectueuse avec les vieux, respectée des jeunes, ne voulant porter ombrage à aucune femme, et se faisant chérir de tous sans avoir l'air de le chercher.

Sept-Épées voyait tout cela et en était fier, quand il s'imaginait être préféré en secret; mais quand il ne sentait pas venir la préférence, il se tourmentait beaucoup, et ne savait plus que penser de l'amitié que Tonine lui avait témoignée dans ses peines. Il remarquait alors qu'elle avait des soins et de la bonté pour tous ceux qu'elle voyait souffrir autour d'elle, que c'était son plaisir d'obliger, et qu'adroite à consoler, elle s'en faisait un devoir. Chaque jour, ce caractère d'obligeance et de charité se développait chez elle, et après une enfance mélancolique et réservée elle devenait expansive et encourageante aux malheureux, comme si elle eût renoncé tout d'un coup à vivre pour elle-même.

Elle avait des attentions délicates qui la faisaient bénir partout. N'allant jamais à la danse ni dans les réunions où le goût qu'elle inspirait à beaucoup de jeunes gens eût pu susciter des querelles, elle avait, tout en travaillant avec assiduité à son atelier, tout son loisir disponible pour contenter son bon cœur. Si quelqu'un de sa connaissance était malade, n'eût-elle qu'une heure à lui donner, elle y courait, et sa seule présence soulageait et ranimait la famille. A un pauvre elle trouvait toujours moyen de porter quelque chose, ne se gênant pas, quand elle n'avait rien, pour le demander à ceux qui étaient riches, et qu'elle trouvait toujours bien disposés pour l'aider dans sa charité. Si le père Laguerre était en colère, elle le persuadait si doucement, en commençant toujours par lui donner raison, qu'elle l'amenait vite à convenir qu'il avait tort. Si Gaucher avait un moment de tristesse, Lise accourait l'en avertir, et elle arrangeait une promenade avec les enfans pour le distraire.

Elle avait sur le rocher, au niveau de sa chambrette, quatre toises d'assise où elle était très habile à élever des fleurs en pot. Elle allait tous les dimanches porter quelque plante bien fleurie à Audebert, qui adorait les parfums, et elle rapportait celle dont il avait joui durant la semaine, pour la soigner jusqu'à nouvelle floraison. Ses amoureux lui en apportaient qu'elle n'acceptait qu'en leur disant : — Vous savez, c'est pour notre chansonnier! — Et on lui répondait : — C'est bien, Tonine, puisque c'est votre plaisir!

Que n'imaginait-elle pas en effet pour faire plaisir à ses amis! Elle avait procuré à Laguerre la plus belle chatte du monde, et elle la tenait propre et blanche comme une hermine. Elle apprenait à lire et à coudre à la petite Rose; elle la faisait belle, taillant elle-même ses robes, lui arrangeant ses cheveux blonds avec tant de goût que Gaucher, sortant de sa forge, noir comme un diable, croyait voir un ange au seuil de sa maison. Quand les garçons allaient à la chasse ou à la pêche, elle les rançonnait gaiement pour ses malades, et ils étaient si contens d'être remerciés par elle qu'ils se fussent

cassé le cou dans la montagne pour lui rapporter une grive ou une truite.

Sept-Épées remarquait tout, admirait et souffrait; mais de quoi pouvait-il se plaindre? S'il allait auprès d'elle avec l'intention de lui faire des reproches, il la trouvait raccommodant son linge ou préparant son souper, à la fois servante et maîtresse dans la maison qu'ils habitaient, comme dans toutes les maisons où elle daignait apporter l'ordre ou le secours, l'aumône de ses bras, de son cœur ou de son esprit, tout cela sans épargner ses mains blanches, que, par je ne sais quel miracle d'adresse ou de coquetterie, elle conservait si belles qu'il en était parlé jusque dans la ville haute, et que bien des dames en étaient jalouses.

Voyant que tout le monde voulait plaire à Tonine, Sept-Épées se tourmentait de ce qu'il pourrait faire pour être plus agréable et plus dévoué que les autres. Quoiqu'il fût sûr de la trouver chaque soir dans la chambre de son parrain et de pouvoir lui parler quelques instans, le Creux-Perdu était loin, et toute la journée se passait sans la voir, tandis que les autres jeunes ouvriers, allant et venant autour d'elle, pouvaient la rencontrer à toute heure. Il fut encore bien des fois sur le point d'envoyer paître la fortune; mais une forte considération l'arrêta.

Tonine refusait tous les partis, disant qu'un mari raisonnable la contrarierait certainement dans sa libéralité, et qu'avec un mari de son humeur, la misère rendrait bientôt toute libéralité impossible. Sept-Épées se disait alors qu'il fallait devenir riche afin de la mettre à même d'être généreuse à son gré, et quand la jalousie lui avait fait un peu négliger ses affaires, il s'y replongeait courageusement, mais sans grand succès. Ses relations au dehors étaient encore mal établies, ses placemens médiocres, ses livraisons souvent en retard par la faute de ses ouvriers, en dépit de l'activité et de l'autorité de Va-sans-Peur.

Sept-Épées, dans son inquiétude, s'imaginait que Tonine eût pu lui donner l'élan du génie, si elle eût voulu l'aimer; mais il n'était ni hardi, ni habile avec elle. Sa fierté s'accommodait peu des patientes délicatesses avec lesquelles il faut convaincre une femme que l'on a rendue méfiante par sa propre faute. Généreux et sincère, il ne savait pas être tendre. Sûr de sa franchise et orgueilleux de sa bonne conduite, qui l'élevait au-dessus de la plupart de ses jeunes compagnons, il ne souffrait pas aisément qu'on ne lui rendît pas justice. Il avait vu les paresseux et les débauchés faciles au repentir, aux larmes, aux protestations. Son parrain avait eu sur lui sa part d'influence. Il lui avait inspiré le mépris de la faiblesse, et lorsque, enfant, il avait eu, à la suite de quelque faute légère, le

besoin de se faire pardonner, le vieillard lui avait dit, de sa voix terrible : Pas de ça ! il n'y a que les lâches qui câlinent les parens ! Ne recommencez pas à désobéir, voilà comment vous vous ferez absoudre. — Sept-Épées avait donc contracté un peu de la rigidité du vieux forgeron. Il n'avait guère connu les baisers d'une mère, et jamais le sentiment de protection tendre qu'une jeune sœur inspire. Sa mâle beauté disait tout cela pour qui savait l'étudier, et peut-être Tonine en avait-elle pénétré l'expression avec un peu de crainte.

Il avait pourtant de grands accès de sensibilité, le pauvre armurier, lorsqu'il se trouvait seul : parfois son cœur navré éclatait en sanglots ; mais il en rougissait au lieu de s'en faire un mérite. — Qu'importe que j'aie ce chagrin? se disait-il; je sais bien que ce n'est pas le chagrin qui fait un homme solide et méritant : c'est au contraire ce qui l'affaiblit et le rabaisse. Tonine ne m'a-t-elle pas dit qu'il fallait persévérer dans mon entreprise? Sans doute elle me mépriserait, si je quittais la partie pour aller pleurer à sa porte comme un chien battu. Allons! un jour viendra peut-être où elle verra qui je suis, où les faits vaudront mieux pour la convaincre que de belles paroles pour l'attendrir!

Sept-Épées n'avait pas réalisé ses rêves d'aisance. Il n'avait ni forts mulets pour porter sa marchandise, ni bon petit cheval pour le porter lui-même dans ses visites aux détaillans. Il s'en allait à pied par les chemins, sombre, hautain, et mal disposé à prendre la pratique par la persuasion.

Aussi fit-il peu d'affaires. Il s'était bien trompé le jour où il s'était cru propre au commerce. Son âme droite et probe s'indignait des mille petits subterfuges de l'acheteur, des affectations de dédain en usage pour déprécier les produits et les avoir à meilleur compte. Il eût fallu répondre par un langage *ad hoc*, appelé *bagout* par les praticiens, échange de mensonges enjoués, de taquineries gasconnes, et même d'invectives de convention ; cela lui était impossible. Il se fâchait quand on le traitait de voleur et de brigand, quoiqu'il sût bien que ce sont là les amicales plaisanteries reçues dans le petit commerce des grands chemins, et que, pour un sou de rabais, on peut aller jusqu'à se traiter d'assassin, sauf à trinquer ensemble un instant après, pour cimenter le bon accord.

Sept-Épées rentra un jour à la baraque, très mécontent de sa situation, et il y trouva les choses sur un pied qui acheva de le consterner.

George Sand.

(La troisième partie au prochain n°.)

POLITIQUE COLONIALE

DE LA FRANCE

L'ILE DE LA RÉUNION.

I. *Album de La Réunion*, par M. Roussin. — II. *Ile de La Réunion, notice sur les principales productions naturelles et fabriquées de cette ile*, par M. G. Imhaus; in-8°, 1858. — III. *La Crise alimentaire et l'Immigration des travailleurs étrangers à La Réunion*, par M. Fiteau; in-8°, 1859. — IV. *Histoire de l'ile Bourbon*, par M. G. Azéma; in-8°, 1859. — V. *Notes de voyage prises à La Réunion*, par M. R. R., aumônier de la flotte (inédit). — VI. Documens officiels.

Dans l'Océan-Indien, la politique coloniale de la France a subi, par les fautes de la métropole et les dures chances de la guerre, des revers qui composent une des plus tristes pages de notre histoire. De son vaste et glorieux empire de l'Inde, la France n'a conservé que cinq villes ou comptoirs, avec une banlieue de peu d'étendue. La grande île de Madagascar, dont Richelieu et Colbert voulurent faire un centre de rayonnement vers l'Afrique et l'Asie, tour à tour livrée à des compagnies oppressives, à des gouverneurs inhabiles, à des aventuriers suspects, a été abandonnée de fait, sinon de droit, à la barbarie indigène. L'île Maurice, célèbre pendant un siècle sous le doux nom d'Ile-de-France, raconte plus clairement encore les désastres de la patrie. Notre pavillon a cessé d'y flotter, ainsi que sur les Seychelles, qui avaient connu des âges de bonheur sous l'autorité française. Une seule possession nous est restée, Bourbon, dont un caprice politique a changé le nom, que deux cents ans avaient consacré, en celui de *Réunion,* réminiscence révolutionnaire qui n'a aucun sens.

Quoique restreinte à ces humbles limites, l'influence française n'est pourtant pas tout à fait annulée sur ce théâtre de son ancienne gloire. Ainsi la population de l'île Bourbon a profité de la paix pour agrandir ses cultures, pénétrer dans les solitudes de l'intérieur, améliorer son système de ponts et chaussées, attaquer, sinon dompter la mer qui l'assiége. Aux entrepôts et aux marchés de la métropole le commerce local a fourni d'abondantes cargaisons, tout en offrant un important débouché à ses produits manufacturés. Autant que le permet le pacte colonial, des rapports d'affaires ont été noués avec Maurice, l'Inde, l'Afrique. En vain l'émancipation des esclaves a surpris le pays dans cette œuvre de restauration, la vivace énergie de la colonie a bientôt dépassé le niveau des meilleures années d'autrefois : aujourd'hui La Réunion marche en avant de toutes ses rivales. Avec un port que la nature lui a refusé et que l'art n'a pu encore lui donner, avec plus de liberté dans les règlemens économiques et administratifs, elle atteindrait vite la prospérité de Maurice, sa voisine et sa sœur, comme ces îles se plaisent encore à s'appeler en souvenir d'une commune origine : spectacle plein d'attraits et d'enseignemens que ce tableau d'une population de quelques milliers d'âmes jetée sur un îlot de quelques milliers d'hectares, à quatre mille lieues de la métropole, luttant avec une héroïque persévérance contre de terribles ouragans, contre l'isolement, contre l'indifférence de l'esprit public, contre des restrictions légales! Une telle lutte révèle toute la puissance de l'homme et doit confirmer par un nouvel exemple l'aptitude du génie français à la colonisation.

I. — LA TERRE. — LA MER. — LA POPULATION BLANCHE, COLORÉE, NOIRE. — LES IMMIGRANS ASIATIQUES ET AFRICAINS.

A La Réunion, le trait saillant de la condition faite à l'homme par la nature est le contraste des élémens : le sol le plus généreux y est entouré de la mer la plus dangereuse, deux caractères principaux et bien tranchés. Située sous le tropique du Capricorne, entre Maurice, éloigné de trente-cinq lieues, et Madagascar, distant de cent quarante, l'île est formée tout entière par les laves qu'ont vomies deux volcans, l'un depuis longtemps éteint, l'autre brûlant encore. Elle est peu étendue, 232,000 hectares, à peine le tiers d'un département français, mais admirablement variée et fertile. L'ellipse qu'elle décrit offre un contour de 213 kilomètres sur une longueur de 62 kilomètres et une largeur de 44. Elle est coupée en deux, du nord-ouest au sud-est, par une chaîne de montagnes dont les deux versans rappellent, l'un l'Asie avec ses chaudes et eni-

vrantes harmonies, l'autre l'Afrique avec sa luxuriante parure et son ciel de feu. Cette diversité d'exposition a déterminé la division administrative de l'île en deux arrondissemens, l'un *du vent*, l'autre *sous-le-vent*; elle exerce une sensible influence sur les produits naturels, les cultures, la santé, les habitudes et jusque sur le caractère et les idées des habitans (1).

La base volcanique du sol tantôt montre à nu son noir glacis, tantôt se brise en blocs rugueux et épars, le plus souvent se recouvre d'alluvions entraînées des montagnes par les pluies et enrichies d'humus par les détritus des végétaux. Ces matières fermentent au soleil du tropique avec une prodigieuse énergie. Le territoire est baigné par une multitude de ruisseaux et de rivières qui coulent des montagnes, comme d'une vasque d'où l'eau déborde, et sont utilisés comme forces motrices et comme moyens d'irrigation. Le palmiste, le dattier, le cocotier, avec leurs troncs élevés et leurs élégans panaches, le latanier avec ses éventails rayonnans, les spirales hérissées du *vacoa* donnent au paysage un aspect oriental. Les divers centres de population, composés de maisons qui se perdent au milieu des arbres, sont distribués tout autour de l'île à peu près régulièrement, comme les anneaux d'une chaîne. Les habitations avancent vers l'intérieur à mesure que s'étendent les cultures. De la base ellipsoïde de l'île, le terrain s'élève en un amphithéâtre dont les gradins sont séparés par des coupures; les unes forment de sauvages et abrupts escarpemens, les autres s'élargissent en vallées et sont tapissées d'une riante végétation. Çà et là séparée de la mer par les savanes sèches et des sables, la zone inférieure, royaume de la canne à sucre, se déploie sur une largeur d'environ 6 kilomètres : ceinture verdoyante qui entoure la colonie entière, et recèle dans ses plis d'incalculables trésors. Au-dessus d'elle, la zone moyenne se pare de ces bouquets d'arbustes qui font de l'île, vue en pleine mer, une corbeille de fleurs et de fruits aux pénétrans aromes. Là sont bâties de charmantes retraites où mènent d'étroits et secrets sentiers, bordés de haies de jamrose, au sein d'une fraîche atmosphère, tandis que les sucreries de la zone inférieure sont livrées aux noirs tourbillons de fumée et à la fièvre industrielle. Plus haut enfin, un entablement de plateaux aux croupes ondulées sépare les versans de l'est et de l'ouest et les groupes montagneux du nord et

(1) A La Réunion, l'*habitation* est l'exploitation rurale; l'*habitant* est le maître de cette exploitation; le *propriétaire* est le rentier sans terres qui réside en ville; le *planteur*, celui qui fait cultiver la canne sans la manipuler; le *sucrier* ou *usinier*, celui qui exploite la sucrerie; le *géreur* est le directeur de l'exploitation; *la bande*, le groupe des travailleurs. — Nous ne suivrons pas très rigoureusement cette nomenclature toute locale.

du sud, à 12 et 1,500 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer, dans un climat favorable à tous les produits de l'Europe et aux dons de la nature tropicale. Çà et là, de ces plateaux se détachent, à plus de 3,000 mètres d'altitude, des mornes crevassés et des pitons aigus, dont la cime est couverte de neige, et qui rendent de précieux services à l'agriculture par les intarissables réservoirs de leurs sources. Dans la région septentrionale, entre les principaux groupes se déploient trois vastes cirques formés dans l'âge moderne par l'affaissement des assises inférieures du sol qu'avaient rongées les feux souterrains. Dans quelques parties de l'île, comme à Orère, l'homme a créé de ravissantes oasis de verdure; ailleurs, comme à Salasie et à Cilaos, jaillissent des eaux thermales douées de propriétés analogues à celles de Vichy, et où les malades accourent, même de Maurice : la beauté du pays, la douceur d'une température de dix degrés inférieure à celle de Saint-Denis y ont fixé une population sédentaire qui a reçu de l'état des parcelles de terrain. C'est à Salasie que le gouvernement de juillet songea un instant, en 1837, à transporter certains condamnés politiques. On n'eut point assez de cris alors : combien Cayenne et Noukahiva ont dû faire regretter Bourbon! Au sud de l'île, les sommets alpestres sont dominés par le *Piton de Fournaise*, cratère du volcan qui de nos jours encore, à des intervalles fréquens, allume ses incendies sur l'horizon. N'étant jamais accompagnées de tremblemens de terre, ce qui est un signe de dégagement facile du gaz et de déclin peut-être dans le foyer de combustion, les éruptions du volcan ont tout l'attrait d'une illumination grandiose : les flammes qui embrasent le ciel, la coulée rouge des laves sur le *Grand-Brûlé*, le bouillonnement de la mer au contact du torrent de feu qui se noie dans ses flots, sont des spectacles pleins de charme, sans péril pour l'île qui en est le théâtre, et des phares pour les navigateurs qui sillonnent la mer des Indes.

Par un concours de bienfaits rare dans les contrées chaudes, ce pays, si fertile et si pittoresque, est en même temps un des plus salubres du globe. Les premiers explorateurs qu'y porta le courant des aventures au XVIe siècle furent émerveillés d'y trouver réunis sous un ciel tropical un air pur et balsamique, une chaleur modérée, des pluies rafraîchissantes, une agréable alternance de brises de terre et de mer. En observant que les plaies s'y guérissaient promptement, que les fièvres et les maladies endémiques y étaient inconnues, non moins que les serpens, les reptiles venimeux et les bêtes féroces, l'essaim de Français envoyés de Madagascar en découverte célébra comme un Éden l'île Mascareñas, ainsi nommée du navigateur portugais qui le premier l'avait signalée. La compagnie de Madagascar en fit son hôpital; les navigateurs de toute nation y déposèrent leurs

malades; une population humaine s'y établit dans les conditions les plus douces d'existence, même pour la race blanche. Autour de ces nouveaux hôtes se multiplièrent par leurs soins ou d'elles-mêmes les plantes utiles, et les animaux domestiques pullulèrent avec une merveilleuse fécondité.

Voilà la terre, — un trésor pour la richesse, un paradis pour le charme. Quel contraste avec l'Océan, qui étreint de ses lames furieuses la base de l'île! Point de ports ni de baies; pour tout mouillage, des rades foraines toujours fatiguées par une mer houleuse dont la violence implacable lance sur le rivage des bancs de sable et de galets qui s'entre-choquent avec fracas. Pendant tout l'hivernage, c'est-à-dire, en langage africain, au temps des grandes chaleurs et des pluies, de novembre à avril, l'agitation tempêtueuse des vagues sème de dangers les abords de l'île : souvent des raz de marée, soulevant la masse liquide jusqu'en ses abîmes, la roulent et la déroulent en nappes immenses qui se brisent contre la plage. Parfois des ouragans, qu'à raison de leur mouvement circulaire la science appelle des cyclônes, brisent et engloutissent les navires, et, enveloppant la terre dans leurs fureurs, renversent les maisons, dévastent les cultures, déracinent les arbres, dispersent le sol lui-même à tous les vents. Pendant six mois de l'année, sur les rades, l'inquiétude règne à bord de tous les navires : chaque capitaine étudie le vent, l'œil tour à tour fixé sur le baromètre et sur le ciel, l'oreille attentive au canon d'alarme de la sentinelle qui à terre veille aussi sur le temps. Au premier signal, tout navire prend le large pour échapper au naufrage ou au boulet qui le forcerait de fuir, s'il voulait jouer dans un défi imprudent la vie de l'équipage et la marchandise des armateurs.

Heureusement pour l'humanité, c'est là sa gloire, aucun péril et aucune peur ne la détournèrent jamais de ses voies. L'homme prend racine sur toute terre, même la plus ingrate, et il n'est pas de lieu si désolé qui ne retienne par des attaches mystérieuses quelques familles à ses flancs. A plus forte raison l'homme accourt-il prendre possession de toute contrée qui promet à ses peines une juste récompense, et à ses loisirs quelque agrément : double attrait qui poussa vers Bourbon, à travers la mer inclémente, les enfans de la France. Par eux-mêmes d'abord, bientôt avec le concours de la race noire, ils y ont inauguré l'agriculture, l'industrie, le commerce; ils ont travaillé, prospéré, joui. Leur société en grandissant s'est consolidée; en poursuivant sa propre fortune, elle a aidé à celle de la France. C'est ce mouvement de progrès dont il faut indiquer les causes, retracer les diverses phases, sans nous arrêter plus longtemps aux aspects physiques de la contrée, qui ont été décrits ici

même avec plus de détails sous l'impression de souvenirs personnels (1).

Bourbon est du petit nombre des lieux pour lesquels on peut citer la date d'installation et le nom même des premiers habitans; c'est dire combien l'origine de la population est moderne, quoique l'île appartienne à l'ancien monde par sa situation géographique. C'est au milieu du XVIIe siècle, il y a deux cents ans à peine, que le drapeau français y fut planté sur un territoire qui, de ce souvenir, a conservé le nom de *la Possession*, entre Saint-Denis et Saint-Paul, les deux principales villes. Sous sa protection abordèrent d'année en année des élémens fort divers : matelots et soldats venus de Madagascar en punition ou en convalescence, flibustiers voulant mettre leurs prises en sûreté. Le premier noyau de colonisation sérieuse fut un groupe d'une vingtaine d'ouvriers envoyés en 1665 par la compagnie des Indes à l'instigation de Colbert, et que suivit bientôt après un convoi de jeunes orphelines. Par leur mariage se formèrent les premières familles, dont le nom s'est conservé dans les archives du pays et la mémoire des habitans; la plupart survivent encore avec honneur dans la société créole. Un peu plus tard, l'île reçut d'autres Français échappés au massacre de Fort-Dauphin à Madagascar. Il paraît que la révocation de l'édit de Nantes y conduisit aussi quelques protestans, d'abord réfugiés en Hollande, et qui apportèrent là, comme ont fait en toute colonie les proscrits pour cause de religion, une activité à la fois industrieuse et morale. En ajoutant les agens des compagnies de Madagascar et des Indes qui se succédèrent dans la possession de l'île Bourbon, et quelques officiers de terre ou de mer qui s'y fixèrent après y avoir servi, on aura les divers élémens de la population primitive, dont l'établissement fut favorisé en 1688 par de vastes concessions de terres. Cette population, quoique de race blanche et vivant sous la zone torride, s'acclimata parfaitement grâce à une température qui oscille de 12 à 28° centigrades; sa vitalité féconde est attestée par le nombre des blancs créoles issus en deux siècles des pères de la colonie; on l'estime à vingt-cinq ou trente mille individus (2).

La pureté du sang européen ayant été altérée de bonne heure par des alliances avec les femmes malgaches que l'amour et la violence emmenèrent à Bourbon, il en fût résulté une scission, si, par un accord tacite, on n'avait renoncé de bonne heure à tenir compte de

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1844, l'étude de M. T. Pavie sur *l'Ile de Bourbon*, et, dans la livraison du 15 novembre 1849, celle de M. Th. Page, *Journal d'une station dans les mers de l'Inde*.

(2) Pour ne pas aggraver les divisions trop réelles qui existent entre les diverses classes, on s'abstient, dans l'état civil et les dénombremens, d'établir aucune catégorie d'après les couleurs et les origines.

ces mélanges : la liberté, plutôt que la nuance de la peau, fut le signe auquel se reconnurent les maîtres, et cette règle conduisit à qualifier de noirs des esclaves à peu près blancs qui partageaient le sort de la population noire, en même temps que le nom de petits créoles ou petits blancs fut donné à une classe dont l'origine libre constitue la seule fortune et la principale distinction. Ce sont les descendans de quelques colons et d'anciens affranchis qu'un goût de solitude et d'indépendance sauvage conduisit dans les *hauts* de l'île les plus escarpés, dans les *îlettes* les plus inconnues. Vivant, isolés et insoucians, d'un peu de jardinage et de pêche, écartés de la grande culture par leur pauvreté, de la petite par leur fierté, orgueilleusement drapés dans leurs haillons, n'étant plus soutenus par la société, dont l'exemple est une force, ils répugnent moins à demander des secours que du travail. Quelquefois seulement, au moment de la récolte, les petits blancs sortent de leurs retraites et offrent leurs bras contre salaire pendant quelques jours, mais seulement pour la coupe des cannes, jamais pour l'usine, ce qui, à leurs yeux, les assimilerait aux anciens esclaves et aux engagés actuels. Braves au demeurant, pleins d'honneur, spirituels avec une nuance de gaieté bouffonne, toujours patriotes et empressés au service du milicien, beaux hommes dans certains quartiers, grands par les prétentions, petits par la fortune, ils marquent, mieux que les vrais mulâtres, la transition entre blancs et noirs; leur rêve, leur ambition, c'est une descente à Madagascar, où ils tenteraient volontiers de reconquérir dans les aventures un rang qui les mît au niveau des purs créoles. Peut-être, avec quelques avances d'argent gratuites ou à des taux modérés, trouveraient-ils bien plus près, dans la petite culture, la destinée qu'ils rêvent au loin!

A Bourbon, pas plus qu'ailleurs, le système colonial ne visa, suivant les beaux exemples de l'antiquité grecque, à former, dans des conditions normales, une jeune société qui se développerait homogène, lentement, mais sûrement, par la force même de la nature ou par de nouvelles alluvions d'émigrans européens. Impatientes de bénéfices, ne se mettant en souci que de satisfaire aux demandes commerciales de la métropole, les compagnies précipitèrent le peuplement et la mise en valeur du sol en introduisant à Bourbon, au moyen de la traite, les bras vigoureux et dociles des races inférieures ou déchues : mélange funeste qui pèsera sur tout l'avenir, et qui ne pouvait invoquer, en ces lieux, l'excuse d'un climat incompatible avec le travail des blancs. Les compagnies recrutèrent des esclaves dans tous les pays accessibles, à Madagascar, à la côte d'Afrique, en Arabie, dans l'Inde, dans l'archipel malais. Au commencement du XIXe siècle, le nombre de ces derniers dépassait quatre fois celui des maîtres (64,000 contre 16,000 en 1801). La

facilité de l'existence se conciliant avec la sociabilité familière des peuples de souche française, le commandement des maîtres fut plutôt paternel que tyrannique malgré quelques tristes exceptions. La variété même des types et des origines parmi les esclaves, en neutralisant les fermens d'irritation, maintint une sécurité favorable à l'expansion sympathique des caractères. Les récits des premiers temps de la colonisation rappellent trait pour trait les pages d'Hésiode et d'Ovide sur l'âge d'or, comme si toute société nouvelle devait recommencer par une enfance naïve l'histoire de l'humanité. Maisons ouvertes à tout venant, portes sans serrures ni clés, échanges de repas champêtres, mariages d'amour, fêtes cordiales, trocs en nature, on retrouve à cette première époque tout le roman des idylles. A la longue, il se dégagea peu à peu de cette égalité fraternelle une aristocratie locale par l'arrivée de quelques familles nobles et le facile anoblissement des bourgeois; néanmoins l'inégalité des rangs, des fortunes et de l'éducation ne rompit pas l'harmonie des rapports, chacun ayant accepté sans murmure son rang, même le petit créole, l'homme de couleur et l'esclave. La bienveillance des mœurs tempéra les rigueurs du sort. Sous ces heureux auspices se forma le caractère propre des habitans de l'île Bourbon : vive et gracieuse imagination, cordialité affectueuse et généreuse, insouciance quelque peu légère et prodigue inclinant à l'indolence, amour des plaisirs et du luxe poussé jusqu'au faste; en somme, génie un peu païen, ionique pour mieux préciser, se berçant volontiers aux doux balancemens d'une nature enchanteresse. Des lèvres créoles s'exhale d'instinct la poésie, tantôt voluptueuse et tendre, tantôt solennelle et contemplative: fidèle symbole de la nature tropicale, si variée dans ses aspects et toujours élégante. A cette physionomie générale doivent s'ajouter néanmoins des traits plus vigoureux : une aptitude spéciale pour les affaires quand la passion ou la nécessité vient l'aiguillonner, une capacité administrative qui a mis en relief plusieurs illustrations, même féminines; un enthousiasme spontané pour toute grandeur et toute beauté, surtout le patriotisme national. L'éloignement a plutôt fortifié qu'affaibli le dévouement à la France, qu'ont entretenu de fréquentes guerres avec l'Angleterre, qui, déjà maîtresse des îles et des continens les plus proches, Maurice, le Cap, Natal, l'Inde, l'Australie, est soupçonnée de convoiter Madagascar. Loin de pencher vers l'Angleterre à la vue de Maurice, plus avancé pourtant en prospérité matérielle, Bourbon entretient plutôt à Maurice même les souvenirs et les regrets de la patrie. Comme les palmiers de son île, sous la distinction délicate de ses formes, le créole de Bourbon contient beaucoup de force. Il s'incline sous le vent et se redresse intact; l'ouragan seul peut le déraciner.

L'émancipation des esclaves, qui aurait pu être un de ces ouragans, fut à peine un coup de vent qui fit fléchir sans la rompre la fortune de la colonie. Là, il est vrai, la crise trouva les esprits mieux préparés qu'ailleurs. Dès 1834, l'assemblée coloniale adressait au gouvernement métropolitain un projet d'ordonnance contenant certaines concessions en faveur des esclaves, en même temps que l'élite des habitans s'engageait, par une décision expresse, à sacrifier les préjugés et les antipathies contre les hommes de couleur à l'intérêt général. La magistrature et le clergé favorisaient aussi l'émancipation, bien qu'avec certaines nuances dans les sentimens et dans les procédés. C'est ainsi que La Réunion (car tel est depuis lors le nom de la colonie) passa de l'esclavage à la liberté, sans le moindre trouble. Il n'y eut pas même à regretter une faillite. Le commissaire de la république, M. Sarda-Garriga, s'appuyant sur l'administration locale, prévint toute suspension de travail en obtenant des esclaves, qui allaient être affranchis, un engagement de deux années moyennant salaire librement débattu avec tels maîtres qu'ils voudraient: pendant ce temps, patrons et ouvriers se prépareraient à une mutuelle indépendance. Beaucoup se donnèrent, comme par un caprice enfantin, le plaisir de changer de maîtres; mais le travail fut généralement maintenu sur les habitations malgré la désertion avouée ou clandestine d'un certain nombre de noirs impatiens de jouir de la liberté. Au bout des deux années, la plupart d'entre eux s'éloignèrent des ateliers, les uns pour se livrer aux petites industries, aux petits commerces parasites des villes, d'autres pour le plaisir d'être à leur tour propriétaires. Beaucoup s'adonnèrent à cette molle fainéantise que semble conseiller une nature prodigue de soleil, de fruits et de racines au-delà des besoins; ils profitèrent de la tolérance indulgente et prudente des anciens maîtres pour dresser leur *ajoupa* couverte de feuilles dans quelque coin écarté de la propriété, d'où ils grappillaient dans les champs voisins, comme lorsqu'ils appartenaient à la maison, au gré de leur fantaisie vagabonde. Sur soixante mille esclaves environ affranchis en 1848, on n'estime pas à plus d'un quart ceux qui restent aujourd'hui attachés à quelque habitation. Quant à la domesticité des villes, elle recrute plus difficilement encore ses serviteurs parmi les affranchis. Le coup fut des plus sensibles pour beaucoup de maîtres qui, ne possédant pas de propriété rurale, louaient les services de leurs esclaves à des prix dépassant de beaucoup le revenu de l'indemnité, fixée à 720 francs par tête d'esclave pour La Réunion. Atteints dans leur fortune, tous ceux qui n'étaient pas engagés dans quelque spéculation productive furent menacés de ruine.

Pour assurer la continuation du travail, la loi a imaginé le livret,

que les maîtres s'efforcent de transformer partout en un engagement d'un an. Entre ce contrat et la condition de propriétaire, de capitaliste, d'industriel établi pour son compte et disposant de moyens assurés d'existence, l'autorité n'admet pas volontiers ces positions intermédiaires si communes en Europe dans la classe ouvrière. Des règlemens aussi absolus excitent l'antipathie du noir, qui s'ingénie pour y échapper. Il fuit dans la solitude, il imagine un engagement fictif avec un patron qui, à l'occasion, retrouve l'équivalent de son service. Quelquefois même, — étrange renversement des rôles, — le blanc ou plutôt l'homme de couleur qui consent à signer en faveur du noir un engagement à l'année qui n'a rien de sérieux reçoit de ce dernier le prix de sa connivence, et une somme d'argent sert à racheter l'obligation légale. Cette répugnance contre un livret, qui n'a de commun que le nom avec celui des ouvriers de France, couvre quelquefois un goût de vagabondage justement suspect; mais souvent aussi elle découle de la susceptibilité de l'homme libre, du citoyen, comme les affranchis aiment à se qualifier, qui craint de retomber sous un joug détesté. Ce mobile n'a rien de criminel, et un peu d'indulgence pour les prétentions qu'il suscite, en laissant toute latitude pour la forme et la durée des engagemens, ramènerait au travail probablement des bras que trop de sévérité en éloigne. En Europe, la liberté mutuelle suffit pour établir un courant régulier de relations, qui assure l'équilibre entre l'offre et la demande. Un peu plus lentement sans doute, il en serait de même aux colonies pour les travaux de la terre, comme il arrive déjà pour ceux de l'industrie et du commerce, où les noirs, plus libres et mieux rétribués, se portent assez volontiers, on en convient.

Suivant la coutume des aristocraties et des gouvernemens, les propriétaires, à la suite de l'affranchissement, ont plus compté sur l'action des lois que sur les influences morales. L'amour-propre des maîtres ne descendait pas volontiers à des débats de salaire, à des ménagemens de conduite envers d'anciens esclaves. Les blancs n'aiment pas à raisonner leurs prétentions avec les noirs. En 1850, leur patience était épuisée par deux années de condescendance : craignant d'ailleurs de se voir abandonnés, quoi qu'ils fissent, ils jetèrent les yeux sur l'Inde et sur l'Afrique pour y trouver des ouvriers plus maniables et plus sûrs. Dès 1851, ils laissèrent donc les affranchis se retirer des champs et des usines sans aucun effort considérable pour les retenir, et la séparation entre les deux races serait devenue à la longue de plus en plus profonde, si l'éducation publique n'eût agi dans le sens d'un rapprochement. Deux ordres religieux sont venus distribuer aux enfans de couleur l'instruction primaire. Dans ces organisations, que la rudesse extérieure entretenue par

l'esclavage faisait croire réfractaires à l'enseignement, pénètrent aisément les sciences et les arts qui dérivent de la sensation : le dessin, la géométrie, la mécanique, la musique, les langues. Les écoles sont très fréquentées par les élèves, qui s'y rendent quelquefois de fort loin, et l'on a vu dans celles du soir d'anciens esclaves septuagénaires venir, avec une curiosité juvénile et une ardeur virile, s'exercer à la lecture et à l'écriture, qui devaient les rendre dignes du titre de citoyens. Le jargon nègre fait place à un français moins incorrect. Avec le niveau moral s'élève le niveau intellectuel, et l'on voit des jeunes gens de couleur entrer dans le lycée de l'université, dans le collége des jésuites. Au sortir des classes, ils trouvent aisément à se placer dans les bureaux, les magasins, dans tous les états qui demandent l'activité du corps et de l'esprit, et ils y font aux créoles une sérieuse concurrence.

Ce mouvement remarquable serait un bienfait pur de tout mélange, s'il n'enlevait à l'agriculture et aux campagnes des contingens trop nombreux de générations nouvelles, contrairement à leur propre intérêt et à celui de la colonie. Pour combattre cette tendance, des arrêtés officiels ont prescrit dans les écoles le travail manuel; la chambre d'agriculture a voté l'apprentissage obligatoire : tentatives qui ne peuvent à leur tour être louées sans réserve, parce qu'on ne s'est pas inquiété de laisser une marge suffisante à l'instruction. La presse locale n'obéit-elle pas à quelque arrière-pensée peu libérale quand, sous prétexte de commenter les arrêtés officiels, elle reproche vivement aux frères de la doctrine chrétienne d'exciter outre mesure la pensée dans le cerveau des jeunes noirs, de leur inspirer une ambition subversive, d'en faire de dangereux et inutiles savans? On a entendu un gouverneur, qui visitait, il y a quelques années, des écoles primaires, s'étonner de trouver les enfans noirs portant casquette, cravate et souliers, et s'en plaindre vivement comme d'une atteinte aux vieilles et respectables traditions de l'île : un tel déclassement menaçait la société dans ses bases! Que ces bases fussent changées depuis l'émancipation, il ne s'en inquiétait pas! Le véritable esprit de progrès sanctionne ces réformes, qu'il voudrait compléter par l'établissement d'écoles au sein même des campagnes, à portée des populations rurales, où l'enseignement se combinerait avec de petites cultures dont les maîtres eux-mêmes montreraient la théorie et la pratique dans une intelligente répartition entre les travaux de l'esprit et ceux du corps. Il est curieux de constater qu'un spécimen de cette alliance a été réalisé par une corporation de femmes et filles négresses qui ont fondé, sous la conduite d'une dame créole, un établissement dans le bassin de la Rivière des Pluies, et ont montré par leur propre

exemple comment la race noire était susceptible de régénération.

Par le concours de ces heureuses influences, la famille, dont les esclaves faisaient peu de cas alors que le mariage ne leur assurait les priviléges ni de l'époux ni du père, se constitue rapidement dans la population affranchie (1). A la suite de la famille vient la propriété, fort petite d'abord, mesurée aux besoins et à l'ambition; mais avec les enfans croîtront les besoins, avec l'aisance l'ambition. Le noir a travaillé pour gagner le prix de son lopin de terre, et il le paie à tout prix, quand le gouvernement ne le lui donne pas. Il travaillera pour agrandir sa cabane, où il est roi, son champ, où nul ne lui commande. Des sociétés de secours mutuels, préludes des caisses d'épargne vivement réclamées, viennent en aide à ce mouvement en inculquant des habitudes d'ordre et de prévoyance à des races que l'on en croyait incapables. De telles institutions réparent le délaissement où les maîtres, dégagés de toute charge par l'émancipation, ont laissé tomber leurs anciens serviteurs. Elles préparent, on l'espère du moins, pour un prochain avenir, dans les relations agricoles et industrielles, un rapprochement analogue à celui qui s'est fait, depuis 1848 surtout, dans les rangs élevés de la société. Si ce n'est pas encore de la fusion, c'est du moins la reconnaissance des droits de chacun aboutissant à des égards mutuels. L'égalité se constate au théâtre; elle va même jusqu'au duel, offert et accepté de blanc à mulâtre. Le progrès est moins sensible toutefois dans les bourgs et les campagnes qu'à Saint-Denis même, centre administratif où descendent voyageurs et fonctionnaires, moins dans les quartiers *sous-le-vent* que dans ceux *du vent*, qui reçoivent plus vite, par la facilité des communications, l'influence du chef-lieu, moins encore parmi les femmes que parmi les hommes. A vrai dire même, le préjugé de la couleur persiste intact contre les femmes, et il y aurait à désespérer de le voir jamais disparaître, s'il ne s'atténuait par l'éducation. Longtemps les jeunes filles de couleur, quelles que fussent la fortune et la position de leurs pères, furent exclues des pensionnats, tandis que leurs frères étaient admis dans les lycées. Depuis quelques années, la répugnance des mères créoles a cédé à des considérations de paix publique, et l'on peut entrevoir le jour où se continueront dans la société les amitiés et les relations nouées dès l'enfance.

En vue de la désertion imminente des usines à sucre, les maîtres avaient jeté les yeux sur la ressource de l'immigration. Déjà, sous le régime de l'esclavage, quelques essais mal réussis avaient été

(1) Le dernier recensement, celui de 1856, constate dans la classe des anciens affranchis 668 mariages, 128 reconnaissances, 330 légitimations.

tentés dans l'Inde et la Chine; on les reprit, encouragé que l'on était par l'exemple de l'île Maurice, où une population d'engagés, substituée aux affranchis, avait renoué la tradition du travail et provoqué un puissant essor de prospérité. Par plusieurs de ses côtés, cette grande question de l'immigration intéresse toutes nos colonies; mais pour ne pas sortir du cadre de cette étude, nous n'en dirons que ce qui a trait particulièrement à La Réunion.

Mieux que les Antilles, La Réunion pouvait, grâce à sa situation géographique, tirer parti de nos établissemens de Pondichéry et de Karikal pour recruter des immigrans; elle en obtint en effet dès 1851 et les années suivantes quelques milliers, et le nombre eût été plus considérable, si, en dehors du territoire fort restreint de ces deux villes, les agens avaient pu librement faire appel aux cultivateurs du voisinage, sujets de la compagnie des Indes. Toutes les tentatives pour élargir le champ d'opérations furent entravées par des règlemens de la compagnie et même par des poursuites. Néanmoins le courant d'émigration indienne a repris vers la fin de 1858; mais une part en a été dirigée par l'administration sur les Antilles françaises, et La Réunion n'a plus bénéficié qu'à concurrence de mille ou deux mille *coolies* par an de la pépinière humaine qu'elle avait découverte.

La Chine eût plus justement mérité ce titre de pépinière, si elle avait livré à l'émigration ses contingens disponibles; on essaya d'un convoi de Chinois sans aucun succès, malgré l'aptitude incontestable de cette race au travail agricole, parce qu'on prit des individus choisis un peu à la hâte et à la légère dans les rues de Singapore et dans l'archipel malais. Les préférences des colons ont toujours été pour les races malgache et africaine, plus vaillantes au labeur, plus faciles à acclimater, plus honnêtes et moins chères. De ce côté survinrent d'autres déceptions. A Madagascar, la reine des Hovas défendit toute émigration de ses sujets, et les capitaines furent réduits à traiter, non sans risques, avec les populations sakalaves, qu'ils avaient droit de considérer comme indépendantes. Les îles Comores, qui étaient d'un accès plus facile, ne pouvaient fournir qu'un mince apport. Dans les parages de Zanzibar, où la marchandise humaine (tel est le mot vrai) se trouvait plus abondante, l'exportation était gênée par les traités du sultan avec la couronne d'Angleterre. A Mozambique seulement, l'autorité portugaise se prêta quelque temps à ce genre de transactions, non sans varier dans ses actes, favorable quand elle s'inspirait de ses traditions nationales, sévère quand elle écoutait la voix de la métropole, docile elle-même aux vœux du cabinet anglais. On se souvient comment la saisie, dans les eaux de Mozambique, du *Charles-George*, navire de La Réunion, faillit amener la guerre entre la France et le Portugal. Sans

attendre tous les résultats de l'enquête sur l'immigration prescrite après la conclusion de cette affaire, le prince Napoléon, ministre de l'Algérie et des colonies en même temps que président de la commission d'enquête, suspendit tout recrutement aux îles et sur les côtes de l'Afrique orientale. Depuis lors, les colons s'ingénient à découvrir des travailleurs, et ils ne désespèrent pas de faire concourir à leurs desseins une mission catholique en voie de se fonder dans les états de Zanzibar. En attendant, ils s'accommodent, non sans murmurer, des maigres contingens qui leur arrivent de l'Inde. Un traité dont la négociation paraît fort avancée entre la France et l'Angleterre promet aux créoles de La Réunion toutes les facilités de recrutement conciliables avec l'intérêt public et les garanties dues aux travailleurs. S'ils sont réduits à ne plus compter que sur l'Inde, la conscience publique ne saurait s'en affliger. Dans les débats qui ont retenti en Europe au sujet de l'immigration africaine, des écrivains ont trop volontiers absous de tout reproche les opérations de recrutement. Pour ne parler que de l'aire d'action de La Réunion, quiconque est un peu au courant des faits n'ignore pas quels criminels attentats, vrais actes de piraterie, ont été commis dans les parages de Madagascar et de la côte orientale d'Afrique. Il est tel navire dont le capitaine a été traduit pour ces faits devant les tribunaux : qu'il ait été acquitté et même félicité par les applaudissemens du public, la vérité sur d'odieuses pratiques n'en a pas moins été connue. On sait à quoi s'en tenir, et sur la vigilance des autorités coloniales, et sur la loyauté des contrats, et sur le rôle des délégués, contre lesquels le gouverneur actuel a rendu un témoignage significatif dans un de ses arrêtés (1). Ces faits ne sont pas détruits ni par le mandement de l'évêque de La Réunion, qui, tout préoccupé de prosélytisme catholique, n'a tenu aucun compte de la méthode employée pour s'emparer des néophytes, ni par le silence calculé de la presse locale. Le mieux qu'aient à faire les avocats de l'immigration africaine, — et pour notre part nous ne condamnons que l'excitation aux chasses d'hommes et l'emploi de la violence ou de la fraude, — c'est de confesser les iniquités passées en imaginant des moyens propres à en prévenir le retour. Le système actuel ne vaut rien.

Il est permis en outre de ne pas prendre trop à la lettre les plaintes des habitans contre le manque de travailleurs. Jugeant la situation avec la franchise d'un nouveau-venu et d'un Français non créole, M. le gouverneur Darricau a déclaré un jour aux colons que dans ses tournées il n'avait vu partout que surabondance et gaspillage de

(1) Le récent procès du *Mascarenhas*, accusé d'avoir sciemment introduit le choléra à l'île Bourbon, a confirmé par les preuves les plus authentiques tout ce qu'on savait déjà sur les graves abus qui accompagnent l'immigration africaine.

bras : il leur a reproché d'en employer à surface égale trois fois plus que du temps de l'esclavage. Tout au moins la puissance numérique et réelle de la main-d'œuvre se trouve-t-elle aujourd'hui beaucoup plus forte que dans le temps où les propriétaires se tenaient pour contens. En 1858, on comptait cinquante-trois mille engagés, nombre presque égal à celui des esclaves en 1848; mais ils représentaient une force double au moins, car il n'y avait parmi eux qu'un dixième de femmes, et presque pas d'enfans ni de vieillards. Il est resté d'ailleurs environ quinze mille noirs sur les habitations. Aussi les plantations de cannes ont-elles plus que doublé en huit ans (1), et les récoltes, excitées par le guano et manipulées par les machines, ont plus que triplé. Quelle culture ou industrie en France peut se vanter de pareils progrès? Ici chacun se résigne à mesurer ses spéculations sur la main-d'œuvre dont il dispose.

D'autres considérations invitent à une juste méfiance même envers l'immigration asiatique. Si elle enrichit La Réunion, elle l'inquiète et la scandalise encore plus. A aucune époque, lit-on dans les journaux de la colonie aux heures de confession publique, même dans les plus mauvais temps de l'esclavage, le pays n'eut à gémir de forfaits si nombreux et si divers que depuis l'immigration indienne. L'assassinat paraît être à l'ordre du jour parmi ces castes aux instincts farouches; devant les attentats où le sang est versé, on ne songe plus aux vols, aux révoltes, aux incendies. De telles mœurs éveillent bien justement au sein de la population créole une légitime terreur, que ne dissipent pas les châtimens, quelque prompts et sévères qu'ils puissent être en un pays où n'est pas admis le pourvoi en cassation contre les arrêts de la justice criminelle. Tous les trois mois, des condamnations à mort sont prononcées contre les Indiens! Les crimes se préparent dans les orgies du vice. Il suffit de dire que les convois se composent d'hommes pour les neuf dixièmes, d'un dixième seulement de femmes, pour entrevoir quels désordres couvre ce régime. Ce n'est pas que les femmes indiennes refusent de suivre leurs maris, leurs pères et leurs frères, puisqu'à Maurice elles comptent pour un tiers de la population immigrante, proportion à peu près normale; mais à La Réunion elles sont repoussées comme étant moins propres au travail, sujettes à des infirmités, à des maladies, au nombre desquelles se comptent les grossesses et les accouchemens. Les enfans forment une non-valeur et un embarras.

Appréciée avec impartialité, l'immigration fait regretter que les maîtres n'aient point renouvelé, à la fin de 1850, les efforts qui leur avaient valu deux ans de collaboration à peu près régulière de la part

(1) En 1849, la canne à sucre couvrait 24,082 hectares, surface portée à 55,881 en 1856. — En 1849, la totalité des cultures s'étendait à 62,196 hectares; en 1856, elles atteignaient 91,628 hectares.

des affranchis; à défaut des pères, disposés à fuir un travail qui était pour eux un souvenir et une forme de l'esclavage, on aurait pu agir sur les jeunes gens, sur les enfans même. Les 24 millions de francs que La Réunion a dépensés en huit ans pour faire venir des coolies de l'Inde, appliqués en primes au travail et en élévation de gages, n'auraient certainement pas été stériles. Pour décider les affranchis à se rapprocher des propriétaires, les règlemens imposés aux engagés exotiques ne pourraient-ils être adoucis? Si aucun noir ne veut subir le livret du coolie, n'est-ce pas une suspicion contre le livret lui-même? Il conviendrait aussi de modifier les mœurs locales, s'il en reste quelque vestige blessant pour la fierté d'hommes qui, sans bien apprécier les conditions de la liberté, se savent fort bien échappés à l'esclavage. Dût-il en coûter un sacrifice d'argent ou d'amour-propre, l'immense avantage de constituer une société homogène et de retenir dans le pays le montant des salaires vaut bien quelque peine. Ce n'est que lorsque ce rapprochement volontaire et réciproque aura eu lieu que l'on pourra tenir pour assise sur ses vraies et solides bases la production coloniale, dont nous avons maintenant à apprécier les caractères et les ressources.

II. — LA PRODUCTION. — LE SUCRE. — LE CAFÉ. — LA VANILLE. — LES VIVRES. — CULTURES ET INDUSTRIES SECONDAIRES.

A La Réunion, la production roule presque entièrement sur le sucre; à lui seul, il forme les 97 centièmes de l'exportation. Il n'en fut pas toujours ainsi. A d'autres époques, les plantes alimentaires ou, comme on dit aux colonies, les *vivres*, les tabacs, le café, le girofle, le coton, dominaient ensemble ou tour à tour. Cette mobilité d'allures, qui passe d'un produit à l'autre suivant les variations des règlemens et même de la mode, est un des caractères de l'agriculture coloniale à peu près inconnu à l'agriculture européenne. Il est trop certain que les colonies, au lieu de vivre pour elles-mêmes et de s'assurer d'abord des nécessités immédiates de l'existence, ont été artificiellement conduites à n'être que les annexes commerciales des métropoles : par cette instabilité fâcheuse, leurs opérations se rapprochent de l'industrie manufacturière, soumise comme elles aux chances des révolutions économiques. Elles ne se consolident qu'en s'appropriant quelques-uns de ces produits, qui furent d'abord de luxe et deviennent aujourd'hui de nécessité, parce qu'ils entrent de jour en jour dans la consommation générale des peuples comme matières premières de la nourriture et de la fabrication : dans cette catégorie sont le sucre et le coton.

La Réunion s'est approprié le sucre en des proportions qui semblent défier désormais l'inconstance de la fortune. Sur le littoral,

où elle prit d'abord racine en arrivant de l'Inde, la canne a envahi tous les terrains cultivables, puis, s'élevant des bas-fonds, elle a enveloppé les coteaux, et de proche en proche gagné des hauteurs qu'on lui jugeait interdites pour toujours. Inaugurée de 1815 à 1822, cette culture occupait en 1856 près du quart de la superficie totale de l'île. Dans la seule période décennale de l'émancipation, la production a monté de 19 millions de kilogrammes à plus de 60 millions. Tout ce mouvement de production et de commerce est centralisé dans cent trente-cinq sucreries, vastes établissemens à la fois agricoles et industriels distribués entre les divers quartiers de l'île, dans la zone inférieure; il en est plusieurs qui produisent tous les ans de un à deux millions de kilogrammes de sucre. Pour en arriver là, ces usines ont dû appliquer, avec une hardiesse d'initiative qui laisse bien en arrière les autres colonies, la science des ingénieurs et l'habileté des mécaniciens à l'installation et à la conduite des appareils les plus perfectionnés. Les hauts prix de 1857 ont favorisé le renouvellement du matériel, consolidant ainsi, mieux que par des bénéfices dont une part s'est évaporée en téméraires spéculations, le progrès industriel. L'histoire de cette transformation ayant été racontée ici même (1), disons seulement que le système primitif de cuisson à feu nu ne se soutient plus que dans trois usines, et que la lutte se resserre entre le système des basses températures dites de Wetzelle, avec ou sans turbines, et celui de la cuisson dans le vide, avec turbines, qui représente pour le moment le dernier terme des perfectionnemens dans la beauté des produits. Introduit depuis peu d'années, ce dernier système n'a pris possession que de sept ou huit usines, bien que, sortant de ses appareils, le sucre puisse entrer dans la consommation sans raffinage: c'est que le bénéfice ne paraît pas être en rapport avec le surcroît des dépenses. Même par les procédés ordinaires, la qualité du sucre de La Réunion le classe généralement au-dessus du similaire de nos autres colonies (2), et le profit est plus assuré.

De son côté, la culture a aussi accompli certains progrès, prélude et promesse de ceux qui restent à réaliser. La variété de canne autrefois universellement adoptée, dite blanche ou jaune de Java, ayant été atteinte en 1843 d'une maladie qui menaçait le pays d'une entière ruine, fut remplacée avec avantage par la rouge de Tahiti, jusqu'alors dédaignée comme trop difficile à manipuler et donnant

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er mars 1859, l'étude de M. Payen sur *la Canne à Sucre et les nouvelles Sucreries coloniales*.

(2) En 1858, la douane établissait pour les sucres de La Réunion les prix de 71 et 67 centimes le kilogramme, et pour les autres ceux de 67 et 60 centimes. D'après ces prix comparés aux prix de vente, et tout en tenant compte du raffinage, on peut juger de l'énormité de l'impôt qui frappe cette denrée.

un sucre d'une nuance trop foncée. L'innovation se montra doublement heureuse. En même temps que le mal fut arrêté, on vit même, sur les terres inclinées et argileuses de la région moyenne où la canne blanche végétait péniblement, la nouvelle variété dépasser en vigueur les plus belles plantations du littoral, et ses racines plus profondes résister mieux aux ouragans. On lui a associé, comme participant à ses priviléges, une autre sorte de canne qui porte le nom de son introducteur, M. Diard.

Le guano a exercé aussi une heureuse influence sur la production. Autrefois l'hectare donnait en première coupe 4,200 kilogrammes de sucre, et la moitié pour les recoupes de deux ans. Aujourd'hui les terres parfaitement travaillées et fumées produisent le double. On doit une partie de ces succès à des sarclages multipliés et faits avec soin; ce qui appartient incontestablement au guano, c'est la réduction de l'étendue et de la durée des soles réservées pour le repos et l'alternance des terres, ainsi que l'appropriation à la canne de terrains qui n'auraient pu sans cet engrais la porter avec avantage. Pour refaire les terrains épuisés, les planteurs ont substitué à l'espèce de pois qui était usité comme engrais en vert, et qui avait dégénéré, le pois noir ou de Mascate, plante annuelle, robuste, croissant partout et en toute saison, dont le feuillage rampant et touffu abrite le sol sous une bourre épaisse favorable à la composition de l'humus : enfoui, à la façon des lupins d'Europe, en un matelas de verdure, il devient un engrais excellent. Il reste à l'esprit de réforme agricole à mieux utiliser les forces animales et mécaniques pour la coupe et le transport des récoltes, autant du moins que le permet un sol tout jonché de pierres, débris des laves primitives, et à prévenir les ravages du *borer* (*proceras sacchariphagus*), insecte tellement nuisible que Maurice a fondé un prix de 50,000 fr. pour la découverte d'un moyen efficace de destruction.

Les résidus des sucreries sont livrés aux *guildiveries,* nom local de l'industrie qui fabrique les araks et les rhums, spiritueux non moins goûtés du peuple et non moins dangereux que leurs similaires d'Europe; aussi en a-t-on assujetti la fabrication et le commerce à divers impôts qui figurent au budget des recettes de la colonie, en 1859, pour une contribution de 1,400,000 fr. Les produits de ces guildiveries s'exportent peu en Europe, à la différence des rhums des Antilles; l'emploi de sirops inférieurs dans la fabrication, la rareté des récipiens, expliquent la défaveur qui pèse sur ces produits. Aussi poursuit-on quelques essais pour donner aux résidus une autre destination en transformant les mélasses en sucres concrets.

La distillation du vesou, jus de la canne, a rendu familières à la colonie les industries analogues. On y prépare des vinaigres, des liqueurs, des parfums, des vernis à meubles et à tableaux, des mé-

dicamens enfin, où l'alcool de la canne à sucre s'allie aux extraits de fleurs et de fruits, de légumes et de racines de toute sorte dont l'île est dotée avec profusion. A la production sucrière se rattache encore la fabrication des sacs de vacao destinés à l'emballage. L'arbre ainsi nommé, d'un aspect fort curieux, représente une colonne qui porterait autour de son fût un double enroulement de lames aiguës, droites, aiguisées en pointes. Lorsque se dressent, aux flancs du tronc principal, des rejetons armés eux-mêmes de dards semblables, on dirait un fantôme portant à la tête et aux mains une forêt rayonnante de pointes homicides. De l'écorce descendent des faisceaux d'appendices unis et droits qui s'enfoncent dans la terre comme autant de cordes destinées à soutenir un tronc que le vent ébranle et que la tempête menace. Tandis que nos arbres poussent leurs branches vers le ciel, les nouvelles générations du vacoa rentrent dans le sol et s'y implantent. C'est avec ses feuilles, déchirées en lanières très résistantes, que se font les sacs d'emballage et en outre beaucoup d'ouvrages de sparterie, ressources de la population pauvre, et en quelque sorte sa monnaie courante, tant en est facile le placement; on en exporte même pour Maurice. On n'évalue pas à moins de 2 millions de francs la valeur annuelle des sacs de vacoa.

Après la canne à sucre et ses nombreuses dépendances industrielles, tout le reste est secondaire : dans les denrées d'exportation, il n'y a plus guère à compter que le café, la vanille, le girofle. Le cacaoyer s'en va; le cotonnier, qui comptait autrefois parmi les richesses de l'île et passait pour supérieur à tous ses rivaux, sauf celui des Seychelles, a presque entièrement disparu, et la distribution officielle des graines de longue soie ne semble pas devoir le faire revivre; pour les besoins domestiques, on le remplace par le duvet de l'ouatier, dont la croissance est rapide et la multiplication facile. Le mûrier est l'objet de quelques essais d'un succès douteux encore, non pour la végétation de l'arbre, qui acquiert une vigueur luxuriante au milieu des laves qui se décomposent, mais pour l'éducation des vers à soie, difficile à conduire sous une température qui pousse toujours à l'éclosion des œufs.

Le cafier fut jadis ce qu'est aujourd'hui la canne : la principale fortune de la colonie. Un pied unique venu de l'Yémen en 1717, le seul qui résista à la transplantation, fructifia si abondamment que vers la fin du siècle on comptait plus de huit millions de pieds issus de ses graines. La culture du café avait transformé Bourbon en un immense verger plein de fraîcheur et de charme. La fève, renommée pour son arome dans le monde commercial, connut l'apogée de sa prospérité dans la période quinquennale de 1821 à 1829, où l'exportation annuelle atteignit une moyenne de 2 millions de kilogrammes. Une graduelle décadence a réduit ce chiffre à 135,000 ki-

logrammes en 1858. Les désordres atmosphériques en ont été la cause principale. Le cafier, qui a besoin de chaleur humide, redoute les rayons directs du soleil et la sécheresse de la terre : aussi le plante-t-on à l'abri d'autres arbres parmi lesquels les girofliers, productifs eux-mêmes, avaient été choisis. La plupart de ces derniers furent renversés par le terrible ouragan de 1829, qui découvrit ainsi et ravagea les cafiers eux-mêmes. Les coups de vent qui se succédèrent les années suivantes, et surtout l'affreuse tempête du 1er mars 1850, renouvelèrent les désastres, si bien que l'exportation de 1851 tomba à 69,000 kilogrammes. Par une fatale coïncidence, un autre arbre qui partageait le rôle tutélaire du giroflier, le *bois noir* (*imbricaria petiolaris*), dépérissait sous les ravages d'une maladie mystérieuse, tout en offrant dans ses débris un engrais précieux pour la canne à sucre. A ces échecs multipliés, au découragement général qui s'ensuivit, on opposa pourtant quelques efforts courageux. En 1842, par ordre de M. de Hell, gouverneur d'alors, M. Jehenne, officier de marine, fut envoyé dans l'Yémen pour régénérer l'espèce moka par des graines prises à la source même; à la variété de provenance arabe on en adjoignit trois ou quatre autres : le café Leroy, le café myrte, le café marron ou sauvage, indigène de l'île, autant de sortes dont les qualités diverses répondent à la diversité des goûts et des terroirs. La préparation a inspiré aussi quelques nouveautés. Un colon, M. Frappier, a imaginé un procédé de décortication qui élève la valeur de la graine tout en réduisant la dépense. Peu à peu la culture se relève, et en 1856 elle couvrait encore 2,400 hectares. Banni de la zone inférieure par la canne, le cafier se réfugie dans les hauteurs, où il trouve d'ailleurs sous de plus frais abris une température plus modérée et plus humide. On voit des plantations jusqu'à 800 et 900 mètres d'altitude.

La vanille, qui figure depuis quelques années à peine sur les tableaux du commerce de La Réunion, y dispute déjà le second rang au café; elle partage l'approvisionnement de la métropole avec le Mexique, qui semblait avoir jusqu'à ce jour le monopole du précieux aromate; elle s'y est placée d'abord au prix énorme de 250 fr. le kilogramme, et y trouve encore celui de 160 fr., largement rémunérateur. Encouragés par de beaux bénéfices, les colons ont partout mis en terre des boutures de cette liane, qui s'enlace aux arbres, grimpe sur les treillages, s'allonge en espaliers, accroche ses vrilles aux murs et aux rochers, embellissant les jardins et les vergers par la fraîcheur de ses feuilles, par le suave parfum de ses grappes de fleurs et de gousses. Les soins délicats qu'exige une fécondation que la nature semble refuser d'accomplir seule éveillent la vigilance du noir et du créole sans les fatiguer. Les engrais et les irrigations donnés au vanillier profitent aux arbres fruitiers, tuteurs de la plante

sarmenteuse, et les savans seuls persistent à qualifier de parasite un végétal des plus utiles. L'exportation de 1858 a été de 1,917 kilog. valant 306,000 francs. De tels succès ont permis de supprimer les primes d'encouragement fondées en 1853. Les habitans, ravis d'une conquête qui réalise à un haut degré ce beau idéal de l'utile joint à l'agréable, n'ont plus d'autre souci que de préserver le vanillier d'un insecte qui le menace, et de prévenir, par l'extension des débouchés et des emplois, l'abaissement de prix que provoquerait une production supérieure aux besoins.

On a vu quels malheurs ont frappé le giroflier, bel arbre en pyramide, aux panicules de fleurs roses et odorantes, un des plus élégans et des plus beaux de l'archipel indien, introduit à Bourbon en 1767 par le célèbre intendant-général Poivre avec beaucoup d'autres espèces végétales qui ont rendu son nom cher au souvenir des créoles. En peu d'années, les girofliers devinrent l'un des ornemens et des trésors du pays : temps regretté! l'arbre coûtait peu et rapportait beaucoup. Le *clou*, qui est le bouton desséché de la fleur, exporté en Asie par une dérogation exceptionnelle au monopole métropolitain, servait de retour aux navires qui importaient du riz de l'Inde. Les ouragans ont détruit cette prospérité, fort ébranlée déjà par la concurrence du sultan de Zanzibar, qui a multiplié les girofleries dans des conditions de bon marché que le despotisme seul peut se procurer. La chimie même a fait tort au girofle en inventant, pour la teinture des tissus, des mordans minéraux qui dispensent des épices aux pénétrantes saveurs. Le kilogramme, qui valait jadis de 12 à 16 francs, est tombé à 80 et 90 centimes. Adieu les rêves de fortune! Il n'est resté de fidèles au giroflier que les plus modestes propriétaires, à qui tout changement d'exploitation, même avantageux, est une charge trop lourde pour leurs finances. L'exportation pour la France, qui en 1849 était encore de 728,000 kilogrammes, n'a plus été en 1858 que de 21,000.

Le tabac compterait au nombre des articles d'exportation, si les manufactures impériales de France lui montraient quelque bienveillance. Au début de la colonie, il fut la première et resta quelque temps la seule matière d'échange; il servait même de monnaie. Longtemps comprimé par le monopole d'une régie locale ou éclipsé par le triomphe du café et de la canne à sucre, il se relève avec une certaine fermeté confiante. En 1856, on ne comptait pas moins de 627 hectares de plantations, produisant 300,000 kilogrammes de tabac, qui se plaçaient à bon prix sur les lieux comme tabac à fumer.

Parmi les denrées que l'Europe importe de l'Orient, Bourbon a cultivé encore en divers temps le poivrier de Malabar, le muscadier et le gingembre des Moluques : tous ces végétaux ont été supplantés par la canne à sucre. Le même sort attend probablement le thé de

la Chine, l'indigo du Bengale, la cochenille des Canaries, l'arachide de la Sénégambie, sur lesquels se reporte de temps en temps la pensée publique, en quête de nouveautés à acclimater. La spéculation aime mieux se concentrer que se diviser, et le risque de destruction est moindre d'ailleurs avec une plante herbacée, qui fléchit sous les coups de vent et peut aisément se remplacer d'une année à l'autre, qu'avec des arbustes dont la destruction emporte la récolte de plusieurs années. En revanche, les cultures secondaires s'accommodent d'un moindre capital, et laissent beaucoup plus de jours libres pour la production des *vivres*, cette autre face de l'économie rurale des colonies.

En toute agriculture, la série des produits d'exportation, d'après lesquels se mesure le gain, a pour complément obligé une série parallèle de produits alimentaires destinés à l'entretien des hommes et des bestiaux. Ceux-ci, ne figurant pas dans les registres de la douane, sont moins appréciés ; ils ne sont pourtant pas moins utiles, comme l'on s'en aperçoit lorsqu'une insuffisance de vivres amène la cherté. Aussi ne doit-on pas à ces modestes denrées moins d'honneur et d'attention qu'à leurs brillantes rivales.

A Bourbon, la production des denrées alimentaires a passé par les mêmes vicissitudes que la culture commerciale. Dans les premiers temps, le blé, introduit d'Europe, semé et récolté sur place, servit de base à l'alimentation, fait bien rare dans les pays tropicaux. Le maïs et le riz étaient en partie récoltés dans l'île, en partie expédiés de Madagascar et des Indes. A ce fonds alimentaire s'est ajoutée successivement une multitude de légumes, de racines, de fruits, venus de tous les pays du monde, et primitivement cultivés, par ordre, pour les besoins des navires en relâche. A côté d'alimens dont le nom exotique, ou du moins quelque peu étranger, comme les *embrevades*, les *cambares*, les bananes, les patates, répond à nos idées sur la flore asiatique et africaine, se trouvent les ornemens les plus vulgaires de nos potagers. L'ananas mûrit près de la fraise et de la framboise. Les animaux mangent alternativement des *songes* ou de l'*arrow-root*, ou des *dhams* et des *dhales*, puis de l'avoine et du maïs.

Les fruits sont peut-être plus divers encore : on trouve à Bourbon la plupart de ceux de l'ancien et du Nouveau-Monde, presque tous acclimatés dans le beau jardin botanique de Saint-Denis, fondé au siècle dernier par Charpentier de Cossigny, sous l'inspiration de Poivre. De là ils se répandent dans les divers quartiers de l'île, aux diverses altitudes, sans rien perdre de la saveur et du parfum de leur pays d'origine. Par les arbres nous touchons aux industries qui exploitent les diverses parties de leurs organes et de leur membrure. Le bananier et l'aloès (*agave*) fournissent, comme le vacoa,

des écorces et des feuillages textiles. Le pignon d'Inde, le *croton tiglium*, le bancoulier, l'olivier même, portent des fruits riches en huiles. D'autres sont estimés pour leurs propriétés tinctoriales, pharmaceutiques ou aromatiques. L'ébénisterie surtout connaît des essences dont les veines riches, l'éclat velouté et l'élastique souplesse des tissus rivalisent avec l'acajou et le palissandre. L'exploitation en est facile; les arbres les plus éloignés dans l'intérieur ou sur les pentes des montagnes ne sont pas à plus de quatre jours du littoral. Malheureusement à Bourbon, comme dans la plupart des colonies, les mêmes espèces ne sont pas groupées par masses homogènes; des individus de toute famille sont confusément entremêlés, ce qui oblige de recourir à la méthode fort coûteuse du *jardinage*, à moins que l'on ne tire en même temps parti de tous les sujets, suivant les propriétés de chacun. Ils acquièrent d'ailleurs rarement de fortes dimensions à cause du peu de profondeur du sol.

On hésite à recommander l'exploitation des richesses forestières de l'île en songeant que la hache du planteur et du charbonnier n'a que trop dévasté les bois. Autrefois l'île tout entière était une forêt qui des sommets descendait jusqu'au rivage de la mer; les déboisemens l'ont réduite à une zone de quelques kilomètres dans le haut de la seconde zone et sur les montagnes : le fer et le feu, l'insouciance et la cupidité ont commis ces ravages. Les déboisemens excessifs ont, à Bourbon comme ailleurs, dénudé les pentes, livré aux vents et aux ouragans la surface du sol dépouillé. Une profonde perturbation climatérique en a été la conséquence, et l'on n'impute point à d'autres causes une alternance de longues sécheresses et de pluies torrentielles bien plus prononcée qu'autrefois. Des règlemens administratifs ont naguère essayé de réparer les désastres : l'avenir dira s'il n'est pas trop tard. Frappés de ce péril, quelques hommes prévoyans du siècle dernier et de notre époque ont tenté de les conjurer au moyen de plantations considérables, pour lesquelles ils ont mis à contribution l'Australie, la Chine, l'archipel indien, l'Inde, Madagascar, l'Abyssinie, la côte orientale d'Afrique, le Cap, l'Amérique méridionale, même l'Algérie et le midi de la France. A leur tour, ces belles plantations et les parcs qu'elles ombrageaient disparaissent sous l'invasion de la canne à sucre, et la colonie ne peut plus qu'implorer la conservation de ce qui lui reste de richesses forestières données par la nature.

On s'applique, par des travaux plus directs, à régulariser le cours des eaux au moyen de barrages et de canaux, de ponts et d'aqueducs, que la forme de l'île réclame à chaque pas. Les usines y disputent les eaux à l'irrigation, les villes les enlèvent aux campagnes. Aussi les travaux hydrographiques, marqués au coin d'une certaine indécision, sont-ils moins avancés que ceux de la viabilité, qui re-

présentent le plus beau côté des travaux publics. Deux routes de ceinture déploient autour de la colonie le double et parallèle ruban de leur tracé; elles sont coupées transversalement par un chemin trop imparfait encore et trop isolé, qui fait communiquer, à travers les plaines intérieures, les deux versans de l'île. Des chemins de service ont été pratiqués le long des ravins, dont un petit nombre seulement est resté jusqu'à présent inexploré. Un tunnel en cours d'exécution tente de percer l'énorme montagne de lave qui sépare Saint-Denis de La Possession, obstacle aux relations faciles entre les deux arrondissemens. A l'autre bout de l'île, la coulée de lave, de 13 kilomètres de large, qu'a formée le volcan, a été complétement franchie, et les dégâts qu'occasionne chaque nouvelle éruption sont facilement réparés.

C'est au bord de la mer que les travaux publics, au-dessus desquels plane l'ombre de La Bourdonnais, le célèbre gouverneur, prennent le caractère d'une lutte courageuse contre les difficultés naturelles. Sur les douze rades de l'île, trois seulement ont paru susceptibles d'amélioration : celles de Saint-Denis, de Saint-Paul et de Saint-Pierre; partout ailleurs la profondeur abrupte de la côte, la ceinture de récifs de corail, les sables et les galets que les vagues rejettent et accumulent, ont fait renoncer à toute entreprise. Même à Saint-Denis, on n'a pu dominer toutes ces forces, aussi puissantes qu'aveugles, et des jetées qui s'avançaient en mer ont été repliées par le flot sur le rivage, comme une barrière que ferme la main de l'homme. On a dû se contenter de ponts qui s'élancent au large sur des pilotis en bois et des colonnes de fer pour faciliter le débarquement des passagers. A Saint-Paul, favorisé d'une rade bien meilleure, un *patent-slip*, ou cale de halage, est en voie de construction. A Saint-Pierre, un port de commerce, de refuge et de carénage a été décrété : il sera pris en partie sur l'embouchure de la rivière, en partie creusé dans les terres à l'intérieur. On compte pouvoir y réparer les avaries qui forcent aujourd'hui les navires français à se rendre à Maurice, et attirer même, par de meilleures conditions de main-d'œuvre, bien des navires qui attendent longtemps à Port-Louis leur tour de réparation. En même temps, le fret et l'assurance diminueront comme le risque lui-même. Hors de ces trois points, les transports se font au moyen de grandes barques qui viennent charger les récoltes sur la plage malgré la houle, et les font passer sur les grands navires qui mouillent aujourd'hui à Saint-Denis et Saint-Paul, centres principaux d'affaires pour les deux versans de l'île. Ce cabotage ne laisse pas que d'être actif, et le serait davantage, si un navire stationnaire à vapeur faisait lui-même autour de l'île un service de circulation pour porter secours en cas d'accidens. La navigation elle-même, quelque incommode et périlleuse qu'elle soit, compte

bien d'ordinaire une quarantaine de navires mouillés en rade (1). On réclame avec instance des améliorations aux réglemens administratifs qui prolongent le séjour des capitaines, pour leurs opérations, au-delà du temps strictement nécessaire.

La supériorité de la rade de Saint-Paul sur celle de Saint-Denis a inspiré l'idée d'y faire aboutir un chemin de fer, à traction de chevaux, qui recevrait les cargaisons et de là les conduirait au chef-lieu de l'île et plus loin. Pour l'étudier et l'exécuter, une société s'est formée et a été approuvée en 1858. Depuis lors, il s'est fait autour d'elle un silence de mauvais augure, qu'explique, outre la difficulté du tracé, la crainte d'un déplacement probable d'intérêts et d'influences. Il serait beau de voir les rivalités locales céder à la haute utilité d'une ligne ferrée, qui relierait en une vivante et intime unité tous les quartiers, toutes les communes et presque toutes les habitations (2). Dès à présent, la télégraphie électrique pourrait préluder à cette union : nul pays ne s'y prêterait mieux que cette petite île, aux contours elliptiques, aux courts diamètres. L'on y pense, et l'on pense même à prolonger la ligne électrique jusqu'à Maurice d'une part, jusqu'au cap de Bonne-Espérance de l'autre. De Maurice, un câble sous-marin irait rejoindre l'Australie, Ceylan et l'Inde, Aden et Suez. Tels sont les grands projets que font naître les succès déjà obtenus pour la rapidité des communications entre l'Europe et ses colonies de l'Océan-Indien. Il y a quelques années à peine, les îles sœurs étaient à trois mois de distance de leurs métropoles, et souvent à quatre et cinq mois : rattachées aujourd'hui par un service spécial sur Aden à la Compagnie péninsulaire et orientale, qui dessert l'Australie, elles échangent tous les mois avec le continent leurs correspondances et leurs passagers, et combinent déjà les moyens d'obtenir un double service mensuel.

Comprimé dans ses élans, le mouvement commercial de la colonie n'en a pas moins atteint des proportions remarquables : de 33 millions en 1846, il s'est élevé, en 1857, à 65 millions, à peu près le double; ce chiffre assigne à Bourbon le premier rang dans la hiérarchie commerciale de nos colonies, l'Algérie exceptée, tandis qu'avant l'émancipation, la Martinique et la Guadeloupe le lui disputaient. Proportion gardée des surfaces et des populations, le commerce général de la France devrait s'élever à 16 ou 17 milliards pour égaler celui de La Réunion. Or il atteint à peine 5 milliards : c'est dire ce qu'il y a de vigueur créatrice dans cette petite colonie, dont les habitans passent quelquefois pour être énervés par le climat.

(1) En 1856, la navigation de La Réunion a compté, à l'entrée et à la sortie, 709 navires français jaugeant 236,368 tonneaux, plus 29 navires étrangers.

(2) La faveur publique paraît se porter en ce moment sur un projet de port à Saint-Paul même.

III. — LES SUBSISTANCES. — LA GRANDE PROPRIÉTÉ. — LE RÉGIME COMMERCIAL. — L'ABSENTÉISME.

Ainsi envisagée dans ses traits les plus saillans, la situation économique de La Réunion ne laisse pas soupçonner les plaies intérieures qui rongent la colonie. Cette société, si prospère à la surface, est pourtant malade dans ses profondeurs. Faute d'équilibre et d'harmonie entre les diverses forces qui la constituent, elle avance vers l'inconnu avec plus d'ardeur que de sagesse, au risque de se briser contre des écueils.

Ces écueils, des voix vigilantes et sincères les lui signalent avec insistance. Elles disent que la canne à sucre, s'emparant de toutes les terres cultivables, devient l'unique base de la fortune coloniale, et l'expose à des risques terribles si une maladie venait frapper cette plante, comme on l'a vu en Europe pour la vigne, la pomme de terre, le ver à soie. La rareté et la cherté des denrées alimentaires, qui sont la conséquence de ces empiétemens de la canne, imposent aux classes pauvres de dures privations et menacent sans cesse la colonie d'une disette. Le même courant engloutit les moyennes et petites propriétés dans les grandes, où trône la canne seule. Des crises monétaires et commerciales viennent, à de courts intervalles, entraver les transactions et compromettre les bénéfices acquis. Les rigueurs du pacte colonial gênent le commerce dans ses plus légitimes spéculations, et la solidarité de ses entraves pèse sur la production tout entière. Enfin le charme qui longtemps retint les propriétaires au pays natal semble s'effacer, et l'*absentéisme*, comme un ver rongeur, s'insinue au cœur de la colonie. Les sinistres mots d'Irlande et de paupérisme retentissent même dans les solennités officielles.

Toutes ces causes de malaise peuvent se rapporter à un seul principe, l'essor exclusif de certains organes du corps social, l'arrêt de développement des autres. Quant au remède, il faut aussi le demander à une idée générale et suprême, au développement régulier de toutes les forces. Opposez aux envahissemens de la canne l'accès facile de toutes les terres où d'autres cultures redouteront sa concurrence moins que sur le littoral; combattez ce qui survivra de cherté alimentaire par le libre commerce à l'intérieur, par le libre approvisionnement à l'extérieur; modérez la prépondérance excessive des grandes habitations par la constitution d'une classe moyenne dans des communes rurales; tempérez le monopole métropolitain, qui engendre les crises monétaires et commerciales, par une large liberté de commerce avec les peuples étrangers; écartez les tentations de l'absentéisme par des conditions d'existence politique et administrative qui captivent l'ambition. Aux maux qui dérivent d'une liberté

incomplète il n'est de meilleur remède qu'une liberté plus grande. Dans les sociétés humaines comme chez les individus, on ne développe pas impunément certains membres à l'exclusion des autres : la santé, c'est l'harmonie.

Réduire de vive force la canne en la cantonnant étroitement, en l'imposant durement, il n'y a pas à y penser. Toute interdiction se heurte contre les lois, les mœurs et les intérêts. D'après une des lois les plus certaines de l'économie politique, tout pays doit se consacrer au genre de production où il a le plus de supériorité, et mieux lui vaut une branche dominante, ou du moins un petit nombre de branches où il brille, qu'une multitude de rameaux secondaires. Plus simples et plus sûres, les opérations deviennent aussi plus fructueuses. Les risques se couvrent au moyen de l'épargne dans les années prospères, au moyen d'assurances en toute époque. Les lacunes de la production locale se comblent par l'importation, qui s'élève d'elle-même au niveau des exportations. Si l'île n'était propice qu'à une seule culture, lucrative d'ailleurs, on pourrait donc s'y résigner sans trop d'inquiétude; ce serait sage, surtout quand il s'agit de la canne à sucre, dont le produit, dès que les tarifs douaniers le permettront, acquerra le débouché le plus universel qui se puisse espérer, car tous les hommes, en tous pays, recherchent le sucre. Dès ce jour, même dans des conditions douanières très onéreuses, la canne, qui procure à quelques habitans une fortune princière, est pour les autres une source inépuisable de travail et de salaire; elle fait au loin le prestige et la richesse de la colonie.

Mais La Réunion, loin d'en être réduite à cette ressource unique, possède dans sa zone moyenne et dans les plaines supérieures de vastes espaces propices, les uns aux cultures arborescentes, les autres aux vivres et au bétail. Que les quatre mille hectares de la plaine des Palmistes se couvrent de végétaux comestibles, tandis que sur les savanes plus étendues encore et admirablement saines de la plaine des Cafres paîtront de nombreux troupeaux de moutons et de bœufs, la disette ne menacera plus La Réunion. Mieux que des encouragemens artificiels, la viabilité procurera ce bienfait. C'est à elle bien plus qu'à la nature des terres que le littoral doit ses progrès. La culture aborderait aussi les *hauts* de l'île, si les familles pauvres qui tentent de s'y installer n'étaient trop souvent épuisées et découragées par les courses à faire à travers des terrains dont aucune voie n'ouvre l'accès. Sous une autre forme, la liberté rendrait les marchés mieux fournis dans les villes, les bazars moins rares dans les campagnes, et partout la vie serait moins coûteuse, si des règlemens ne gênaient le commerce intérieur. Au dehors encore, la liberté commerciale souffre à raison des taxes qui grèvent les produits des cultures secondaires à leur entrée en France. La suppression ou une

large réduction partielle de ces taxes serait le plus efficace des encouragemens.

Les subsistances se trouvent d'ailleurs renchéries par des causes qui échappent à toute législation : un plus grand nombre de navires sur rade à approvisionner, une plus abondante consommation dans la classe des affranchis, l'élévation plus nominale que réelle qui provient de la moindre valeur de l'argent par l'abondance des capitaux, l'accroissement de population par l'excédant des naissances sur les décès, enfin et surtout l'immigration asiatique, qui a changé radicalement les habitudes antérieures. Autrefois toute la population esclave employait ses journées libres à la culture du manioc et de ses autres vivres; la loi l'exigeait, et les maîtres y veillaient. Ceux-ci faisaient d'ailleurs de la vente des alimens au marché une spéculation qui se traduisait en beaux bénéfices que rapportaient fidèlement des serviteurs honnêtes. Autres serviteurs, autres mœurs! Les coolies asiatiques veulent être nourris avec du riz de l'Inde ; ils sont trop suspects pour qu'on leur confie la tenue du bazar, ils coûtent trop cher pour qu'on ne leur demande pas le travail le plus lucratif. En de telles conditions, le jardin et la basse-cour ont dû être négligés dans les habitations, et toutes les forces ont été reportées sur la canne à sucre; les jours qu'elle ne prend pas suffisent à peine à la culture des fourrages et des racines nécessaires aux nombreux bestiaux employés aux charrois. Nous ne connaissons qu'une large liberté de commerce extérieur qui puisse parer aux nécessités nouvelles de la situation, et elle y suffirait pleinement, comme l'expérience l'a montré à Maurice au plus fort de la guerre de l'Inde.

A La Réunion, on a eu aussi recours à la liberté commerciale, mais temporairement et à contre-cœur, sous le coup d'une panique. Alors on a autorisé l'introduction des denrées alimentaires, même par navires étrangers, sous dispense de tout ou partie des taxes ordinaires; une prime a même été accordée pour l'importation des riz de Madagascar. Sans recourir à des faveurs trop exceptionnelles et trop onéreuses pour devenir permanentes, que le régime des libres approvisionnemens devienne la règle commerciale de la colonie, et des centaines de navires, pareils à des ponts mobiles, prolongeront le territoire de la colonie vers le Cap, Madagascar, l'Inde, l'Australie. Alors on ne perdra pas son temps et son influence à recommander aux colons des cultures qu'ils ont raison de dédaigner quand elles cessent d'être lucratives, et l'on ne songera pas à les leur imposer de force. Si elles offrent quelque avantage, le besoin intérieur, la liberté d'exportation toujours maintenue, seront de suffisans aiguillons. Avec les conditions normales de toute société reparaîtra une sécurité en vain demandée à des combinaisons factices.

Sur un autre point toutefois, l'équilibre manquera encore. Au phénomène agricole d'une culture exclusive, de la *monoculture*, comme on devrait dire, se lie intimement le phénomène social de l'absorption de la moyenne et petite culture par la grande, qui s'observe à La Réunion plus qu'en toute autre colonie. Par un contraste digne de toute l'attention des économistes et des hommes d'état, le code civil, qui en France est accusé de provoquer le morcellement indéfini des héritages, se prête là-bas à la concentration du sol avec une étonnante facilité. C'est au point qu'en ce moment la zone cultivée en cannes, la plus fertile de l'île et la plus rapprochée des villes et des rivages, est presque tout entière possédée par les cent trente-cinq usines à sucre, et ce qu'elles ne possèdent pas, elles le dominent par des avantages qui équivalent de bien près à la propriété, et qui ne tarderont pas à y conduire. A distance, on sourit à un état de choses qui met en relief tous les avantages des grandes exploitations : puissance des capitaux concentrés, emploi des machines, carrière ouverte à l'intelligence par la haute industrie, adoption des progrès et des réformes, organisation régulière du travail sur une grande échelle, production au plus bas prix de revient, développement illimité de l'exportation par la possibilité de tenir tête à tous les rivaux. De tels mérites semblent assurer à tout jamais la prospérité et la durée des établissemens; mais il faut tenir compte aussi de quelques côtés moins brillans du tableau. Nul ne s'est à ce sujet exprimé plus franchement que M. le gouverneur Darricau lors de sa première tournée dans la colonie. — Après avoir vu, a-t-il dit, à côté de la plus luxuriante culture la plus triste pénurie, à côté de la richesse dans un petit nombre de mains moins que la médiocrité dans la plus grande partie de la population, il ne se sent pas la force de proclamer la prospérité de la colonie; loin de là, il juge la situation actuelle pleine de danger. — Ce danger, il est dans l'obstacle qu'opposent à la constitution régulière de la famille et de la propriété des bandes de prolétaires exotiques sans racines dans le pays, dans la division profonde de la société en trois classes, les blancs, les noirs, les immigrans, que nul lien d'intérêt ou de cœur ne rapproche sympathiquement en un faisceau : ce sont trois peuples étrangers l'un à l'autre au sein d'une petite île qui ne peut cependant asseoir sa prospérité que sur leur alliance volontaire et durable. Il s'accomplit là, dans le domaine de l'agriculture, la même évolution qui s'observe en Europe dans le domaine industriel et semble inaugurer une phase nouvelle de civilisation : le régime de la manufacture (nom bien mal choisi pour marquer la prédominance de la mécanique) supplante rapidement et la fabrique et le ménage isolés. On voit naître ainsi comme une féodalité de capitalistes, ré-

partissant d'une façon très inégale les bénéfices matériels et moraux entre une minorité de maîtres puissamment constitués et une majorité d'ouvriers désarmés par la loi. Ceux-ci sont trop souvent livrés au vice et à la misère, car tous les désordres naissent d'eux-mêmes dans une atmosphère où manquent la famille qui réchauffe le cœur et l'instruction qui éclaire l'esprit. Aussi les engagés rentrent-ils dans leur patrie au bout de quelques années, emportant les salaires accumulés d'une longue période de travail, sans avoir rien ajouté ni à la population ni à la force sociale de la colonie. La loi n'autorise même la prolongation de leur séjour dans l'île qu'à la condition d'y contracter un second engagement pareil au premier, et quoique cette mesure ne soit pas, assure-t-on, rigoureusement observée, elle ne peut qu'éloigner de l'esprit des immigrans l'intention de s'y créer une petite existence indépendante, en famille, comme font beaucoup d'entre eux à Maurice, où toute liberté leur est laissée. De leur côté, les habitans, de plus en plus détachés de tout amour désintéressé du pays natal, impatiens d'escompter un avenir qui pourrait bien ne pas offrir à leurs enfans les mêmes profits qu'à eux-mêmes, ne voient plus dans les colonies qu'une usine, un capital productif de revenus, et non plus comme jadis une patrie digne de tous les dévouemens, à commencer par le séjour.

L'origine de cette situation remonte à l'émancipation accomplie en 1848 avec une ardeur précipitée, qui ne ménagea pas suffisamment la transition. L'indemnité promise par le décret du 26 avril ne fut liquidée qu'à prix très inférieurs aux valeurs réelles, payée au bout de deux ans seulement et en rentes sur l'état, dont une part fut même retenue pour la création d'une banque coloniale, tandis que l'Angleterre acquitta largement et à beaux deniers comptans la rançon de l'esclavage dans ses colonies. Dans l'intervalle entre l'abolition et le paiement, un grand nombre de propriétaires, pressés par le besoin, vendirent à vil prix leurs droits éventuels à des acquéreurs qui accaparèrent ainsi de nombreuses habitations. D'autres à leur tour, ne trouvant pas dans leur indemnité les moyens de faire cultiver les terres par des travailleurs salariés, se résignèrent à vendre. Quelques-uns prirent le même parti, faute de pouvoir se plier à des mœurs nouvelles. En un pays où l'épargne n'avait jamais accumulé les capitaux, un petit nombre d'habitans riches et avisés put ainsi arrondir facilement, et à des prix plus que modérés, ses domaines déjà vastes. Aux conseils de l'ambition la spéculation ne manque pas en pareil cas d'ajouter ses calculs, qui démontrent que les frais généraux diminuent en raison de l'étendue des affaires. L'achat de toutes les terres enclavées, et d'autant de terres limitrophes qu'il s'en trouve à vendre, paraît une dépense habile que couvrira une bonne récolte. On s'agrandit ainsi jusqu'à

l'étendue suffisante pour occuper huit cents et mille travailleurs, auxquels tient tête une seule usine.

Par une particularité qui lui est propre, la canne à sucre excite au plus haut degré ces tendances expansives, en ce qu'elle a besoin, pour prévenir la fermentation du jus de canne, toujours imminente après la coupe et qui en perdrait la valeur en sucre, d'un énergique et simultané déploiement de forces. Pour se les assurer, on ne craint pas d'engager pour une année entière les bras nécessaires après la coupe, quoiqu'ils soient en d'autres saisons moins indispensables. Le produit, obtenu à meilleur prix ou de meilleure qualité, semble absoudre un système profitable aux consommateurs mêmes.

Dans cette centralisation de plus en plus grossissante, tout s'explique aisément, sauf un seul point : comment le code civil, si funeste en France à la conservation des héritages, au dire de tous les publicistes, peut-il les protéger à La Réunion, même les agglomérer? Comment se trouvent démenties les prévisions de la science et les leçons de l'expérience métropolitaine? La clé de l'énigme se trouve dans l'article 817, qui autorise la licitation devant les tribunaux, quand les immeubles ne peuvent pas se partager commodément. C'est toujours, paraît-il, le cas à La Réunion par l'effet de l'alliance établie entre la culture et la fabrication. Un vaste établissement à la fois agricole et industriel serait déprécié par le morcellement : l'usine séparée des terres qui l'alimentent manquerait, pense-t-on, de stabilité. Aussi les experts concluent-ils uniformément à l'impossibilité du partage, et les tribunaux consacrent leur opinion. L'habitation subsiste donc intacte aux mains d'un nouvel acquéreur; seulement la déchéance sociale et l'expatriation menacent les propriétaires qui reçoivent en argent le prix de leur patrimoine. Quelquefois, et c'est la meilleure chance, les enfans ne se partagent que les droits de propriété avec les revenus correspondans : des liens de cœur et d'intérêt les rattachent encore au pays; mais à chaque nouvelle génération ces liens s'affaibliront par la subdivision même des parts héréditaires; bientôt les propriétaires ne seront plus des habitans, ils seront des actionnaires. Des familles anciennes et considérées, jadis la force et l'honneur de la colonie, s'éloigneront pour toujours des habitations, laissant la place à des *géreurs*, âpres au gain et au commandement, qui gouvernent d'immenses domaines et des multitudes de prolétaires sans autre boussole que le plus grand bénéfice net à obtenir. La société coloniale ne sera plus qu'un atelier.

La forme primitive des lots de propriété n'est pas étrangère à ce résultat, et c'est un curieux exemple de l'action exercée par la configuration du sol sur la constitution économique d'un pays. La compagnie des Indes orientales, en concédant les terres qu'elle-même

avait reçues de la munificence royale, les divisa en triangles dont la base s'appuyait sur la mer, dont les côtés remontaient, en se rapprochant, les pentes du cône montueux jusqu'au sommet. Par cette disposition, les concessions aboutissaient toutes au rivage, profitaient de la route de ceinture, communiquaient avec les villes. Les mêmes avantages ont maintenu pendant deux cents ans le même système, et partout où le partage s'est fait en nature, le sol a été morcelé en triangles ayant quelques mètres de front et plusieurs kilomètres de hauteur. Un jour arrive où l'agriculture y devient impossible, et le propriétaire ne peut décliner longtemps les offres de ses voisins, mieux assis sur le sol. Où s'arrêtera cette agglomération? On ne lui entrevoit aucune limite, et déjà apparaît dans le lointain, comme une des chances de l'avenir, la fusion de la majorité d'abord, plus tard de la totalité des sucreries, en une compagnie à peu près souveraine qui fera la loi et aux populations et à l'état, car elle possédera toutes les bonnes terres de l'île. Les rivalités de personnes et de familles éloignent seules cette conclusion de deux siècles de travaux.

Il y a dans cet avénement de la grande industrie étendue à l'agriculture quelque chose de fatal qu'il est plus facile de déplorer que de conjurer. Dans la concurrence des producteurs, la victoire est du côté des gros capitaux comme des gros bataillons. En France, la Société centrale d'agriculture, la Société d'encouragement, après avoir proposé des prix pour l'introduction des sucreries dans les fermes, ont dû reconnaître que le problème résistait à toutes les tentatives. Pour de petites exploitations rurales, le matériel se trouvait trop cher, l'administration et la comptabilité trop complexes. La fabrication appelle la concentration des forces et la conseille même à la culture. A La Réunion toutefois, les obstacles que le sol, hérissé de blocs de lave, oppose à la mécanique agricole autorisent quelque espoir d'engrener la moyenne et la petite propriété dans les sucreries suivant la méthode qui se naturalise déjà dans les Antilles anglaises et françaises : ici des usines centrales se bornent à leur fonction industrielle et manipulent à prix débattu, ou moyennant partage en nature, les récoltes des planteurs du voisinage. Si les tribunaux voulaient favoriser ce système, ils ne consacreraient que l'indivisibilité de l'usine, laquelle se créerait une clientèle parmi les propriétaires du sol au moyen d'accords librement débattus ou préparés même, dans une certaine mesure, par la sentence judiciaire qui prescrirait le partage. Chaque lot de l'héritage fécondé par un travail plus intensif, devenant à son tour le centre d'une famille, acquerrait, aux colonies comme en Europe, une puissance de production et une valeur vénale qui rachèteraient les fâcheux effets du morcellement, et deviendrait inabordable aux maîtres des usines et des grandes habitations.

L'immigration est par elle-même un obstacle à l'application d'un

autre remède bien plus efficace. Que les plantations, au lieu d'être livrées à des mains étrangères, fussent confiées aux races sédentaires, c'est-à-dire aux anciens affranchis ou aux petits créoles : les gens du pays, stimulés par toute sorte d'influences honnêtes, formeraient peu à peu une classe moyenne de chefs de travaux, de fermiers, de métayers, modestes propriétaires qui établiraient des liens entre le peuple noir et l'aristocratie blanche et maintiendraient une échelle graduée de fortunes territoriales : solution impossible avec des coolies, presque tous animés de l'esprit de retour! Et s'ils restaient, la population indienne serait un jour maîtresse de l'île : c'est le sort qui menace Maurice!

Le gouvernement cherche ailleurs. Estimant que le prix de cession des contrats d'engagement, qui n'est autre chose que l'indemnité réclamée par les agens de l'importation humaine, a atteint des proportions inaccessibles à la moyenne et petite propriété, il s'est attribué le droit de le fixer lui-même. Il est vrai que cette indemnité avait successivement monté de 125 francs à 800 et 1,000; mais le remède n'est-il pas pire que le mal? Cette nouvelle intervention de l'autorité dans le domaine des transactions individuelles achève de faire de la production presque une branche de l'administration publique. Ici d'ailleurs se présentent de graves objections : en voyant diminuer les bénéfices, les capitaines de navires qui recrutent et transportent les émigrans ne diminueront-ils pas eux-mêmes les avances qui attirent les Indiens ou les Africains? La source ne baissera-t-elle pas? A distance, cela paraîtrait fort probable : l'expérience prononcera. Quoi qu'il advienne, sur ce point encore l'immigration exerce une funeste pression. Elle seule, en important des travailleurs à grands frais, impose un remboursement au comptant et d'avance qui reste le privilége des grandes fortunes : avec la population sédentaire ralliée à la culture, ces frais n'existeraient pas; ils se répartiraient jour par jour sur un salaire plus élevé, amorce puissante pour le travail.

La faveur officielle semble s'attacher avec plus de raison à la multiplication des communes et des paroisses; on assure ainsi de meilleures conditions à la vie collective, à l'éducation morale et religieuse, à l'état civil, à la police, à la viabilité, à tous les travaux publics. En détournant une partie des anciens affranchis de l'isolement qui les entraîne à l'oisiveté, ces créations préparent le noyau d'une population rurale. Elle s'occupera sans doute au début de plaisirs et de petit trafic plutôt que d'industrie et de culture, mais en elle à la longue s'éveilleront des besoins qui la pousseront au travail sérieux, et peut-être un jour verra-t-on ces vagabonds des hauts lieux descendre dans la plaine, comme journaliers d'abord, plus tard, à l'aide de l'épargne, comme fermiers ou propriétaires.

Les crises monétaires sont des malheurs d'un autre ordre, heureusement plus faciles à conjurer, car ils dérivent de règlemens que la métropole a faits et qu'elle peut défaire. Dans le régime actuel, les produits principaux de l'île, le sucre, le café, la vanille, représentant les 99 centièmes de ses denrées d'exportation, ne peuvent être expédiés qu'en France, d'où la colonie reçoit en retour une partie notable de ses importations, non la totalité. Le reste de ses approvisionnemens, qu'elle est autorisée à faire à l'étranger, à des conditions fort onéreuses du reste, ne pouvant être payés en marchandises, ni en traites d'un placement difficile, elle l'acquitte en numéraire. Une telle condition est en désaccord avec toutes les lois économiques et naturelles; elle appauvrit sans cesse le pays de monnaie métallique et crée des embarras fréquemment renouvelés pour toutes les transactions. En vain des analyses de galets ou de sables aurifères que la mer rejette sur le rivage promettent qu'un jour La Réunion, comme depuis dix ans la Californie et l'Australie, acquittera sa dette commerciale en métaux précieux : cette nouvelle source de richesses, redoutée d'ailleurs par beaucoup d'esprits comme une future cause de perturbation, ne s'annonce encore que par des essais chimiques et industriels, et il faut à des besoins urgens des expédiens plus immédiats. Après bien des théories qui n'ont pas abouti, l'on a réclamé et obtenu l'intervention du Comptoir d'escompte de Paris pour qu'il installât à La Réunion et à Maurice une agence chargée de fournir des espèces ou des traites sur Bombay, Madras et Calcutta, les principaux centres d'affaires à l'étranger pour le commerce de Bourbon. Ce secours ne s'annonçant que comme transitoire, étant sans doute d'ailleurs quelque peu cher, on poursuit, en vue d'un résultat analogue, des changemens aux statuts de la banque locale, on demande la création d'une bourse, on élabore un projet de société entre capitalistes et habitans; on appelle surtout des réformes dans le régime commercial, et par là seulement on entre dans le vif de la question.

Organe des vœux et des intérêts de la colonie et devançant à cet égard le programme impérial, la chambre d'agriculture de La Réunion a réclamé le dégrèvement du sucre des colonies, et particulièrement la suppression de la surtaxe sur les sucres de qualité supérieure au premier type; elle a sollicité en outre la liberté d'exporter à l'étranger les produits du sol avec la faculté correspondante d'importer les produits étrangers en franchise ou sous des taxes plus modérées qu'aujourd'hui. La Réunion possède autour d'elle des marchés où elle trouverait facilement à verser ses richesses, le Cap, l'Australie, pays à l'état naissant, où fermente l'ardeur de la jeunesse dans une fièvre continue de production et de consommation; mais par une inconséquence qu'inspire peut-être moins la conviction

que la tactique, la chambre de Saint-Denis se range à l'avis des grands ports de France qui voudraient réserver au pavillon français le monopole absolu des transports à l'étranger. Le privilége serait exorbitant et funeste à la colonie, qui dès aujourd'hui se plaint justement que l'insuffisance et la cherté de la navigation nationale contribuent aux souffrances alimentaires de l'île. Des droits différentiels protégeront nos armateurs dans la mesure qui peut être utile. Quelque libéralité ne saurait inspirer d'inquiétudes à qui considère que notre marine supporte à Gorée la rivalité de toutes les autres, et qu'elle prend d'année en année une part plus considérable aux importations de Maurice en concurrence avec la marine anglaise.

En attendant une réforme générale qui sera une révolution bienfaisante dans le système colonial de la France, La Réunion insiste avec énergie sur deux modifications urgentes : premièrement, la franchise d'entrée de la vanille dans la métropole par navires étrangers et par la voie de Suez, tant qu'il n'y aura point de navigation française sur la Mer-Rouge; en second lieu, la libre admission du guano aussi par navires étrangers, les seuls qui trouvent du bénéfice à l'importer aux conditions onéreuses imposées par la compagnie anglaise qui représente à Londres le gouvernement du Pérou. Peu rassurés sur la bonne volonté de la compagnie, justement méfians du monopole, quelques propriétaires de La Réunion, parmi les plus intelligens, songent à remplacer le guano par les débris animaux que laisse perdre la pêche de la morue dans nos colonies de Saint-Pierre et Miquelon, et même par des masses de harengs et de capelans qui peuvent se récolter par bancs épais dans les eaux de Terre-Neuve (1).

L'absentéisme résume et complète la série des malheurs économiques de La Réunion. Sur ce point encore, la critique a l'heureuse chance d'avoir été devancée par la franchise du gouverneur actuel. « Les grands propriétaires, a-t-il dit dans une circonstance solennelle, vont en Europe jouir de leur fortune, y dépenser leurs revenus, qui devaient appartenir au sol natal. On oublie ainsi le charme des lieux où l'on a passé ses premières années; on néglige l'embellissement de sa demeure; lorsqu'on y revient, ce n'est pas pour lui demander des jouissances, mais pour y puiser de l'or et des produits... On ne peut pas quelquefois y recevoir un ami, à plus forte raison y jouir de l'agrément de la société et de la campagne : l'antique hospitalité créole oublie ses traditions, la société se dissout... Que les habitans les mieux partagés de cette île, qui est elle-même peut-être la plus fortunée du globe, consentent à y vivre d'une vie large qui sera pour eux une source de bonheur plus vrai que cette

(1) Voyez *les Pêcheries de Terre-Neuve* dans la livraison du 15 août 1859.

vie de plaisirs qu'ils vont chercher en France, et dont on ne tire que trop souvent la ruine ou au moins de cruels embarras! »

Dans les colonies, il est juste de le reconnaître, l'esprit de retour vers le pays d'origine, le désir de montrer une fortune conquise au loin, celui de respirer l'air d'un plus large horizon, ont entretenu de tout temps un courant d'expatriation, et l'on n'aurait pas à s'en alarmer, s'il n'eût doublé d'intensité depuis l'émancipation qui a troublé les habitudes seigneuriales des uns, patriarcales des autres, diminué la fortune et l'éclat de l'existence chez tous ceux qui n'ont pu ou su la faire tourner à leur profit. A juste titre, on lui impute une part dans l'appauvrissement moral, intellectuel et financier des colonies. On n'y peut entrevoir d'autre remède direct qu'un contre-courant opposé qui fasse affluer vers elles les capitaux et les esprits d'Europe en quête de brillantes et solides spéculations. Comme cause indirecte de l'absentéisme, il faut tenir compte de l'effacement trop complet où les représentans de l'état tiennent les individualités locales. Au cœur humain ne suffisent ni les joies isolées de la famille, ni les agrémens d'une petite société de parens et d'amis; assez vite il se lasse des plaisirs champêtres, même des satisfactions de l'amour-propre; aux yeux des femmes, les délices d'un merveilleux climat pâlissent à la longue devant les splendeurs de Paris. Ainsi se développent des aspirations auxquelles devrait répondre un plus libre essor dans l'existence coloniale, que la métropole, bien plus que la nature, comprime aujourd'hui. Plus de conseil supérieur comme dans l'ancien régime, ni d'assemblée coloniale comme sous la révolution, ni de conseil colonial comme sous la restauration et le gouvernement de juillet; un simple conseil-général tenant une session de quinze jours, un conseil privé où les fonctionnaires sont en majorité, les divers services publics en majorité aussi composés de Français venus de la métropole, aucune illusion de *self-government :* ce n'est point assez pour maintenir le patriotisme local qui s'attache à un pays en raison même des services qu'on peut lui rendre, de l'autorité morale que l'on peut y acquérir dans un rôle influent. Chez nous, le gouvernement plane et pèse sur tout, domine tout. Plus le royaume est petit et la population faible, plus le lien, sinon le joug, se fait sentir. L'indépendance personnelle, que la féodalité avait exagérée, mais qui n'en reste pas moins le vrai caractère des grandes existences territoriales, serait la meilleure compensation au prestige qui manque à une scène trop étroite : où elle fait défaut, le calcul des jouissances prend le dessus, et il n'invite pas, quoi qu'on en dise, l'homme de talent et de fortune à végéter dans un coin perdu du globe. A cet égard, Paris n'a pas de comparaison à redouter. Une fois sur la pente, l'histoire

de l'empire romain recommence : le luxe et les vices de Rome boivent les sueurs de toutes les provinces.

Si jamais le gouvernement français tient à honneur d'écarter cette analogie, il devra remanier toutes les institutions coloniales de la base au sommet. La réforme est aisée à tracer : organiser les municipalités sur la base élective, et si le suffrage universel ne paraît pas aussi infaillible au loin que de près, rétablir des conditions de cens, de domicile, de capacité, au besoin même le suffrage à deux degrés : toutes les dérogations partielles au principe seront moins graves que la confiscation absolue d'aujourd'hui. Les conseils-généraux seront institués sur une base pareille, avec une durée suffisante pour qu'ils ne fassent pas regretter les conseils et les assemblées d'autrefois. La représentation de l'agriculture obtiendra la permanence comme celle du commerce. La délégation, émanée aujourd'hui du conseil-général, sortira d'une élection plus large, et sera dotée d'attributions plus sérieuses qu'un simple avis à donner au ministre, quand il lui plaît de le demander. Les colonies regrettent toutes le droit dont elles ont joui, quelques années après 1789 et en 1848, d'envoyer des députés au corps législatif, autant pour y avoir des défenseurs compétens de leurs intérêts que comme témoignage d'adoption par la métropole. C'est un droit à leur rendre. Ranimées par la vie politique et administrative, elles offriraient un champ d'activité aux intelligences et aux légitimes ambitions, au lieu de déchoir de plus en plus, sous l'étreinte de la centralisation, au rang de simples comptoirs ou de fermes.

Ainsi mise en possession de toutes ses forces matérielles et morales, La Réunion subviendra-t-elle, en état de paix, à ses besoins, et pourra-t-elle, en cas de guerre, résister à un ennemi? ou devra-t-elle faire appel à la métropole, et dans quelle mesure? Est-elle une charge, est-elle un bénéfice pour la France? A ces dernières et capitales questions, qui surgissent à propos de toute colonie, La Réunion est une de celles qui ont à faire la réponse la plus satisfaisante.

Le budget colonial, composé de toutes les recettes locales, monte à 5 millions environ, et suffit à toutes les dépenses mises à la charge de la colonie. Il ne reste au compte de l'état que celles afférentes à la souveraineté et à l'administration politique : elles montent à 3 millions au plus (1). Pour s'en couvrir, l'état grève les produits de la colonie, à leur entrée en France, de taxes qui, en 1858, ont rapporté au trésor plus de 23 millions. Reste un bénéfice net de 20 millions.

(1) Cette somme se décompose en 2,313,380 fr. inscrits au budget de l'Algérie et des colonies, — 246,848 fr. pour la solde des troupes, inscrits au ministère de la marine, — le reste pour la part de la colonie dans les frais généraux de l'administration métropolitaine.

La situation militaire n'est pas tout à fait aussi belle. Comme il n'est pas de ville ou de département qui résistât sans secours à une agression prolongée, La Réunion ne fait pas exception à la loi commune. Que l'on ne croie pas néanmoins, comme on y incline trop en France, qu'il suffirait d'un coup de canon pour la réduire. Au XVIII[e] siècle, pendant les guerres avec l'Angleterre dont la mer des Indes fut le théâtre, Bourbon ne tomba jamais au pouvoir de l'ennemi. Durant la révolution, livrée à ses propres forces, non-seulement elle préserva de toute injure le drapeau français, mais ses corsaires se firent redouter du commerce anglais. Au fameux nabab de Mysore, Tippo-Saïb, qui rechercha son alliance, elle envoya des secours. En 1810, il fallut pour la réduire une armée de six mille hommes montés sur plus de quatre-vingts bâtimens, à laquelle on ne put opposer, outre la milice, que quelques centaines de soldats, seule garnison que le gouvernement métropolitain y eût laissée. Le périlleux accès des rivages, si fâcheux en temps de paix, est pour la guerre un auxiliaire qui n'a besoin que d'être soutenu par quelque défense pour opposer à toute invasion une longue résistance. Avec quelques fortifications complétées par le télégraphe électrique qui avertirait de tous les mouvemens, avec un chemin de fer qui transporterait rapidement les troupes sur le point menacé, l'île défierait longtemps l'ennemi, qui ne pourrait maintenir, sous une mer toujours tempêtueuse, un blocus prolongé. Toutefois, et ceci est un nouveau grief contre l'immigration, un prompt et grave embarras peut venir de la présence d'une population étrangère, qui ne consomme que des vivres étrangers, masse inerte, sinon dangereuse, qui n'apporterait aucune force à la population sédentaire.

Celle-ci ne se prête pas facilement, assure-t-on, à une organisation militaire, toujours à cause de cette fatale différence des races, venin qui corrompt toute la séve sociale. Le problème, pour être difficile, serait-il insoluble? A-t-on fait de sérieuses tentatives? Le patriotisme créole a-t-il épuisé ses efforts et ses concessions? N'y a-t-il pas plus d'ennui et de méfiance que de péril réel? Armer en bloc tout le monde serait dangereux aux colonies comme en Europe; mais ne dresser personne, pas même l'élite des populations de couleur, aux devoirs de la police armée et de la défense du pays, cela nous semble entretenir l'éternelle minorité du peuple. En tout pays, la milice, à défaut d'une garnison régulière et permanente, fournit une des meilleures occasions de rapprocher les rangs et de réveiller, par une hiérarchie d'honneurs et de droits, l'émulation des classes à qui manquent d'autres issues. L'histoire contemporaine du Sénégal, celle de Bourbon pendant la période révolutionnaire, montrent les blancs conservant sur les noirs, embrigadés et disciplinés, toute

l'autorité morale et légale. C'est avec raison qu'un récent décret, renouant cette tradition, institue des corps de troupes coloniales.

C'est une colonie d'une admirable vitalité, pouvons-nous dire en terminant, que celle qui verse tous les ans 20 millions au trésor de la France, qui voit une autre part de ses revenus consommée au loin par les propriétaires du sol, une troisième part, plus grande encore, emportée dans l'Inde par des bandes de travailleurs engagés, et qui résiste néanmoins, la tête haute et ferme, à cette triple cause d'épuisement. Les ouragans, le choléra, le contre-coup des crises européennes, ses propres embarras pécuniaires, sa faiblesse et son isolement, les rigueurs du pacte colonial, l'attristent sans l'ébranler. Joyau de la couronne, elle reçoit et reflète, dans les déserts de l'Océan-Indien, un rayon de la gloire française, car c'est à la France que revient tout l'honneur de la brillante carrière qu'elle a parcourue. Sa valeur ne fut pas même soupçonnée par les Portugais, qui, l'ayant découverte, la dédaignèrent. Les Anglais n'y ont rien fait pendant leur courte occupation de 1810 à 1815. Sauf cet intervalle, le pavillon français y a flotté sans interruption depuis l'avénement de Louis XIV. Effacée au second rang, tant qu'elle fut subordonnée à Madagascar, à Pondichéry ou à Maurice, elle a vu grandir son rôle en ne s'appuyant plus que sur elle-même. Aujourd'hui elle aspire à un nouveau développement de ses destinées; elle veut devenir en quelque sorte métropole à son tour. On comprend mieux ce qu'a de légitime une telle ambition en présence de l'activité nouvelle dont les continens et les îles que baigne l'Océan-Indien peuvent devenir le théâtre, si la voie commerciale de l'Égypte et de Suez reprend un jour son antique importance. Dans cet immense bassin, dont le cadre touche à l'Afrique, à l'Asie et à l'Australie, La Réunion se sent appelée à soutenir l'expansion pacifique de la France, à exercer une haute tutelle sur la régénération de l'Afrique orientale, et particulièrement à prendre en main les rênes d'une colonisation nouvelle. De ses rivages, la pensée de ses habitans plane, avec une préoccupation constante, sur Madagascar, où le vent porte leurs navires. Ils brûlent du désir d'y reprendre l'œuvre interrompue de leurs pères. Dût un jour la grande île, comme une planète puissante qui attire ses satellites, entraîner la petite île dans l'orbite de sa prospérité, les créoles de Bourbon en acceptent le présage, à la condition d'être eux-mêmes les moteurs de l'évolution nouvelle. L'avenir leur donnera-t-il raison? Ce qui suffit pour le moment, c'est que La Réunion ait lieu de s'applaudir de son développement, même dans les limites où il s'accomplit.

JULES DUVAL.

LES

ARMES A FEU

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

II.

L'ARTILLERIE ET LES FUSÉES DE GUERRE.

I.

Toutes les armes de jet qui ont la poudre pour moteur auraient un droit égal à être appelées des *bouches à feu;* mais, d'après un usage constant, ce nom est réservé aux armes d'une forte dimension qu'emploie l'artillerie; il fait opposition à celui d'armes portatives, appliqué à celles qui sont les compagnes inséparables du soldat (1). Il n'existait point autrefois une ligne de démarcation aussi complète entre les armes à feu d'un gros et d'un petit calibre, et la distance qui les sépare maintenant était comblée par de nombreux intermédiaires désignés sous les appellations variées de *couleuvrines, espingoles, ribaudequins,* etc. Il est probable même que c'est de ces calibres moyens, aujourd'hui abandonnés, que nos fusils et nos canons tirent également leur origine. A cette classe du moins appartiennent les plus anciens types parvenus jusqu'à nous, de petits canons vénitiens en fer que l'on croit dater de l'an 1300 environ; ils se rapprochent beaucoup par la forme des *canons à main* employés

(1) Voyez sur *les Armes portatives* la *Revue* du 1er avril.

plus tard, qui étaient alternativement portés sur des charrettes et manœuvrés par un ou plusieurs hommes pendant le combat.

Il ne faudrait pas inférer de cette origine que les armes à feu portatives aient paru les premières sur les champs de bataille. Longtemps au contraire une fabrication défectueuse les laissa dans un état complet d'infériorité relativement aux anciennes armes de jet, dont l'usage était plus sûr et plus rapide, tandis que dès l'abord un boulet lancé par un tube droit eut une justesse très supérieure à celle de toutes les machines de guerre fixes; aussi devait-il venir bien vite à l'esprit de s'en servir dans les siéges. De là des tentatives persistantes pour obtenir une puissance de destruction capable de renverser les maçonneries, tentatives qui amenèrent l'augmentation des calibres. L'état des arts métallurgiques au XIV[e] siècle explique assez pourquoi il n'apparut pendant toute cette période que des essais informes. Les premiers produits de cet art grossier qui soient dignes d'intérêt peuvent se voir encore près de la porte d'entrée du Mont-Saint-Michel. Les *ciceroni* signalent à l'attention des visiteurs attirés par la réputation si légitime de cette célèbre abbaye deux canons abandonnés par les Anglais lors de leur attaque infructueuse en 1483. Ces canons ont près de 2 mètres de longueur totale, possèdent une chambre pour loger la poudre, et une *âme* ou vide intérieur, d'à peu près 25 centimètres pour l'un, et 20 pour l'autre (1). Malgré la rouille qui les a rongées, les formes de ces pièces sont encore très apparentes, et la fabrication témoigne déjà d'un certain progrès. La tradition n'a conservé aucun souvenir des boulets qu'elles devaient lancer; mais à cette époque la fonte, la pierre, le plomb, le cuivre même, s'employaient indifféremment, suivant qu'on en pouvait disposer, et des armes pareilles recevaient des projectiles arrondis, allongés ou de formes variées, sans qu'il y eût de règles à cet égard. La même diversité régnait dans la fabrication des pièces, tantôt fondues à la manière des cloches, tantôt composées de fragmens forgés, rapprochés les uns des autres et renforcés au moyen de cercles et de cordages. De pareilles machines ne pouvaient résister qu'à un petit nombre de coups; encore fallait-il que la poudre n'eût qu'une médiocre énergie. Elles eurent cependant une remarquable influence sur la conduite des guerres; les forteresses orgueilleuses du moyen âge succombèrent toutes devant elles; il fallut abandonner ces tours et ces hautes murailles dont les villes se glorifiaient d'être entourées; l'art de la fortification, qui avait peu changé depuis les temps de la guerre de Troie et des

(1) Ces dimensions nous portent à penser qu'il s'est glissé une erreur d'échelle dans une publication récente sur l'artillerie du capitaine Martin de Brette, qui contient d'ailleurs une fort belle collection de dessins parfaitement exécutés.

remparts de Babylone, dut faire place enfin à une science nouvelle.

Les bouches à feu ne se bornèrent point à agir contre les masses inertes des châteaux-forts; elles marchèrent aussi, dans les campagnes, à la suite des armées, et malgré la difficulté singulière de remuer des masses si lourdes et si peu maniables, elles servirent plus d'une fois à contenir la fougue des chevaliers bardés de fer. Pour plusieurs raisons, l'emploi qu'on en a fait à la bataille de Crécy est contesté, car il s'en fallait beaucoup à cette époque qu'un canon pût suivre tous les mouvemens des troupes; néanmoins ce fait n'est pas hors de toute vraisemblance, puisqu'à Crécy il s'agissait de la défense d'une position. Non-seulement on ignorait l'art tout moderne de proportionner le calibre des pièces à l'usage auquel on les destine, mais un accessoire indispensable du canon, son support, l'affût pour lui donner son véritable nom, était encore dans l'enfance. Il ne faut pas un grand effort d'attention pour s'apercevoir qu'un canon ne saurait être posé sur le sol, dont la moindre inégalité suffirait pour arrêter les projectiles, et que si on l'élève sur des chantiers, l'effet du recul le renversera au premier coup. L'expérience la plus légère démontre la nécessité d'un appareil plus stable, muni de roues pour servir aux transports, sur lequel le canon ne soit pas fixé d'une manière invariable, afin de pouvoir en modifier la direction, si d'aventure elle ne se trouvait pas convenable. Des nombreux systèmes essayés pour obtenir ce résultat, deux seulement se sont conservés jusqu'à nos jours, après avoir subi de nombreuses modifications. La pièce peut être placée sur un tronçon d'arbre, dont une extrémité repose sur le sol, dont l'autre est supportée par un essieu; deux plateaux ou *flasques* la maintiennent latéralement et reçoivent les tourillons : c'est le système dit à flèche, du nom de la pièce principale. La bouche à feu peut encore être encastrée entre deux grandes flasques qui portent directement sur l'essieu et sur le sol, et que des entretoises rendent solidaires; les pièces latérales supportent alors tout l'effort du tir, et l'affût est dit à flasques. Ces deux systèmes ont été successivement préférés l'un à l'autre, suivant les perfectionnemens qu'ils ont reçus; c'est une fastidieuse question de vis et de chevilles, d'écrous et de boulons, mais elle a une grande importance pratique, car de là surtout dépendent la rapidité et la sûreté de l'emploi de l'artillerie.

Lorsque Charles VIII conduisit en Italie cette armée dont la belle ordonnance frappait d'admiration l'esprit observateur de Machiavel, il traînait à sa suite un véritable parc d'artillerie, ce qui n'était arrivé encore à aucun général. On possède peu de renseignemens sur l'organisation de ce matériel, composé surtout de pièces de bronze; on ignore aussi comment était formé l'approvisionnement en muni-

tions, et quels moyens on prit pour lui faire franchir les montagnes par les routes si défectueuses qui existaient alors; mais de cette époque date une ère nouvelle pour l'artillerie, et le canon, depuis ce moment, n'a cessé d'avoir dans la composition des armées une part de plus en plus importante. Son influence, auparavant contestée, est devenue prépondérante; réunie à celle de la mousqueterie, elle a fait succéder la puissance des masses à la valeur individuelle. Bayard a été le dernier des preux, et Bayard lui-même s'était servi du canon.

Depuis quelques années, l'attention s'est reportée sur les efforts faits dans le xv[e] et le xvi[e] siècle pour améliorer l'artillerie. Il est certain qu'ils ne méritent pas tous l'oubli où ils sont tombés. L'extrême activité des inventeurs, leur ignorance complète des lois de la balistique les dépouillaient complétement des préjugés de la routine, et donnent à leurs travaux une originalité qui n'est pas sans valeur, même de nos jours. Plusieurs des innovations attribuées à de savans constructeurs anglais ne sont que l'application d'idées anciennes. Dès cette époque, on avait tout tenté, tout essayé, et au milieu de recherches qui sont restées sans succès, parce qu'elles poursuivaient des résultats impossibles, il se rencontre beaucoup d'inspirations qui pouvaient devenir fécondes, et auxquelles les moyens matériels d'exécution ont seuls fait défaut. Le plus grand malheur de ces temps était de n'avoir ni principes, ni tradition. Un fondeur habile ou heureux obtenait-il un progrès, la trace en était souvent perdue après lui, et dans son propre pays ses successeurs ne profitaient pas toujours de son expérience. La discordance la plus fâcheuse régnait dans toutes les parties du matériel de l'artillerie, non-seulement dans chaque pays, mais encore dans chaque armée. On voyait souvent réunis des canons de tout calibre, de toute longueur, depuis les légers canons à main, souvent rassemblés en faisceau sur une même voiture, jusqu'à des pièces monstrueuses, longues de 6 à 8 mètres, pouvant recevoir des boulets de trois à quatre cents livres, comme Mahomet II en avait pour battre les murs de Constantinople. De telles armes étaient plus redoutables par l'effroi qu'elles inspiraient que par les effets qu'elles pouvaient produire. Il en reste encore dans quelques villes, où on les livre à l'admiration du vulgaire (1); mais on se garde bien d'en faire usage, ce qui ne veut pas

(1) Parmi ces pièces d'une très forte dimension, les plus remarquables sont :

Le Consulaire, canon de vingt-sept centimètres de diamètre intérieur, et du poids de 25,000 kilog., pris à Alger en 1830, et déposé à l'arsenal de Brest. C'est un canon qui intéresse surtout par le souvenir de la mort héroïque d'un religieux français, le père Levacher, supérieur de la mission pour le rachat des captifs, vicaire apostolique à Alger, et chargé en outre des affaires de France. Il consentit à servir d'intermédiaire au dey

dire pourtant que l'on ne reviendra pas, dans quelques circonstances, à des calibres beaucoup plus forts que ceux dont nous nous servons à présent. Quant à la longueur des pièces, elle n'était déterminée par aucune considération positive : on croyait bien seulement, sans en être sûr, qu'à l'augmentation de longueur correspondait une augmentation de portée. Enfin les canons de toute espèce étaient employés sans discernement contre les hommes et contre les murailles; en général, on ne semblait limité dans l'accroissement des calibres que par la dépense et par l'impossibilité des transports.

Gustave-Adolphe, général aussi judicieux que brillant, paraît avoir compris le premier l'importance de la mobilité de l'artillerie et l'avantage que des pièces légères procurent dans une foule de circonstances. Il donna de grands soins à la formation de ses parcs, qu'il augmenta jusqu'à six pièces par mille hommes, proportion rarement atteinte depuis. Étendant ses investigations aux moindres détails, il fit déterminer par l'expérience l'épaisseur la plus faible à donner au métal des bouches à feu, en réduisit la longueur à quinze et même à onze fois le diamètre du projectile, et adopta des calibres fixes de 4, 6 et 12 (1), en fonte ou en bronze. Il fit même fabriquer

auprès de Duquesne lors du bombardement de 1683, et, n'ayant pas réussi dans sa mission, il fut soumis à l'alternative de renier sa religion ou de périr attaché à la bouche de cette pièce.

La grande bombarde de Moscou, fondue en 1535; elle a quatre-vingt-onze centimètres de diamètre intérieur, et pèse 29,000 kilog.

La bombarde d'Agra, fondue sous Akbar-Khan par un ouvrier italien. Elle a cinquante-huit centimètres de diamètre; on en évalue le poids à plus de 40,000 kilog. Elle pourrait lancer des boulets de fonte pleins de 650 kilog. C'est, croyons-nous, la plus forte bouche à feu qui existe, mais il ne paraît pas qu'elle ait jamais servi à la guerre.

Les fameuses pièces des Dardanelles, destinées à interdire l'entrée de ce canal. Étant placées sur des chantiers, elles ne pourraient lancer qu'un seul boulet sur des navires passant dans leur direction. Un projectile aussi considérable, — il aurait de soixante à quatre-vingts centimètres de diamètre, — suffirait cependant, fût-il seul, pour mettre en grand péril le bâtiment qu'il atteindrait. Auprès de chaque canon se trouve une pile de boulets en marbre blanc, parfaitement polis, dont le poids atteint au moins 250 kilogrammes. Malgré une apparence formidable, ces canons, recouverts de sculptures et de versets du Coran, ne constituent guère qu'une défense d'opinion, car l'immobilité les réduit à l'impuissance. Il ne serait peut-être pas impossible cependant d'en obtenir un service plus réel; mais c'est là une chose hors de la portée d'un peuple déchu, et si peu disposé à sortir de l'état d'engourdissement où il se trouve. Il est à remarquer que les Orientaux ont surtout essayé d'accroître les effets de l'artillerie par l'augmentation des calibres, tandis que nous avons recherché la rapidité et la précision du tir. Peut-être les progrès de l'industrie permettront-ils, dans un temps peu éloigné, d'obtenir simultanément tous ces résultats.

(1) On sait que l'on désigne ainsi les canons dont le boulet de fonte pèse 4, 6 ou 12 livres. Dans plusieurs pays d'Allemagne, où les boulets de pierre ont été longtemps en usage, ils servent de type, et les canons sont dits alors du calibre de 12 livres *stein*, pour distinguer cette désignation de celles qu'on emploie ailleurs.

ce que les historiens appellent à tort des canons de cuir : c'étaient des canons de 4 très légers, formés de lames de fer cerclées ou réunies entre elles au moyen de bandes de cuir. Ces canons étaient disséminés dans les régimens d'infanterie, système que l'on a cherché à remettre en usage pendant les dernières campagnes de l'empire. Le roi de Suède n'employa pas seulement des boulets pleins, il se servit aussi, suivant l'occasion, de mitraille et d'obus, projectiles creux remplis d'une quantité de poudre destinée à les faire éclater dans les rangs ennemis. Après avoir augmenté la rapidité des mouvemens, il voulut aussi obtenir celle de la manœuvre; il inventa les cartouches à canon toutes préparées ou gargousses, et parvint à faire tirer à ses fameux canons de cuir jusqu'à deux coups par minute. L'artillerie de campagne avait ainsi atteint un degré de perfection dont elle n'avait jamais approché, et que les contemporains n'estimaient point à sa juste valeur, car après ce grand homme elle déchut sensiblement, et plusieurs des améliorations qui lui étaient dues, celle des gargousses entre autres, furent pour un temps abandonnées.

Pour rencontrer dans l'artillerie un ensemble de progrès un peu considérable, il faut traverser le XVII[e] siècle tout entier et voir ce qu'elle était devenue à la fin du long règne de Louis XIV. Ce roi, qui mettait son orgueil à assurer la prépondérance de la France sur le reste de l'Europe, et dont les armées avaient été commandées par les premiers généraux du siècle, ne pouvait méconnaître l'importance du canon. Il avait beaucoup fait pour constituer l'unité française et rendre uniformes, autant que possible, l'administration et les lois; il est naturel de croire qu'il dut partout donner la même impulsion, poursuivre les mêmes résultats. Les perfectionnemens de l'artillerie cependant avaient d'abord été assez lents à cause de l'ignorance où l'on était de la véritable théorie des effets de la poudre; mais comme la qualité de cet agent était déjà fort améliorée, il fallait aussi veiller avec une attention scrupuleuse à la bonté des pièces. Le bronze fut presque exclusivement adopté : ce métal, à la fois plus cher et moins dur que la fonte, est plus tenace, et les dégradations s'y font avec une régularité et une lenteur qui permettent d'en surveiller la marche. Les pièces de fonte, au contraire, ne décèlent pas toujours l'affaiblissement de leur résistance, ce qui en rend l'usage incertain et dangereux. L'art du fondeur fut porté à un très haut degré entre les mains de véritables artistes, et les pièces de gros calibre des frères Keller, à qui l'on doit aussi les belles statues qui ornent les jardins de Versailles, sont encore au nombre des meilleures que nous possédions. Les calibres de 24, de 16, de 12, de 8 et de 4 furent adoptés, et l'on donna aux canons de

vingt à vingt-quatre calibres de longueur, parfois même davantage pour les plus petits. Le poids variait entre deux cent vingt et trois cents fois celui du boulet. Il existait aussi, mais en fort petit nombre, quelques pièces de 32 et de 48. Remarquons en passant cette anomalie qui rendait les calibres les plus faibles proportionnellement plus lourds, quoiqu'il parût naturel de les employer de préférence pour suivre les armées. Autre complication : à chaque calibre correspondaient trois longueurs différentes de pièces, afin, disait-on alors, de mieux approprier les effets du canon à sa destination. Les affûts étaient très peu maniables, si bien que l'on attelait parfois jusqu'à vingt-cinq forts chevaux à une pièce de 24. Tel qu'il était cependant, cet ensemble attestait de sérieuses études; on en était surtout redevable à l'infatigable persévérance de Louvois et aux travaux des généraux d'artillerie Dumetz et de Vigny. Les projectiles creux étaient déjà fort appréciés, mais d'une fabrication encore très imparfaite, ils se brisaient souvent dans l'âme sous la pression des fortes charges qui étaient en usage. Les éclats pouvaient blesser les canonniers, ou tout au moins ils éraflaient les pièces; pour remédier à cet inconvénient, il fallait raccourcir beaucoup la bouche à feu, et c'était alors l'affût qui souffrait de la violence du recul. On était donc contraint pour les projectiles creux de se borner aux mortiers qui lancent les bombes sous un très grand angle, et dont les effets diffèrent complétement de ceux du tir horizontal (1). Les bombes n'ont qu'une précision très inférieure, mais elles peuvent atteindre un but invisible, et ont pour destination principale d'écraser par leur chute les voûtes et les abris les plus solides. La réaction des mortiers s'exerce moins sur l'affût que sur le sol, ce qui en rend l'emploi très délicat dans la marine; aussi les galiotes à bombes, dont Duquesne se servit contre Gênes et Alger, étaient une innovation très hardie, et présentaient un grand mérite de difficulté vaincue.

On éprouvait dans le principe une certaine perplexité sur les moyens à prendre pour mettre le feu aux projectiles creux au moment même où ils quittent la pièce, et l'on employait pour cela des mèches d'un usage souvent peu commode et peu sûr. Depuis longtemps, ce procédé a été abandonné, et l'on y supplée par une composition fusante renfermée dans un tube de bois ou même de métal, chassé à grands coups de maillet dans l'ouverture ou œil de la bombe. Cette fusée brûle dix, vingt, trente secondes, suivant la distance où l'on a l'intention de la faire parvenir. Quoique l'usage de ces fusées remonte à un siècle environ, il ne manque pas de per-

(1) Les bombes, dont l'idée première remonte fort loin, ont servi pour la première fois au siége de Wachtendonck en 1588. Elles ont été popularisées en France au siége de La Mothe en 1633 par un gentilhomme anglais du nom de Malthus.

sonnes soi-disant bien informées et même d'historiens sérieux qui racontent qu'à tel siége des hommes hardis allaient arracher les mèches des bombes pour les empêcher d'éclater. Or les bombes n'ont point de mèches, et les fusées ne peuvent s'enlever à la main; il faut pour cela un effort très puissant. On peut regarder aussi comme des preuves d'ignorance ces caisses pleines d'eau où l'on a parfois prétendu jeter les bombes sous le prétexte de les éteindre. La composition des fusées, comme la poudre, renferme tous les élémens de sa combustion, et elle brûle sous l'eau tant qu'elle n'est pas pénétrée par l'humidité.

Depuis le règne de Louis XIV, l'artillerie française a toujours joui en Europe d'une prééminence incontestée. Malgré la réserve avec laquelle elle a adopté les innovations, elle a servi de modèle aux nations étrangères, qui se sont presque toutes bornées à la copier servilement. Elle a su joindre à une sage lenteur une persévérance invincible dans la poursuite des progrès. En 1732, un vétéran des armées, Valière, mis à la tête du corps de l'artillerie, fit faire un nouveau pas à l'uniformité du matériel. Il abandonna les calibres au-dessus de 24, et fit décider que toutes les pièces fondues en France seraient désormais d'un seul et même modèle pour chaque calibre, tandis qu'auparavant chaque arsenal avait des principes particuliers. Il diminua un peu la longueur et le poids des canons, et réduisit les charges de poudre au tiers du poids du boulet pour les gros calibres, à la moitié pour les petits, ce qui permettait d'avoir des affûts à la fois plus légers et plus solides. A ce dernier égard néanmoins, la routine prévalut encore, et chaque directeur d'arsenal continua de les fabriquer à sa fantaisie. Les canons du système de Valière, qui diffèrent peu des pièces dessinées par Dumetz, ont de si bonnes proportions que l'on n'y a presque rien changé pour la grosse artillerie, et ils sont à peu près conformes à ceux qui arment encore nos remparts, à ceux qui ont fait tomber les défenses de Sébastopol.

Il n'en est pas de même de l'artillerie de campagne : la pesanteur des pièces et des affûts, la difficulté de les faire mouvoir, causaient toujours d'étranges embarras. On s'en plaignait déjà sous Louis XIV; mais quand le roi de Prusse eut donné l'exemple des marches rapides, des manœuvres imprévues, le mal devint intolérable, et il fallut bien reconnaître que le matériel n'était plus à la hauteur de l'art militaire. Tout en reconnaissant ces défauts, personne n'osait en indiquer le remède. Ce fut un officier français qui eut le courage de l'initiative : Gribeauval, qui avait servi avec honneur pendant la guerre de sept ans, était un homme d'un esprit original, doué d'un jugement droit et d'une volonté inflexible. Il démontra l'inutilité du gros canon dans les batailles, où l'on ne doit agir que contre les

hommes, non contre les obstacles matériels; il raccourcit les petites pièces, dont il fixa le poids à cent cinquante fois celui du projectile; les charges furent également réduites de la moitié au tiers. C'était diminuer l'effet de l'arme, mais ce désavantage était bien compensé par une mobilité plus grande et par un tir plus rapide. Pour obtenir ce résultat, il reprit la gargousse, oubliée depuis Gustave-Adolphe, fit adopter des avant-trains commodes, des essieux en fer pour les roues, imagina le pointage au moyen d'une vis dont on se sert encore et qui donne au tir une grande sûreté; enfin, chose plus importante, il voulut que la fabrication fût identique dans tous les arsenaux, afin qu'une partie quelconque du matériel, venant à se rompre ou à se perdre, pût être remplacée immédiatement par une autre tenue en réserve. Pour diminuer le nombre de ces rechanges, il s'attacha aussi à établir l'uniformité parmi les diverses espèces d'affûts et de voitures. Depuis cette époque, le corps de l'artillerie apporte aux produits qu'il fabrique une attention si minutieuse, que le moindre clou a ses dimensions bien déterminées, et qu'une pièce en bois ou en fer faite dans un de nos arsenaux peut s'appliquer immédiatement et sans ajustage à une voiture ou à un affût venant de l'un quelconque des autres. L'affût à grandes flasques dont Gribeauval a donné le modèle est devenu populaire; il a été représenté sur une foule de dessins et même sur des monumens destinés à rappeler les triomphes de l'armée française. Cet affût a fait toutes les campagnes de la république et de l'empire; il a traversé les mers à la suite de nos soldats, et les bons services qu'il a rendus prouvent à quel point il répondait à tous les besoins. Aussi toutes les nations civilisées l'ont successivement adopté, et la plupart s'en servent encore. On peut dire qu'il a fait le tour du monde.

Les campagnes des dernières années de l'empire amenèrent l'usure et la perte de presque toute notre artillerie, celle de bataille surtout, car une grande partie des canons qui garnissaient nos places fortes ne purent être enlevés par l'ennemi, et c'est là que l'on rencontre aujourd'hui même d'anciennes pièces aux armes du grand roi, mutilées par la colère aveugle des révolutionnaires, mais solides encore, et respectables dans leur vieillesse. Ces restes dispersés ne constituaient plus un ensemble bien coordonné, et avant de les réorganiser, le gouvernement de la restauration voulut s'éclairer sur les améliorations dont l'ancienne artillerie était susceptible. Une commission de généraux de cette arme spéciale, où le général Valée eut une influence prépondérante, étudia toutes les parties du matériel, canons, affûts, voitures, avec le plus grand soin, et fit adopter les modèles aujourd'hui en service.

Le canon de siége de Valière, le canon de campagne de Gribeau-

val, ne furent modifiés que sur des points d'une importance secondaire. Parmi les pièces de campagne, le canon de 4 fut supprimé en raison de son peu d'efficacité, ceux de 8 et de 12 furent conservés à peu près tels quels. Les obusiers, qui avaient été très perfectionnés, furent admis dans une forte proportion; on en porta le nombre dans chaque batterie à la moitié de celui des canons. Ceux de 15 centimètres (1) s'allièrent aux canons de 8, eurent le même affût et à peu près le même poids. Une batterie de six pièces de cette espèce, quatre canons et deux obusiers, fut en principe destinée à marcher avec chaque brigade d'infanterie. Les obusiers de 16 centimètres accompagnèrent les canons de 12 : ils formèrent la réserve. Des obusiers d'un calibre plus puissant, 22 centimètres, furent destinés aux parcs de siége; on leur donna le même affût qu'aux canons de 24. Aujourd'hui, quoique les obusiers aient une longueur assez grande pour assurer la justesse et la portée du tir, les projectiles ne se cassent plus dans l'âme, ce qui est dû à une meilleure fabrication des obus, ainsi qu'à une plus sage répartition des effets de la poudre, obtenue par un plus savant tracé de la bouche à feu et par l'emploi de sabots en bois auxquels les obus sont fixés. On est obligé cependant pour ménager les pièces, et surtout les affûts, de se contenter pour ces projectiles fort lourds (un obus de 16 centimètres pèse près de 11 kilogrammes) d'une charge beaucoup plus faible que celle des canons, ce qui diminue la vitesse et restreint les portées.

Les affûts du nouveau système sont à flèche, pour augmenter le jeu des avant-trains, et pour donner aux pièces un tournant plus court, qui est souvent nécessaire. Une seule roue suffit à tout le matériel de campagne, l'essieu seul diffère dans les batteries de 8 et dans celles de 12; mais l'uniformité a été rétablie autant que possible dans toutes les ferrures et dans les pièces accessoires, afin de faciliter les remplacemens et de diminuer le nombre des rechanges. La mobilité ainsi obtenue est bien plus grande que dans le matériel de Gribeauval, mais la solidité a quelquefois paru inférieure, et les flèches en particulier ne supportent pas toujours très bien le tir des obusiers; il a fallu augmenter un peu les dimensions premières. Une seule roue sert aux deux affûts de 16 et de 24, dont les dispositions sont analogues à celles des affûts de campagne.

A bord des navires de guerre, où la nécessité de ménager l'espace ne permet pas de donner une grande étendue au recul, où la bouche à feu ne s'éloigne que fort peu de sa position ordinaire, la marine se sert d'affûts très massifs, retenus par des cordages ou *bragues*, et dont l'effort s'exerce sur le pont et sur les bordages. Par éco-

(1) On désigne les obusiers et les mortiers par le calibre de l'âme.

nomie d'ailleurs, et pour éviter la sonorité trop grande du bronze, on a préféré les pièces en fonte, auxquelles on donne un poids bien plus considérable, ce qui a aussi l'avantage d'atténuer l'intensité du recul. La bouche à feu n'a besoin d'exécuter que de très petits mouvemens latéraux, car le bâtiment lui-même tourne de manière à se placer dans la direction convenable. Ayant à satisfaire à des conditions tout à fait différentes, l'artillerie de terre et l'artillerie de mer ont poursuivi séparément leurs études, elles se sont habituées à demeurer totalement étrangères l'une à l'autre, au grand dommage de l'état dans bien des circonstances, car ce défaut de concours a exercé souvent une influence fâcheuse sur la recherche de perfectionnemens qu'il eût été mieux de faire en commun.

Les conditions de l'artillerie de terre ne s'éloignent pas toujours autant qu'on pourrait le penser de celles qui sont demandées pour les pièces marines, et malgré le désir d'assurer la plus grande uniformité dans le matériel, il faut reconnaître que les affûts de siége ne peuvent pas seuls satisfaire à toutes les exigences. Ainsi la facilité de locomotion que possède l'affût de siége devient inutile toutes les fois que les bouches à feu n'ont pas de mouvemens à exécuter, et l'on regrette alors certains avantages qu'on lui a sacrifiés. Pour placer une pièce de gros calibre derrière l'épaulement d'une fortification, il faut l'échancrer profondément, y faire ce qu'on appelle une *embrasure*; l'impossibilité de donner à cette ouverture des *joues* trop obliques réduit le champ du tir, et cependant les canonniers voient disparaître une partie du massif qui faisait leur sécurité. Gribeauval avait senti la gravité de ces inconvéniens, et il avait voulu y remédier en divisant l'affût en deux parties : l'une, supérieure et d'une forme particulière, supportait la pièce, dont elle partageait le mouvement de recul; l'autre, inférieure, était une sorte de châssis muni de roues, afin de pouvoir prendre les directions latérales exigées par le pointage; ce châssis était en outre muni de glissières pour diriger la marche de la partie supérieure, qui, on le voit, se trouvait à peu près dans la position de l'affût marin. Par cette ingénieuse division, dont le principe a toujours été conservé, on parvient à élever beaucoup la pièce, à réduire ou même à supprimer l'embrasure, à augmenter par suite le champ de tir; mais, à mesure que la bouche à feu s'élève, le chargement devient plus pénible et plus difficile, et si les canonniers sont d'ordinaire mieux abrités par le parapet, ils sont forcés de se découvrir beaucoup plus pendant une partie de la manœuvre. Bien des efforts ont été tentés en France et à l'étranger pour atténuer ces défauts, mais on n'y peut guère parvenir sans retomber dans ceux que présente l'affût de siége. La difficulté a paru un moment insoluble, et si tel n'est plus l'avis général, on ne peut dis-

convenir qu'elle n'a pas encore reçu de solution pratique complète.

Les mortiers, dont nous n'avons que peu parlé, sont restés dans un état d'infériorité marquée relativement aux autres bouches à feu, et ils sont moins employés à mesure que les obusiers prennent plus d'importance. Le tir des mortiers offre en effet des causes spéciales d'incertitude, dont il ne paraît pas possible de les affranchir. Jusqu'à présent, ces pièces ont eu assez peu de longueur pour que les bombes pussent être placées à la main; il faut donc augmenter beaucoup la quantité de poudre pour allonger la portée, qui ne dépasse pas un millier de mètres avec les charges ordinairement en usage. On a construit, à la vérité, des mortiers de formes particulières, portant à 4,000 mètres et au-delà, afin de répondre à des exigences spéciales; mais il ne paraît pas que les résultats aient été bien satisfaisans. La force d'expansion de la poudre, dans cette bouche à feu, a pour effet d'élever la bombe à une grande hauteur, l'action de la pesanteur ralentit promptement la vitesse de translation, l'anéantit ensuite, et le projectile, parvenu au sommet de sa course, reste un moment incertain entre les deux forces qui le sollicitent; il est pendant quelques instans livré sans défense à toutes les causes perturbatrices, et celles qui proviennent de sa rotation sur lui-même et de la résistance de l'air acquièrent parfois une très grande valeur. Aussi dans les écoles à peine une bombe sur deux mille atteint-elle, à la distance de 500 mètres, le tonneau qui sert de but, et qu'un boulet de gros calibre ne manquerait presque jamais. Cette incertitude du tir est très regrettée par les artilleurs, car les bombes, ayant un très grand poids (il s'élève à 72 kilog. pour la bombe de 32 centimètres), produisent, dans leur chute, des effets d'écrasement redoutables. Il faut qu'une construction ait des voûtes d'un mètre d'épaisseur pour résister, et on admet généralement qu'une seule bombe suffirait pour percer les trois ponts d'un vaisseau de ligne et l'exposer à couler sur place (1).

L'effet que peuvent produire les bombardemens est très controversé. Souvent l'on a essayé de réduire de haute lutte des places fortes par un bombardement, et malgré l'apparence effrayante de ce moyen de destruction, il est resté inefficace quand il s'est trouvé des hommes de tête et d'énergie pour diriger la défense. Peut-être n'en

(1) On a essayé au siége de la citadelle d'Anvers un mortier d'un calibre très supérieur à tous ceux employés jusqu'alors, car il pouvait jeter à 900 mètres des bombes de 500 kilog. Ses effets ont été puissans sans doute, mais ils n'ont pas semblé répondre aux difficultés de la manœuvre et à celles du transport des projectiles. On n'a pu lui faire tirer qu'un petit nombre de coups au siége, — quatre, croyons-nous, — et il s'est brisé peu de temps après dans un tir d'expérience. Les restes de ce mortier-monstre se voient encore à Bruxelles, près de la porte d'entrée du musée d'artillerie.

sera-t-il pas toujours de même à l'avenir, à cause de l'immense quantité de projectiles qu'il est devenu possible de lancer dans un temps très court; mais il y a encore de fortes raisons d'en douter. La résistance de Lille en 1792 est un exemple mémorable, parmi beaucoup d'autres, de l'insuffisance des bombardemens seuls pour faire tomber les villes fortifiées. Le souvenir de ce siége célèbre nous semble même très propre à faire ressortir l'exagération des opinions généralement admises sur les dangers particuliers à ces actes de guerre, à préciser aussi la valeur incendiaire des projectiles creux, que l'on a crue supérieure à celle de tous les autres projectiles, et même irrésistible lorsqu'ils étaient remplis de matières inflammables. Des expériences directes ont prouvé que ni la poudre, ni aucun artifice incendiaire ne possède à un degré éminent, comme on se l'était figuré, le pouvoir de mettre le feu au bois et aux autres parties combustibles de nos habitations (1). A moins de rencontrer des matières très inflammables, telles que du foin, des copeaux de bois sec ou des couvertures en chaume, les obus et les bombes n'allument pas *directement* des incendies. C'est surtout en renversant les maisons et en mettant les foyers qui s'y trouvent en contact avec les débris des planchers et des toitures, qu'ils peuvent occasionner des désastres considérables. Leur qualité de projectiles creux n'est pour rien dans cet effet, le canon le produirait également, et plus rapidement peut-être (2).

Les récits des bombardemens de villes ont rarement été faits par des hommes assez observateurs pour mettre cette vérité en relief; il n'était pas impossible pourtant de la faire ressortir en comparant entre eux certains détails de ces relations. D'autres exemples permettent d'apprécier la puissance particulière aux deux causes d'incendie que nous mettons en regard, la démolition des maisons et l'explosion des obus. Il est sans exemple qu'une ville renversée par un tremblement de terre n'ait pas vu sa ruine achevée par le feu, et là il n'est plus question de poudre ni de bombe.

(1) Il est aisé de reconnaître, par une expérience simple et à la portée de tout le monde, combien une flamme vive, mais passagère, comme celle de la poudre en petite quantité, est peu propre à propager le feu. Il suffit d'enflammer une dizaine de grammes de poudre répandus sur une feuille de papier. Si le papier est en coton, il brûlera en partie, mais sans flamme; s'il est en fil, la combustion ne se produira que si la poudre contient une certaine proportion de poussier; enfin une carte à jouer ou du papier un peu fort demeurera intact malgré la présence du poussier. D'après la résistance qu'offrirait à l'action du feu le papier en rames, on peut croire qu'une douzaine d'obus, éclatant dans la boutique d'un papetier, n'y allumeraient pas d'incendie.

(2) Nous pouvons citer à l'appui de notre opinion celle du général Congreve, qui dit aussi que les projectiles creux ne font d'effet que s'ils sont réunis en grand nombre. Voici ses expressions textuelles : « ... Allowing that the shell does not often set fire, it requires a vast number of them to destroy any great number of houses. »

Le 17 septembre 1854, la flotte anglo-française fit contre Sébastopol une démonstration, restée sans succès pour des motifs qui ne sont pas de notre sujet; en quatre heures de temps, elle vomit cinquante mille projectiles, boulets ou obus, ce qui représente en poudre et en fer un poids de plus d'un million de kilogrammes. Rarement pourra-t-on disposer d'une semblable masse de projectiles dans un temps aussi court. Qu'a-t-on produit cependant sur l'espace si vaste exposé aux coups de la flotte anglo-française? Comme effet de destruction, peu de chose; comme effet incendiaire, absolument rien. C'est le cas ou jamais de répéter que le ministre des finances doit seul trembler à l'idée d'un pareil déploiement de forces. Certes nous sommes loin de nier l'efficacité d'un bombardement, nous voudrions seulement le faire apprécier à sa juste valeur, et nous pensons qu'il n'offre pas les dangers d'une simple canonnade, dont on s'inquiète beaucoup moins. Il est possible, par de sages mesures, telles que l'extinction des foyers dans les maisons, l'éloignement des pailles et autres matières combustibles, surtout par une surveillance exacte, de réduire dans une énorme proportion, d'annuler même les désastres causés par les projectiles creux. Le projectile véritablement incendiaire de l'artillerie moderne est le boulet rouge, à peu près abandonné aujourd'hui à cause du temps très long nécessaire pour l'échauffer et de la difficulté de le faire manœuvrer par les canonniers. Cet abandon ne paraît pas bien justifié, car le boulet rouge est redoutable; la quantité de chaleur qu'il contient est énorme, et il produit des effets assurés. Un seul boulet a obligé en 1815 la ville de Maubeuge à capituler, en réduisant en cendres l'église principale et tous les magasins qu'elle contenait. Les dangers que présente pour les canonniers le tir des boulets rouges sont plus apparens que réels, car les bouchons de foin mouillé qui séparent la charge du boulet offrent une garantie suffisante; mais la vapeur qui sort du canon à flots pressés jette le trouble parmi les servans, et l'on n'obtient aucune précision, s'ils ne sont des soldats sûrs et expérimentés comme il ne s'en rencontre que trop rarement.

II.

Jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, on le voit, il n'y avait jamais eu en aucun pays de système d'artillerie complet et coordonné. Depuis, on a marché d'une manière lente, mais continue, vers la simplification du matériel. En France, depuis la guerre de Crimée, de grands pas ont été faits dans cette voie, et à l'étranger les mêmes principes ont conduit à des améliorations partielles du matériel de Gribeauval, adopté successivement partout et mis en rapport avec les mesures locales. Un progrès important surtout fut réalisé; il con-

sistait à réduire à une seule pièce les deux canons et les deux obusiers en usage dans l'artillerie de campagne. On s'appuyait à la fois pour cela sur des considérations théoriques et sur des faits d'expérience.

Si l'on augmente la vitesse d'un projectile, avons-nous dit, la résistance de l'air s'accroît dans une proportion beaucoup plus rapide. En voici un exemple. Le boulet de 12, avec une charge du tiers de son poids, sort de la bouche à feu animé d'une vitesse qui, si elle restait constante, lui ferait parcourir 490 mètres par seconde; à 50 mètres du canon, cette vitesse n'est plus que de 462 mètres, précisément celle qui aurait été imprimée par une charge du quart du poids du projectile. N'est-il pas avantageux de réduire dans cette proportion la quantité de poudre, ce qui ne supprimerait que les 50 premiers mètres parcourus par le boulet? La portée serait diminuée d'une quantité insignifiante, et outre l'économie qui en résulte (un demi-kilogramme à chaque coup), la pièce n'aurait à supporter qu'un effort beaucoup moindre, ce qui permettrait d'affaiblir l'épaisseur du métal et d'alléger l'affût. Diverses considérations conduisaient à supposer qu'il serait possible de donner aux pièces de 12 ainsi allégées à peu près le poids et les dimensions extérieures des canons de 8. Cela était très important, car en les mettant sur les affûts de ces derniers, on pouvait utiliser un matériel existant et fort considérable. Par une rencontre fortuite, l'âme des canons de 12 a presque exactement 12 centimètres; c'est le calibre d'obusiers fort légers, imaginés pour satisfaire aux exigences de la guerre d'Afrique et construits de manière à être démontés très vite et chargés sur des mulets de bât. Ces obusiers de montagne suivaient les colonnes les plus lestes, mais ils ne pouvaient recevoir qu'une très faible charge, et les obus avaient par suite peu de portée et de justesse. En introduisant ces obus dans une bouche à feu plus résistante, capable de recevoir une plus forte charge, on pouvait espérer qu'ils donneraient de meilleurs résultats. La pièce allégée devenait alors un véritable canon-obusier, envoyant à volonté à l'ennemi des projectiles pleins ou creux, ou même de la mitraille. A l'appui de la transformation proposée, il était possible de citer l'allégement opéré dans quelques bouches à feu des artilleries étrangères. Des expériences furent faites sur une grande échelle dans plusieurs polygones. Le canon-obusier se montra supérieur comme tir à toutes les pièces anciennes, excepté au canon de 12, dont il différait fort peu, et sur lequel il avait l'avantage de la légèreté. L'artillerie ne l'adopta pas cependant sans quelque hésitation, car les tirs des écoles ne donnent souvent qu'une image très imparfaite de ce qui se passe à la guerre. Beaucoup d'officiers regrettaient l'abandon de pièces plus puissantes, telles que le canon de 12 et l'obusier de 16 centi-

mètres, car pour l'obusier de 15 centimètres, il n'avait jamais donné que de médiocres résultats.

La guerre d'Orient devait faire justice de ces craintes : dès les premières affaires, l'artillerie de campagne française prit une supériorité décidée sur celle des Russes. A la bataille de l'Alma, les deux premières pièces qui avaient gravi la hauteur, à la suite du général Bosquet, purent se maintenir quelque temps seules contre plusieurs batteries ennemies. Au centre, deux batteries à cheval, croisant leur feu sur les bataillons russes qui soutenaient les tirailleurs avancés, les détruisirent en quelques minutes, et livrèrent à la troisième division le chemin qu'elle suivit pour enlever la position du *télégraphe*. On sait enfin quelle terrible exécution les canons-obusiers firent un mois plus tard à la sanglante bataille d'Inkerman. Dès lors la cause était décidément jugée, et il ne s'agissait plus que de compléter la transformation de l'artillerie de campagne. Pour ne pas refondre les canons de 8, on essaya de les forer au calibre de 12. Non-seulement l'opération se trouva bonne; mais, par une chance heureuse qui fait bien voir ce qu'il y a encore d'incertitudes dans les questions relatives aux bouches à feu, cette pièce de rencontre est regardée par beaucoup d'officiers comme supérieure à celle que l'on avait déterm née par le calcul.

Tout avantageuse que soit cette réforme, elle paraît cependant devoir s'effacer devant les améliorations plus importantes qui s'exécutent en ce moment, et dont la guerre d'Italie a consacré le succès. Appliquer aux canons le système des rayures, dont l'avantage est si grand pour les carabines, était une idée trop naturelle pour ne pas se présenter tout de suite à l'esprit; mais l'exécution offrait d'immenses difficultés. Si le plomb, métal très mou, se moule sans obstacle sur le fer du fusil, la fonte dont sont faits les gros projectiles ne jouit pas de cette propriété, et dans la pression que ceux-ci exercent sur la bouche à feu, c'est cette dernière qui se dégrade. Faire des boulets en plomb a été proposé, ce n'était pas acceptable; ils coûteraient fort cher, et le peu de dureté du métal les rendrait sans action contre des obstacles résistans. Les procédés employés pour les petites armes ne réussissent donc plus, lorsqu'il s'agit de celles d'un gros calibre, et il faut recourir à d'autres moyens.

Le premier essai dans une voie originale appartient à l'Angleterre (1). On se souvient peut-être de la réputation faite il y a cinq

(1) Nous ne parlons que pour mémoire des expériences faites par le gouvernement prussien pour allonger les portées par l'emploi de boulets dont le centre de gravité ne coïncidait pas avec le centre de figure, parce que ces essais ont eu peu de succès, et que ces projectiles étaient destinés à des canons à âme lisse. Ainsi que la théorie le faisait pressentir, on a reconnu qu'il y avait une légère augmentation de portée lorsque l'hémisphère lourd du boulet était placé en avant ou en haut.

ou six ans aux canons Lancastre, et de la grande portée qu'on avait réussi à leur donner. Comme pour les carabines, ce résultat était dû à la rotation imprimée au projectile. Seulement l'âme, au lieu d'être munie de rayures héliçoïdales, était contournée elle-même, et le boulet, de forme ovoïde, faisait un quart de révolution autour de son petit axe avant de sortir de la bouche à feu. Une telle disposition était une cause grave d'accidens. Le boulet, pressé obliquement, pouvait s'arc-bouter de telle sorte qu'il devînt impossible de le faire entrer ou sortir; c'est ce qui est arrivé : au bout de quelques coups, toutes les pièces envoyées en Crimée éclatèrent ou se trouvèrent hors de service. C'était un résultat peu encourageant, et force fut de revenir aux rayures.

Les efforts tentés en France et en Angleterre ont été depuis lors couronnés de succès, et ils ont conduit à deux solutions principales du problème, sans compter plusieurs modèles, qui n'ont pas paru, jusqu'à présent du moins, offrir des avantages suffisans. L'idée française a surgi la première, et la première aussi elle a été mise à exécution. On la doit au colonel Treuille de Beaulieu, directeur de l'atelier de précision, où se font tous les modèles régulateurs qui servent dans les arsenaux. Sous son habile direction, cet établissement est devenu aussi un centre d'expérimentation sur les perfectionnemens à introduire dans l'artillerie, analogue à ce que l'école de tir est pour les petites armes. Après plusieurs essais, le colonel Treuille de Beaulieu a résolûment adopté les rayures inclinées et régulièrement placées, afin de bien centrer le mouvement de rotation. Trois rayures pourraient suffire à la rigueur; mais ce nombre a été porté à six pour le canon de campagne. Le boulet est allongé, et il a, comme la balle des carabines, la forme ogivo-cylindrique. Quoiqu'il soit creux comme les obus, il pèse, d'après les dimensions fixées, à peu près le double d'un boulet rond de même diamètre, et son épaisseur lui donne toutes les qualités d'un boulet plein. A sa circonférence, il porte des entailles ou mortaises dont la position répond à celle des rayures, et qui servent à fixer des ailettes d'un métal assez doux pour ne pas dégrader la pièce, assez consistant pour ne pas être arraché avant d'avoir dépassé la tranche de la bouche à feu. Le zinc et l'étain satisfont assez bien à ces deux conditions. Ces ailettes, en suivant les rayures, déterminent le boulet à prendre autour de son axe un mouvement de rotation qui le garantit des déviations et des retards que les projectiles ordinaires éprouvent dans leur course. Il a fallu de nombreux essais pour déterminer l'inclinaison des rayures, la forme et la position des ailettes les plus capables de retarder l'usure toujours trop rapide de la bouche à feu. On avait pensé d'aord qu'il suffirait d'une ailette pour chaque rayure, mais le boulet n'a point alors une position assez as-

surée, il peut s'arc-bouter, et l'on a dû admettre deux séries d'ailettes, l'une vers le milieu, l'autre à la partie postérieure du projectile. La suppression assez complète du vent et l'allongement de portée obtenu dans les canons rayés permettent de réduire notablement les charges. Au lieu du tiers ou du quart, elles ne sont plus que le dixième du poids du boulet. La pièce et l'affût, allégés déjà lors de l'adoption du canon-obusier, sont donc susceptibles d'une nouvelle diminution de poids. En même temps, l'augmentation du poids du boulet a conduit à tenter l'emploi de canons répondant à l'ancien calibre de 4, abandonné comme trop peu efficace, ce qui donne des bouches à feu presque lilliputiennes. Beaucoup de ces pièces nouvelles ont servi pendant la campagne d'Italie, la portée et la justesse du tir les ont rendues redoutables à l'ennemi, qui, n'en possédant pas de semblables, était atteint sans avoir les moyens de répondre à leur feu. Quelquefois même les boulets ont été chercher des réserves qui se croyaient parfaitement abritées, et que la distance ne permettait point à nos canonniers d'apercevoir, car une portée de 4,000 mètres n'a pas paru fatiguer les affûts. C'est ainsi qu'à la bataille de Solferino ont été décimées les troupes laissées sur les bords du Mincio à la garde des sacs des combattans. Ces petites pièces sont assez légères pour être traînées par deux chevaux. Au besoin même, s'il se présente un pas difficile à franchir, les servans les enlèvent des affûts et transportent le tout à bras jusqu'au-delà de l'obstacle, manœuvre dont l'utilité s'est fait sentir plusieurs fois pendant la campagne. La mobilité de l'artillerie semble ainsi poussée à ses dernières limites.

La transformation de l'artillerie légère, telle que nous venons de l'exposer, peut aussi être appliquée aux calibres plus forts, et elle permettra sans nul doute de constituer des parcs de siége avec les anciens canons de 12 du matériel de campagne; on peut douter cependant que ces canons de 12 ainsi transformés puissent remplacer ceux de 24, aujourd'hui en usage, avec une supériorité égale à celle du nouveau canon de campagne sur l'ancien. La raison en est simple et frappante. S'il s'agit d'atteindre des hommes, de renverser les obstacles toujours médiocres que rencontre une armée en marche, l'effet du boulet est toujours suffisant, la justesse et la portée sont les principales conditions à remplir, et par conséquent l'obus de 4 kilogrammes de la pièce légère l'emporte sur les boulets de 8 livres de l'ancien canon; mais dans un siége la lutte, de si loin qu'on l'entreprenne, ne devient jamais sérieuse qu'à une courte distance : il faut s'approcher beaucoup pour voir et pour détruire les défenses de la place; alors l'effet se mesure non-seulement par la masse des projectiles, mais surtout, dans quelques circonstances, par la vitesse dont ils sont susceptibles, et qu'il importe de ne pas trop diminuer.

Or les armes rayées n'impriment jamais au boulet une aussi grande vitesse que les armes lisses; il faudra donc peut-être, pour obtenir le même effet, dépenser un plus grand nombre des nouveaux boulets, ce qui pourra compenser en partie l'avantage de se servir de pièces plus légères et plus maniables.

Une circonstance assez singulière se présente dans le tir des bouches à feu rayées. Elles ne doivent jamais être dirigées sur le but même que l'on veut atteindre, mais à droite, et d'une quantité assez forte, si les hélices tournent de ce côté, à gauche, si les hélices tournent à gauche. Cela peut sembler bizarre au premier abord; mais la théorie prévoyait ce résultat, et en avait indiqué la cause. La force retardatrice due à la résistance de l'air agit inégalement sur les deux moitiés du projectile, comme nous avons essayé de l'expliquer en parlant du tir des carabines et de la dérivation des balles : l'action qui en résulte, peu sensible sur des projectiles d'un petit diamètre, devient considérable sur des boulets de calibre. Il faut alors, afin de pouvoir viser, que la ligne de mire ne suive pas l'axe de la bouche à feu, mais lui soit oblique, et le déplacement des crans de mire doit être déterminé pour chaque calibre et pour chaque charge. D'après la théorie, la déviation angulaire doit même varier avec la distance; ainsi il sera possible sans doute, par des observations suivies sur le tir du canon, d'éclaircir quelques points obscurs des lois du mouvement des corps dans l'air, et l'application rendra cette fois à la théorie les secours qu'elle en a reçus.

L'adoption des rayures pour les petites armes avait permis d'accroître les portées dans une forte proportion. Il était naturel d'attendre pour les canons un résultat analogue. L'ancienne artillerie de campagne avait un tir excellent jusqu'à 600 mètres, satisfaisant jusqu'à 1,200, peu certain jusqu'à 1,800. Au-delà, il ne fallait compter que sur le hasard. La justesse du gros canon était un peu plus grande, mais le tir extrême ne devait pas dépasser 2,500 mètres, sous peine de détruire promptement les affûts. Aujourd'hui les pièces légères sont redoutables au-delà de 4,000 mètres, et, plus résistantes, elles auraient un tir d'une grande exactitude à 6 ou 7,000, s'il était possible de distinguer un but à cette distance, où la vue, même aidée d'une lunette, ne saurait que rarement atteindre, dans les plaines surtout. Il semble donc que l'on a obtenu sous ce rapport tout ce que l'on pouvait souhaiter, et même plus; toutefois ces grands avantages ont exigé le sacrifice d'une propriété utile de l'ancienne artillerie : nous voulons parler du ricochet. Cette invention, due à Vauban, consiste à placer le canon sur le prolongement d'un rempart, pour lancer à petite vitesse de gros boulets qui en parcourent toute la longueur par des bonds rasans et multipliés. Le ricochet devient fort difficile avec les boulets sortis d'une pièce

rayée, car sans parler de leur forme, peu avantageuse pour ce genre de tir, ces projectiles perdent, chaque fois qu'ils touchent le sol, une partie de leur mouvement de rotation; la dérivation s'affaiblit d'autant, et ils se rapprochent de la direction de l'axe de la bouche à feu qu'ils avaient abandonnée. Les ricochets n'ont donc plus lieu en ligne droite, mais suivant des directions qui s'infléchissent à chaque bond en s'éloignant du rempart à battre. Peut-être les artilleurs se consoleront-ils de cette perte en se rappelant combien le tir à ricochet était difficile, et avec quel soin scrupuleux il fallait déterminer l'emplacement de la batterie et le prolongement des lignes de la fortification, avec quelle précision il fallait mesurer les distances et les charges de poudre. Depuis Vauban même, le ricochet n'a presque jamais été employé; depuis lors aussi, il faut bien le reconnaître, les siéges, que ce grand homme dirigeait avec une si grande sagacité et une si soigneuse économie de la vie du soldat, sont devenus plus meurtriers, et ses successeurs ont acheté leurs triomphes par une consommation bien plus grande d'hommes et de munitions.

Tous les perfectionnemens que nous venons d'exposer sont surtout avantageux pour l'artillerie de campagne : les pièces fixes, qu'elles aient pour objet la défense d'une place forte ou l'armement d'un navire de guerre, n'en profitent pas au même degré. Le plus grave inconvénient de l'artillerie fixe consiste en effet dans la difficulté de la manœuvre. Il faut à chaque coup reporter la lourde bouche à feu dans la position que le recul lui a fait abandonner; les servans sont obligés de se découvrir en partie pendant le chargement, ce qui rend le service dangereux sur les navires de guerre, dangereux et lent dans les batteries fixes, où l'on n'a pas, comme sur les vaisseaux, la disposition d'un nombreux personnel. D'après l'appréciation la plus ordinaire, un canon de gros calibre placé sur un rempart ou dans une casemate ne peut guère tirer plus d'un coup tous les quarts d'heure. Une telle lenteur n'est pourtant pas nécessairement inhérente aux batteries fixes, et on a souvent cherché à en accélérer le tir par de meilleures dispositions d'affût. On n'avait pourtant pas gagné grand'chose, et, comme il arrive le plus souvent, c'est à un principe nouveau qu'il faut avoir recours pour éviter les inconvéniens des modèles en service. Le chargement par la culasse paraît destiné à servir de base aux perfectionnemens à introduire, et il sera bizarre de le trouver approprié aux canons plus tôt qu'aux fusils. Lorsqu'on ne sera plus forcé de porter le boulet à la bouche du canon, il deviendra possible de diriger le recul sur un plan assez incliné pour ramener la pièce à sa position première sous la seule influence de son poids; les servans, ayant toujours leur poste à l'arrière de la bouche à feu, seront aussi infiniment moins exposés. Très

anciennement déjà, ces faits avaient frappé l'esprit des militaires, et le père Daniel, dans son intéressante *Histoire de la milice française*, mentionne un canon qui devait se charger par la culasse. A cette époque, on ne possédait pas les moyens d'exécution nécessaires pour appliquer cette idée avec quelques chances de succès, et elle était reléguée au nombre des utopies. Depuis une quinzaine d'années, des essais tentés en Piémont par le capitaine Cavalli, en Suède par le baron Wahrendorf et M. Hanström, ont ramené l'attention sur ce point. M. Wahrendorf surtout, riche propriétaire de mines, a cherché à répandre des procédés qui pouvaient à la fois populariser son nom et faciliter l'écoulement des produits de ses usines.

La grande difficulté était d'obtenir une fermeture très complète de la culasse. S'il n'est pas aisé en effet d'empêcher le crachement de la petite quantité de poudre renfermée dans un fusil, ne doit-on pas regarder comme chimérique l'espoir d'interdire tout passage à l'énorme quantité de gaz qui se développe dans une grosse bouche à feu? Dans les canons piémontais et suédois, on a essayé de réunir la culasse à la volée du canon (1), soit par des crochets serrés avec des coins qui l'agrafent à un bourrelet de la volée, soit en introduisant la partie mobile dans une ouverture ovale contre les rebords de laquelle elle est maintenue par des arrêts intérieurs. Quelque choix que l'on fasse entre ces deux procédés, la fermeture est insuffisante et ne résiste point à l'énorme pression de la poudre. Il faut de toute nécessité préserver la culasse de l'action des gaz au moyen d'une pièce transversale, un obturateur, qui traverse la volée de part en part. Voilà donc trois ouvertures à faire dans la partie du canon qui a besoin de la plus grande résistance, trois chances offertes à une déperdition de gaz. L'obturateur, s'il préserve assez bien la culasse, prend à son compte le plus grand effort de la pression; aussi, pour éviter qu'il ne se brise, le fait-on en acier fondu de la meilleure qualité, et malgré cette précaution il ne peut jamais résister qu'à un petit nombre de coups. Cet inconvénient ne serait encore que médiocre, attendu la facilité d'avoir des rechanges pour une pièce aussi peu volumineuse, mais il est à craindre que l'obturateur, venant à se fausser, ne puisse être retiré, ou qu'il ne déforme l'ouverture destinée à lui donner passage. Le mal alors serait irréparable, les fuites de gaz, si faibles qu'elles soient d'abord, s'accroissent avec une désolante rapidité; le tir perd de sa justesse, et devient bientôt dangereux pour les canonniers. Aussi aucun des inventeurs suédois ou piémontais n'est-il parvenu, malgré des qua-

(1) La *volée* d'un canon est la partie de la pièce comprise entre la culasse et la bouche.

lités réelles, à faire passer son système dans la pratique. Il était réservé à un Anglais, M. Armstrong, d'obtenir le premier un tel honneur. Son arme est peu connue encore malgré tout le bruit qui s'est fait à ce propos, et la réputation qu'elle a value à l'auteur. Toutefois des renseignemens assez précis donnent lieu de penser qu'il y a quelque exagération dans les éloges qu'on lui a prodigués, et le gouvernement britannique s'est peut-être un peu trop hâté de fabriquer un grand nombre de canons sur un modèle nouveau dont l'idée première a beaucoup de valeur sans doute, mais qui n'a encore reçu ni la sanction d'une expérience prolongée, ni toutes les améliorations dont il est susceptible.

Plus qu'en toute autre circonstance cependant, il est nécessaire d'étudier avec une attention scrupuleuse la valeur de chacune des dispositions proposées par M. Armstrong, qui a donné librement carrière à son esprit inventif en modifiant tout ce qui avait été adopté par ses prédécesseurs. L'application des rayures aux bouches à feu, en permettant de diminuer les charges, affaiblissait dans la même proportion la pression sur la culasse et augmentait les chances d'obtenir un bon système de fermeture. M. Armstrong a dédaigné ces avantages; en se servant de charges très fortes, il a réussi à envoyer des boulets jusqu'à la distance de neuf mille *yards*, environ 8 kilomètres, on a dit même neuf *milles*, ce qui ferait plus de 14 kilomètres. La grande quantité de poudre employée par lui anime les projectiles d'une force vive très considérable, car, d'après les résultats publiés, un boulet oblong, d'un calibre analogue au 8 français et pesant un peu plus de huit kilogrammes, aurait percé, à 900 mètres, une cible en bois d'orme de trois pieds d'épaisseur, et ne se serait arrêté qu'à 360 mètres au-delà. Un tel résultat n'a rien d'invraisemblable et ne dépasse pas ce qu'il était permis d'attendre. Les anciens canons n'auraient pas été assez solides pour supporter un semblable effort, et il a fallu prendre des dispositions spéciales pour augmenter la résistance des parois. M. Armstrong y est parvenu en substituant au bronze le fer forgé, qui est plus tenace, et qui a la propriété d'absorber une moindre portion de la chaleur développée par la combustion de la poudre. Malgré les progrès récens de l'art de forger les grosses pièces de fer, on n'avait pas cru, en France, pouvoir adopter le modèle de canon en fer proposé, il y a quelques années, par les maîtres de forges d'Audincourt, et qui a figuré à l'exposition générale de 1855. Pour éviter ces difficultés si grandes de fabrication, M. Armstrong compose son canon d'une bande de fer enroulée autour d'un mandrin et soudée sur elle-même, comme le sont les canons à rubans des fusils de chasse: une seconde bande est enroulée en sens inverse sur la première, et la partie postérieure du canon est recouverte de cercles en fer. Les

soudures, qui sont naturellement des parties faibles, se recroisent ainsi, et une explosion est rendue beaucoup plus difficile. La culasse ne se réunit pas à la volée par les mêmes moyens que dans les canons suédois et piémontais : elle est formée d'une forte vis, dont la grosseur dépasse celle de l'âme, qu'elle ferme complétement; comme dans le système Wahrendorf, elle est préservée de l'action directe de la poudre par un obturateur qui traverse complétement une des parois et s'engage seulement dans l'autre. Le nombre des ouvertures de la partie postérieure du canon est donc réduit à deux, et c'est par elles que se fait le chargement. Le boulet affecte la forme cylindro-conique, il est en fonte douce et creux à l'intérieur, comme tous les projectiles nouveaux. La volée du canon, devant résister à de très grands efforts, n'a pas été affaiblie par des rayures profondes, comme dans le système français; les rayures sont nombreuses et petites, trop petites pour recevoir des ailettes : aussi le boulet n'en porte-t-il pas. Il est recouvert d'une lame de plomb, et comme il offre un diamètre un peu supérieur à celui de l'âme, le plomb est contraint de se mouler dans les rayures, de s'y forcer en un mot, comme le font les balles dans les carabines. C'est ainsi que l'on assure le mouvement de rotation destiné à maintenir la régularité de la trajectoire. De même que les nouveaux fusils prussiens, les canons Armstrong n'ont pas de lumière, la charge contient une amorce fulminante dont l'inflammation est déterminée par une tige qui traverse à frottement doux la vis qui sert de culasse.

Cette description succincte fait voir que le système anglais présente une complication toujours fâcheuse dans une arme de guerre, pour laquelle la simplicité est la première condition de la solidité et de la durée du matériel. Non-seulement la soudure des grosses barres qui forment le canon est très difficile à faire, mais les défauts, s'il s'en trouve, ne sont pas apparens, en sorte que rien n'en trahit l'existence. Un inconvénient analogue existe pour les boulets : la couche de plomb recouvre la fonte en totalité, ce qui ne permet pas de vérifier si elle a une épaisseur uniforme et si le projectile est bien centré. Il paraîtrait enfin que l'on n'a pas encore obtenu nne obturation parfaite, et il faut, dit-on, recourir à des dispositions accessoires pour garantir les canonniers du crachement. S'il en est ainsi, on peut prédire une courte durée à ces bouches à feu si coûteuses à forger. Le prix d'un tel canon ne saurait être évalué à moins de 12,000 francs. Quant au danger résultant de la présence d'une amorce fulminante au milieu des gargousses, c'est une disposition qui ne tient pas au système, et on y renoncera probablement, au moins toutes les fois que les canons ou les munitions auront à supporter des transports. Malgré ces critiques, les travaux de M. Armstrong constituent un progrès très sérieux dans l'art de fabriquer les

bouches à feu, et comme les nations civilisées doivent forcément, sous peine de déchoir de leur position, se maintenir au niveau des perfectionnemens obtenus par l'une d'elles, elles suivent toutes la voie qui vient de leur être indiquée, et il est à croire qu'avant peu d'années elles auront des armes perfectionnées, dont la première guerre montrera l'influence sur les opérations militaires. On ne saurait en effet demander au soldat d'affronter le feu de l'ennemi sans lui donner au moins les moyens de riposter.

Déjà l'émulation produite par la découverte de M. Armstrong commence à porter ses fruits. La France cache avec soin des expériences qui ont donné des résultats aussi favorables que ceux obtenus en Angleterre. La Prusse est à la veille d'adopter un système de chargement par la culasse pour les canons de petit calibre, elle espère ainsi accélérer la manœuvre, quoiqu'on ne se rende pas bien compte de l'avantage de ce procédé pour l'artillerie de bataille. En Angleterre même, un fabricant de machines de précision, M. Witworth, a produit des armes qu'il annonce être supérieures à celles de son concurrent : la pièce qui ferme la culasse ne s'enlève pas entièrement, elle est retenue par une charnière, ce qui paraît préférable; il parvient aussi à pousser les rayures dans l'intérieur de l'âme plus loin que ne l'avait fait son devancier, amélioration douteuse, car il peut être mieux de réserver entre la charge et le projectile un certain vide, analogue à celui que le général Paixhans a établi autour de ses charges allongées. Le canon Witworth ne paraît pas atteindre d'aussi grandes portées que celui d'Armstrong. Tous deux présentent des difficultés de fabrication qui ne peuvent être vaincues que par des ouvriers très habiles et au moyen d'un outillage parfait; certaines complications de détail prouvent que les auteurs de ces canons sont plus familiarisés avec les artifices de la mécanique qu'avec les nécessités de la guerre. La variété des procédés que l'on essaie fait bien voir qu'aucun d'eux ne satisfait complétement les inventeurs, et qu'il reste beaucoup à faire pour que les idées nouvelles puissent être régulièrement appliquées par l'artillerie. Mais quelle invention a jamais atteint ce résultat de prime abord? et n'est-ce pas déjà beaucoup d'avoir un tir encore exact dans des conditions d'éloignement auxquelles il y a peu d'années on n'osait pas même penser?

Il ne faudrait pas s'exagérer cependant l'importance des effets que l'on peut obtenir à d'aussi grandes distances que celles où peuvent maintenant parvenir les boulets. Dans l'avenir comme aux temps passés, il faudra toujours établir une distinction capitale entre la portée extrême et la portée utile du canon. L'application du carabinage aux petites armes ne pouvait présenter que des avantages lorsqu'il s'agissait d'étendre le tir exact de 200 mètres à 8 ou 900.

Maintenant que l'on prétend aller jusqu'à 12 ou 1,500, n'y aurait-il aucune réserve à faire? L'imperfection de nos sens ne rendra-t-elle pas tout à fait illusoire la précision que l'on s'efforce d'atteindre? Les mêmes considérations se présentent à l'égard du canon, mais pour des distances bien plus grandes, car la stabilité qui résulte d'un point d'appui sur le sol le met jusqu'à un certain degré à l'abri des causes d'inexactitude qui agissent sur les armes portatives. En dépit pourtant des résultats obtenus dans les polygones, il est difficile d'espérer un tir bien exact à des distances de 6 ou 8,000 mètres. Quels sont donc les objets que l'on pourrait apercevoir d'aussi loin? Et quand même ils deviendraient distincts, serait-il possible d'observer la chute des boulets et de rectifier le tir, si, par suite d'une erreur d'appréciation, les premiers coups ne se trouvaient pas bons?

III.

L'artillerie est maintenant dans une période de transformation, dont les bases semblent arrêtées en ce qui concerne le canon de campagne, tandis qu'il règne encore une assez grande indécision pour le canon de gros calibre. On doit donc se demander où s'arrêteront, dans un avenir prochain, les progrès de l'artillerie; question à laquelle succède aussitôt cette autre : quel changement en résultera-t-il dans le système des guerres?

Quoique l'avenir soit toujours pour nous un livre hermétiquement fermé, il est possible, jusqu'à un certain point, de juger, d'après le passé et le présent, des tendances prochaines d'un art ou d'une science, comme on voudra appeler l'artillerie. Des efforts, nullement dissimulés d'ailleurs, se font partout pour accroître la mobilité et la puissance des armes de guerrre. C'est le but que l'on a poursuivi par l'adoption des rayures et des projectiles allongés, par la réduction des calibres et l'allégement des affûts. M. Armstrong, s'ouvrant une voie nouvelle, a recherché des vitesses excessives, qu'il n'a pu obtenir sans avoir des canons très résistans et très lourds; il a dû revenir aux pièces très longues des anciens temps, au cerclage, tel qu'on l'employait lorsque l'artillerie était encore dans son enfance. C'est le contre-pied des progrès réalisés pour le canon de campagne. A la vérité, les gros calibres ne sont pas soumis aux mêmes conditions, leur rôle est de renverser les obstacles les plus puissans; mais pour en triompher est-il préférable d'augmenter la vitesse ou le volume des projectiles? C'est ce qui n'est pas encore décidé. Un boulet animé d'une grande vitesse est susceptible de produire de grands effets de pénétration; mais la résistance de l'air agit avec une intensité qui sera toujours invincible, et qui semble marquer des bornes étroites à tous les efforts de l'homme pour accroître

les vitesses. Il faut aussi se rendre bien compte de la valeur réelle des effets de pénétration. Une balle tirée de près dans un carreau le perce simplement d'un trou, tandis que de loin elle le fait voler en éclats. De même un boulet à grande vitesse ne fait dans la coque d'un navire qu'une ouverture réduite aussitôt par l'élasticité des fibres à un diamètre moindre que celui du projectile, et un bouchon suffit à l'étancher : s'il arrive plus lentement au contraire, il ne pénètre pas, mais son choc disloque toute la membrure. Sous ce rapport, les grandes vitesses exposent peut-être à des mécomptes dont la recherche de l'augmentation des calibres semble exempte. Les bouches à feu d'une grande dimension, et nous en avons cité plusieurs exemples, ont été employées autrefois; il est donc possible de s'en servir encore en les améliorant au moyen des connaissances plus étendues que nous possédons maintenant. On fait valoir en faveur des projectiles doués d'une grande rapidité qu'un boulet de 15 kilogrammes, animé d'une vitesse de 500 mètres par seconde, possède exactement la même force vive qu'une masse de fonte de 37,500 kilogrammes parcourant seulement 10 mètres par seconde, c'est-à-dire marchant avec la rapidité d'un train express. Cela est vrai; mais qui oserait comparer les effets du choc dans les deux cas? La puissance de destruction d'un boulet, quelle qu'en soit la vitesse, approchera-t-elle jamais de celle d'une locomotive venant à toute vapeur à la rencontre d'un convoi? Tout en reconnaissant l'utilité d'étendre la portée et la justesse du tir jusqu'aux plus extrêmes limites de la vue distincte, il nous semble donc que les officiers anglais n'ont pas envisagé très sainement l'avenir de l'artillerie en s'attachant avec persistance à la recherche de vitesses et de portées exagérées, et en négligeant les avantages plus solides, quoique moins brillans, du tir des très gros projectiles.

Un autre progrès non moins important que l'amélioration des bouches à feu, c'est la célérité des manœuvres, qui, pour les gros calibres, est restée très inférieure à ce qu'elle est dans l'artillerie de campagne : une telle différence ne saurait subsister, et la modification du canon entraînera nécessairement celle du chargement et du pointage. La marine paraît disposée à prendre l'initiative d'innovations à cet égard. De même qu'au moment du combat elle consacre tous ses matelots au service de l'artillerie, elle ne paraît pas éloignée d'approprier aux mêmes fonctions les machines qui se chargent de suppléer à l'action inconstante du vent. Il y a là, selon nous, le germe d'une idée féconde et dont l'application ne doit pas se borner à l'enceinte étroite d'un vaisseau. Ce ne serait pas le premier emprunt fait à l'industrie par l'art militaire, dont le propre est au contraire d'absorber à son profit toutes les forces que l'homme peut créer. On pourra sans doute utiliser pour la guerre ces machines

imaginées à une tout autre intention, les faire servir à manœuvrer les pièces d'un très gros calibre, les employer surtout à perfectionner la fabrication même des armes qui fait presque partie du domaine industriel, et qui jusqu'à ce jour a profité très peu des efforts tentés pour affranchir l'homme des travaux manuels lorsqu'ils n'exigent pas l'intervention de son intelligence.

Sous ce dernier rapport, il faut établir une distinction entre les bouches à feu et les armes portatives. L'art du fondeur, porté à un haut degré par les artistes italiens, a donné de bonne heure à la fabrication des canons une perfection qu'elle n'a pas dépassée depuis. Quiconque a vu fondre une statue ou l'un des grands organes de nos machines sait aussi comment se fait le coulage d'un canon, qu'il soit de bronze ou de fonte. Ce sont les mêmes difficultés pour obtenir l'homogénéité de la matière, pour éviter les scories et pour faire pénétrer le métal dans les moindres interstices. Toutefois on n'a pu encore obtenir une régularité suffisante dans les procédés rapides employés pour la fonte des cloches, en sorte que toutes les bouches à feu sont coulées pleines, et il faut les soumettre, à l'intérieur comme à l'extérieur, à un travail de forage et de burinage très coûteux. Ce travail, toujours exécuté par des machines, ainsi que le tracé des rayures, occasionne une forte augmentation de dépenses, et malgré l'économie qui résulte de la fabrication de pièces d'un type constant, on estime que les canons de fonte reviennent dans l'usine à 50 centimes le kilogramme, et ceux de bronze à 3 francs. Dans ce dernier cas, la valeur du métal compense et au-delà la facilité plus grande du travail. Aussi l'on a souvent cherché à remplacer une matière d'un emploi si onéreux, et dont le peu de dureté rend la dégradation très rapide. L'Angleterre, où la fabrication du fer est si perfectionnée, devait être l'un des premiers pays à en essayer l'usage, et sans nul doute cet exemple sera suivi, car le fer est à la fois plus solide que la fonte et le bronze, et moins cher que ce dernier. En outre, depuis quelques années, plusieurs industriels poursuivent d'une manière sérieuse la production directe de l'acier, que l'on obtenait jusqu'à présent par une transformation du fer ou un affinage assez coûteux de la fonte. Le jour où l'on sera parvenu à obtenir à bas prix des aciers de bonne qualité, ils se substitueront dans une foule de circonstances, pour les armes comme pour les machines, au fer et à la fonte. On en fera les rails de nos voies ferrées et les bouches à feu qui protégeront nos remparts.

Tandis que la fonte des bouches à feu n'était pas dédaignée par des hommes de génie tels que les Keller, le soin de forger les armes portatives était abandonné à de simples ouvriers. Quoique tous les gouvernemens aient, à des degrés divers, retenu pour eux le droit de fabriquer les fusils de guerre, c'est un art qui s'est toujours

ressenti de son origine misérable. On n'a jamais recouru qu'avec répugnance et parcimonie à l'emploi des machines, et aujourd'hui encore la plupart des transformations que doivent subir le bois et le fer pour produire un fusil sont faites à la main. Si l'on consent à se servir de matières de choix pour les armes de luxe, on hésite trop souvent à les appliquer aux armes de guerre, que l'on tient surtout à établir à bas prix. C'est là pourtant un tort grave; hommes et matériel, il faut que tout soit excellent pour être digne de servir à cette œuvre de destruction et pour en affronter les dangers.

Liége est le centre le plus actif de la production des armes sur le continent : cette ville en fournit à toute la terre, et elle dépasse sous ce rapport les plus célèbres villes manufacturières de l'Angleterre. Eh bien! sur deux cent cinquante ou trois cent mille armes à feu qui sortent chaque année de ses ateliers, il ne s'en trouve peut-être pas trente mille qui remplissent toutes les conditions de solidité et de perfection indispensables à une bonne arme de troupe. Nous ôtons peut-être une illusion à beaucoup de nos lecteurs; qu'ils visitent une manufacture d'armes dans un pays quelconque, ils en perdront bien d'autres, ou plutôt ils ne verront pas de manufactures, mais des réunions d'ouvriers occupés isolément à des travaux pour lesquels aucun d'eux n'aide son voisin, où les machines n'interviennent que pour donner un mouvement général à des tours pour quelques opérations d'alésage (1). Il semble vraiment, comme nous le disait un jour un chef d'atelier, que jamais cette fabrication n'ait été dirigée par un homme intelligent. C'est pour cela que toutes les pièces d'un fusil sont faites à la main, contrairement au principe moderne qui ne laisse à la charge de l'homme que ce qu'il est impossible à une machine d'exécuter. Nulle portion de la platine ou des garnitures n'est préparée par ces procédés expéditifs à l'usage des quincailliers, et qui pourtant n'excluent pas une qualité supérieure. Et le canon du fusil, cette pièce la plus simple, mais aussi la plus importante, se doute-t-on du nombre d'opérations qu'elle subit avant de recevoir sa forme définitive? Dix-neuf, dont quelques-unes exigent cinq et six mises au feu! Aussi, pour fabriquer le canon d'un fusil de munition, faut-il prendre un poids de fer de 5 kilog. 350 gr., qui se réduit finalement à 3 kilog. 100 gr. par l'effet de la main-d'œuvre. C'est d'abord une barre de fer carrée qu'un ouvrier chauffe et aplatit à coups de marteau, puis que l'on frappe encore pour la réduire en une lame longue et étroite, plus large et plus épaisse à l'extrémité qui doit former le tonnerre (2). Nouvelles chaudes et nouveaux coups de marteau pour la rouler, la souder, la

(1) On entend par ce mot l'action d'arrondir et de polir la surface intérieure d'un corps sphérique ou cylindrique.

(2) Endroit du fusil où l'on met la charge.

mettre à longueur. Après tant d'efforts, le tube obtenu manque de régularité, et il faut le chauffer pour le redresser et l'égaliser; c'est alors que les forets interviennent pour donner au calibre une exactitude rigoureuse, plus nécessaire encore si l'arme doit être rayée. Puis reviennent les chaudes et les coups de marteau afin de tarauder la culasse, de braser le guidon, de souder la petite masse d'acier où l'on vissera plus tard le grain de lumière, et l'interminable série des polissages aux meules de toute sorte. Jusqu'à présent on a tenté sans succès d'appliquer à la fabrication des canons de fusil, dont l'épaisseur n'est pas uniforme, les procédés qui réussissent pour la préparation des fers creux. Est-ce une condamnation sans appel, et en tout cas ne pourrait-on prendre pour point de départ un tronçon de tôle inégalement épaisse, qui étampée aurait déjà presque la forme définitive? Sans doute ces remarques n'auront pas échappé à l'attention des directeurs de nos établissemens, et entre leurs mains la fabrication des armes reprendra, espérons-le, le rang qu'elle doit tenir parmi les autres industries. Déjà ils ont introduit dans la fabrication des bois de fusil une amélioration importante, dont les ébénistes et les menuisiers pourront faire leur profit, qui trouverait peut-être à s'appliquer dans l'exploitation des forêts des pays tropicaux, où le mouvement de la séve, n'étant jamais arrêté, rend si difficile la conservation des bois abattus. Par la dessiccation à la vapeur, on est parvenu à réduire de trois ans à quelques mois le temps qui doit s'écouler entre la coupe des arbres et la mise en œuvre de leurs troncs, et la coupe elle-même peut être faite en toute saison; mais après ce perfectionnement on retrouve dans tout le reste de la fabrication les procédés les plus vénérables par leur antiquité. Aucune des machines destinées à faire les bois de fusils et qui ont figuré si souvent dans les expositions n'a pu satisfaire jusqu'ici aux épreuves pratiques.

Les armes à feu, sous quelque rapport qu'on les considère, livrent donc un vaste champ à l'initiative humaine. Il reste à réaliser de très grandes améliorations quant aux effets qu'elles peuvent produire, à la rapidité de la manœuvre, au choix des métaux et aux détails mêmes de la fabrication. Depuis vingt années, on a fait plus que dans le siècle entier qui a précédé, et cependant les études sont encore bien loin d'être complètes. Il serait donc téméraire de vouloir préciser toutes les modifications qu'éprouvera le système de guerre aujourd'hui en usage, mais elles pourraient n'être pas si profondes que quelques personnes l'ont supposé. Déjà dans la campagne d'Italie nous avons assisté aux premiers essais de l'usage des armes à grande portée; contre toute prévision, elles n'ont pas rendu la lutte plus meurtrière, elles n'ont pas empêché non plus les troupes de s'aborder corps à corps, chose toujours très rare, et qui est ar-

rivée plus fréquemment dans la dernière guerre que dans beaucoup d'autres. Ne faut-il pas s'attendre cependant à une extension considérable de l'emploi de l'artillerie, et à un usage plus restreint de la cavalerie de ligne? C'est du moins une double tendance qui n'a cessé de se manifester depuis l'invention de la poudre.

Une opinion assez répandue parmi les militaires comme chez les gens du monde, c'est que l'équilibre qui existait autrefois entre l'attaque et la défense des places, rompu déjà par les travaux de Vauban, va se changer en une supériorité de plus en plus marquée en faveur de l'offensive, et qu'il deviendra facile de battre les villes fortifiées d'assez loin pour qu'elles ne puissent trouver aucune protection dans la force de leurs enceintes. Notre conviction est que le contraire arrivera. Déjà nous avons fait quelques réserves au sujet de l'efficacité exagérée que l'on attribue aux projectiles creux; depuis longtemps, l'expérience a démontré que le canon n'a de puissance qu'à la condition d'avoir un tir convergent, et s'il a un obstacle puissant à renverser, il faut qu'il ait une régularité méthodique, comme le tir en brèche (1). Souvent, lorsque l'habileté a fait défaut pour obtenir la reddition d'une ville, on a essayé de profiter d'une supériorité d'artillerie pour la ruiner et pour intimider ses défenseurs. Ce procédé peut réussir contre des fortins, où l'on ne trouve d'abri nulle part; mais toutes les fois qu'on a voulu en faire usage contre des villes importantes, il a tourné à la confusion des généraux qui avaient mis leur confiance dans ces moyens barbares. On a détruit des propriétés privées, appauvri les habitans, mais sans succès, et la dépense la plus forte est toujours restée à la charge des assaillans. Ceux-ci d'ailleurs n'auront pas seuls le bénéfice d'une artillerie plus légère et d'une plus longue portée. Les garnisons, ayant aussi plus de facilités à transporter leur canon, forceront l'ennemi à établir ses camps à une très grande distance pour y trouver le repos, à commencer ses tranchées de très loin, à faire sur une étendue triple ou quadruple les travaux si pénibles et si dangereux de la dernière période d'un siége, et les hommes de service n'y arriveront que fatigués déjà par une longue course. Sans doute la fortification devra se plier à de nouvelles exigences, multiplier les

(1) Les anciens artilleurs battaient irrégulièrement les murs d'escarpe où ils voulaient ouvrir une brèche; il s'ensuivait que les décombres s'amassaient en très grandes quantités au pied du mur, et bientôt les boulets s'enterraient sans produire d'effet. Aussi arrivait-il souvent que l'on ne réussissait pas à rendre la brèche praticable, et il fallait recommencer ailleurs sur nouveaux frais. Maintenant on commence par faire une tranchée horizontale au tiers de la hauteur du mur, ce qui laisse au-dessous l'espace nécessaire à l'amoncellement des décombres qui vont se produire, puis on pratique de bas en haut deux tranchées verticales aux extrémités de la première, pour isoler un grand fragment de mur qui s'écroule sous son propre poids. Pour obtenir ce résultat, il suffit de 100 kil. de boulets et de 50 kil. de poudre par mètre courant de rempart abattu.

abris, soumettre à d'autres conditions le choix des positions à défendre; mais tout compensé, l'extension du tir nous paraît plus favorable que nuisible à la défense. Ce serait là un résultat auquel il faudrait applaudir, car tandis que l'attaque est souvent l'œuvre de la violence, la défense représente presque toujours les intérêts conservateurs, la stabilité, la résistance à d'injustes conquêtes.

IV.

Après avoir montré où en est au XIXe siècle la construction des armes portatives et des bouches à feu, il nous reste à parler des moyens qui s'offrent d'utiliser la force expansive de la poudre sans recourir à l'intervention d'une bouche à feu. Les gaz, en s'échappant à flots pressés du tube qui recélait la poudre, exercent, on le sait, une égale pression sur le boulet qu'ils projettent et sur la pièce d'où ils s'échappent : c'est même ce qui oblige à donner au canon un poids considérable pour en modérer le recul; sans cette précaution, il serait chassé au loin dans l'espace. Si donc la poudre était placée dans un tube léger, ouvert à une extrémité seulement, tant que durerait la fuite du gaz, le tube serait entraîné dans une direction opposée. Tel est le principe du mouvement des fusées de nos feux d'artifice, composées d'une cartouche de carton ou de gros papier remplie de poudre, et d'une baguette directrice. La poudre est réduite pour cet usage en une pâte compacte qui brûle par couches successives, afin d'éviter l'explosion de la cartouche, suite d'une combustion trop vive. La baguette agit à la manière du gouvernail d'un navire, et oblige la fusée à marcher à peu près dans le sens de sa longueur. Cet effet n'est pas très régulier, comme il est facile de le reconnaître, tant à cause de la forme que de la position des baguettes sur le côté de la cartouche, ce qui rend la fusée non symétrique.

Souvent on a dû penser à employer à la guerre des agens de cette sorte, d'une puissance plus considérable, soit pour en faire des armes offensives, soit pour en utiliser les propriétés incendiaires. Les premiers essais sérieux toutefois ne remontent pas au-delà du commencement de ce siècle, et ils sont dus au général anglais Congreve, qui espérait ainsi débarrasser les armées du lourd et encombrant matériel qu'elles traînent à leur suite. Le nom de Congreve a même été à une époque d'engouement attaché aux fusées de guerre dont on racontait avec complaisance les merveilleux exploits; mais il a plus tard chèrement expié cet honneur. Par un sentiment bien naturel, ce général avait réservé à sa patrie les dispositions qu'il jugeait convenable d'adopter pour la confection des fusées de guerre, et comme partout on voulait contrôler les effets qu'il avait obtenus, il

se trouva nombre de gens pour exploiter cette curiosité à leur profit. Ces effets, assuraient-ils, étaient dus à une composition particulière, que Congreve entourait d'un profond mystère, et qu'ils offraient de vendre à beaux deniers à chaque gouvernement. Des recherches consciencieuses ont été faites pour découvrir la valeur de ces allégations, et quoique les résultats n'en aient pas été publiés, il est à peu près avéré qu'ils ne cachent aucun secret, et que la force motrice des fusées est due simplement à de la poudre en galette. Toutes les fusées de guerre sont donc formées des mêmes ingrédiens que les fusées d'artifice, dont elles ne diffèrent que par les dimensions et par le boulet ordinairement creux qu'elles entraînent avec elles. Ce point admis, il restait encore bien des difficultés à vaincre pour donner à ces nouveaux engins une force motrice suffisante, surtout pour rectifier cette marche irrégulière et sinueuse qu'on leur connaît. La force d'impulsion dépend de la quantité de composition brûlée à chaque instant, ou, ce qui revient au même, de l'étendue de la surface enflammée. Pour l'augmenter sans avoir des cartouches de dimensions exagérées, on a dû adopter la forme d'un cylindre creux dont tout l'intérieur brûle à la fois. La combustion successive fait que cette surface va toujours en croissant, et l'augmentation de force motrice qui en résulte s'ajoutant à celle déjà produite, la vitesse de la fusée, faible à son origine, suit une progression rapide. C'est l'inverse de ce qui arrive pour les projectiles ordinaires, et cette circonstance a un résultat fâcheux, car au début de sa course la fusée se trouve exposée sans défense à toutes les influences perturbatrices, et la moindre déviation angulaire survenant alors peut la rejeter dans une direction très divergente après un parcours de quelques centaines de mètres seulement. Pour donner à la baguette une action plus régulière, on la place sur l'axe même de la fusée, non sur le côté comme dans les feux d'artifice, mais elle est reliée à la cartouche par trois branches transversales. Cette cartouche est en forte tôle, solidement soudée pour résister à l'expansion du gaz; elle porte l'obus à sa partie antérieure, position reconnue la plus favorable à la conservation de la vitesse. Il en résulte, quelque soin que l'on prenne pour équilibrer tout l'appareil, que la combustion dérange la position du centre de gravité et fait pencher la fusée en avant, car les obus lancés au moyen des fusées sont aussi lourds que ceux des pièces de bataille, et l'on pourrait même en augmenter le poids sans les empêcher d'atteindre des portées de 4 ou 5,000 mètres.

Le général Congreve avait vu dans la guerre des Indes les natifs faire usage de fusées, et il avait dès lors conçu l'idée d'en augmenter la puissance pour obtenir des effets plus réels que ceux dont il était témoin. Lorsqu'il crut ses expériences assez concluantes, il en

fit part au ministre Pitt, qui ne paraît pas avoir partagé son enthousiasme. Les successeurs de ce grand homme firent un accueil plus favorable à Congreve, et mirent à sa disposition un certain nombre de petits bâtimens avec lesquels il espérait détruire la flottille de Boulogne. Le 8 octobre 1806, dix-huit bateaux, sous la direction du commodore Owen, lancèrent plus de deux cents fusées qui produisirent d'abord une grande surprise. En moins de dix minutes, la ville parut couverte de feu; mais le dégât produit par cette attaque fut peu considérable, et le commodore ne crut pas devoir la renouveler. Cet échec ne découragea pas le général Congreve, ses engins jouèrent un rôle à l'attaque de Copenhague en 1807, à celle de la flotte de Rochefort en 1809, et même à la bataille de Leipzig, où se trouvait un détachement de fuséens anglais. Les partisans de cette arme lui ont conservé leur confiance malgré bien des expériences malheureuses. On répétait sans cesse qu'outre l'effet redoutable de tous les projectiles creux, les fusées de guerre auraient une action spéciale contre la cavalerie en effrayant les chevaux et en mettant le désordre parmi les escadrons, contre l'artillerie en faisant sauter les caissons, contre les villes et les arsenaux en y promenant l'incendie. L'expérience a prouvé qu'il y avait beaucoup à rabattre de ces espérances; les chevaux ne se sont pas plus effarouchés des fusées que des canons et de tous les autres bruits de guerre, et quant aux effets incendiaires, l'incertitude du tir en a beaucoup diminué le danger.

Dans la dernière campagne, les Autrichiens ont consommé un grand nombre de fusées auxquelles l'opinion générale accordait une certaine supériorité; mais l'événement a fait voir qu'ils s'étaient bercés de beaucoup d'illusions, il n'est pas même bien prouvé que ces fameuses *raquettes* aient produit dans nos rangs une seule blessure. C'est que si les fusées sont exposées dans leur trajet aux mêmes causes de déviations que tous les projectiles, ces causes deviennent bien plus efficaces, le corps en mouvement ne possédant qu'un faible poids en comparaison de son volume. Des irrégularités peuvent encore provenir d'une matière fusante imparfaite ou humide, de mille circonstances qui activent la combustion sur une face plus que sur l'autre. L'action perturbatrice contre laquelle on est surtout sans défense, c'est celle de l'air sur la baguette directrice elle-même; la moindre bouffée de vent qui viendra la frapper traitera cette partie légère comme une girouette, et fera tourner la fusée autour de son centre de gravité. Sous l'influence de ces causes si diverses et si soudaines et en dépit des précautions les plus minutieuses, les fusées peuvent prendre des directions tout à fait imprévues; en présence des nombreux accidens qu'elles ont causés, on a pu avec assez de

raison les croire aussi dangereuses pour ceux qui en faisaient usage que pour l'ennemi. Sans conclure à un abandon total, on doit admettre que la grande légèreté des canons rayés rendra assez rares les momens où il sera avantageux de leur préférer les fusées. Il est une circonstance cependant où la forme si accidentée de la trajectoire les a rendues utiles. Les officiers russes qui ont pris part à la laborieuse et pénible défense de Sébastopol rapportent qu'il leur a été très difficile de soustraire les magasins à poudre à l'action de nos fusées. Elles arrivaient dans des directions inattendues, ricochaient contre les murs et les traverses, s'insinuaient souvent ainsi dans les portes les mieux couvertes sans qu'aucune précaution préservât sûrement de leur approche. Les fusées pourront donc avoir une certaine action contre ces forts maçonnés, ces casemates nombreuses qu'affectionnent les Allemands et dont ils se montrent si prodigues dans leurs fortifications; néanmoins l'utilité d'une telle arme sera toujours très restreinte.

Arrivé au terme de ces études, après avoir parcouru le cycle si étendu des moyens que les hommes ont inventés pour s'ôter la vie et anéantir les monumens de leur industrie, nous ne pouvons cacher une impression pénible que nos lecteurs auront partagée peut-être. Comment songer sans regret à la somme d'intelligence et de travail consacrée ainsi à une œuvre de destruction? Comment même ne pas excuser l'ardeur déployée par bien des écrivains pour flétrir la guerre, pour la déclarer impossible et impie entre des nations civilisées? Cependant, puisque les passions des hommes les arment sans cesse les uns contre les autres, puisque leurs convoitises ne peuvent se satisfaire qu'aux dépens de la vie et des biens de leurs semblables, ne doit-on pas encourager les sciences militaires, qui tendent sans cesse à mieux assurer la suprématie de l'intelligence sur la force brutale? Et dans un autre ordre d'idées, en présence de ces aspirations folles vers la richesse, de ces préoccupations du lucre qui dessèchent le cœur et font commettre les actions les plus viles, n'est-il pas bon que l'on ait sans cesse devant les yeux le spectacle de la vie du soldat, de son existence toute de dévouement et de sacrifices? S'il est possible de trouver un dédommagement aux cruelles épreuves de la guerre, c'est sans doute dans les exemples de courage et de désintéressement que donne parfois la guerre, dans ces sentimens d'honneur et de loyauté dont les nations ont toujours un si grand besoin, qu'elles admirent toujours, mais dont souvent elles profitent si peu.

PIERRE DE BUIRE.

LA

POÉSIE HONGROISE

AU XIXE SIÈCLE

I.

SANDOR PETOEFI.

I. *Petoefi's Gedichte, aus dem Ungarischen,* von Fr. Szarvady und Moritz Hartmann. — II. *Dichtungen von Petoefi, aus dem Ungarischen, in eigenen und fremden Ubersetzungen herausgegeben,* von Karl Maria Kertbeny, Leipzig 1858, Berlin 1860.

Un des plus terribles combats de la guerre de Hongrie est celui qui fut livré près de Segesvar, dans la Transylvanie, le 31 juillet 1849. Le dernier acte du drame venait de commencer; pour cette fois, la cause hongroise était perdue. Depuis l'invasion russe au mois de décembre 1848, depuis que le tsar avait habilement semé la désunion entre les chefs polonais et les officiers magyars, Dembinski, jusque-là si souvent vainqueur des Autrichiens, s'épuisait en efforts inutiles. Le général Bem occupait encore la Transylvanie et y déployait jusqu'au prodige les ressources de son audace. Le simple récit de sa vie pendant ces semaines héroïques efface le merveilleux des légendes. Jamais on n'a lutté plus obstinément contre l'impossible. C'est alors qu'on le voit, son armée anéantie, organiser à la hâte quelques régimens et reparaître sur le champ de bataille au moment où l'ennemi le croyait en fuite. Tandis que les Austro-Russes s'avancent toujours du nord au sud, l'intrépide capitaine,

appuyé aux montagnes de la Transylvanie, a juré de garder jusqu'au bout cette forteresse naturelle, le seul théâtre où puisse se prolonger la guerre. Un jour, vers la fin de juillet, il apprend qu'un corps russe, arrivant par la Moldavie, menace de le prendre en flanc; il se jette brusquement sur l'ennemi, le bat, le disperse; puis, rappelé tout à coup par un danger plus grand, il trouve en face de lui deux divisions de l'armée du maréchal Paskiévitch, l'une de dix-huit mille hommes arrêtés par quatre mille Hongrois à Marosvàsàrhély, l'autre de vingt mille hommes sous le commandement du général Lüders. Il n'y avait pas de temps à perdre pour empêcher la jonction de ces deux corps. Bem se porte vers Segesvar avec trois régimens de *honveds*, quelques escadrons de hussards et douze pièces d'artillerie. C'était une de ces troupes improvisées qu'il faisait sortir de terre à force d'activité et d'enthousiasme. Il avait à lutter ici contre un ennemi bien supérieur en nombre, mais il avait pris une position qui, empêchant les Russes de se déployer, favorisait l'impétueux élan des Hongrois. La canonnade commença vers dix heures du matin; on se battit jusqu'à sept heures du soir. Dès le début de l'action, le général russe Séniatin, aide-de-camp du tsar et chef de l'état-major, tomba frappé d'un coup mortel. Pendant longtemps, une poignée de Hongrois servis par une artillerie bien dirigée tint en échec les vingt mille Russes de Lüders. Des deux côtés, l'acharnement était extrême. Les Hongrois défendaient leur indépendance, et, affaiblis déjà par maintes pertes, ils se jetaient sur les étrangers avec la rage du désespoir. Les Russes étaient impatiens de mettre fin à une guerre faite sur un territoire hostile, où chaque paysan était un ennemi, où tout renseignement était un piége. Enfin le nombre l'emporta. Pressé de tous côtés par les Cosaques, le général Bem, après une lutte héroïque, fut percé de coups de lance et laissé pour mort dans un marais. Ce fut le signal de la déroute. Quelques-uns des officiers de son escorte cherchèrent un refuge dans les montagnes voisines; mais à peine échappés à la cavalerie moscovite, un sort terrible les attendait. On sait l'histoire des compagnons de Charlemagne, écrasés dans les gorges des Pyrénées par le duc Lope et ses Vascons. Il y a sur les montagnes qui séparent la Transylvanie de la Valachie des peuplades plus sauvages encore que les Vascons du duc Lope. Du haut des Carpathes, les brigands firent rouler des quartiers de rochers sur les vaincus. Plus d'un brave qui eût mérité de tomber sur le champ de bataille périt obscurément au fond des ravins.

Parmi les officiers hongrois qui s'engagèrent dans les défilés de la Transylvanie, il y avait un jeune homme de vingt-six ans, attaché à l'état-major du général Bem. On l'avait vu, pendant la ba-

taille, porter des ordres de différens côtés et prendre part à la lutte avec une intrépidité chevaleresque. A l'heure de la déroute, il se jeta dans les défilés des Carpathes avec quelques-uns de ses camarades, et depuis ce moment nul ne l'a vu reparaître. Était-il mort? avait-il trouvé un asile loin de sa patrie vaincue? Pouvait-on espérer qu'en des jours plus heureux il sortirait de sa retraite? Le général Bem, percé de coups et jeté dans les marais de la Transylvanie, avait été sauvé comme par miracle; ne devait-on pas compter aussi sur un miracle qui rendrait à la Hongrie un de ses plus dignes enfans? Toutes ces questions ont agité longtemps les esprits. Aujourd'hui même bien des gens attendent encore l'aide-de-camp du général Bem; on ne se résigne pas à croire qu'un tel homme soit perdu pour son pays, et il y a comme une légende mystérieuse qui se forme autour de son nom. Ce n'était pas en effet un soldat ordinaire : c'était une des gloires de la terre des Magyars, c'était un chantre aimé du peuple, le poète national Sándor Petoefi (1).

Petoefi n'a point reparu, mais son image est toujours présente au souvenir des Hongrois. Si son corps sans sépulture a été la proie des bêtes fauves, des mains amies ont recueilli la meilleure part de lui-même. Ses chants, populaires en Hongrie, commencent à se répandre en Europe. Grâce à des traducteurs habiles, les inspirations du vaillant poète ont franchi les rives du Danube et de la Theiss. M. Adolphe Dux, M. Charles Beck, M. Maurice Hartmann, M. Franz Szarvady, M. Ferdinand Freiligrath, ont reproduit avec art soit des fragmens choisis, soit des recueils assez complets de son œuvre. Il faut citer surtout un écrivain hongrois, M. Kertbény, qui s'est donné la tâche d'initier l'Europe aux poétiques trésors de sa patrie. Disciple ou compagnon des hommes qui ont chanté le réveil de l'esprit national, M. Kertbény s'est fait le rapsode de la poésie hongroise. Tantôt établi au centre de l'Allemagne, tantôt errant de ville en ville, il va récitant les vers de ses maîtres. Son langage, disent les Allemands, n'est pas un modèle de correction, il lui échappe des fautes à faire frémir les moins délicats; mais il y a chez lui un dévouement si candide à son œuvre, des efforts si persévérans, une confiance si généreuse, qu'il est impossible de ne pas en être touché. Bon gré, mal gré, il oblige l'Allemagne à l'entendre. Qu'importent les solécismes? Il sent vivement la poésie, l'intrépide rapsode, et s'il réussit à faire passer ce sentiment dans la langue étrangère qu'il est contraint de parler, pourquoi le chicanerait-on sur des fautes de prosodie? Certes, quand M. Maurice Hartmann et M. Ferdinand Freiligrath traduisent les strophes de Petoefi, on re-

(1) *Sándor*, Alexandre.

connaît des hommes qui manient en artistes la langue de Goethe et d'Uhland; ce n'est pas une raison pour dédaigner le chanteur hongrois. Comprimée quelque temps par la difficulté qu'il éprouve, la pensée jaillit parfois de ses lèvres avec un relief inattendu. L'étrangeté même de son style ne nuit pas à l'impression que produit sur nous la littérature magyare. En lisant ces traductions à la fois incorrectes et fidèles, en voyant l'obstination de ce vaillant interprète, qui ne triomphe pas toujours des difficultés, mais que les difficultés n'arrêtent pas, on comprend mieux la situation de la Hongrie, les obstacles qui l'entourent, les efforts qu'elle est obligée de faire pour être appréciée de l'Europe, et l'invincible ardeur qui la soutient. Quoi qu'on ait pu dire en Allemagne sur le style de M. Kertbény, ce sont ces traductions, en définitive, qui ont donné aux poètes hongrois du XIXe siècle une sorte de droit de cité dans les lettres germaniques. Avant lui sans doute, bien des accens de la terre des Magyars avaient retenti à Munich ou à Dresde : avait-on une idée exacte du mouvement littéraire auquel se rapportaient ces strophes? Nullement. Grâce à M. Kertbény, tout un groupe d'écrivains s'est levé aux yeux de l'Europe; voici Michel Vörösmarty, Jean Arany, Jean Garay, bien d'autres encore, tous associés à la révolution morale qui a ranimé chez cette noble race les antiques traditions du sol. Or, entre tous ces poètes que M. Kertbény introduit, bon gré, mal gré, au sein de la littérature européenne, le plus brillant, le plus original, celui qui exprime avec le plus de verve le caractère du peuple hongrois, c'est l'aide-de-camp du général Bem, le soldat disparu dans les défilés de la Transylvanie après la bataille de Segesvar. Le jour où Sándor Petoefi est mort pour la cause nationale, il était célèbre seulement dans son pays; aujourd'hui son nom a pris place dans cette *weltliteratur* inaugurée par Goethe, et il y représente mieux que nul autre l'inspiration des fils d'Arpad.

Y a-t-il donc une littérature hongroise? Jusqu'ici l'histoire n'en parlait guère. Les critiques de nos jours qui ont essayé de faire le tableau de la littérature universelle, les Eichhorn, les Bouterweck, ne consacrent pas une seule page à la Hongrie. Russes, Finnois, Tartares, Ottomans, Perses, Arméniens, Chinois, Hindous, habitans de l'île de Java, tous les peuples du Nord et de l'Orient élèvent la voix tour à tour dans le congrès littéraire présidé par M. Eichhorn; la Hongrie est muette. Goethe, si attentif aux chants des Serbes et des Bohêmes, Goethe, qui a écrit des pages si fines, si nettes, dans les journaux littéraires d'Iéna, sur les poésies populaires de l'Europe orientale, n'a pas su que le Danube des Magyars avait ses poètes comme le Danube des Slaves et des Roumains. Le premier historien qui les ait signalés à l'Europe (je mets à part les philologues qui,

au XVIIe et au XVIIIe siècle, soumettaient la langue hongroise à leurs doctes analyses et la comparaient avec les idiomes asiatiques), le premier qui ait signalé à l'Europe les destinées littéraires de la Hongrie, c'est M. Louis Wachler dans son *Manuel de l'histoire de la Littérature*. Encore M. Wachler se borne-t-il à des indications rapides et bien insuffisantes. Aujourd'hui, grâce aux efforts de M. Kertbény, cette histoire commence à se débrouiller. Nous savons du moins quelle était la situation des lettres hongroises quand Petoefi composa ses premiers vers, nous connaissons ses maîtres, ses émules, ses disciples, et nous pouvons marquer avec précision ce qui fait l'originalité de son talent.

Les témoignages qui nous restent de la primitive poésie des Hongrois ne paraissent pas remonter au-delà du XVIe siècle. Au milieu des guerres du moyen âge, quand les rois de la dynastie d'Arpad luttaient contre les Tartares, quand un petit-neveu de saint Louis, chef d'une dynastie nouvelle, anéantissait enfin ces sauvages, quand les Hunyades refoulaient si vaillamment les Turcs et les rejetaient vers le Bosphore, n'y avait-il pas des chants populaires pour consacrer le nom des héros? Il est difficile de croire que chez un peuple si vif, si chevaleresque, si prompt à sentir et à exprimer ce qu'il sent, les défenseurs de l'Europe contre la barbarie asiatique n'aient pas été célébrés par de naïfs rapsodes. Malheureusement, s'il reste encore quelques traces de ces vieux poèmes, personne n'a songé à les recueillir. Au XVIe siècle seulement, après le désastre de 1526, quand Louis II est vaincu à Mohács et que la Hongrie subit le joug des Turcs, on voit paraître des poètes qui entretiennent par leurs chants l'ardeur du sentiment national. Telle est l'inspiration de Pierre Illosvai lorsqu'il écrit son poème de *Toldi*, si populaire au XVIe siècle, et rajeuni de nos jours par M. Jean Arany. Ce Toldi, espèce de rustre héroïque qui, traité en criminel et forcé de vivre dans les bois, finit par délivrer son pays d'un ennemi implacable, est bien l'image du peuple hongrois pendant l'invasion ottomane. Les malheurs publics d'un côté, de l'autre la culture savante de la cour et des hautes classes, ne tardèrent pas à étouffer ce naïf essor d'une poésie nationale. Sous Mathias Corvin, au XVe siècle, c'était à l'Italie de la renaissance que la Hongrie avait demandé des élémens de civilisation; au XVIe, ce fut l'esprit nouveau de l'Allemagne qui remplaça l'influence italienne. La réforme pénétra de bonne heure chez les Magyars, fonda parmi eux des imprimeries, y institua des écoles; le catholicisme résista de son mieux, et bientôt la milice de saint Ignace parut sur le champ de bataille. Que pouvait devenir, au milieu de ces luttes, une littérature nationale si peu sûre de ses forces? Si la langue des ancêtres se transmettait encore de génération en

génération, leur esprit semblait mort; au XVIIe siècle, au XVIIIe, les classes lettrées imitent la France de Louis XIV, comme elles avaient imité l'Italie de la renaissance et l'Allemagne de Luther. Soumise d'ailleurs depuis trois cents ans à la maison de Habsbourg, la Hongrie n'était plus que l'ombre d'elle-même. Le moment n'était-il pas venu de faire disparaître l'idiome qui lui donnait encore une physionomie distincte au sein de l'Autriche? Joseph II l'essaya au nom de ces chimériques progrès que son âme généreuse a presque toujours si maladroitement poursuivis; il essaya d'effacer cette langue qui ne produisait plus rien, qui n'était plus qu'une relique du passé, un obstacle au mouvement, et ce fut précisément cette tentative de Joseph II qui, réveillant les traditions éteintes, rendit au peuple hongrois toute une littérature.

Le premier représentant poétique de ce retour à l'idiome national fut un jeune officier, Alexandre Kisfaludy, né à Sümeg en 1772. Il appartenait à une des vieilles familles de son pays. Attaché au régiment hongrois qui faisait partie de la garde impériale, il se battit contre nous dans les premières guerres de la révolution, et fait prisonnier à Milan en 1796, il fut conduit en France. On lui assigna pour résidence la ville d'Avignon; ce fut là, sous le ciel de Vaucluse, au milieu des souvenirs de Pétrarque, que le jeune officier de hussards sentit naître en lui la poésie. La langue du pays est plus douce quand on cesse de l'entendre. Cet idiome que le brillant gentilhomme dédaignait peut-être dans les salons de Vienne ou à la cour de l'empereur, il en devina la grâce magique sur la terre de l'exil. En 1797, Kisfaludy retournait en Hongrie, et trois ans après il renonçait à la carrière des armes pour se livrer tout entier à la culture des lettres. Son premier poème, les *Chants d'amour d'Himfy*, parut en 1801. Retiré dans un de ses domaines au bord du lac Balaton, le noble poète ne sortit de sa solitude que pour prendre part à la campagne de 1809; puis, sa dette payée, il rentra dans son manoir, toujours occupé de poèmes, de drames consacrés aux souvenirs nationaux, et s'éteignit en 1844, pleuré par la Hongrie tout entière. Alexandre Kisfaludy n'était pas un de ces génies souverains qui consacrent une littérature; son inspiration était superficielle, sa langue mélodieuse manquait de vigueur et d'élan, mais il avait eu foi dans l'avenir de cet idiome que des talens plus hardis commençaient à manier en maîtres. L'exemple qu'il avait donné suffisait à sa gloire. Son nom d'ailleurs avait jeté un double éclat. A côté de lui, son digne frère, Charles Kisfaludy, plus jeune de dix-huit ans, officier aussi dans les hussards hongrois et mêlé aux guerres de l'Allemagne contre Napoléon, avait essayé de faire pour le théâtre national ce que faisait son aîné pour la poésie épique et lyrique.

Charles Kisfaludy mourut en 1830, âgé seulement de quarante ans; pendant les douze dernières années de sa vie, il avait écrit quarante pièces de théâtre, drames et comédies, qui composent encore aujourd'hui le fond du répertoire sur la scène nationale de Pesth. C'est pour honorer ces deux hommes, et du vivant même de l'aîné, que fut fondée en 1836 la *société Kisfaludy*, espèce d'académie composée de vingt membres qui décerne des prix tous les ans aux meilleurs ouvrages de poésie, et qui a déjà suscité plus d'un talent illustre.

Sous l'inspiration d'Alexandre Kisfaludy, et en même temps que son frère Charles, on avait vu se lever plusieurs poètes qui exprimèrent librement d'autres idées. Les deux Kisfaludy étaient surtout des esprits aristocratiques; pour que cette poésie nouvelle devînt une poésie nationale, il fallait que le peuple et le tiers-état eussent aussi leurs représentans. Michel Csokonai, chanteur joyeux, aurait peut-être donné un poète au peuple de son pays, s'il n'était mort à la fleur de l'âge, victime des désordres de sa vie. Indécis entre la littérature surannée du XVIIIe siècle et les traditions populaires de la Hongrie, il a exprimé à la fois les sentimens les plus divers, faible et insipide quand il vise à une fausse élégance, original et neuf quand il s'inspire de la gaieté rustique. Plusieurs de ses chants sont restés dans la mémoire du peuple des campagnes, et des œuvres plus remarquables à tous les titres ne les ont pas effacés. Daniel Berzsényi, mort en 1836, Franz Kolcsey, mort en 1838, ont été, dans cette première génération de poètes, les représentans de la classe moyenne; Berzsényi, célèbre par quelques belles pièces lyriques, surtout par son *Ode à la Hongrie*, rappelle, dit-on, les accens patriotiques du poète italien Filicaia, et Kölcsey, traducteur d'Homère, a laissé des hymnes et des ballades dont l'histoire littéraire doit tenir compte. L'un imitait l'Italie, l'autre s'inspirait de l'Allemagne; tous les deux appartenaient à la littérature académique bien plus qu'à la poésie vivante. Enfin parut un sérieux artiste, M. Michel Vörösmarty, qui, profitant de ce travail d'un demi-siècle, constitua décidément la poésie hongroise sous une forme à la fois savante et populaire. De l'avis de tous les critiques magyars, Michel Vörösmarty est le premier poète complet dont la Hongrie ait pu s'enorgueillir aux yeux de l'Europe. Ses épopées romantiques autant que ses odes et ses chants, ses longs récits comme ses strophes rapides attestent une inspiration originale servie par un art plein de ressources. On l'a comparé pour la puissance lyrique à M. Victor Hugo, et dans ses grandes compositions, disent ses admirateurs, il égale le Suédois Tegner. Faites la part d'une exagération bien naturelle chez des hommes qui voient naître leur poésie nationale et

qui sont impatiens de lui faire sa place en Europe, il n'en est pas moins certain que Michel Vörösmarty méritait bien le nom de poète. Lorsqu'il mourut à Pesth le 19 novembre 1855, ce fut un deuil national. Plusieurs milliers d'hommes suivirent le convoi funèbre. Tous les représentans de la science et des arts étaient réunis autour de son cercueil. L'auteur du *Roi Sigismond*, de *Cserhalom*, de *la Vallée merveilleuse*, semblait avoir couronné la littérature naissante de son pays; aux grandes voix que notre siècle avait entendues en Angleterre, en Allemagne et en France, il fallait ajouter une voix de plus, disait-on, la voix du poète magyar, Michel Vörösmarty.

Est-ce à dire que Michel Vörösmarty ait exprimé fidèlement tous les caractères de l'esprit hongrois? Ses plus fervens admirateurs ne lui accordaient pas cet éloge. Malgré l'habileté de son art et les richesses de son langage, on lui reprochait de ne pas avoir su s'approprier la qualité principale des enfans de la Hongrie, la passion, l'élan subit, l'éclair de la joie ou de la colère étincelant tout à coup comme l'éclair du sabre dans le combat. Il lui manquait cette flamme légère qui allume les paroles ailées. Lui-même, sincère artiste, il avait le sentiment d'une poésie plus hongroise que la sienne. Un jour, en 1844, Wörösmarty voit entrer chez lui un jeune homme humble et fier à la fois, qui demande à lui dire des vers. En vain le sérieux maître, obsédé souvent par des visites de ce genre, essaie-t-il d'éloigner l'importun ou d'échapper du moins aux menaces d'une lecture faite par l'auteur en personne. Bon gré, mal gré, il fallut se soumettre. Il se soumit donc comme un patient résigné; mais soudain quelle surprise! Dès les premières strophes, son oreille se dresse, son œil brille, un sourire de joie éclaire son visage, et dès que le jeune homme, d'une voix vibrante, a fini sa lecture : « Mon ami, dit le généreux maître, vous êtes le premier poète de la Hongrie. » Ce poète salué et couronné si noblement par son prédécesseur, c'était Sándor Petoefi.

Sándor Petoefi était né dans une pauvre famille d'artisans à Félégyháza, dans la Petite-Koumanie, le 1er janvier 1823. Son père exerçait la profession de boucher. Ce brave homme, bien que réduit à la misère par des circonstances funestes, s'efforça cependant de donner une bonne éducation à son fils. Il était protestant, et les protestans de Hongrie forment une communauté chrétiennement libérale où l'instruction est assurée aux enfans du pauvre. Le jeune Petoefi commença ses études au gymnase évangélique d'Aszod, puis à Szentlörincz, et bientôt au lycée de Schemnitz. C'était, dès l'enfance, une nature plus vive que le salpêtre. Le régime de l'école ne convenait guère à cet esprit indisciplinable : un jour, l'écolier de Schemnitz, impatient de la règle et fou de liberté, saute par-des-

sus les murailles du collége; où ira-t-il? Il a entendu parler de la ville de Pesth et de toutes les belles choses qu'on y admire; c'est vers la capitale de la Hongrie que se dirigera le vagabond. On croit lire ici un chapitre de *Wilhelm Meister :* l'échappé du lycée de Schemnitz n'a que douze ans à peine, et déjà il est passionné comme le héros de Goethe pour toutes les choses du théâtre. Dans ses rêves, il apercevait toujours une toile qui se levait, et derrière cette toile maints personnages brillamment costumés représentant de merveilleuses aventures. Une fois arrivé à Pesth, et sa dernière pièce de monnaie dépensée, le petit vagabond va offrir ses services au directeur du théâtre. N'avait-on pas des rôles d'enfant à lui confier? Si on ne voulait pas l'engager à titre de comédien, il serait volontiers le valet du régisseur ou l'aide du machiniste; il porterait les chaises et les tables sur la scène; il se tiendrait dans la coulisse, prêt à exécuter tous les ordres, et, tout en faisant cette besogne, il apprendrait son métier de comédien. Sa demande est accueillie, et voilà le futur poète national au comble de ses vœux. Son bonheur ne dura pas longtemps; averti de cette audacieuse escapade, le père faisait des recherches qui le mirent bientôt sur la trace du fugitif. Il arrive à Pesth avec son cheval et sa charrette, va droit au théâtre, prend l'enfant par l'oreille, et le ramène au village vertement corrigé.

La mère pleura beaucoup quand elle vit revenir son fils; on dit cependant qu'elle éprouvait une fierté secrète au milieu de ses inquiétudes et de ses larmes. L'excellente femme, émerveillée de cette naïve ardeur chez un esprit si jeune, y voyait l'annonce d'une carrière qui peut-être ne serait pas sans honneur. Le père avait des idées toutes différentes; il voulait que son fils fût un paysan comme lui, et il commençait à se défier de ces études qui avaient tourné la tête de l'enfant. Ces goûts littéraires, cette manie de faire des chansons, tout cet enthousiasme que la mère accueillait avec joie ne lui semblait autre chose qu'un prétexte à vagabondage. Pour punir l'écolier rebelle, il le retint près de lui pendant quelques années, puis enfin, ne pouvant réussir à lui imposer un genre de travaux qui répugnait à tous ses instincts, il se décida à le renvoyer au lycée. Petoefi avait un parent à OEdenburg; c'est dans cette ville et sous la surveillance de ses parens qu'il doit achever ses études. Il part à la fin des vacances de 1839 pour se rendre à son poste. Chemin faisant, une idée subite lui traverse le cerveau; l'amour de la liberté était bien autrement vif dans son cœur que le goût des études régulières. Ira-t-il s'enfermer dans un lycée, lui qui la veille encore montait les chevaux sauvages de ses steppes natales et parcourait dans tous les sens les grands espaces déserts qui s'étendent de la Theiss au Danube? Il a seize ans bientôt, la vie active l'appelle, et il n'a pas besoin d'être emprisonné pour continuer ses études. Il

arrive à OEdenburg, et, au lieu de se diriger vers la demeure de ses parens qui le recommanderont à ses maîtres, il court à la caserne et s'engage dans un régiment de hussards. Il servit deux ans, deux ans de souffrances et d'ennuis de toute espèce; son caractère turbulent lui suscita plus d'une méchante affaire, et sans les consolations de la poésie ces deux années lui eussent paru un siècle. Il chantait déjà toutes les impressions de son cœur; maintes pièces, imprimées dans ses œuvres et devenues populaires, ont été composées par lui pendant ce premier apprentissage de la vie de soldat, et charbonnées d'une main impatiente sur les murailles des corps de garde.

Petoefi n'avait que dix-huit ans lorsqu'il abandonna la carrière des armes. Plus tard, quand la Hongrie se battra pour son indépendance, il saura bien retrouver une épée; en attendant ces grands jours, que ferait-il dans une garnison? Exempté du service pour cause de santé, il va mener une existence inquiète, vagabonde, une vie de déceptions supportées joyeusement, qui ne sera pas inutile à l'éducation complète de son esprit. Le voici d'abord étudiant, puis bientôt comédien. Il réalise enfin le rêve de sa jeunesse et s'en va de ville en ville avec une bande d'artistes nomades, jouant les œuvres de Shakspeare traduites en hongrois ou les essais dramatiques de Charles Kisfaludy. D'après le témoignage de ses compagnons et de tous ceux qui l'ont entendu, c'était un acteur des plus médiocres. Pendant toute l'année 1842, il parcourut ainsi une grande partie de la Hongrie sans faire le moindre progrès dans cet art dont il était affolé. En même temps, il écrivait des vers et les publiait dans les recueils littéraires. Il commençait à vivre de sa plume; des écrivains, journalistes ou romanciers, lui tendaient une main amie et l'attiraient à eux. Un littérateur assez distingué, M. Ignace Nagy, qui faisait paraître une collection de romans traduits de l'étranger, chargea Petoefi de lui traduire un roman anglais, *Robin Hood*, de M. James, et une nouvelle française, *la Femme de quarante ans*, de M. Charles de Bernard. Il avait employé à ces travaux les premiers mois de l'année 1843, quand il fut pris d'un irrésistible désir de remonter sur la scène. Il quitte ses amis de Pesth et va jouer sur le théâtre de Debreczin un rôle très secondaire du *Marchand de Venise*. On le siffle, que lui importe? il est persuadé que sa vocation est là et il s'y obstine avec un entêtement passionné. En vain ses camarades du théâtre de Debreczin refusent-ils de l'enrôler avec eux; tous ces avertissemens sont inutiles. Il rassemble quelques-uns de ses compagnons qui n'ont pas mieux réussi devant le public, et, protestant ainsi contre les spectateurs, il forme une petite troupe de comédiens ambulans qui ne lui disputeront pas les premiers rôles. Quelques mois après, il revenait à Debreczin malade, misérable et plus déguenillé que le dernier des bohémiens.

Des jours meilleurs allaient se lever pour lui. Tandis que les spectateurs sifflaient le comédien ridicule, les chansons du poète, sous un nom supposé, faisaient leur chemin d'un bout de la Hongrie à l'autre. Petoefi comprit enfin sa destinée. Encouragé par la réputation naissante de ses vers, il n'hésite plus à s'en déclarer l'auteur, et, retournant à Pesth pour la quatrième fois, il s'y consacre désormais aux œuvres de la poésie. C'est à cette époque, au printemps de l'année 1844, qu'il fut accueilli par l'illustre écrivain Michel Vörösmarty comme un jeune maître devant lequel devaient s'incliner les anciens. Un autre écrivain, un noble vieillard dévoué aux lettres nationales et patron empressé de quiconque les honorait, M. Paul Széméré, fut aussi dès le premier jour parmi les protecteurs du poète. Le *Cercle national*, société politique et littéraire où se déployait sans bruit un libéral esprit de renaissance hongroise, lui vota, sur la proposition de Vörösmarty, de solennels encouragemens. Ce jeune homme de vingt et un ans, qui, la veille encore, s'ignorant lui-même, s'exposait à être sifflé sur de vulgaires tréteaux, passait tout à coup au rang de poète consacré, et c'était une société nationale qui se chargeait de publier ses vers.

Ce premier recueil, intitulé simplement *Poésies de Petoefi Sándor* (1), parut à Ofen en 1844. Les pièces qu'il renferme se rapportent aux trois années précédentes. Toutes les émotions que le poète a ressenties pendant son existence vagabonde, ses cris de joie ou de douleur, ses juvéniles ardeurs entremêlées de défaillances mélancoliques, ses courses à travers le pays, ses longues rêveries dans les tavernes, les remarques bouffonnes ou attendries que lui inspire le spectacle du monde, voilà le sujet de ses chants. Certes il n'y a point là d'éclatantes occasions pour l'essor de la pensée lyrique; Petoefi ne chante pas encore la patrie et la liberté. D'où vient donc que ce tableau de la vie d'un bohémien a si vivement saisi les imaginations? D'où vient que ce coureur d'aventures, cet échappé de la caserne, ce comédien sifflé, est accepté par tous dès ses premières confidences et salué comme le chantre national? Deux choses peuvent expliquer ce succès extraordinaire. Bohémien ou non, c'était bien la Hongrie que peignait Sándor Petoefi, et il le faisait dans une langue simple et mâle, familière et vibrante, qui jamais n'avait résonné ainsi aux oreilles des Hongrois. Rien de convenu, rien d'académique, comme chez les laborieux artistes qui l'avaient précédé. Servi par son instinct, le naïf chanteur avait retrouvé les accens perdus de la poésie primitive. Soit qu'il chantât ses amours, soit qu'il célébrât le vin de Hongrie avec ses compagnons attablés, toujours quelque chose de viril relevait chez lui la vulgarité du sujet.

(1) Les Hongrois ont coutume de placer le nom de baptême après le nom de famille.

Tantôt c'est un regard qui le trouble, tantôt c'est le démon de la taverne qui lui met le feu au cerveau; jamais pourtant la mélancolie énervée, jamais non plus la fiévreuse débauche n'auront place dans ses vers. Bien qu'il sente avec une vivacité extrême, il se possède en homme. Ne le prenez pas au mot, quand il parle de son dégoût de la vie, de son désir de la mort; ce cri subit que la passion lui arrache, un instant après il l'a déjà oublié. Dans une courte pièce intitulée *le Premier Rôle,* et qui rappelle les épigrammes de Goethe, les quatrains d'Henri Heine, il disait à dix-neuf ans :

« Je devins comédien, et je jouai mon premier rôle; dès mon entrée en scène, j'avais à rire aux éclats.

« J'ai essayé de rire cordialement sur la scène; le destin, je le savais déjà, me réservait pour l'avenir assez d'occasions de pleurer. »

Sunt lacrymæ rerum, il le sait dès le premier jour; mais il sait aussi que la vie a ses joies et ses devoirs, il sait que la patrie est belle et que la liberté est sainte. Qu'il chante donc avec fougue tantôt la gaieté insouciante, tantôt l'amertume de ses premières amours; un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, où il exprimera plus vivement encore des sentimens plus purs, le bonheur du foyer, l'ivresse de la lune de miel et les transports du père devant le berceau de son enfant. Rapprochées des recueils qui vont se succéder si vite, les pièces ardentes du premier livre acquièrent un intérêt singulier. Un jour il s'écrie dans sa gaieté folle : « Il pleut, il pleut, il pleut des baisers! Et au milieu de cette pluie, quels éclairs! Ce sont tes yeux, ma bien-aimée, qui étincellent dans l'ombre. Pluie, éclairs, ce n'est pas tout; voici l'orage qui éclate, voici le tonnerre qui gronde... Adieu, il faut se sauver, ma colombe, j'entends la voix de ton père. » Une autre fois il apostrophe son cheval : « Allons, laisse-toi seller, encore une course, je dois être ce soir auprès de mon amoureuse. J'ai le pied à l'étrier, et déjà mon âme a pris les devans. Vois cet oiseau sur nos têtes, il passe, il a passé... Comme il est loin déjà! Lui aussi, il va là-bas, au loin, retrouver sa compagne. Vite, au galop, dépasse-le, mon cheval; il n'aime pas sa bien-aimée plus que je n'aime la mienne. » Malgré le galop de son cheval, je crains que Petoefi ne soit arrivé trop tard, car je lis dans le même recueil :

« Dans le village, le long des rues, chants et violon m'accompagnent. D'une main j'agite ma bouteille pleine, et je danse comme un fou derrière le musicien.

« Joue-moi un air triste, bohémien, afin que je puisse pleurer toutes mes larmes; mais quand nous serons là-bas sous cette petite fenêtre, aussitôt entonne une chanson joyeuse.

« C'est là que demeure ma chère étoile, l'étoile qui brille de si loin à mes yeux! Elle veut se tenir cachée pour moi, et c'est aux autres seulement qu'elle se montre.

« Bohémien, voici la fenêtre. Joue-moi ton air le plus gai. Qu'elle n'apprenne jamais, la perfide, combien je souffre à cause d'elle ! »

Ces orages et ces douleurs des affections illégitimes remplissent une grande partie du recueil de 1844. Il était clair cependant que le poète ne s'y absorbait pas tout entier. A la rapidité de ses strophes, à l'accent énergique de son langage, on voyait que son âme pouvait rendre d'autres sons. Un noble esprit a flagellé récemment les chantres de la volupté, comme autrefois, en face du mouvement de la pléiade, Jacques de Thou et Régnier de La Planche condamnaient les poètes de Diane de Poitiers et dénonçaient leur influence corruptrice. On ne peut pas faire à Petoefi les reproches que M. Victor de Laprade adresse aux efféminés de notre temps :

Tu n'as rien entendu dans l'immense nature;
Dieu ne te disait rien dans ta propre torture,
Et le tressaillement des peuples agités
Ne secoua jamais tes lourdes voluptés!

il n'y a rien de lourd, rien d'étouffant pour l'esprit, même dans les voluptés coupables qui inspirent trop souvent le poète hongrois. Son cœur veille, son esprit se défend. Au milieu des défaillances morales, il garde toujours un goût de la vie active qui éclate dans un cri, dans une image, dans un subit élan d'inspiration lyrique. Un tel homme, on le sent bien, peut choquer çà et là les esprits délicats; jamais il n'exercera une influence énervante. Voyez-le aussi pendant les orgies de la taverne; à l'heure même où sa raison succombe, il a encore des paroles viriles. « Quelle nuit! s'écrie-t-il. Sur cette table autour de laquelle nous étions assis, ce fut une seconde bataille de Mohács : le vin représentait les Turcs; mes camarades et moi, nous étions les Hongrois. Morbleu! nous nous sommes bien battus, surtout au moment où le roi, — c'est l'intelligence que je veux dire, — a été désarçonné par l'ennemi. Ah! comme nous buvions à longs traits! Veuille le destin nous réserver des jours aussi longs que nos longues rasades, et nous pourrons encore voir une époque de bonheur dans le triste pays des Magyars. » Ce souvenir de la patrie, ce ressentiment des publiques infortunes à travers les fumées de l'ivresse est un trait distinctif des premiers chants du poète. Quels que soient le sujet qui l'amuse et la débauche où il s'oublie, l'esprit hongrois est toujours là. Soyez sûrs que ces chansons de cabaret n'auraient pas enthousiasmé dès le premier jour toute la nation magyare, s'il n'avait été question ici que de l'amour ou du vin. Derrière l'étudiant amoureux et le comédien aviné, j'aperçois le Hongrois qui ne se connaît point encore lui-même. Ses compatriotes du moins le devinèrent au premier signe. Son esprit, sa verve, son ardeur belliqueuse, l'agilité de ce chanteur nomade, toujours prêt à

monter à cheval et à se lancer au galop, voilà ce qui avait frappé tout d'abord chez ce poète de taverne. Il pouvait déjà dire, en publiant son premier travail, ce qu'il dira plus tard, aux applaudissemens de son pays :

« Mon Pégase n'est pas un cheval anglais, avec des jambes en échasses et une poitrine grêle; ce n'est pas non plus une bête allemande, épaisse, énorme, à larges épaules, un lourdaud, une espèce d'ours, aux allures pesantes.

« Mon Pégase est un poulain hongrois, un vaillant poulain, pur sang de Hongrie, et soigneusement étrillé, si bien que le soleil aime à faire jouer les reflets de ses rayons sur sa robe de soie lisse.

« Il n'a pas grandi à l'écurie, il n'a pas été à l'école comme un cheval de qualité; il est né en plein air, je l'ai pris sur le sable chauve et nu de la Petite-Koumanie.

« Je ne l'ai pas chargé d'une selle, une natte d'osier me suffit pour me tenir à cheval; dès que j'y suis, le voilà qui s'élance et qui vole. Il est parent de l'éclair, mon cheval aux lueurs fauves.

« Il aime surtout à me conduire dans la *Puszta* (1). Cette libre lande est son pays natal; quand je le dirige de ce côté, il se cabre de joie, et frappe du pied la terre, et pousse des hennissemens.

« Dans les villages, je m'arrête devant maintes maisons où sont assises des jeunes filles semblables à un essaim d'abeilles; je demande à la plus belle de me donner une fleur, et je repars aussi rapide que le vent.

« Aussi rapide que le vent, mon coursier m'emporte, et un seul mot me suffit pour qu'il m'entraîne au-delà du monde. L'écume flotte à sa bouche, tout son corps fume. Ce n'est pas signe de lassitude et de découragement, c'est le feu de son ardeur toujours prête.

« Jamais encore mon Pégase ne s'est senti fatigué, et si cela lui arrive un jour, je n'en serai pas satisfait, car il est encore bien long, le chemin que j'ai à parcourir sur la terre; elles sont bien loin là-bas, les bornes de mes désirs.

« En avant, mon coursier, en avant, mon doux cheval! Franchis rochers et ravins. Si un adversaire nous barre la route, passe-lui sur le corps, et toujours en avant!

A partir de la publication de ce premier recueil, Petoefi déploie une verve intarissable. Pendant les années 1845 et 1846, poèmes et strophes s'échappent à l'envi de ses lèvres mélodieuses. Tantôt ce sont des récits, de longs récits ou comiques ou poétiques, de petites épopées qu'il emprunte soit aux mœurs de la Hongrie moderne, soit aux traditions légendaires. Tels sont : *le Marteau du Village*, *Un Rêve magique*, *Salgó*, *la Malédiction de l'Amour*, *Szilay Pista*, *Maria Széchi*, et surtout *le Héros János*, véritable chef-d'œuvre de grâce, de passion, rêve héroïque et tendre raconté avec un demi-

(1) C'est le nom que les Hongrois donnent aux landes immenses de leur pays, à ce vaste désert plein de marais qui s'étend entre la Theiss et le Danube.

sourire. L'érudition de nos jours a retrouvé ces poèmes du moyen âge où le trouvère, pour exprimer les instincts aventureux de son temps et de son pays, jetait pêle-mêle maintes choses extraordinaires : expéditions fabuleuses, voyages rapides du nord au sud, de l'ouest à l'est, royaumes conquis d'un coup d'estoc et de taille, merveilleuses prouesses accomplies en courant. *Le Héros János* est une de ces *chansons de gestes* où éclatent naïvement, comme chez nos vieux trouvères, et toutefois avec un sentiment très moderne, les désirs secrets de l'inspiration hongroise.

Un jeune paysan, le candide et amoureux János, garde les troupeaux de son maître sur le penchant de la montagne; non loin de là, Iluska la blonde, à genoux au bord du ruisseau, lave de la toile dans l'eau courante. János et Iluska se sont rencontrés en ce lieu plus d'une fois, et le plaisir que trouve János à regarder les blonds cheveux d'Iluska, Iluska le ressent aussi à écouter la voix émue de János. Que devient le travail pendant ces causeries sans fin? La fermière est impitoyable; la jeune fille aura bientôt à rendre compte de l'ouvrage oublié et des instans perdus. C'est bien pis pour János : le loup a mangé ses moutons, et le voilà chassé par son maître. Dès que la nuit est tombée, János retourne au village : il va frapper doucement sous la fenêtre d'Iluska, il prend sa flûte et joue sa mélodie la plus triste, une mélodie si triste, si navrante que les astres de la nuit en ont pleuré. Toutes ces gouttes d'eau qui brillaient sur les buissons du chemin, ce n'était pas la rosée, dit le poète, c'étaient les larmes des étoiles. Iluska dormait; aux accens plaintifs de la flûte bien connue, elle se lève et aperçoit par la fenêtre la pâle figure de son amant. « Qu'est-il arrivé, János? Pourquoi es-tu si pâle? » János lui conte son malheur, et il ajoute : « Iluska, il faut nous quitter; je vais courir le monde. Ne te marie pas, ma chère Iluska, reste-moi fidèle, je reviendrai avec un trésor. — Hélas! dit la jeune fille, puisqu'il le faut, séparons-nous. Que Dieu te conduise, ami, et pense à moi, qui t'attendrai toujours! » Il part, les yeux pleins de larmes et plus désolé qu'on ne pourrait le dire; il va, il va sans savoir où, il marche toute la nuit, et il trouve sa cape de laine bien pesante sur ses épaules. Il ne se doute pas, le pauvre János, que c'est son cœur, son cœur gonflé de tristesse, qui lui pèse si lourdement.

« Quand le soleil se leva et renvoya la lune en son domaine, János aperçut la *Puszta* tout autour de lui comme une mer. Du levant à l'occident s'étendait devant ses yeux la lande uniforme et sans fin.

« Pas une plante, pas un arbre, pas un buisson ne s'offrait à la vue. Sur le gazon, à fleur de terre, étincelaient des gouttes de rosée. A gauche du soleil levant flamboyait un lac avec sa rouge écume, bordé de lentilles vertes comme des émeraudes.

« Au bord du lac, au milieu des lentilles, un héron était debout, cherchant sa nourriture et faisant son repas. Des oiseaux pêcheurs volaient au-dessus des eaux et rapidement en effleuraient la surface; on les voyait, déployant leurs grandes ailes, tantôt s'élever dans les airs, tantôt s'abaisser vers les ondes.

« János continua sa route sans se reposer, toujours suivi de son ombre noire et de sa sombre pensée. Le soleil eut beau verser ses splendeurs sur la *Puszta*, la nuit, la profonde nuit était toujours dans le cœur de János. »

Le peintre de la nature hongroise, celui qui consacrera bientôt tant de pages originales aux steppes de son pays, aux landes de la Theiss et du Danube, se révèle déjà dans ce tableau. Le domaine de Petoefi, c'est la *Puszta*, l'immense et poétique solitude qu'il a parcourue si souvent emporté au galop de son cheval; mais ici ce n'est pas la terre de Hongrie, c'est l'imagination hongroise que veut peindre l'auteur du *Héros János*. Toute cette naïve histoire de village, la fuite du jeune paysan, sa course désolée à travers les landes solitaires, ce n'est que l'introduction du poème. Après l'églogue, voici le récit épique; après les scènes pastorales, les aventures de guerre et de chevalerie magyare. János rencontre des soldats, et s'enrôle dans leur régiment. Un Magyar sait toujours monter à cheval; le jeune pâtre est bientôt au premier rang parmi les hussards de Mathias Corvin. Qu'il a bonne mine avec son pantalon rouge, sa veste flottante et son sabre qui brille au soleil! L'armée des Magyars, où notre héros s'est engagé, est en marche pour une expédition importante; elle va porter secours au roi des Français, menacé par les Turcs. Long et difficile est le voyage : il faut traverser la Tartarie, le pays des Sarrasins, l'Italie, la Pologne et l'empire des Indes; après l'empire des Indes, on ne sera pas loin de la France. Excellentes inventions où se peignent bien les rêves du peuple hongrois, les souvenirs confus qui se mêlent à ses idées guerrières, et l'étrange géographie qu'il se forme! « Qu'est-ce que le monde, dit M. Kertbény, qu'est-ce que le vaste monde pour le paysan de nos landes? A la limite de la *Puszta*, l'inconnu commence pour lui; le peu qu'il en sait, il le tient de quelque vieil invalide arrivé d'Italie ou d'Autriche, ou bien d'un colporteur juif, et il mêle à ces renseignemens maintes traditions historiques sur les Turcs et les Tartares, telles qu'on les raconte encore le soir dans les cabarets du village. » Le poète s'est mis à la place de ses paysans, il a peint le monde tel qu'il apparaît à ces imaginations naïves, et voilà pourquoi il conduit les Magyars jusqu'en France à travers la Tartarie et le pays des Sarrasins. Ne retrouve-t-on pas ici un souvenir du xve siècle? Les soldats de Jean Hunyade et de Mathias Corvin ont protégé l'Europe contre l'invasion ottomane; or, pour les Hongrois du vieux temps comme pour les paysans de la *Puszta*, l'Europe c'est la France, la

France qui a donné à la Hongrie sa glorieuse dynastie des ducs d'Anjou, — et de là cette tradition de la France sauvée du pillage des Turcs par le secours des Magyars.

Il ne serait pas difficile à un commentateur de découvrir dans la seconde partie du *Héros János* un fantastique symbole des destinées de la Hongrie. Les Magyars, dans le récit du poète, ont la gloire de délivrer la France ou l'Europe. Au moment où ils arrivent, les Turcs pillaient à plaisir cette magnifique proie; les églises étaient saccagées, les villes dévastées, toutes les moissons emportées dans les granges des vainqueurs; le roi, chassé de son palais, errait misérablement au milieu des ruines, tandis que les barbares avaient emmené sa fille. « Ma fille, ma fille chérie! disait le malheureux roi à ses libérateurs; celui qui me la rendra, je la lui donnerai pour femme. — Ce sera moi, disait tout bas chacun des cavaliers magyars, je veux la retrouver ou périr. » János seul était insensible à cette promesse; il ne cessait de voir dans ses rêves les toits de son village et les blonds cheveux d'Iluska. C'est lui pourtant qui tue le pacha des Turcs, c'est lui qui délivre la fille du roi. Il ne tiendrait qu'à János de régner sur la France; mais János n'hésite pas : Iluska lui a promis de l'attendre, il repart comblé de richesses et s'embarque pour son pays. Le héros n'est pas au terme de ses aventures; une tempête affreuse s'élève, le navire est brisé, et le trésor tombe à la mer. Qu'importe à János, pourvu qu'il revoie Iluska? Hélas! hélas! quand il arrive, la pauvre Iluska est morte. « Ah! s'écrie le héros en sanglotant, pourquoi ne suis-je pas tombé sous le sabre des Turcs? pourquoi n'ai-je pas été englouti par les flots? » C'est ici que la secrète intention du poète se dégage des fantaisies qui l'enveloppent. Le trésor que les Hongrois avaient conquis lorsqu'ils se battaient au xve siècle pour le salut de la chrétienté, c'était leur existence distincte au sein de la société européenne; la Hongrie des Hunyades était aussi glorieuse que forte, et l'Autriche avait tremblé devant elle. Ce trésor qui lui assurait l'avenir, un jour de tempête l'emporta. Soumise par les Turcs en 1526, elle ne fera plus que changer de maîtres. Que lui reste-t-il désormais, sinon le domaine des rêves, ou plutôt celui du long espoir et des vastes pensées? C'est aussi de cette façon que Petoefi comprend la destinée de son héros; pour se rendre digne de celle qu'il aime, pour lui conquérir un trésor, le jeune Magyar avait parcouru le monde à cheval et le sabre à la main; pour qu'il puisse la retrouver après sa mort, le poète lui ouvre je ne sais quel domaine idéal où l'attendent des merveilles inouies. Nous ne visitons plus les Tartares ou les Indiens; voici les poétiques apparitions de la *Puszta*, géans, fées, bienfaisans génies toujours prêts à se mettre au service des Magyars. J'aperçois les flots étincelans de la mer d'Operenczer, dont le rôle est si grand dans les fa-

buleuses traditions de la Hongrie, lumineux océan situé aux confins de l'univers et qui conduit dans l'infini. János, sur les épaules d'un géant, traverse les ondes sacrées et parvient au royaume de l'Amour, où il retrouve Iluska. Puisse la Hongrie retrouver aussi un jour le trésor qu'elle a perdu !

Ainsi, des scènes rustiques du village jusqu'aux splendeurs à demi orientales d'un monde surnaturel, *le Héros János* embrasse toutes les légendes et tous les souvenirs de l'imagination populaire. Avec cela, nulle prétention savante; ces symboles que j'indiquais tout à l'heure, le poète se garde bien d'y insister; il veut que sa fantaisie épique soit accessible à tous; si les uns en devinent la pensée secrète, il suffit que les autres ressentent une gaieté virile au récit de ces merveilleuses aventures. Avant tout, c'est le poème du paysan et du cavalier magyar écrit avec un mélange d'enthousiasme et de joyeuse allégresse. On dit que l'œuvre de Petoefi est chantée du Danube aux Carpathes par des rapsodes sans nombre, et vraiment je n'ai pas de peine à le croire; le véritable héros est la Hongrie elle-même : János en représente tour à tour les différentes classes confondues dans la radieuse unité de la poésie. Et quelle poésie! un style franc, une imagination alerte, un récit enthousiaste et joyeux, qui court, bride abattue, comme le hussard dans les plaines natales.

A l'époque où Petoefi composait *le Héros János*, il avait eu occasion de rencontrer deux ou trois fois à Pesth une jeune fille noble dont la grâce l'avait charmé; elle mourut subitement, quelques jours après, à peine âgée de quinze ans, et le poète, qui connaissait sa famille, ayant vu l'enfant sur son lit de mort, sentit soudain à l'émotion de son cœur qu'il était amoureux d'elle. Était-ce par une sorte de prétention bizarre qu'il se mit à célébrer cet amour? Était-ce un thème de poésie qu'il cherchait? Tous ceux qui l'ont connu sont unanimes pour attester la franchise et l'impétuosité de ses sentimens. Les touchantes pièces intitulées *Feuilles de cyprès*, qu'il a consacrées à cette passion idéale, expriment une douleur aussi chaste que violente. Son âme, en effet, commençait à se dégager des instincts désordonnés de la jeunesse. A ses amours d'étudiant vagabond succédaient des affections plus pures. Cette blanche Etelka, si subitement adorée au sein de la mort, lui a inspiré quelquefois des accens dignes de Pétrarque. C'est ici le premier symptôme d'une transformation morale qui va se dessiner de plus en plus chez Petoefi, et qui donne un intérêt singulier à cette existence trop tôt interrompue. L'amour, dans cette nature fougueuse, s'unira désormais aux plus nobles passions qui puissent faire battre le cœur de l'homme, à l'enthousiasme de l'art, au culte de la patrie et de la liberté. Quelques mois plus tard, après qu'il a fini de chanter Etelka,

le voilà encore amoureux, non plus d'une morte, mais d'une jeune femme aux yeux bleus. « Si j'aime de nouveau, s'écrie-t-il, ce n'est pas que j'oublie la vierge morte. Il y a encore de la neige sur les cimes lorsque la fleur printanière s'épanouit au pied de la montagne. » Et pourquoi craindrait-il de nommer Etelka auprès de celle qu'il chantait naguère si pieusement? Il aime aujourd'hui une Béatrice qui épurera son cœur et donnera des ailes à ses meilleures pensées. « Il n'a jamais aimé, dit-il, celui qui croit que l'amour est un esclavage, une lâche captivité. L'amour donne des ailes, l'amour donne la force et l'élan; sur ces ailes de l'amour, je m'envole d'un seul trait bien au-delà du monde, dans le jardin des anges... » Ce n'est pas lui cependant qui oublierait la terre et les devoirs que l'homme y doit remplir. La mélancolie germanique n'est point son fait. Voyez quelle saine et vaillante humeur au milieu des transports de la passion!

« A bas, à bas de ma tête, ô souci, lourd casque, casque noir, qui m'étreint et me blesse! Viens, gaieté, léger et brillant shako, où flotte le panache faisant maints signes joyeux!

« Loin de moi, souci, lance pesante rivée au cœur de ton maître! Viens, gaieté, gracieux bouquet de fleurs qui brille si bien sur ma poitrine!

« Loin de moi, souci, chevalet de l'enfer où le cœur se débat dans les souffrances du martyre! Viens, gaieté, coussin de plumes de cygne où le cœur rêve si doucement au ciel!

« Viens, gaieté, joyeuse amie, viens, célébrons ensemble un jour de fête, un jour d'allégresse, tel que jamais encore nous n'en avons célébré de pareil.

« Viens, gaieté; étends en riant les rayons de l'arc-en-ciel sur la tente azurée de l'espace. Fais retentir la musique de l'esprit : mon âme et mon cœur vont danser.

« Et si tu demandes, gaieté, ma mie, pourquoi une telle fête aujourd'hui, c'est qu'aujourd'hui je vais apprendre si ma bien-aimée m'aime, ou ne m'aime pas.

« Si nous revenons de chez ma bien-aimée sans rapporter son amour, je te renverrai de chez moi, gaieté, ma mie, et jamais plus je ne te reverrai.

« J'ai toujours, je l'avoue, redouté le moment qui s'apprête ici pour moi; mais à présent que nous y sommes, la flamme éteinte de mon courage se ravive et s'élance.

« Honte au soldat qui marche lâchement à la bataille, le cœur serré d'angoisses! En avant donc! au combat! et courons-y joyeux, dispos; il s'agit de vie et de mort! »

Le recueil intitulé *Perles d'amour*, auquel j'emprunte ces strophes, appartient, comme les *Feuilles de cyprès*, comme *le Héros János*, à l'année 1845. A la même période se rattachent quelques-unes des inspirations les plus originales de Petoefi, ses tableaux si

poétiques et si vrais des grandes steppes hongroises. Il y a entre le Danube et la Theiss des landes à perte de vue, un vaste désert sans mouvemens de terrain. Point de forêts, pas un bouquet d'arbres pour rompre l'uniformité de ces lignes immobiles. Çà et là seulement des marais, des étangs, et au bord des eaux stagnantes quelques plantes aquatiques, des roseaux ou des lentilles. La principale végétation de ces plaines, c'est un gazon ras, à fleur de sol, assez touffu en maints endroits, qui nourrit d'immenses troupeaux de bêtes à laine et des escadrons de chevaux sauvages. De loin en loin s'élève une pauvre masure où le voyageur peut trouver un gîte. Ces hôtelleries de la steppe, appelées *csardas*, sont fréquentées surtout par les bergers et les gardiens de chevaux; mais que de libres espaces où l'on ne rencontre nulle trace de l'homme pendant des journées entières! Le héron debout au bord des étangs, la cigogne volant au-dessus des marais et plongeant son long cou dans les eaux pour y chercher les reptiles, semblent les seuls habitans de ces étranges solitudes. Tel est l'aspect de la *Puszta* hongroise. Un paysagiste classique en détournerait ses regards avec dédain: une âme poétique y découvrira des trésors, et c'est là précisément que se déploie l'originalité de Petoefi. L'auteur du *Héros János* est le poète de la *Puszta*, comme Lermontof est le poète du Caucase. La Petite-Koumanie, sa province natale, renferme une partie de ce désert. Dès l'enfance, le fils du pauvre boucher de Félégiháza aimait à s'aventurer dans la lande; plus tard, monté sur son cheval, il la parcourait en tous sens. Je ne sais si jamais la poésie des solitudes profondes et des horizons sans limites a été sentie d'une façon plus vive et plus sincèrement exprimée. Petoefi, on en est sûr d'avance, ne cherche pas dans la silencieuse étendue de la *Puszta* ce que cherchait Obermann dans les gorges alpestres. Ce n'est pas la rêverie qui l'appelle; ces horizons infinis, cette immensité silencieuse, sont pour lui le domaine de la liberté. Il ne demande pas au désert l'oubli de la vie et des hommes, mais le goût de l'indépendance et l'apprentissage de l'action. La liberté du mouvement, prélude d'une liberté plus haute, où la trouverait-il aussi complète que dans ces steppes chéries? La montagne, à chaque pas, vous oppose des obstacles. Si elle vous accoutume à la lutte, elle vous accable par instans du sentiment de votre impuissance. Le rocher qui borne ma vue, le ravin qui arrête mon élan, autant de signes qui me rappellent ces misères de la condition humaine auxquelles je suis impatient d'échapper; ce sont les images de la tyrannie. Ici au contraire je m'élance au galop de mon cheval, je vais à droite, à gauche, je reviens sur mes pas, je repars en avant, je vais toujours, toujours, aussi libre que le vent du ciel. Et cette solitude qui m'ap-

prend la liberté, avec quelle grâce elle me donne ses leçons! Dans cette uniformité apparente des prairies sans culture, quels spectacles variés! que de voix mélodieuses au milieu de ce silence! Les marais, les étangs, les jeux de la lumière sur l'herbe courte, les lignes lointaines de la lande se confondant avec le bleu du ciel, l'hôtellerie délabrée, les hennissemens des cavales sauvages, une caravane de bohémiens qui défile, un mendiant qui s'en va de *csardas* en *csardas*, puis la solitude qui reparaît, l'herbe touffue qui m'invite au repos, le grave héron debout sur une patte, la cigogne familière, l'oiseau pêcheur rasant les eaux du bout de son aile, le murmure de milliers d'insectes sous les gazons épais, voilà ce que j'aperçois, voilà ce que j'entends au sein de mes steppes natales, et tous ces bruits, tous ces tableaux, perdus pour le voyageur indifférent, composent une harmonie qui m'enchante.

J'essaie de résumer en prose les sentimens que Petoefi a exprimés dans maintes pièces avec une verve originale. Il a visité la *Puszta* par toutes les saisons de l'année, à toutes les heures du jour; aucun de ses aspects ne lui échappe. Il la peint dans sa beauté à la fois réelle et idéale. Les plaines de la Hongrie offrent souvent de merveilleux phénomènes de mirage, et les paysans de la steppe, croyant y voir l'œuvre d'une puissance magique, la personnifient sous le nom de *Délibab*, espèce de fée Morgane qui accomplit ses incantations entre la terre et le ciel; la sauvage physionomie de la *Puszta*, bien que reproduite hardiment dans les tableaux de Petoefi, y apparaît aussi transfigurée par une magicienne toute-puissante. Cette *Délibab* prestigieuse, c'est l'enthousiasme du poète pour la liberté. Soit qu'il chante les longues plaines de la Petite-Koumanie, soit qu'il peigne la *Puszta* ensevelie sous les neiges de l'hiver et encore belle comme au printemps, soit que, rencontrant dans la steppe une pauvre *csarda* tombée en ruines, il raconte poétiquement son histoire, toujours c'est le sentiment des libres solitudes qui est l'âme de son inspiration. « O Carpathes! monts sauvages, que sont pour moi vos romantiques horreurs et vos forêts de sapins? Je vous admire, je ne vous aime pas. Ni les cimes ni les vallées ne parlent à mon imagination. Là-bas, dans la steppe immense, dans les plaines semblables à la surface unie de la mer, c'est là que je me sens à l'aise; mon âme se déploie alors comme l'aigle qui s'est enfui de sa cage. »

Animé par la poésie de la steppe, il retournera parmi les hommes avec un trésor de saines pensées et de paroles vaillantes. Tantôt il s'assied dans la *csarda*, autour du foyer d'hiver, au milieu des pâtres, des gardiens de chevaux, des mendians, et il entend conter maintes aventures qu'il popularisera dans ses vers. Tantôt il retourne au village, il y va trouver un vieil hôte qui le connaît depuis long-

temps, qui l'a toujours bien reçu chaque fois qu'il revenait, digne homme cruellement éprouvé par le sort; il s'efforce de le consoler, de lui faire entrevoir des jours meilleurs. « Oui, oui, répond le vieillard, cela ira mieux un jour, déjà mes pieds sont au bord de la tombe. » — « Alors, dit le poète, je me jette à son cou, et je pleure sans pouvoir m'arrêter, car ce bon vieillard, c'est mon père. Puisse Dieu le bénir de ses deux mains! » Une autre fois, au sortir de la *Puszta*, il arrive aux bords de la Theiss, et il est heureux de célébrer ses rians villages, ses champs bien cultivés, comme il célébrait tout à l'heure la sauvage beauté des landes. Ou bien encore, l'âme fortifiée par la solitude, il entonnera d'une voix plus vibrante un hymne à la liberté. Il faudrait citer vingt pièces à la fois pour montrer les inspirations diverses, et toutes également saines et viriles, que le poète allait demander au génie de la steppe. En voici une du moins qui résume assez bien toutes les autres. Sentiment de la nature, amour de la liberté, souvenirs d'enfance, enthousiasme de la jeunesse, sympathie humaine et libérale, tout cela est groupé avec art dans des strophes consacrées à l'oiseau familier de la *Puszta*.

LA CIGOGNE.

« Il y a bien des oiseaux! L'un plaît à celui-ci, l'autre plaît à celui-là; l'un se fait aimer pour son chant, l'autre pour son splendide plumage si richement bariolé; l'oiseau que j'ai choisi ne sait pas chanter, et il va simplement, comme moi, vêtu moitié de blanc, moitié de noir.

« Entre tous les oiseaux, mon favori, c'est la cigogne, la cigogne, fille de mon pays, habitante fidèle de mes belles plaines natales. Oh! si je l'aime aussi cordialement, c'est peut-être parce qu'elle a été élevée avec moi. Lorsque je pleurais dans mon berceau, elle passait en volant au-dessus de ma tête.

« Avec elle s'est écoulée mon enfance. Déjà, de bonne heure, elle m'inspirait de sérieuses pensées. Le soir, pendant que mes camarades couraient après les vaches qui rentraient à l'étable, assis dans la cour, je regardais les nids de cigogne sur les toits; en silence, et d'un œil curieux, j'épiais les petits des cigognes essayant leurs jeunes ailes.

« Alors je pensais à bien des choses. Combien de fois, je m'en souviens encore, cette idée fermentait dans ma tête : « Pourquoi donc l'homme n'a-t-il pas été créé avec des ailes? » Les pieds de l'homme peuvent le conduire au loin, mais non dans les hauteurs; et que m'importait d'aller au loin? c'est dans les profondeurs du ciel que m'emportait mon désir.

« Les profondeurs du ciel! c'était là le but de mes rêves. Oh! que je portais envie au soleil! il me semblait le voir déployer sur la terre un vêtement splendide tressé de rayons; mais j'étais bien triste le soir quand je le voyais se couvrir de teintes sanglantes et lutter avec la mort. Je me disais : Est-ce donc là le sort de quiconque veut répandre la lumière?

« L'automne est la saison chère aux enfans, car l'automne est semblable à une mère qui porte à son fils bien-aimé une corbeille pleine de fruits.

Mais moi, je détestais l'automne; quand il me donnait ses fruits à manger, je lui disais : Garde tes présens, je sais que tu vas m'enlever mes cigognes.

« Le cœur bien gros, je regardais les cigognes du village se rassembler en troupes pour leurs migrations lointaines, comme je regarde aujourd'hui ma jeunesse déjà prête à s'enfuir; mes yeux se mouillaient de larmes quand elles prenaient leur vol. Et les nids vides sur les toits des maisons, quelle image désolée! Je me sentais assailli de pressentimens; c'était mon avenir que j'apercevais devant moi.

« A la fin de l'hiver, quand la terre se dépouillait de sa blanche fourrure de neige et prenait son vert dolman parsemé de fleurs, mon âme se parait aussi de vêtemens neufs, de vêtemens de fête; j'avais retrouvé la joie, et, tout petit que j'étais, je me traînais jusqu'au bout de la prairie du voisin pour aller au-devant des cigognes.

« Puis, quand l'étincelle devint une flamme, lorsque l'enfant fut devenu un jeune homme, le sol brûlait mes pieds, je montai à cheval, et bride abattue, sur l'étalon rapide, je me lançai à travers la *Puszta*. Le vent, pour m'atteindre, avait besoin de redoubler d'efforts.

« Je l'aime, la *Puszta!* c'est là seulement qu'habite la liberté; là mes yeux peuvent errer de tous côtés sans obstacles; point de rochers noirs qui nous menacent, point de ces regards troubles que nous jette l'onde agitée des fontaines, point de ces bruits de cascades qui ressemblent à un cliquetis de chaînes!

« Et que personne ne dise que la *Puszta* n'est pas belle! Merveilleuse est sa beauté; mais, comme une jeune fille pudique, elle la cache sous son voile, et si elle le soulève, ce voile, c'est seulement pour les visages connus, en présence des amis fidèles; alors soudain une fée leur apparaît, une fée aux regards de flamme!

« Oh! je l'aime, la *Puszta!* Sur mon hardi coursier, j'aime à errer dans ses libres espaces, et là où l'on ne trouve plus la terre de l'homme poursuivant son gain, à l'endroit le plus solitaire de la lande, je descends de cheval, je me repose sur le gazon et j'écoute les murmures de l'air... Tout à coup, au bord du marais, j'aperçois mon amie; ma cigogne est là!

« Elle m'a donc suivi jusqu'ici! Tous deux nous avons exploré la *Puszta* dans tous les sens, elle plongeant dans les eaux des marais, moi suivant du regard les jeux de la lumière dans les buissons sauvages. C'est ainsi que j'ai passé avec elle mon enfance et ma jeunesse, et c'est pour cela que je l'aime, bien qu'elle ne sache pas chanter, bien que ses ailes n'étincellent point de vives couleurs.

« Maintenant encore j'aime la cigogne, et cette amitié fidèle et douce est le seul bien qui me soit resté du beau temps de mes rêves. Maintenant encore, chaque année, j'attends avec impatience le retour des cigognes dans le village hospitalier, et quand elles nous quittent en automne, je leur souhaite un heureux voyage, comme je le ferais à mon plus vieil ami. »

Vers la fin de l'année 1846, une transformation profonde s'accomplit dans l'âme du poète; il avait rencontré la jeune fille qui devait être la compagne de sa vie. Les vers que Julie Szendrey a inspirés à l'auteur de tant de chansons amoureuses sont assurément

les plus purs et les plus passionnés qu'il ait écrits. Pendant toute une année, le père de Julie, craignant le caractère fougueux du jeune écrivain, ferma obstinément l'oreille à sa demande; soutenu cependant par une fidélité qui répondait à la sienne, Petoefi triompha des obstacles, et au mois de septembre 1847 il emmenait chez lui sa jeune femme. Il passa la lune de miel à Koltó, chez un de ses admirateurs, devenu son ami intime, le jeune comte Alexandre Téléki. Mais pourquoi parler de lune de miel? Pendant les dix-huit mois que Petoefi a passés avec sa femme, tous les jours ont eu pour lui les mêmes ravissemens. Il a intitulé un de ses recueils *Journées de Bonheur conjugal*, et quelques-unes des pièces qui le composent portent la date glorieuse de sa mort. La première émotion qu'il exprime, c'est la béatitude du repos, de la sérénité, et avec elle une foi virile en soi-même. Tantôt il chante ce bonheur avec une gaieté candide, tantôt il emprunte pour la peindre les images d'une poésie éthérée. « Me voici roi, dit-il, depuis que je suis marié. Assis sur mon trône, je donne audience à mes sujets, je rends la justice et punis les coupables. Approchez tous. Qui es-tu, la belle fille? Ah! c'est toi que j'ai si souvent poursuivie naguère, et qui m'échappais toujours! Tu t'appelles la joie. Je te tiens maintenant, tu ne m'échapperas plus. Je te prends à mon service comme jardinière; chaque jour, avec tes doigts de fée, tu me cueilleras de belles fleurs odorantes. Et toi? tu es le souci du foyer; je n'ai pas le temps d'écouter tes radotages, et je saurai bien te fermer la bouche, si tu n'as que de prosaïques histoires à raconter. Et toi là-bas, sombre compagnon? Va, je te reconnais bien; que de fois, ô noir chagrin, nous nous sommes battus ensemble! Tu m'as fait de cruelles blessures, hélas! j'en frémis encore. Je t'ai vaincu cependant, et la clémence sied au vainqueur. Reçois le pardon de tes méfaits. Mais quel est ce bruit dans la cour? quel est ce cheval qui piaffe? Est-ce le coursier du poète qui s'indigne de rester inactif? Patience, patience, mon cheval; bientôt nous nous envolerons de nouveau dans les nuées. Attends un peu; laisse-moi jouir encore de ma dignité de roi. » Un autre jour, il chante l'immortalité de l'âme; il n'y songeait guère autrefois dans sa vie turbulente, et quand il lui arrivait d'y songer, son esprit ne voyait là que des chimères. Ce que la philosophie n'a pu enseigner à son intelligence, une révélation tendre et forte vient de l'imprimer au fond de son cœur.

Ce progrès moral si rapidement développé est un des traits caractéristiques de l'inspiration de Petoefi. Songez que le poète n'a que vingt-quatre ans, et qu'il était hier encore le chantre des joies turbulentes; aujourd'hui, sous le regard de l'épouse, auprès du berceau du nouveau-né, sa verve s'épure sans s'affaiblir. Le calme a multiplié ses forces. Ses passions, non pas éteintes, mais transfor-

mées, s'attachent à ce qu'il y a de plus noble ici-bas. Les grandes questions qui agitent son pays, les réformes de la diète hongroise en 1847, les patriotiques espérances de 1848, toutes les émotions de la renaissance nationale se mêlent à ses joies intérieures. La pièce intitulée *Ma Femme et mon Épée* exprime vivement cette intime alliance du foyer domestique et de la patrie. Pendant que l'épouse repose dans les bras de l'époux, l'épée du poète, accrochée à la muraille, semble jeter des regards de colère sur ce tableau si tendre : « Eh! mon vieux camarade, lui crie le vaillant poète, serais-tu jaloux de ma femme? vraiment tu ne la connais guère. Le jour où la patrie aura besoin de mon bras, ce sera elle qui de ses mains attachera ta lame à ma ceinture, ce sera elle qui m'enverra au combat de la liberté. » Julie Szendrey méritait bien que le poète lui rendît ce témoignage : dès le premier jour où Petoefi fut aimé d'elle, l'amour et l'enthousiasme de la patrie se confondirent dans les élans de son cœur. Son chant de fiançailles fut un chant de guerre :

« Je rêve de jours sanglans qui feront crouler le monde, et qui de ces débris du vieux monde nous construiront un monde nouveau.

« Ah! si la trompette guerrière retentissait tout à coup! Si je voyais se déployer l'étendard des batailles, l'étendard des futures victoires, appelé par tous les vœux de mon cœur!

« En selle, sur mon coursier rapide, je m'élancerais dans la mêlée, je chevaucherais au milieu des héros, impatient de consacrer mes armes.

« Alors, si l'épée de l'ennemi me perce la poitrine, il y a quelqu'un au monde qui saura fermer ma blessure, il y a quelqu'un qui guérira mes plaies avec le baume de ses baisers.

« Si je tombe vivant aux mains de l'ennemi, quelqu'un saura pénétrer dans mon cachot; deux beaux yeux, étoiles radieuses, viendront éclairer mes ténèbres.

« Et si c'est la mort qui m'attend, si je dois périr sur l'échafaud ou sur le champ de bataille, un ange, une femme, le cœur gonflé de sanglots, lavera le sang de mon cadavre avec ses larmes. »

Foyer, patrie, amour et liberté, tout cela est intimement uni, vous le voyez, dans les inspirations du poète. Je regrette que M. Kertbény, dans sa traduction d'ailleurs si scrupuleuse, n'ait pas groupé tous ces chants selon l'ordre où ils se sont produits. On aimerait à suivre l'histoire de cette âme; l'intérêt poétique, rehaussé par l'intérêt moral, y gagnerait une valeur nouvelle. Si tous les chants de Petoefi pendant l'année 1847, si toutes les pièces échappées de son cœur à la veille et à la suite de son mariage étaient réunies ensemble, on verrait quelles gerbes dorées ont été cueillies par le moissonneur en cette chaude saison d'août. C'est à cette date qu'il nous apparaît dans la force de la maturité. Si jeune qu'il soit

encore, l'influence du foyer, les émotions de la patrie, ont donné à son talent cette saveur généreuse qui est le résultat des années dans une existence bien conduite. Toutes ses paroles nous révèlent un mélange inaccoutumé de force et de grâce. C'est une grâce non cherchée, c'est une force qui se possède. Quand la patrie est malheureuse, la famille le console, et il trace de suaves tableaux d'intérieur qui consoleront aussi le peuple des Magyars. Telle est la pièce intitulée *le Monde de l'Hiver*. Nous sommes au mois de janvier 1848; l'hiver est triste dans les longues plaines de la Hongrie, la terre est nue, misérable, pareille aux bohémiens de la *Puszta*. Heureuse alors la maison où l'on se réunit en famille! heureuse la plus humble des cabanes où le père et la mère, entre l'aïeul et les enfans, accueillent les amis, les voisins, et forment comme une tribu patriarcale, une tribu confiante et joyeuse au milieu de la désolation du monde! Cette cabane le poète nous y conduit. Oh! la bonne salle hospitalière! le gai foyer qui flambe! Et quels braves gens! Comme ils résument bien, jeunes et vieux, l'image naïve de l'humanité! Si ce sont là des lieux-communs, le poète en fait une œuvre originale par la vérité des détails et l'accent qu'il y met. Le tableau emprunte d'ailleurs un sens particulier aux strophes patriotiques que Petoefi écrivait à cette date. On comprend aisément la secrète pensée qui l'anime. « Amis, semble-t-il dire, conservez-vous sains et joyeux; l'hiver ne durera pas toujours, tenez-vous prêts pour le réveil de la nature. Petites tribus dispersées, vous formerez un jour une nation! »

Les joies de la famille, si cordialement ressenties, n'ont pas fait oublier à Petoefi les devoirs du patriotisme; le patriotisme ne lui fera pas oublier la poésie. Seulement il la veut sincère, virile, digne enfin des grands intérêts qui s'agitent et des luttes qui se préparent. Depuis la renaissance de la littérature nationale, les chanteurs s'étaient levés par centaines, et Dieu sait combien de fadaises menaçaient d'énerver ce jeune idiome à peine délivré de ses entraves. Petoefi, avec sa franchise populaire, avait toujours détesté

Les rêveurs, les pleurards à nacelles,
Les amans de la nuit, des lacs, des cascatelles.

La fausse poésie lui devint plus odieuse que jamais au moment où tant de mâles espérances faisaient battre les cœurs. Ce qui affadit le goût littéraire peut amollir aussi les consciences. Petoefi comprit qu'il faisait œuvre d'artiste et de citoyen en châtiant le troupeau des rimeurs nocturnes. La satire est violente et comique à la fois. Poète de l'action et chantre du soleil, c'est la lune cette fois qu'il fait parler :

L'ÉLÉGIE DE LA LUNE.

« Pourquoi suis-je la lune? Qu'ai-je donc fait, Dieu tout-puissant, pour être plus misérable que la plus vile des créatures? J'aimerais mieux être le dernier des valets dans la fourmilière terrestre que la reine des nuits au haut des cieux; j'aimerais mieux, pauvre mendiante, ramper là-bas sous mes haillons que de trôner ici dans mes vêtemens d'argent; oui, je préférerais là-bas l'odeur enfumée des tavernes aux parfums qui s'exhalent ici du calice des étoiles. N'ai-je pas droit à la pitié, juge éternel? Tous les chiens et tous les poètes ne font qu'aboyer après moi. Les lourdauds qui s'étalent dans des pièces de vers, ceux dont le cœur ne bat pas et qui n'ont que des oreilles, s'imaginent que je suis attentive à leurs jérémiades, et que je me désole avec eux par une sympathie volontaire. Je suis pâle, il est vrai, mais ce n'est pas la douleur qui pâlit mon visage; je suis pâle de colère quand je vois tous ces ténébreux pleurards, dans les nuits étoilées, venir m'adresser la parole, comme si nous avions jadis gardé les pourceaux ensemble. Quelquefois, je l'avoue, il en vient un qui n'appartient pas à la canaille littéraire, c'est un vrai poète, une vive étincelle jaillie du front de Dieu, et quand son chant retentit, je sens s'épanouir mon cœur et se dilater ma lumière; mais pour un chanteur de cette espèce, et en attendant qu'il arrive, il y en a des milliers qui me rendent la vie dure. De ces drôles-là, il en pousse derrière chaque buisson. Jamais d'année stérile pour une récolte de ce genre, jamais de morte saison pour ces oiseaux criards. Toutes les nuits, il faut que je me prépare à endurer mon supplice; quelles angoisses! à tout instant peut commencer ce concert de crécelles qui viennent me déchirer les oreilles. Tenez, en voici un! voyez son attitude mélancolique, voyez-le agiter ses bras de singe, comme s'il voulait les jeter loin de lui. Pourquoi cette gesticulation? Uniquement parce qu'il n'a rien à embrasser. Il pousse de gros soupirs comme un bohémien qui reçoit la bastonnade. Ses veines se gonflent; son visage devient sombre, toujours plus sombre; il crie, il a le délire; il me supplie d'aller dans la chambre de sa bien-aimée et de lui raconter ce qu'elle fait. — Eh bien! je vais y aller. — Ta bien-aimée, mon ami, exhale une forte odeur de lard; la voilà qui s'approche du four; elle porte à sa bouche des pommes de terre cuites sous la cendre; elle se brûle solidement les lèvres. Ah! la vilaine grimace qu'elle fait en pleurant! En vérité, sa figure est bien digne de la tienne... Maintenant que j'ai résolu tous tes doutes, va-t'en d'ici, imbécile, et que le diable t'emporte! »

Ces poésies, et bien d'autres encore, couraient de bouche en bouche à travers les contrées hongroises. La prédiction de Michel Vörösmarty se confirmait de jour en jour; Petoefi était décidément le poète le plus populaire de son pays. Aimé des paysans et des lettrés, aussi célèbre dans les campagnes que dans les académies, maître de la jeunesse par ses chansons d'amour et de plus en plus sympathique aux hommes par les accens profonds de ses derniers vers, il avait travaillé au succès de la guerre nationale avant que cette guerre

fût commencée. Au moment où la révolution éclata, une carrière nouvelle s'ouvrit à son ardeur. Pendant que les politiques délibéraient dans les assemblées, pendant que les généraux organisaient des troupes, Petoefi avait sa tâche à remplir; il chantait la guerre de l'indépendance, et ses strophes inspirées, comme une marseillaise magyare, enfantaient des soldats à l'héroïque Bem. Pourquoi faut-il que M. Kertbény n'ait pas osé traduire ces chants, les derniers et les plus beaux, assure-t-on, qui soient sortis de cette âme enthousiaste? De telles œuvres appartiennent à l'histoire. Si l'Autriche les proscrit, les autres contrées de l'Allemagne ont bien le droit de les entendre, et puisque c'est par l'intermédiaire de l'Allemagne que M. Kertbény s'adresse à l'Europe entière, nous lui demandons de compléter son œuvre.

Au mois d'octobre 1848, Petoefi alla prendre sa place parmi les compagnons qui avaient répondu à son appel. Élu capitaine dans le vingt-septième bataillon de honveds, il prit part à tous les combats qui furent livrés dans les provinces du Bas-Danube. Au mois de janvier 1849, le général Bem, qui commandait l'armée de Transylvanie, l'appela auprès de lui en qualité d'aide-de-camp. Bem, un de ses admirateurs, l'aimait comme son enfant, et, bon juge en fait de bravoure, il le décora de sa main sur le champ de bataille. C'est dans l'intervalle des combats que l'aide-de-camp du général Bem composait des strophes bien touchantes sur son vieux père et son fils nouveau-né. Tandis que Jellachich vaincu s'enfuyait dans la direction de Vienne, on avait remarqué aux premiers rangs de l'armée hongroise un vieillard qui, tenant d'une main ferme le drapeau de l'indépendance, entraînait ses jeunes compagnons à la poursuite de l'ennemi. « Quel est ce vieux porte-drapeau? — C'est mon père, dit Petoefi. Hier il était malade, souffrant, accablé par l'âge et les chagrins; à peine pouvait-il se traîner de son lit à sa table et de sa table à son lit; dès que ces mots *la patrie est en danger!* ont retenti à ses oreilles, il a retrouvé sa vigueur d'autrefois, et, jetant là ses béquilles, il a pris en main le drapeau du régiment. » Quand le poète, versant des larmes, dépeint ainsi son vieux père rajeuni par le patriotisme, il nous fait bien comprendre le caractère de cette guerre vraiment nationale et l'enthousiasme qui, des premiers rangs de la société jusqu'aux plus humbles, enflammait tout un peuple. Et quelle reconnaissance, quelle vénération pour le courageux vieillard! « Jusqu'ici, ô mon père, tu disais que j'étais ton orgueil; c'est toi désormais qui es ma gloire et ma couronne de chêne. Si je te revois après cette campagne, je baiserai avec un tremblement de respect et d'amour ces mains qui ont porté en avant de nos bataillons l'étendard sacré de la patrie! » Quelques mois après, sa femme lui donnait un fils, et il le saluait de ses cris de joie au milieu des

émotions publiques. Voilà certes des inspirations puisées aux sources les plus fécondes. La poésie récompensait bien le travail intérieur de sa vie, je veux dire le progrès moral et le viril développement de ses facultés, quand elle lui permettait de couronner ainsi son œuvre, et de mêler si ardemment, si profondément, les purs transports des joies de la famille à l'enthousiasme du citoyen. Cet enfant né au milieu des combats, il le consacrait d'avance à la Hongrie, et les vers qu'il lui adresse, répétés aujourd'hui par des milliers de voix, entretiennent dans la génération qui se lève une espérance immortelle.

Une autre pièce, bien touchante aussi, et l'une des dernières qu'il ait écrites, c'est le souvenir qu'il donne à ses frères d'armes tombés sur le champ de bataille, quand il envoie ce poétique appel *au printen ps de* 1849 :

« Jeune printemps, fils du vieil hiver, fils radieux, riche d'espérances, où donc es-tu? Pourquoi tarder ainsi à remonter sur ton trône?

« Viens! viens! Tes amis te cherchent dans le monde dépouillé. Viens déployer sous le ciel bleu la tente verte des arbres.

« Viens guérir l'aurore, la fille sereine de la création; viens la guérir, elle est malade. Vois comme elle est assise, toute pâle, au bord de l'horizon.

« Elle bénira de nouveau les prairies quand tu auras béni le ciel bleu; guérie par toi, elle versera de pures larmes de joie, fraîche rosée pour la terre.

« Amène-moi aussi tes alouettes, mes douces maîtresses de poésie; ce sont elles qui m'ont appris de beaux chants de liberté, lorsque j'étais encore enfant. •

« Et n'oublie pas les fleurs, oh! n'aie garde de les oublier, apportes-en le plus que tu pourras, remplis-en tes deux mains;

« Car le champ de la mort s'est agrandi dans ces derniers temps; les saintes victimes de la liberté sont étendues de toutes parts, moissonnées dans la bataille.

« Puisque dans leur tombe humide les morts sont couchés sans linceul, comme un linceul sur les morts jette tes fleurs à mains pleines. »

Il n'y a point trace de découragement dans cette pensée des morts. On sait que le poète et le soldat ont confiance dans ce printemps qu'ils appellent. Hélas! c'était le dernier mois de mai qu'il devait saluer de ses chants; mais pourquoi eût-il perdu courage? S'il avait survécu à cette guerre, il aurait envié le sort des victimes pour lesquelles il demandait une pluie de fleurs. Un de ses vœux les plus ardens était de mourir l'épée à la main pour la cause de la Hongrie. Il s'écriait déjà en 1846 : « Une seule pensée me tourmente, la pensée que je puis mourir dans mon lit, sur des coussins, languissant comme la fleur dont le ver a mordu la racine! Épargne-moi une telle mort, ô mon Dieu! Si ce peuple, fatigué du joug, s'élance un jour au

combat, c'est avec lui que je veux mourir. Fais que le sang de mon cœur coule sur le champ de bataille, que mon corps soit foulé aux pieds des chevaux, et que je reste là jusqu'à l'heure où triomphera la justice! Alors seulement puisse-t-on rassembler mes os, afin que j'aie ma place en ce jour solennel où le cortége de la patrie en deuil, au milieu des mélodies funéraires, au milieu des étendards repliés et couverts d'un crêpe noir, ira déposer dans une même tombe tous les héros morts pour la liberté! » Dieu n'a exaucé que la moitié de cette prière : Petoefi est mort dans la guerre nationale; mais le jour n'est pas encore venu où la Hongrie, maîtresse de son indépendance, pourra rendre les suprêmes honneurs aux héroïques victimes d'une cause sainte.

Ce jour viendra-t-il? La Hongrie l'espère, et il faudrait une singulière confiance dans l'organisation politique de la vieille Europe pour taxer de folie l'opiniâtreté de son désir. Des peuples moins énergiques voient se réaliser en ce moment même des espérances qui semblaient moins fondées que les siennes. En attendant les chances de l'avenir, la Hongrie fait bien d'accroître pacifiquement ses titres nationaux. Le premier de ces titres assurément, c'est la rénovation intellectuelle qui depuis une cinquantaine d'années a suscité chez elle une littérature vivante, et le plus complet représentant de cette littérature est le poète Sándor Petoefi. L'impétueux jeune homme dont nous avons raconté la vie et la mort a été le chantre de l'amour, de la patrie et de la liberté : une place lui est due parmi les maîtres de l'inspiration lyrique au XIXe siècle, car les sentimens qu'il a glorifiés appartiennent à toutes les nations; mais c'est en Hongrie surtout que son rôle est efficace et son souvenir immortel. Il a inscrit son nom pour toujours dans l'histoire d'une période généreuse. Ses œuvres sont le couronnement d'une renaissance littéraire à laquelle les meilleurs esprits de son pays avaient concouru, les uns par leurs propres ouvrages, les autres par leurs sympathies et leurs encouragemens. A côté de lui, et comme au souffle de sa parole, d'autres écrivains se sont levés; avant de leur assigner des rangs, et je l'essaierai bientôt, je puis dire qu'il y a désormais une littérature hongroise, c'est-à-dire un titre sérieux à l'appui des réclamations d'une noble race. Petoefi n'est pas une apparition isolée. Que la Hongrie poursuive son développement moral, qu'elle grandisse librement dans le domaine des lettres, qu'elle prenne enfin, partout où elle le peut, pleine possession de ses forces, et qu'elle accoutume l'Europe à voir chez elle une vie originale; il faudra bien tôt ou tard que le fait soit reconnu comme un droit. Les peuples sont les artisans de leurs destinées, et les nationalités se défendent par l'esprit plus sûrement que par le glaive.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

ÉPISODES MILITAIRES

DE LA

VIE ANGLO-INDIENNE

II.

LE DRAME DE CAWNPORE.

I. *My Diary in India in the year 1858-1859*, by William Howard Russell, special correspondent of the *Times*. — II *Eight Months Campaign against the Bengal Sepoys*, by colonel George Bourchier. — III. *The Mutiny of the Bengal army, an historical narrative*, by one who has served under sir Charles Napier.

Un guide sûr nous manquait pour reprendre et achever notre récit des principaux épisodes de la grande révolte indienne. Nous avons raconté le siége héroïque soutenu à Lucknow par les Anglais enfermés dans la Résidence, la prise de Delhi, les terribles exécutions du Pendjaub (1). Sans prétendre compléter ici l'histoire très compliquée de cette insurrection dispersée, multiple, incohérente, qui, vaincue dans un district, renaissait sur un autre point, éteinte en apparence à un moment donné, se ranimait le lendemain plus ardente que jamais, nous tenons à en esquisser les traits principaux, et à ne laisser de côté aucun des détails qui la caractérisent le mieux à notre sens. Les deux volumes que le correspondant du *Times* vient de publier répondent à cette pensée. M. William Russell, parti de Londres dans les dernières semaines de 1857, n'est arrivé sur le théâtre des événemens qu'après les temps héroïques de la crise an-

(1) Voyez les livraisons du 15 juin, 1er juillet, 1er et 15 décembre 1858, et 1er mai 1859.

glo-indienne. Il débarquait à Calcutta, vers la fin de janvier 1858, au moment où les esprits les plus timorés commençaient à se rasseoir et à ne plus douter de la victoire finale. Sans doute il restait beaucoup à faire, sans doute il y avait encore place pour mainte erreur et maint désastre, sans doute il fallait s'attendre à voir couler encore bien du sang; mais le premier choc de la révolte, choc effrayant, imprévu, qu'on avait pu croire irrésistible, avait en définitive laissé debout l'édifice, un moment ébranlé, de la puissance britannique dans l'Inde. L'Oude cependant et le Rohilcund étaient encore en armes. Agra tremblait, sans cesse menacée. A Lucknow, cent cinquante mille rebelles armés et organisés s'appuyaient sur une population énorme (un million d'âmes, dit-on), leur complice plus ou moins volontaire. Les derniers mouvemens de l'armée anglaise, alors commandée par sir Colin Campbell, avaient pour but d'en finir avec cet immense foyer de révoltes.

On se souvient peut-être des deux entreprises successivement tentées sur Lucknow : la première (25 septembre 1857) pour dégager l'héroïque petite garnison qui défendait contre tout espoir les murs démantelés de la Résidence; la seconde (17 novembre) pour retirer de ce poste périlleux les braves soldats qui, sous Havelock, s'y étaient jetés et maintenus. Cette fois les Anglais avaient complétement évacué la capitale du royaume d'Oude; mais, dans un des palais voisins, dans une des résidences royales (nommée l'Alumbagh), ils avaient laissé, à quelques milles de Lucknow, sous les ordres de sir James Outram, une garnison d'environ deux mille hommes, comme pour braver les rebelles, défier leurs bandes innombrables et attester leur impuissance flagrante. Maintenant il s'agissait de reprendre l'offensive et de les chasser de la grande cité où régnait, sous le patronage d'une altière *begum*, un fantôme de roi, un enfant, Brijeis-Kuddr, c'est-à-dire, en bon français, « l'Égal de la planète Mercure; » mais auparavant il fallait débarrasser Cawnpore, placée sur la ligne de communication qu'on laissait derrière soi, d'un corps de troupes ennemies qui, profitant d'un moment où cette ville était incomplétement défendue (1), était audacieusement venu la menacer. C'était le fameux « contingent de Gwalior » levé, commandé, aux frais du marahajah, par les officiers anglais, mais qui, dès le début de l'insurrection, à Hattrass comme à Neemuch,

(1) Le brigadier Wyndham y avait été laissé avec un très petit nombre de troupes, et, attaqué, dit-on, à l'improviste, avait couru des dangers assez sérieux. La panique à laquelle, en cette occasion, les soldats anglais se laissèrent aller étonna singulièrement les Sikhs, appelés à combattre à côté d'eux. « Vous n'êtes donc pas de la race qui nous a vaincus? » demandait l'un de ces braves montagnards aux jeunes recrues qu'il voyait se réfugier en désordre derrière les batteries du pont de Cawnpore.

à Augur, à Sullutpore comme à Gwalior même, s'était soulevé, circonstance notable, malgré le prince dont il reconnaissait les droits héréditaires. Le maharajah effectivement, devenu le *protégé* des Anglais dès 1843 et formé dès son plus jeune âge à son rôle de sujétion royale, éprouvait d'ailleurs la répulsion de tout bon Mahratte contre la race musulmane, dont la révolte, partie de Delhi, semblait devoir, en cas de succès, rétablir la suprématie. Le premier coup de sir Colin Campbell fut donc porté contre cette petite armée, bien disciplinée et pourvue d'une artillerie nombreuse. La rencontre eut lieu sous les murs mêmes de Cawnpore le 6 décembre 1857 (1). Le contingent de Gwalior fut contraint à battre en retraite dans un grand désordre, et le général sir Hope Grant, détaché à sa poursuite, lui enleva la plus grande partie des canons qui avaient pu, sur le champ de bataille même, échapper aux charges des Anglais.

Une seconde opération préliminaire dut être tentée avant de marcher vers Lucknow. Futtehghur était encore au pouvoir de l'insurrection. Le nawab à qui elle avait provisoirement décerné l'autorité suprême était noté pour ses crimes abominables et pour le nombre d'Européens qui tour à tour avaient été accrochés à la potence établie en permanence aux portes de son palais. De plus, il existait à Futtehghur, en affûts d'artillerie et en vêtemens militaires, d'immenses approvisionnemens dont il était fort utile de s'emparer au début de la campagne. Les diverses colonnes qui battaient le pays reçurent donc ordre de rallier l'armée anglaise sous les murs de cette ville; leur jonction eut lieu dans les premiers jours de janvier. Le 3, sir Colin Campbell rencontra les révoltés, qui venaient, en rase campagne, lui disputer audacieusement les approches de Futtehghur; il les battit, leur tua beaucoup de monde, et leur prit douze canons. Le lendemain, il entrait vainqueur à Futtehghur, d'où le nawab s'était enfui après avoir, on ne sait trop pourquoi, fait sauter son magnifique palais, tandis qu'il laissait intacts des approvisionnemens précieux pour ses ennemis. Un de ses principaux agens et l'instigateur bien connu de ses mesures les plus sanguinaires, un certain Nazir-Ali-Khan, fut livré par les habitans de Futtehghur, et faillit être arraché, dès son arrivée au camp, par les marins de la brigade navale (2), à la justice prévôtale anglaise, bien expéditive cependant, mais trop lente au gré de ces rudes canonniers.

(1) Nous renvoyons, pour les détails militaires de ce combat, assez intéressant parce qu'il fut vigoureusement disputé, à l'ouvrage du colonel Bourchier (*Eight Months Campaign*, etc., chap. XII, p. 162 et suiv.). Ce volume est accompagné de plans fort exacts, et que les écrivains spéciaux consulteront avec fruit.

(2) Commandée par William Peel (le fils de sir Robert), officier des plus remarqués, mort quelques semaines plus tard.

Nous trouverions sans doute, en y regardant de près, quelques mouvemens militaires et quelques combats sans importance dans le courant du mois de janvier 1858; mais nous n'écrivons pas une histoire, et on nous excusera de les passer sous silence. Revenons donc vers Cawnpore, où, après la réoccupation de Futtehghur, sir Colin Campbell était venu achever ses préparatifs de marche.

I.

Dûment muni d'un *post-dâk* qui équivaut à ce que les Russes appellent un *padarodjnie*, c'est-à-dire d'un passeport officiel donnant droit à un *dâk* ou relais de chevaux sur tout le parcours d'une route déterminée, M. William Russell, qui voyageait avec tout l'empressement réclamé par son importante mission, partit le 4 février 1858 de Calcutta par un chemin de fer de cent vingt milles de long, qui le conduisit, en sept ou huit heures, jusqu'à Raneegunj. Là cessait le *railway*, là commençait le *gharry*. Le *gharry* est une litière sur quatre roues, percée de deux ouvertures latérales, au-dessus desquelles une espèce de tendelet en toile fait comme une sorte de parasol à demeure. Le fond de la voiture devient lit au besoin, grâce à un matelas de forme spéciale qu'on établit entre les banquettes et des coffres qui, servant de siéges, recèlent en outre les provisions de bouche. Les armes sont accrochées aux parois de cette alcôve roulante; sur l'impériale s'amoncellent les caisses et paquets. Le valet de chambre y perche comme il peut. Le tout est qualifié par M. Russell de « chariots de blanchisseuses passés à l'état de pénitentiaires. » D'après lui cependant, le boyard moscovite n'est pas plus mal à l'aise dans son *tarantasse* que le voyageur anglo-indien étendu dans son *gharry;* donc l'amour-propre est sauf : c'est l'essentiel. Une roue cassée, un orage tropical, mais surtout l'avis charitable donné au voyageur que, peu de jours auparavant, un tigre s'était embusqué sur la route même où galopait son rapide attelage, lui firent nettement comprendre en quel pays il courait la poste. Beaucoup d'oiseaux au bord des nombreux étangs ou perchés sur les fils télégraphiques, de charmans écureuils zébrés sur les arbres qui bordent la route (*great Trunk Road*), — peu de villages en perspective, — ils se cachent volontiers derrière d'épais bouquets d'arbres et loin des chemins publics, — d'affreux vautours étirant leurs longs cous chauves sur les branches nues de quelque arbre flétri, des nuages de poussière et de moustiques, voilà les principaux traits du paysage entrevu. Quand on fait halte au *dâk-bungalow*, c'est-à-dire au relais, on trouve à peu près invariablement le même quadrangle de maçonnerie, haut d'un étage, surmonté d'un toit, chaume

ou tuile, qui déborde les murs où il s'appuie de manière à former des portiques ou *verandahs*. A l'intérieur, des appartemens de deux ou trois chambres plus ou moins bien pourvues de *charpoys* (bois de lits), de tables en bois blanc et de chaises à deux ou trois pieds. Les fenêtres sont également plus ou moins pourvues de vitres. Les portes, mal en ordre, semblent peu disposées à remplir leur mission providentielle. Chaque chambre, en revanche, a son cabinet de bain, avec d'immenses jarres de terre emplies d'eau fraîche. Le *khitmutgar*, — c'est-à-dire l'aubergiste, — est en général un malheureux vieillard, à la mine effarouchée, qui, à chaque question, à chaque requête du voyageur, levant vers le ciel ses mains suppliantes, répond par la même formule : *Nae-hai, kodawun* (il n'y en a pas, monseigneur!). Notez que ces splendides établissemens, dus à la munificence du gouvernement de l'Inde, et pour la jouissance desquels il perçoit la taxe uniforme d'un shilling (1), ne servent, très exclusivement, qu'au voyageur de race européenne. Le plus riche banquier parsis, le *baboo* le plus familiarisé avec la littérature anglaise, un prince indigène lui-même s'abstient scrupuleusement d'y entrer. Le voyageur anglais ne les y verrait pas admettre sans indignation. Il trouve déjà fort mauvais qu'un de ces *niggers* se permette à Calcutta de pénétrer dans un wagon de première classe, au risque d'y déranger une *lady* ou un *gentleman*.

A Dinapore, le 8 février, M. William Russell rencontra les premiers vestiges de l'insurrection. Le bungalow, incendié quelque temps auparavant par les rebelles, avait un toit neuf, et les murs étaient noircis par la fumée. Partout où était resté un espace à peu près blanc se lisaient des inscriptions laissées par les divers détachemens anglais qui avaient fait halte en cet endroit : — Vengez vos concitoyennes massacrées!... En enfer les sanguinaires cipayes (2)! Et autour de ces inscriptions des images grossières représentaient les divers supplices destinés à ces « rebelles exécrés : » potences, pals, haches, canons, tristes symboles d'une rage qui a pu se satisfaire tout à l'aise.

Aux approches de Bénarès, la route se peuple; on dirait presque une procession se dirigeant vers la cité sainte des musulmans. Les Hindous voyagent volontiers par groupes nombreux, jeunes hommes et vieillards, enfans et femmes, tous pêle-mêle; leurs pieds nus ou leurs souliers à pointes soulèvent une poussière étouffante. Leur

(1) Cette taxe représente simplement le droit d'entrée dans le *bungalow*. Les ustensiles ou alimens que fournit le *khitmutgar* font l'objet d'un compte particulier qui se règle à prix débattu.

(2) *Revenge your slaughtered countrywomen!... To the...* (devil sous-entendu) *with the bloody sepoys!*

aspect frappe vivement le voyageur anglais, habitué à tenir grand compte des signes physiques, à y chercher l'expression visible d'un état social; M. Russell remarque donc que les jeunes gens ont la poitrine large, les muscles saillans; du genou à la hanche, les reliefs musculeux sont déprimés, la cuisse semble creuse, les genoux énormes. Les vieillards sont excessivement maigres, pliés en deux, affaiblis; leur peau, sillonnée de rides innombrables, pend de tous côtés en plis flasques, et sous cette enveloppe, en quelque sorte détachée, on voit se mouvoir autour de la charpente osseuse, comme autour d'un squelette, le double jeu des muscles et des nerfs; on dirait le cuir d'un animal plutôt qu'un épiderme humain.

« Chaque homme, poursuit M. Russell, porte son *latee* de bambou garni de fer, à l'une des extrémités duquel pend un paquet, et de l'autre invariablement le *lotah,* le vase de bronze poli qui sert de casserole, de verre à boire, et remplace au besoin le seau des puits, ce qu'indique la longue corde attachée à son anse. Bien pauvre celui dont le *lotah* est en faïence, et tout pauvre qu'il est, cette économie lui coûte cher, puisqu'après chaque repas, sous peine de souillure, le vase doit être brisé. Ceci vous explique, sous les arbres où se font les haltes de piétons, ces tas de poterie brisée mêlés aux ossemens des animaux de boucherie. Les femmes ont leurs fardeaux, animés et autres. Les premiers, accroupis les jambes croisées sur le fort relief d'une hanche bien accusée, se cramponnent au cou de la personne qui les porte; les seconds sont posés plus simplement sur l'épaule. Des enfans de tout âge, depuis cinq ans jusqu'à douze, vaguent sur le chemin, prenant leur petite part des travaux de leur famille. Jamais, de ces groupes divers, un regard ami ne se dirige sur la voiture de « l'homme blanc. » Oh! ce langage des yeux!... qui peut douter de ce qu'il exprime? qui peut lui donner une fausse interprétation? J'ai appris de lui seul que notre race, moins généralement redoutée qu'on ne le croit, est en revanche l'objet d'une aversion générale. Plaise au ciel que j'aie mal traduit! Ces gens en voyage sont merveilleusement sordides et pauvrement vêtus; mais on m'a déjà charitablement averti que dans l'Inde l'habit ne fait pas le moine. Le climat, ajoute-t-on, rend à peu près superflue toute espèce de vêtement. Une fois dans son intérieur, l'Hindou met bas le plus qu'il peut de ses enveloppes de coton. Voici cependant un « élégant » qui me *contre-passe* dans son *shigram* de va-nu-pieds, — un petit hangar roulant très original, espèce d'auge encadrée de bambous, — et il est drapé dans une quantité de châles, noyé dans des vêtemens aux plis nombreux. Cela, paraît-il, ne signifie rien. Ces gens-là aiment à montrer qu'ils sont riches en faisant étalage de leurs cachemires et de leurs tuniques brodées d'or. — Donc, quand ils sont riches, ils se parent de leur mieux; donc la nudité, les haillons signifient qu'on est pauvre? — Point, point, cher monsieur! Vous êtes un *griff* (1); vous ne comprenez encore rien à ces *niggers.* »

(1) *Griff,* abréviation de *griffin,* griffon, appellation ironique décernée par les vieux

Bénarès (1) elle-même passe devant nos yeux, comme devant ceux du voyageur, à l'état de vision splendide, avec ses minarets, ses coupoles, ses colonnes, son pont de bateaux jeté sur le Gange, ses jardins peuplés de perroquets, sa haute forteresse dominant le fleuve sacré. Pour en donner une idée, le pittoresque écrivain suppose le Rhin coulant au pied de la vieille ville d'Édimbourg. Il ôte seulement au paysage son arrière-plan de montagnes. Et les brouillards, qu'en fait-il?

Reparti le 9 au matin de Bénarès, et toujours pressant le pas de ses chevaux, M. Russell était le soir même à Allahabad, où l'avait précédé le gouverneur-général de l'Inde, lord Canning, qui s'était montré à Calcutta rempli d'égards pour le représentant du « quatrième pouvoir, » c'est-à-dire de la presse anglaise, — anglaise et non autre, qu'on n'aille pas s'y tromper. Admis de nouveau près de lord Canning, il ne sortit de son cabinet qu'avec une excellente recommandation pour le surintendant délégué des télégraphes de l'Inde, le lieutenant Patrick Stewart, en compagnie duquel désormais il allait faire la plus grande partie de sa campagne. Ce jeune officier, le plus complaisant des *ciceroni*, lui expliqua, en lui faisant visiter les fortifications d'Allahabad, qu'à la possession de cette place centrale avait tenu le sort de l'empire anglo-indien, et qu'Allahabad cependant avait échappé aux rebelles par une pure et simple faveur de la Providence. L'extrême lâcheté des insurgés les empêcha seule d'enlever une forteresse que défendaient une poignée d'Européens, aidés de quelques Sikhs, ceux-ci fort tentés de se révolter. Havelock et Neill trouvèrent la ville encore soumise, et c'est de là qu'ils purent marcher sur Cawnpore et Lucknow. Les plus grandes choses humaines ont ainsi leurs momens de défaillance imprévue où il semble que le moindre effort suffirait pour faire crouler en quelques heures un énorme monument, produit d'un travail séculaire. Il ne fallait le 14 mai 1857, jour où la nouvelle de l'insurrection de Meerut arriva aux cipayes d'Allahabad, qu'un simple mouvement du 6e d'infanterie indigène pour que le fort, l'arsenal, la trésorerie, qui renfermait 170,000 livres sterling *en argent*, — soit 4,250,000 fr., — tombassent aussitôt en leur pouvoir. Qui les arrêta? Pas un soldat européen, à l'exception de leurs officiers, n'é-

Anglo-Indiens à ceux de leurs compatriotes qui font encore l'apprentissage de la vie orientale.

(1) Bénarès est à quatre cent vingt milles au nord de Calcutta, et à quatre-vingts milles à l'est d'Allahabad, sur la rive gauche du Gange. Cette ville eut aussi sa velléité de révolte, contenue d'abord par la ferme attitude des autorités anglaises (MM. F. Gubbins et Lind), puis définitivement réprimée par l'arrivée du terrible colonel Neill. Du reste, les Anglais furent puissamment aidés par le rajah de Bénarès et par un autre noble hindou immensément riche et très influent, le Rao Deo-Narain-Singh.

tait en ce moment dans la place. Il s'écoula neuf jours entiers avant que parût le premier détachement envoyé au secours de l'une des plus importantes stations de l'Inde. Ce détachement se composait, — le croira-t-on? — de soixante-cinq *invalides* pris dans le dépôt de Chunar (1). Encore une fois, pourquoi ces mêmes cipayes qui, le 6 juin, après avoir vingt fois fait solennelle profession de leur fidélité au drapeau, massacraient traîtreusement leurs officiers, attendirent-ils jusqu'alors?

D'Allahabad à Cawnpore, une partie du chemin se fait sur un tronçon de *railway* long de soixante-cinq milles : quatre heures et demie de trajet. A Khaga, c'est le nom de la station finale, du *terminus*, comme disent nos voisins, les *gharrys* manquaient. Le voyageur employa en promenades ses trois heures de halte forcée autour de quelques misérables tentes. Il errait au hasard parmi les champs de *dall* (plante légumineuse à hautes tiges), effrayant au même degré les femmes jeunes ou vieilles et les familles nombreuses de quadrumanes qui s'ébattaient parmi les arbres. A l'aspect de « l'homme blanc, » les singes grinçaient des dents et lui envoyaient des malédictions expressives, les guenons emportaient leurs petits sur les plus hautes branches : antipathie de race après tout!

Les *gharrys* arrivés, on repartit sur les cinq heures de l'après-midi. A sept heures, on fit halte à Futtehpore, afin de ne pas débarquer en pleines ténèbres dans une ville où l'on n'avait pas de gîte assuré. Le 12 février, à six heures et demie du matin, — après une nuit où les voyageurs avaient souffert du froid plus qu'ils ne s'y attendaient sous ce brûlant climat, — le lieutenant Stewart réveilla son compagnon par ces mots expressifs : « Regardez,... voici Cawnpore! »

II.

Cawnpore! nom tragique qui sonne à l'oreille comme un glas, et saisit l'imagination par les sanglans souvenirs qu'il évoque!... Pour

(1) Le 27 mai arrivèrent les premières troupes envoyées de Calcutta. Il fallut les expédier immédiatement à Cawnpore. Le jour de la révolte (6 juin), il n'y avait pas deux cents Européens dans le fort d'Allahabad. Sur ces deux cents hommes, soixante-cinq invalides et cent individus n'appartenaient pas à l'armée. Nous ne parlons pas de quatre cents soldats sikhs, d'une loyauté fort douteuse et fort ébranlée, dont on n'obtenait, à force de complaisances, qu'un semblant de discipline. Neill arriva le 11 juin. Sait-on ce qu'il amenait? *Quarante-trois* hommes. Une de ses premières mesures fut d'expulser du fort les Sikhs, dont il se méfiait à bon droit, et de les loger dans quelques masures protégées et dominées par son artillerie. Sept jours après son arrivée cependant, il prenait l'offensive, et faisait évacuer la ville par les rebelles, tout à coup saisis d'une terreur panique.

un Anglais surtout, ces deux syllabes magiques, d'une sonorité mate, qui semble celle du cadavre précipité dans un gouffre, rappellent la trahison la plus infâme, le crime le plus monstrueux que les annales humaines aient jamais signalé à l'horreur des siècles. Cependant, — la remarque est de M. W. Russell, — il faut se défendre de ce que cette impression peut avoir d'outré. Il faut en déduire tout ce qui appartient aux récits fabuleux dont on a grossi une tragédie assez horrible déjà, et qui n'avait nul besoin d'être ainsi surchargée de détails abominables. Dans la crise anglo-indienne, Cawnpore et Nana-Sahib ont été le prétexte d'abord, l'excuse ensuite des représailles parfois atroces qui ont souillé la victoire des Anglais. C'est au nom du massacre de la *charnel-house*, c'est pour faire expier au « tigre de Bithoor » ses abominables perfidies, que les *highlanders* de Havelock et les *madrassees* de Neill, après avoir bravement enlevé des batteries sur le champ de bataille, se transformaient en bourreaux, et pendaient aux arbres de la route pêle-mêle tout ce qu'ils rencontraient de plus ou moins suspect. Pour les exalter ainsi et les pousser à cette guerre de héros et de cannibales, la vérité n'eût peut-être pas suffi : nous n'avons, nous, fort heureusement qu'à la rétablir de notre mieux.

Sir Hugh Massy Wheeler, qui commandait la station de Cawnpore lorsqu'y parvint la nouvelle de l'insurrection de Meerut (13 mai 1857), était un des vétérans les plus estimés de l'armée anglo-indienne, où il comptait cinquante-quatre années de bons et glorieux services. Presque toujours placé à la tête de corps indigènes, on le regardait comme un des hommes les mieux au fait du naturel, des préjugés, des instincts, des manies du soldat cipaye, et aussi comme un des chefs qui savaient le mieux se concilier l'affection de ces « grands enfans armés » qu'il avait tant de fois menés à la victoire (1). Peut-être la confiance qu'il inspirait fit-elle sa ruine; c'est du moins à cette confiance qu'on attribue la situation de Cawnpore au début de l'insurrection. Dès les derniers mois en effet, on avait retiré de cette importante station, pour l'envoyer à Umballah, un bataillon de fusiliers du Bengale, qu'on y laissait, depuis l'annexion du royaume d'Oude, à la requête du *chief commissioner* chargé d'organiser la nouvelle conquête. Il ne restait à sir Hugh Wheeler, après cette imprudente mesure, que *soixante et un* artilleurs européens, et — à côté d'eux en temps ordinaire, en face d'eux en cas d'insurrection, — trois mille cinq cents soldats indiens des mieux disciplinés et des mieux aguerris (2).

(1) Sir Hugh Wheeler servait déjà sous lord Lake. Il avait pris part aux guerres de l'Afghanistan, aux deux campagnes contre les Sikhs, etc.

(2) Trois régimens d'infanterie (1er, 53e, 56e) et un régiment de cavalerie légère (le 2e).

Si beaucoup d'officiers anglais mirent une confiance aveugle dans la fidélité des soldats indigènes, sir Hugh Wheeler ne fut point de ce nombre. Après les premiers symptômes de désaffection à Berhampore (24 février 1857), il avait, comme bien d'autres, blâmé les indécisions, l'indulgence à contre-temps des autorités de Calcutta, et prévu que ce défaut d'énergie devait tendre à propager l'agitation. Les événemens de Meerut ne le surprirent donc pas; mais ils le trouvèrent désarmé de tout moyen d'action immédiate. Seulement ils lui donnaient une liberté d'action dont jusqu'alors il n'avait pas osé se prévaloir, craignant que la moindre manifestation de méfiance ne fût de sa part un démenti donné à la politique du gouvernement central. La position de sir Hugh était critique; l'Oude s'ébranlait, et il n'était séparé de l'Oude que par le Gange. Le cantonnement militaire de Cawnpore ne lui offrait aucun point retranché où il pût se retirer en cas d'attaque; en revanche, il y avait là des munitions de guerre en quantités énormes, et le magasin qui les renfermait, placé à sept milles de la ville, ne pouvait être un abri que si d'avance on prenait le parti de s'y réfugier avec toute la population européenne. Or c'était là une mesure des plus graves, à laquelle était attachée une immense responsabilité. Elle pouvait être regardée, si on l'adoptait, comme la cause du soulèvement des cipayes, irrités par d'injustes précautions, encouragés par cet étalage de craintes anticipées. Somme toute cependant, il fallait avoir et préparer un refuge.

Ce fut alors que l'idée vint à sir Hugh Wheeler, — idée trop amèrement critiquée depuis, — d'approprier aux besoins d'une défense qui, à ses yeux, ne devait jamais durer au-delà de quelques heures, peut-être de quelques journées, un double corps de bâtiment servant jadis d'hôpital au régiment européen qui avait été longtemps regardé comme indispensable à la sûreté de Cawnpore. Ces *barracks*, situées au centre d'une vaste plaine, n'avaient, pour attirer le choix du vieux général, que leur isolement relatif (1), qui permettait à l'artillerie de déployer ses feux sans obstacles immédiats. A cela près, on ne pouvait guère choisir une position plus insuffisante. Les deux bâtimens de l'hôpital étaient construits pour renfermer cent hommes chacun : l'un de ces bâtimens était couvert en

(1) Un plan de Cawnpore dans des proportions réduites, mais d'ailleurs bien exécuté, est annexé à l'ouvrage du colonel Bourchier (*Eight Months Campaign*, etc., page 168). La ville couvre un espace d'environ cinq milles, sur la rive droite du Gange, qui se rapproche d'elle par une courbe assez prononcée. Un canal se détache du fleuve, à la droite du pont de bateaux qui aboutit à la route de Lucknow, et coupe en deux l'extrémité orientale de la cité. Les *barracks* où sir H. Wheeler se retrancha sont plus à l'est, au-delà de ce canal. Le *magazine* est au contraire à l'ouest de la ville, à peu près à la même distance, et tout au bord du fleuve.

chaume; tous deux étaient entourés d'une de ces arcades à toit plat, une de ces *verandahs* qu'on retrouve partout où l'intensité du soleil est à craindre. Les murs, en brique, n'avaient qu'un pied et demi d'épaisseur. Devant la façade s'étendait un grand terrain destiné aux jeux des convalescens (*cricket-ground*), terrain bordé à gauche, et en retour sur la face opposée, par des casernes en construction, mais non achevées. En arrière s'élevait une église (Saint-John's-Church). En avant et à droite, on rencontrait la caserne et l'école de cavalerie des dragons; plus à droite encore, deux routes bordées de maisons, et, par-delà ces maisons, le fleuve, dont le « retranchement » se trouvait ainsi tout à fait séparé. Ce « retranchement, » — c'est à dessein que nous ne lui donnons pas d'autre nom, — consistait en un simple fossé dont la terre avait été rejetée à l'extérieur de manière à former, tant bien que mal, un grossier parapet. Ce parapet pouvait bien avoir cinq pieds de haut; mais vers sa crête, graduellement amincie, il n'offrait aux boulets qu'un obstacle dérisoire, et les larges embrasures pratiquées pour les canons laissaient les servans à peu près découverts. Ni les hommes dans la tranchée, ni les bâtimens eux-mêmes ne se trouvaient réellement protégés.

Le commerce florissant de Cawnpore avait attiré dans cette ville maint négociant européen. Les soldats et sous-officiers du 32e régiment de ligne (anglais), cantonnés pour le moment à Lucknow, avaient laissé là, comme en dépôt, leurs femmes et leurs enfans. Lors donc que, le 21 mai, averti que le 2e régiment de cavalerie se disposait à l'insurrection, sir Hugh Wheeler fit enjoindre aux résidens européens de venir, avant la fin du jour, s'abriter dans l'asile qu'il leur préparait depuis le 15, la population mélangée qui s'entassa derrière ces faibles remparts, — employés civils, ingénieurs du canal et du chemin de fer, négocians, etc., — ne comptait pas moins de sept ou huit cents âmes, dont trois cent trente femmes ou enfans. La première nuit passée dans l'enceinte du « retranchement, » — nuit d'angoisses, de terreurs vagues, de malaise moral et physique auquel on n'était pas encore fait, — a été racontée avec plus de détails et dans des termes plus pathétiques encore que toutes les horreurs qui suivirent. Une vive alerte fut donnée aux dames, qui venaient à peine d'arriver et commençaient leur installation de nuit, par l'apparition d'une bande de soldats indiens qui venaient prendre les ordres de sir H. Wheeler : c'étaient deux cents Mahrattes envoyés par Nana-Sahib.

Depuis quelque temps déjà, Dhondoopunt Nanajee, se disant rajah de Bithoor, était entré en négociations suivies avec le collecteur du revenu, M. Hillersdon, et lui avait proposé son aide pour le cas où les cipayes (dont il raillait volontiers les manies superstitieuses) vien-

draient à se soulever. En vertu de plans concertés entre eux, le prétendu rajah devait organiser un corps de quinze cents *nujeebs* ou volontaires, à l'aide desquels, aux premiers symptômes de révolte, on espérait ménager aux cipayes une surprise sanglante. En attendant, il avait offert de placer autour de la trésorerie ses gardes du corps ordinaires, et de défendre envers et contre tous les caisses publiques. Peut-être se fût-on méfié d'une offre qui avait bien son côté suspect, mais les cipayes avaient déjà manifesté la plus vive indignation quand ils avaient pu supposer qu'on voulait leur retirer la garde du trésor, et d'ailleurs on savait que l'opulent rajah n'avait pas placé moins de 500,000 livres sterling (12,500,000 francs) dans les fonds publics anglo-indiens; seulement on ignorait que peu à peu, par d'insensibles retraits, il avait réduit à des proportions relativement insignifiantes cette créance, qui en quelque sorte cautionnait son dévouement.

Ses antécédens ne le recommandaient guère à la confiance des Anglais. Fils de Ramchundur-Punt, *subadar* (capitaine) au service de Bajee-Rao, dernier *peshwah* de Poonah, il avait grandi dans la maison de ce prince, mort sans enfans en 1852. Avait-il été adopté par son protecteur? Les uns le nient, les autres l'admettent. En somme, il avait reçu, grâce au *peshwah*, une éducation assez soignée, il avait même appris assez d'anglais non-seulement pour causer avec les employés de la compagnie, mais pour lire au besoin leurs lettres et y répondre en bons termes. La mort du *peshwah*, aux termes de la loi hindoue, laissait sa veuve en possession de tous les biens de la communauté. Nana-Sahib, — laissons-lui ce nom devenu historique, — demeura auprès d'elle dans la situation subordonnée et légèrement équivoque d'un enfant étranger, traité comme membre de la famille, mais sans titre légal, sans droits reconnus. Son ambition ne pouvait se contenter de si peu. Il fabriqua un testament qui lui attribuait toutes les richesses mobilières de son défunt patron. La veuve du *peshwah* contesta la validité de ce document; des juges, peut-être corrompus, lui donnèrent tort; elle s'enfuit alors à Bénarès, décidée à déférer au gouvernement anglais la sentence qui la dépouillait. Nana-Sahib la suivit, la circonvint par mille artifices, fit appel aux sentimens presque maternels que jadis elle lui avait témoignés, et parvint, diplomate déjà consommé, à lui persuader de rentrer à Bithoor. Elle y resta depuis, déchue de ses droits par l'abandon tacite qu'elle en faisait ainsi. Nana-Sahib ne s'en tint pas à ce coup de maître. Riche désormais, il voulut être puissant, et réclama non plus seulement les trésors de l'ancien *peshwah*, mais son titre et son rang presque royal, qu'il revendiquait cette fois, non plus à titre de légataire, mais comme enfant adoptif. Le gou-

vernement anglais n'eut pas à vérifier si l'adoption était réelle, et si toutes les formes légales qu'elle exige avaient été remplies. Lord Dalhousie venait d'établir en principe que l'adoption, en matière pareille, ne conférerait plus de droits héréditaires. Cette fin de non-recevoir mit à néant les prétentions de Nana-Sahib, qui avait déjà fait partir pour l'Angleterre un agent chargé d'y plaider sa cause.

Cet agent n'était autre qu'un certain Azimoollah-Khan, jeune et joli garçon, d'une familiarité insinuante, bon convive, un peu fat, et se vantant de bonnes fortunes qu'il prétendait avoir eues à Londres, dans le meilleur monde. Tel il apparut un beau jour à M. William Russell, devant Sébastopol, au moment le plus critique de la guerre de Crimée. Cet homme en effet, en voie de retour dans l'Inde, avait entendu parler à Malte des échecs subis le 18 juin par l'armée alliée, et avait voulu vérifier l'état des choses. Les souvenirs du correspondant du *Times* nous le montrent, observateur sardonique, embusqué derrière les murailles du fameux cimetière et contemplant de là, par une belle soirée d'été, le duel d'artillerie engagé entre les batteries russes et les canons anglais (1).

Nana-Sahib apprit par Azimoollah que les autorités anglaises étaient irrévocablement décidées à lui refuser ce qu'il regardait comme son droit légitime. C'est cependant au prétendu héritier adoptif de l'ancien *peshwah* que se confiaient au mois de mai 1857 les principaux fonctionnaires de Cawnpore; c'est entre ses mains qu'ils plaçaient leur trésor, et le rajah venait aussitôt, suivi du reste de sa garde (2), s'établir dans leur voisinage immédiat. Logé à côté de « son ami » le collecteur, il ne perdait pas de vue le trésor, et pouvait tout à son aise communiquer avec les cipayes. Le 22, la situation parut s'éclaircir. On vit arriver de Lucknow quatre-vingt-quatre hommes du 32ᵉ (anglais), commandés par un officier à qui la destinée réservait une fin tragique, le capitaine Moore, le plus vaillant auxiliaire de sir Hugh Wheeler et bientôt le véritable chef de la garnison de Cawnpore. Ils étaient envoyés par sir Henry Law-

(1) « Jamais vous ne viendrez à bout de cette grande cité, » disait-il en ricanant à M. Russell. Il raillait aussi l'état un peu *déprimé* de l'armée anglaise. Enfin il se proclamait fort supérieur aux préjugés religieux de la race musulmane, et n'affectait parfois quelques scrupules mahométans que pour s'en moquer ensuite avec un laisser-aller parfait. De retour auprès de Nana-Sahib, ces deux hommes, différens de race et de culte, firent ensemble un prétendu « pèlerinage aux *montagnes* » qui avait pour but réel, à ce qu'on pense, de passer en revue les stations militaires du nord de l'Inde, et d'y nouer des relations secrètes avec les différens corps cipayes. M. Russell ne paraît pas éloigné de croire que Nana-Sahib a pris parti contre les Anglais en vertu des récits qu'Azimoollah lui avait rapportés de la Crimée.

(2) Le rajah de Bithoor était autorisé à entretenir cinq cents hommes de troupes et une artillerie de six pièces. — Bithoor est à dix milles à l'ouest de Cawnpore.

rence, qui se dépouillait ainsi, avec un magnifique désintéressement, des rares soldats à l'aide desquels il allait avoir à braver une des plus formidables insurrections de l'Inde. Une semaine entière s'écoula ensuite (du 22 au 31 mai) sans amener d'incidens nouveaux. On dormait sur le volcan. Jamais expression ne fut plus juste et ne caractérise mieux l'impassible courage des officiers anglais attachés aux régimens de cipayes. Chaque soir, ils quittaient le retranchement, pour passer la nuit au milieu de ces hommes que beaucoup d'entre eux savaient disposés à les égorger et n'attendant pour cela qu'un signal, un moment favorable. Le 31, on se crut sauvé. Les premiers renforts envoyés de Calcutta parurent enfin (1), et ce n'était qu'une avant-garde : lord Canning annonçait au général Wheeler que, soit par bateaux à vapeur, soit par trains à bœufs et même par les *dâks*, c'est-à-dire en poste, il ferait partir pour Cawnpore et Lucknow toutes les forces disponibles. Malheureusement cette lueur d'espérance s'évanouit bientôt. L'insurrection d'Allahabad (6 juin) vint barrer le passage aux troupes ainsi expédiées, et sir Hugh Wheeler, qui, sur la foi des promesses de Calcutta, avait renvoyé à Lucknow, dès le 3 juin, une portion des hommes du 32e, plus une compagnie entière du 84e, se trouva définitivement réduit à un chiffre de 210 baïonnettes (2).

Dès le lendemain, les symptômes de rébellion s'aggravèrent au point que l'ordre de service prescrivit aux officiers de ne plus coucher aux cantonnemens cipayes. L'employé chargé du magasin reçut en même temps pour instructions de faire sauter, en cas d'émeute, les munitions de guerre qu'il avait sous sa garde; mais quand il voulut remplir cette mission, il était déjà trop tard, et les cipayes de garde ne le lui permirent pas. Un immense arsenal allait donc se trouver à la disposition des insurgés. La révolte éclata dans la nuit du 4 au 5 juin. Les cavaliers du 2e déclarèrent tout à coup qu'ils étaient l'objet de méfiances insupportables; ils s'élancèrent à cheval après avoir mis le feu aux *bungalows* de leurs sergens, se rendirent aux écuries du commissariat, où ils s'emparèrent de trente-six éléphans, et se dirigèrent ensuite vers la trésorerie, où, de concert avec les fidèles Mahrattes de Nana-Sahib, ils firent main-basse sur l'or et l'argent des caisses publiques. Elles renfermaient,

(1) Quinze fusiliers de Madras et cent cinquante hommes du 84e arrivèrent dans les journées du 31 mai et du 1er juin.

(2) Soixante et un artilleurs, quatre-vingt-quatre hommes du 32e, quinze fusiliers de Madras et cinquante hommes du 84e (tous Anglais). Il faut y joindre, pour arriver au total de la garnison, une centaine d'officiers de tout grade, à peu près autant de négocians ou employés civils capables de quelque service, et enfin une quarantaine de tambours, somme toute, quatre cent cinquante Européens avec six canons.

selon les uns, huit lackhs et demi, selon les autres, neuf lackhs de roupies (1). Sir Hugh Wheeler n'avait pu en distraire qu'un lackh (250,000 francs), transporté presque furtivement dans la nouvelle enceinte retranchée.

Le 1er régiment d'infanterie (cipayes), invité à se soulever, hésitait encore. Le bruit de ce qui se passait à la trésorerie, arrivant jusque dans ses lignes, dissipa tous ses scrupules. Seulement, par un reste d'honneur militaire, au lieu de massacrer ses officiers, accourus pour le maintenir dans le devoir, il les somma, il les contraignit même, de se retirer dans le « retranchement, » leur déclarant qu'à partir de ce moment il ne se regardait plus comme tenu de leur obéir; puis il partit pour se rendre à la trésorerie, brûlant et pillant au passage les *bungalows* dont l'apparence tentait la cupidité de ses hommes.

Sir Hugh Wheeler, en se plaçant à l'est de la ville et sur la route d'Allahabad, au lieu de se retrancher dans le *magazine* placé sur celle de Delhi, avait raisonné d'après ce qui s'était passé à Meerut. Les cipayes, selon lui, devaient, une fois en révolte, aller rejoindre le gros de l'insurrection et courir au-devant des récompenses que le monarque mogol décernait aux insurgés qui venaient se ranger sous son drapeau. Cette prévision du vieux général parut se vérifier. Lorsque le lendemain (6 juin) les deux autres régimens cipayes se décidèrent à suivre l'exemple de leurs camarades, ils ne firent du côté du « retranchement » qu'une démonstration insignifiante. Au premier boulet, on les vit se disperser, et, tournant la ville, se rendre du côté de Nawabgunge, c'est-à-dire du côté de la trésorerie et du magasin. Les artilleurs d'une batterie indigène (3rd *Oudh horse battery*), qu'on avait crus assez fidèles pour les lancer avec une compagnie anglaise à la poursuite des rebelles, allèrent bientôt grossir les rangs de l'insurrection. A partir de ce moment, la station proprement dite ne comptait plus un insurgé. Si le général Wheeler avait été libre de ses mouvemens, et simplement à la tête de ses trois ou quatre cents hommes, rien ne s'opposait à ce qu'il prît la route d'Allahabad; mais d'abord qu'y pouvait-il trouver? La brusque cessation de l'arrivée des renforts lui disait assez clairement que la révolte sévissait aussi de ce côté. Comment d'ailleurs faire voyager sans chariots, sans éléphans, sans protection contre l'impitoyable soleil de l'Inde, toutes ces femmes, tous ces enfans, fragile et cher dépôt dont il devait compte à la patrie?

Les révoltés cependant ne semblaient nourrir aucuns desseins hostiles. Leur butin chargé sur leurs charrettes et sur les bêtes de

(1) 2,125,000 dans la première hypothèse, et, dans la seconde, 2,250,000 fr.

somme dont ils s'étaient munis avec tant de prévoyance, ils prenaient, dès le 5 au soir, le chemin de Delhi. Leur première halte fut à Kullianpore (on écrit aussi Kullumpore), où Nana-Sahib vint les rejoindre. On n'a jamais su au juste quelle part ses Mahrattes lui avaient faite dans le partage du trésor; il est à supposer qu'elle fut considérable. On n'a jamais su non plus de quels argumens il se servit pour décider les cipayes insurgés à le reconnaître pour chef. Les raisonnemens qu'on lui a prêtés sont plausibles. « Pourquoi, aurait-il dit à ces hommes, pourquoi laisser vos officiers derrière vous? Si l'Angleterre vient à triompher, vous êtes perdus, vous êtes marqués. Vos anciens chefs sauront vous traquer partout et vous reconnaître. Pourquoi laisser la vie à ces odieux *Fering-hees?* Pourquoi leur laisser les trésors qu'ils ont entassés derrière ce retranchement dont vos canons et les miens auront si facilement raison (1)? » Quand on s'adresse en même temps à la couardise et à la cupidité des hommes, on a grande chance d'être écouté. L'éloquence de Nana-Sahib, stimulée par ses projets ambitieux, — il ne rêvait pas moins que de redevenir, comme son père adoptif, *peshwah*, c'est-à-dire vice-roi, du riche district de Poonah, — changea les projets des cipayes. Le 6 juin, à huit heures du matin, ils revinrent vers Cawnpore. Le Nana marchait cette fois à leur tête; il posa son camp au centre même de la station, et ce brahmine de haute caste, — mais au fond dépourvu de tout préjugé religieux, — hissa deux étendards devant sa tente, l'un pour Mahomet, l'autre pour Hunaman, la divinité des Hindous. Les fidèles de tout culte avaient ainsi satisfaction, et devaient, faisait-il proclamer, le rejoindre sans retard. Puis, par son ordre, cinquante *sowars* (cavaliers) fouillaient la ville de tous côtés, avec ordre de sabrer impitoyablement d'abord tous les Européens qui s'offriraient à leurs coups, puis les natifs même qu'on saurait convertis au christianisme. Dès le lendemain 7, le général Wheeler recevait une lettre où Nana-Sahib, jetant enfin le masque, lui annonçait une attaque très prochaine. Deux canons, mis en batterie au nord-ouest de l'enceinte fortifiée, ouvrirent le feu presque aussitôt. Une vive fusillade commença de tous côtés. Le 8, trois canons de plus furent mis en position, et enfin, dès le 11, l'ennemi battait jour et nuit le misérable « retranchement » et ses deux casernes avec treize pièces d'artillerie (2).

(1) Ce dernier argument était appuyé du témoignage des artilleurs de l'Oude, éblouis sans doute par ce qu'ils avaient pu voir d'amoncelé dans l'étroite enceinte où toute une population avait emporté ses effets les plus précieux.

(2) Trois mortiers, deux canons de 24, trois de 18, deux de 12, deux de 9 et un de 6.

III.

Nous n'essaierons pas de dire ce que dut être au mois de juin 1857 l'intérieur de ces deux hôpitaux où s'entassait un millier de misérables sur qui le soleil dardait ses rayons implacables, tandis qu'un ennemi lâche et féroce, qui jamais n'osa tenter un assaut, les accablait à distance de ses boulets, de ses obus, de ses projectiles incendiaires. Il suffit de rappeler un tableau déjà tracé dans la *Revue* (1), celui des souffrances qu'eurent à supporter les assiégés de Lucknow, pour donner une idée des scènes, plus tristes encore et plus poignantes, dont Cawnpore fut le théâtre. Comment décrire d'ailleurs la scène horrible qu'offrit l'une des deux *barracks* recouverte de chaume, quand elle prit feu et brûla de fond en comble avec les blessés et une partie des femmes malades qu'elle abritait (2)? comment dépeindre ces deux puits dont il fallut consacrer l'un à la sépulture des cadavres qu'on y précipitait la nuit sans aucune des solennités de l'ensevelissement chrétien, et dont l'autre, devenu le point de mire des rebelles, n'était accessible qu'à travers une pluie de balles? Comment montrer ces faibles murailles chaque jour ébréchées, chaque jour croulant, les toitures effondrées, et les assiégés n'ayant plus pour couvrir leur tête que quelques lambeaux de tentes, obligés de se creuser à la base des murs détruits des terriers où les balles ennemies ne venaient plus les chercher, mais où les poursuivaient des myriades d'insectes impurs, voltigeant dans une atmosphère infectée? Voilà vraiment ce qui passe notre courage. Aussi laisserons-nous à l'imagination épouvantée du lecteur le soin de deviner ce que contenait d'angoisses, de larmes, de frénésies, chacune de ces journées sans espérance, chacune de ces nuits sans sommeil.

La résistance fut héroïque. Sir Hugh Wheeler, accablé par l'âge, les soucis, la maladie, avait cessé de pouvoir y prendre une part active, tout en conservant l'autorité hiérarchique qui lui appartenait et la déférence respectueuse due à son caractère. Le vrai chef des assiégés était le capitaine Moore, du 32ᵉ. C'était lui qui par son exemple soutenait le moral des soldats, par sa surveillance incessante déconcertait les tentatives de l'ennemi. Un bras en écharpe (car il était blessé), le *revolver* à la ceinture, le capitaine menait toujours en personne les sorties de jour et de nuit au moyen desquelles on empêchait les cipayes de s'établir dans les bâtimens à moitié con-

(1) 1er et 15 décembre 1858.

(2) Tout le matériel d'hôpital, pharmacie, bandages, instrumens de chirurgie, fut détruit du même coup.

struits qui occupaient un des côtés de l'enceinte fortifiée. Une double ligne de chariots formait, tant bien que mal, le chemin couvert par lequel on s'y glissait. L'ennemi n'essaya jamais d'y tenir; les *hourrahs* anglais et les baïonnettes anglaises effarouchaient ces Hindous si fermes devant la torture, si timides dans la lutte armée. Par deux fois la nuit, à la tête d'une vingtaine d'Européens, le capitaine Moore alla impunément enclouer les canons dont le feu gênait le plus les assiégés; mais ces canons étaient bientôt remplacés, et, grâce aux munitions inépuisables du magasin (1), le feu des assiégeans continuait sans relâche, et les assiégés au contraire, dont les approvisionnemens militaires diminuaient rapidement, ne pouvaient plus riposter qu'à bon escient et lorsque la nécessité les y forçait. Chaque jour leur position devenait plus intolérable. Jusqu'au 14 juin, ils avaient espéré quelque secours, soit de Lucknow, soit d'Allahabad; mais à Lucknow sir Henri Lawrence, complétement cerné, ne pouvait même plus communiquer par lettres avec sir Hugh Wheeler, et le colonel Neill, arrivé le 11 juin seulement dans le fort d'Allahabad, n'avait encore le 18, quand il reprit si audacieusement l'offensive, que trois cent soixante combattans européens à mettre en ligne. Le 24 à la vérité, l'ordre, ou ce qu'on pouvait alors appeler de ce nom, était à peu près rétabli : les pendaisons se succédaient sans fin ni trêve, — *the gallows were well at work*, dit tranquillement un des historiens de cette crise (2); — mais au moment où Neill songeait à marcher, quelques jours plus tard, au secours de Cawnpore, son remplacement par Havelock était venu paralyser ses mouvemens. Ce fut le 30 juin seulement, le jour même où Havelock prenait possession de son commandement, qu'une colonne d'avant-garde, sous les ordres du major Renaud, put se mettre en route pour aller délivrer sir Hugh Wheeler... Il était trop tard.

Six jours auparavant, le 24, dans l'après-midi, une lettre de Nana-Sahib, apportée par une de ses prisonnières (3), offrait une capitulation à sir Hugh Wheeler. Les termes en étaient simples. Les voici textuellement : « Tous soldats ou autres individus qui n'ont point été mêlés aux œuvres de lord Dalhousie (4), et qui mettront bas les

(1) Il y avait au moment de l'insurrection, amarrée sur le Gange, au pied du *magazine*, une flottille entière, — cinquante-quatre bateaux, — chargée de boulets, de bombes, etc., laquelle tomba naturellement au pouvoir de Nana-Sahib.

(2) *The Mutiny of the Bengal Army*, p. 121. — Supposons (ce qui est après tout possible) que Nana-Sahib ait su ce qui se passait à Allahabad du 18 au 24 juin : croit-on que les crimes dont lui ou ses soldats se rendirent coupables quelques jours après n'en seraient pas atténués dans une certaine mesure?

(3) Mistress Greenway, femme d'un négociant établi à Cawnpore.

(4) Les griefs personnels du Nana contre l'ex-gouverneur-général de l'Inde étaient: 1° le refus de reconnaître au fils adoptif du *peshwah* un droit héréditaire sur la prin-

armes pour se rendre, seront épargnés et envoyés à Allahabad. » Le conseil de défense eut à délibérer sur ces préliminaires : si les officiers qui le composaient eussent été au courant de ce qui s'était passé à Cawnpore pendant les dix-huit jours qui venaient de s'écouler, ils eussent rejeté avec mépris les propositions du chef des rebelles; mais ils ne le connaissaient encore que par leurs rapports antérieurs, comme un hôte prodigue, empressé, dont les procédés étaient empreints d'une courtoisie tout européenne, dont les équipages de chasse, les chevaux, les éléphans étaient toujours à leurs ordres. Ils se rappelaient aussi les professions de foi d'Azimoollah, toutes en faveur de la cause anglaise; ils le croyaient secrètement acquis à cette cause et ne cherchant qu'à détourner d'eux la colère des insurgés. S'ils ne s'étaient point bercés de cette illusion, s'ils avaient su que le 10 juin, par exemple, Nana-Sahib avait fait tuer sous ses yeux, l'un après l'autre, une infortunée lady, arrivée en poste à Cawnpore, et ses quatre jeunes enfans, — que le 11 il avait accepté, à titre de *nuzzur* ou don royal, la tête d'une autre Anglaise, massacrée par ses cipayes, — que le 14 enfin il avait fait sabrer ou fusiller en masse les malheureux fugitifs de Futtehghur (1), — ils n'auraient sans doute admis aucune négociation. Mieux valait cent fois mourir les armes à la main, en essayant de se faire jour, que de se livrer, pour ainsi dire pieds et poings liés, à la bonne foi d'un brigand déjà couvert du sang de leurs compatriotes. D'autre alternative, les assiégés de Cawnpore n'en avaient point. Les vivres commençaient à manquer; les maladies sévissaient avec une rage croissante; les femmes étaient à moitié folles de désespoir et de terreur. Les pluies, dont la saison allait commencer, ne pouvaient manquer de rendre complétement intenables les terriers qu'ils s'étaient creusés. Toutes ces considérations pesées, Moore lui-même, le plus intrépide de tous ces braves soldats, fut d'avis qu'il fallait traiter. Il fut chargé de conclure la capitulation, et dut s'aboucher à cet effet avec Azimoollah, délégué du Nana. Le rusé musulman voulut ouvrir la conférence en anglais; mais, aux premiers mots, les *sowars* qui l'accompagnaient se récrièrent : « Parlez notre langue, nous voulons tout entendre, » disaient-ils impérieusement. Il fallut leur obéir. Le traité fut discuté et rédigé en hindostani. Il stipulait que l'argent appartenant à l'état, le magasin du fort, les canons seraient remis au Nana, lequel s'obligeait, pour sa part, à fournir les moyens de transport sur le fleuve, et à laisser s'embar-

cipauté de Poonah; 2° une mesure financière qui avait converti en 4 pour 100 l'intérêt, primitivement à 5, d'un emprunt dans lequel Nana-Sahib avait pris une forte part.

(1) Voyez les détails de cette catastrophe dans le récit du juge Edwards. (*Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1859.)

quer sains et saufs, pour Allahabad, tous les individus compris dans la capitulation. Ceci fut écrit, signé, scêllé par les deux chargés de pouvoirs, et ratifié de plus par Nana-Sahib, avec un serment solennel, le tout dans la journée du 25 juin 1857. Le 26 au matin, une commission d'officiers sortit du « retranchement » pour aller examiner les barques proposées. Elles étaient au nombre de trente, parfaitement en état et dûment équipées. Tout fut préparé pour le départ du lendemain.

L'évacuation du « retranchement » eut lieu à sept heures du matin. Les soldats anglais (plus de cent avaient péri pendant le siége) emportaient leurs fusils et leurs gibernes garnies. L'armée entière du Nana était sous les armes et formait l'escorte. On arriva aux bords du fleuve sans qu'aucun symptôme alarmant se fût produit. Les Anglais prirent place dans les barques, au fond desquelles leurs fusils furent couchés. Quelques-unes de ces embarcations se détachèrent même du rivage et commencèrent à nager... Tout à coup, au signal de Nana-Sahib, deux pièces de canon, jusqu'alors masquées par un bouquet d'arbres, arrivèrent au grand trot. Les cabines des barques, recouvertes en chaume, flambèrent en même temps; les bateliers, qui venaient d'y mettre le feu, sautèrent sur le rivage. La fusillade éclatait de toutes parts. Des malheureux ainsi attaqués à l'improviste, les uns tombaient sous les balles, les autres cherchaient la mort dans les flots; d'autres enfin, revenant au rivage, se rendaient et demandaient merci (1).

Sur les trente barques cependant *deux* étaient parvenues au milieu du courant. L'une d'elles fut bientôt coulée bas par les boulets. Une partie des hommes qui la montaient put passer à bord de celle qui voguait en avant. Une centaine de fugitifs s'y trouvèrent entassés. Ils descendaient le fleuve, suivis sur les deux bords par les cipayes du Nana, qui ne cessèrent de tirer sur eux. A une distance d'environ six milles, cette barque s'engrava sur un banc de sable. Les passagers se tinrent immobiles, attendirent la nuit, et parvinrent alors à la dégager. Huit milles plus bas, à Mussapghur,

(1) Sir Hugh Wheeler, déjà grièvement blessé à la jambe (si l'on en croit la première note officielle insérée par ordre de lord Canning dans les journaux de Calcutta), l'était-il mortellement? Périt-il dans ce tumulte? Fut-il massacré de sang-froid par les ordres du Nana? Aucun des récits que nous avons sous les yeux ne résout ces questions, et cependant ils analysent le récit de l'*ayah* (nourrice) attachée à la famille de sir Hugh Wheeler, celui du cipaye Nunjour Tewarree, que ses tendances anglophiles avaient fait emprisonner avec les Européens captifs à Cawnpore, celui du brave lieutenant Delafosse, celui de M. Shepherd, etc. L'*ayah*, pressée de questions, finit par dire à M. William Russell « qu'on avait coupé la tête de sir Hugh au moment où il se penchait hors de son *dooly;* » mais le journaliste expérimenté ne paraît pas avoir regardé ce renseignement comme très digne de foi.

même désastre, suivi d'une attaque en règle, les cipayes se jetant à l'eau pour monter à bord de cette misérable épave. Repoussés bravement, mais non sans avoir tué plusieurs des passagers, les cipayes retournèrent à Cawnpore, d'où le Nana fit immédiatement partir deux régimens entiers à la poursuite de cette poignée de fugitifs. Un orage favorable les avait remis à flot pendant la nuit. Quand le jour revint, il les trouva devant Sooragpoor, à trente milles de Cawnpore; mais le rivage était encore garni de cipayes, et la barque venait de s'arrêter pour la troisième fois.

Il fallait prendre un parti décisif; on ne pouvait rester immobile, pendant toute une journée, sous un feu continuel parti des deux rives. Chaque fois qu'un des fugitifs sautait à l'eau pour essayer de pousser l'embarcation, trente ou quarante balles arrivaient à son adresse. Quatorze hommes alors, les moins épuisés, se dévouèrent; parmi eux était le lieutenant Delafosse, un des héros de la défense (1). Le capitaine Moore était aussi dans la barque, mais trop grièvement blessé pour se mouvoir. Il vit partir ses braves compagnons, il les vit arriver sur le rivage et chasser l'ennemi devant eux; peut-être comprit-il qu'ils s'écartaient trop, car l'écho lui apportait toujours plus faible le bruit de leurs coups de fusil. Bientôt cependant il fallut songer à se défendre: une barque arrivait de Cawnpore, montée par des cipayes. Ceux-là furent encore repoussés. Le soir vint, le fleuve grossit, la barque, remise à flot, descendit encore... Ce fut la dernière faveur de la destinée. Trois compagnies de soldats arrivèrent, et, s'emparant de bateaux de passage que manœuvraient et poussaient des pêcheurs experts en ce métier, vinrent aborder cette barque, où il ne restait plus que des blessés et des femmes. Après une courte lutte, il fallut céder au nombre. Les fugitifs furent ramenés au rivage et chargés sur des chariots qui prirent la route de Cawnpore. Là, s'il faut ajouter une foi complète au récit du cipaye Nunjour Tewarree, voici ce qui se passa :

« A leur arrivée, on les fit descendre de charrette et asseoir à terre. Il y avait soixante hommes, vingt-cinq femmes et quatre enfans. Le Nana lui-

(1) On peut lire, dans le récit de M. Shepherd, un trait de courage qui assimile ce jeune officier aux plus vaillans et dévoués soldats dont l'histoire fasse mention. Un obus ennemi avait mis le feu à un des wagons pleins de cartouches placés au nord-est du « retranchement. » Le feu menaçait de se propager, et la défense absorbait en ce moment tous les bras. Le lieutenant s'élança sous les boulets jusqu'au chariot enflammé, se glissa dessous, et arrachant comme il pouvait les écailles embrasées des planches que le feu consumait, les éteignit *avec de la terre*. Son exemple encouragea deux soldats qui lui apportèrent deux seaux d'eau à l'aide desquels il accomplit ce prodige de sauvetage. Le feu éteint, tous les trois revinrent intacts.

même donna ordre de fusiller les hommes; mais les cipayes du 1er régiment, dont le fils du général Wheeler avait été quartier-maître, firent quelque difficulté. Un des régimens d'Oude fut appelé pour l'exécution. Ordre fut donné de séparer les femmes d'avec leurs maris. A cette indignité les pauvres prisonniers refusèrent de se soumettre; la force vint à bout de leur résistance. Une femme et son mari se tinrent si étroitement, si fermement embrassés, qu'après bien des tentatives on dut renoncer à les séparer. Les cipayes s'apprêtaient alors à commencer le feu quand le chapelain de Cawnpore, le révérend E. Moncrieff, antérieurement *curate* de Tooting, demanda la permission de lire les prières; elle lui fut accordée. Les condamnés prièrent ensemble; ensuite ils se serrèrent les mains à la ronde. Le signal fut donné, les cipayes firent feu; plusieurs furent tués sur le coup, d'autres seulement blessés; ces derniers furent promptement dépêchés par le sabre. On conduisit les femmes, quand tout fut fini, dans la maison où étaient déjà déposées celles qu'on avait prises antérieurement. »

Revenons sur nos pas, et voyons ce que devenaient les quatorze vaillans soldats qui combattaient si témérairement et si vainement, hélas! pour sauver leurs malheureux compagnons de fuite. Arrivés à gué, le mousquet au-dessus de la tête, sur le rivage où les cipayes n'eurent garde de les attendre, ils s'engagèrent imprudemment à la poursuite de ces ennemis toujours lâches, mais redoutables par leur nombre. Bientôt ils se virent coupés de la rivière, et, craignant d'être entourés, durent faire retraite. Ils marchèrent alors parallèlement au Gange, qu'ils rejoignirent un mille plus bas. Le traverser était inutile. Une nombreuse bande de cipayes les attendait à l'autre bord. Plus nombreux encore étaient les ennemis, qui, les ayant devancés, leur coupaient le chemin, tandis que d'autres, ceux qu'ils avaient d'abord poursuivis, se ralliaient derrière eux. Tout espoir semblait perdu. Ils ne voulurent cependant pas désespérer. Près de la rivière, en face d'eux, et très près aussi de l'ennemi, qui les attendait au passage, était un petit temple de forme circulaire, n'ayant qu'une issue. Après une décharge qui disperse l'ennemi, ils s'élancent vers ce petit bâtiment et s'y réfugient. Un des leurs fut tué, un autre blessé sur le seuil même de cet asile. De là ils tiraient sur tout Indien qui osait se montrer. Nul moyen pour des cipayes d'aborder une position pareille. En revanche ils pouvaient, sans risque, tourner le bâtiment, et arriver, par derrière, jusqu'au pied des murailles. Ils profitèrent de cet avantage pour entasser du bois tout autour de l'édifice et ils y mirent le feu. La brique s'échauffait sans brûler, mais bientôt la fumée devint insupportable, et pour aggraver encore cet inconvénient, les cipayes jetaient de temps en temps sur le feu quelques poignées de poudre. Les Anglais alors, à demi étouffés, mirent habits bas, et complétement nus, mais encore armés, prirent leur course vers le fleuve. Sept d'entre eux y arrivèrent.

Les six autres (on a présumé qu'ils ne savaient pas nager) se jetèrent en furieux sur l'ennemi et tombèrent percés de coups. De ceux que le Gange avait reçus et qui s'échappaient à la nage sous une grêle de balles, deux furent tués presque immédiatement. Un troisième, un artilleur, qui pour se reposer un moment se mit à nager sur le dos, à *faire la planche*, comme on dit vulgairement, dériva trop près du bord, où il fut traîtreusement harponné, puis sabré. Les quatre autres, dont le lieutenant Delafosse était un, — trois d'entre eux étaient blessés, — lassèrent la persévérance diabolique des cipayes. Après avoir fait, toujours nageant, près de six milles, ils s'entendirent héler en termes à peu près rassurans par deux ou trois cipayes, appartenant, disaient-ils, à un rajah du parti anglais. Confiance ou désespoir, les fugitifs se livrèrent. On ne les avait pas trompés. Ils furent conduits au rajah de Raïswarra (1) (Oude), qui les accueillit, les protégea, les fit vivre du 29 juin au 28 juillet. Alors ils purent rejoindre une des colonnes anglaises qui sillonnaient le pays.

Nous touchons, Dieu merci, au dénoûment de ce drame affreux, et ce dénoûment, sur lequel plane comme un nuage, comme une vapeur de sang, n'en a peut-être frappé que davantage l'imagination publique : elle a rempli de formes hideuses, d'apparitions fantastiques, ce théâtre vide, muet, sanglant, où l'appelaient cent relations vengeresses. On lui a donné en pâture quelques débris mutilés, un puits comblé de cadavres, un édifice à jamais flétri, la Maison-du-Massacre (*Massacre-House*), quelques murailles rayées de coups de sabre, des dalles humides encore où le pied glissait sur une fange noirâtre qui devait être du sang figé : çà et là une poignée de cheveux blonds, un vêtement d'enfant, un feuillet de Bible, un jouet brisé; puis on l'a conviée à deviner ce qui avait dû se passer en ce lieu funeste. Ce qu'elle a rêvé, ce qu'elle s'est représenté, passe tout ce que les plus sombres poètes ont écrit des derniers *cercles* de l'enfer. Ce qui est résulté de cette fièvre de pensée a, nous le croyons sincèrement, dépassé par malheur ce qu'elle avait enfanté de plus monstrueux. Nous estimons au centuple, — et sans croire exagérer d'un seul meurtre, — le nombre des malheureux Hindous qui ont souffert la torture et subi les plus ignominieux supplices pour expier un forfait dont ils étaient innocens, un forfait qui a peut-être été l'œuvre de quelques misérables chassés du champ de bataille, ivres de honte, altérés de vengeance. Examinons en effet ce qu'on sait de positif.

Cent quatre-vingts femmes tombées, à différentes dates, entre les

(1) Maharajah Dig-Bajah-Singh.

mains du Nana étaient prisonnières dans une petite chartreuse divisée en deux pièces et située au milieu d'un jardin, ou, pour mieux dire, d'un *compound*, d'un enclos planté. Cette maison, entourée de pilastres qui soutiennent une verandah, et percée de trois grandes portes sur chaque façade, est marquée sur les plans de Cawnpore (1) à peu près au milieu de l'espace compris entre la portion centrale de la ville et le pont de bateaux jeté sur le Gange. Le terrain où elle est bâtie forme l'angle de deux routes. Dans le choix de cette prison, rien n'annonce une préméditation sanguinaire. Le *bungalow* dont elle dépend était jadis celui d'un officier anglais. Le petit bâtiment accessoire dont nous parlons paraît avoir été ce qu'on appelle une *bee-bee-house*, c'est-à-dire, en termes décens, une « petite maison, » la résidence d'une de ces pauvres filles indiennes qui, sans que la pruderie anglaise s'en effarouche, — elle feint de n'y pas prendre garde, — charment les loisirs du célibat militaire. Les prisonnières y étaient l'objet de peu de soins : on ne leur distribuait qu'une nourriture assez grossière, on ne paraissait point s'inquiéter de ce qui pouvait contrarier leurs habitudes de comfort ou d'élégance ; mais rien n'établit qu'elles aient été l'objet d'aucun mauvais traitement, d'aucun outrage, pendant les vingt journées qu'elles passèrent en captivité. Parti le 7 juillet d'Allahabad, Havelock brisait cependant, un à un, tous les obstacles jetés sur sa route. Le 15, il arrivait à Pandoo-Nuddee, où l'attendaient les meilleures troupes que Nana-Sahib pût mener à sa rencontre. La victoire resta aux Anglais. Les révoltés rentrèrent à Cawnpore, — qu'ils n'allaient pas oser défendre et qu'il fallait évacuer sans trop de retard, — dans une rage facile à concevoir. On dit qu'ils demandèrent à grands cris à leur chef, comme une vengeance, le droit d'immoler les prisonnières, et que Nana-Sahib, loin de s'y opposer, les encouragea, leur donna des ordres précis; on le dit, mais où est la preuve? Quel témoignage a-t-on jamais fourni à l'appui de cette version si peu vraisemblable d'un fait si facile à expliquer différemment? Le plan de Cawnpore, bien étudié, met en effet les choses sous un autre jour. On y voit que les insurgés, chassés par Havelock de la route d'Allahabad, et se retirant vers celle de Bithoor, c'est-à-dire poussés de l'est à l'ouest et de la pleine campagne vers les bords du Gange, ont nécessairement dû se jeter — sinon tous, du moins le plus grand nombre — sur deux routes latérales qui, derrière le « retranchement » vont, du *great Trunk Road*, rejoindre un chemin longeant précisément les murailles du *compound* au milieu duquel s'élève la Maison-du-Massacre. Dans les circonstances que

(1) Voyez celui du colonel Bourchier. (*Eight Months Campaign*, etc.)

nous venons d'énumérer, faites défiler, non pas des cipayes, mais des Croates autrichiens, — voire des soldats plus civilisés encore, — le long d'une enceinte facile à franchir, sans défenseurs, sans protection quelconque, où se trouvent les êtres pour lesquels la victoire a été disputée, ceux que les soldats anglais venaient chercher la baïonnette basse et le sabre au poing, ceux qu'ils redemandaient à grands cris, ceux dont, par représailles anticipées, ils avaient déjà vengé la captivité en immolant Dieu sait combien de victimes. Qu'un mot, un seul, parte d'une âme ulcérée; que ce mot circule dans les rangs des fuyards; qu'une voix s'élève, qu'un sabre sorte du fourreau, qu'un cri de mort retentisse, qu'une seule femme tombe égorgée au milieu de ces brutes qui ont vu, la veille encore, leur sang couler comme l'eau : — qu'arrivera-t-il?

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, selon nous plus vraisemblable que toute autre, nous dirons que sur ce point on en est réduit aux conjectures. En effet, quand les soldats de Havelock arrivèrent, le 17 juillet, dans la station reconquise, où ils trouvèrent à peine quelques traînards prompts à s'échapper (1), un homme, barbouillé de noir, les cheveux hérissés, à moitié fou de terreur, se jeta au-devant d'eux : il s'annonçait comme l'unique Européen qui eût survécu au massacre; c'était M. Shepherd, un des *écrivains* du commissariat. Deux jours avant la capitulation du 26 juin, il avait quitté le « retranchement » déguisé en cuisinier. Reconnu et saisi presque aussitôt, il fut conduit au Nana, qui l'envoya travailler sur les routes par mesure de pénalité. Le 16, pendant la panique, on l'avait sans doute oublié, car il put s'échapper sans le moindre obstacle. Tel est le seul témoin des événemens qui se passaient à l'intérieur de Cawnpore; — nous ne comptons guère cette *ayah* dont nous avons déjà parlé, cette nourrice attachée à la famille de sir Hugh Wheeler; la pauvre femme, à peu près idiote, s'est mille fois contredite dans son récit. M. William Russell, qui lui a parlé, qui l'a interrogée, n'a pu en tirer quatre paroles de bon sens. M. Shepherd, disions-nous, était le seul Européen resté dans l'intérieur de Cawnpore; mais Cawnpore est une grande cité, qui s'étend sur cinq milles de terrain, — plus d'une lieue et demie. Il est hors de toute probabilité que M. Shepherd se tînt à portée du Nana et de son quartier-général. Il avait d'excellentes raisons pour se faire petit et se rendre invisible. Il n'était pas non plus, sans doute, sur le passage des troupes en retraite, et par conséquent il n'était pas dans le voisinage de la *charnel-house*. Il n'a donc pu attester avec certitude

(1) Les troupes du Nana avaient évacué Cawnpore le 16 au soir, et pris la route de Bithoor après avoir fait sauter le magasin militaire, situé au bord du Gange et non loin de cette route.

ni que le massacre eût été sollicité, ni qu'il eût été autorisé, ni même raconter comment il eut lieu.

Le crime a été commis, c'est tout ce qu'on sait positivement, et il est bien à parier qu'on n'en saura jamais davantage. Nous comprenons la fureur des soldats anglais quand ils mirent le pied dans cette enceinte encore chaude de carnage, et où les vestiges d'une horrible lutte appelaient de tous côtés le regard; nous comprenons leur serment de vengeance, légitime à ce moment, trop bien tenu depuis. — Ce que nous comprenons moins, c'est qu'animés de ces sentimens, et roulant en eux-mêmes des pensées, des projets sanguinaires, ils aient placé, sur le puits où les victimes encore pantelantes avaient été précipitées pêle-mêle, une croix de pierre, c'est-à-dire le symbole de l'expiation, du pardon, de la clémence infinie.

Le 26 octobre 1857, — un peu plus de trois mois après la catastrophe que nous venons de raconter,— le colonel Bourchier arrivait à Cawnpore avec la colonne envoyée de Delhi pour balayer le Döab et rejoindre l'armée qui allait au secours d'Havelock, encore enfermé dans Lucknow. On appréciera les sentimens dont les soldats anglais étaient animés en écoutant cet officier supérieur, représentant distingué d'une arme savante :

« ... Ces scènes horribles étaient déjà bien loin; mais les murailles percées à jour (les murailles du « retranchement ») récitaient haut ce poème de misères. On pouvait voir, à chaque heure du jour, des soldats anglais de tout grade errant dans cette enceinte désolée, où ils cherchaient quelque *memento* de leurs compatriotes si lâchement assassinés. D'amères promesses, des élans partis du cœur vouaient à de cruelles vengeances les auteurs de ces atrocités énormes. Je confesse que je ne pus me soustraire à l'influence que de pareilles scènes exercent sur la pensée. Les pires sentimens montent alors à la surface. Je ne voyais pas impunément passer un dragon portant une blouse d'enfant au bout de sa lance et jurant que cette lance n'épargnerait jamais un cipaye; ailleurs c'était un fantassin qui, nouant autour de sa baïonnette une tresse blonde, se repaissait déjà de la vengeance à venir. Et comment s'en étonnerait-on? Deux fois je traversai ces ruines, deux fois les mêmes impressions m'assaillirent malgré moi. Je résolus de ne plus entrer dans la fatale enceinte, et bien que, dans des circonstances ultérieures, j'aie eu ma tente appuyée, six jours durant, à un des angles du « retranchement de Wheeler, » je me suis religieusement tenu parole...

« ... Si le « retranchement » avait cet aspect sinistre, que dire de la Maison-du-Massacre? Dans la cour intérieure était un arbre sur lequel se voyaient encore des traces du meurtre de ces pauvres petits innocens; leurs cheveux, collés à l'écorce, disaient assez quelle mort terrible avait été la leur... L'intérieur des deux chambres était criblé de balles, le sol saturé de sang; çà et là se lisaient des sentences que les ongles des victimes avaient gravées

sur le mur (1) (*scratched upon the walls*). Les malheureuses prisonnières y dépeignaient leurs souffrances, et conviaient leurs compatriotes à des représailles expiatoires. »

Quatre mois plus tard (février 1858), c'est M. William Russell qui traverse à son tour la « cité dolente. » Ses impressions ne ressemblent en rien à celles du colonel Bourchier. Le temps a calmé les esprits, éteint les colères trop vives. M. Russell d'ailleurs, sur toute sa route, a pu s'assurer que l'expiation a égalé, si horribles qu'ils fussent, les crimes commis. Il a entendu, non sans dégoût, des officiers, des *gentlemen*, se vanter de leurs expéditions à la Montluc. Son esprit pénétrant et juste, son remarquable bon sens, l'avertissent qu'il ne faut plus échauffer, mais calmer les passions jusque-là surexcitées. « Prenons garde, dit-il, de nous placer à un point de vue trop exclusivement anglais; évitons surtout de prendre au mot ces fabricateurs de récits mensongers qui ont grossi de tant de fables un récit déjà bien assez chargé d'horreurs. Ce n'est pas la première fois qu'au mépris d'une capitulation, des garnisons désarmées ont été massacrées; ce n'est pas la première fois que des hommes, des femmes, des enfans, ont péri sous le glaive des ennemis de leur race. Rappelons-nous, sous Mithridate, la révolte du Pont; celle des catholiques d'Irlande contre les colons protestans (1641); rappelons-nous les vêpres siciliennes et les assassins de la Saint-Barthélemy... Ce qui caractérise d'une manière spéciale les tueries de Cawnpore, c'est qu'elles sont le fait d'une race courbée sous le joug, d'*hommes noirs* qui ont osé verser le sang de leurs maîtres et celui des femmes, des enfans appartenant à leurs maîtres. Il n'y a point eu ici simplement une guerre servile et une espèce de jacquerie combinées : il y a eu guerre de religions, guerre de races, guerre de vengeance, d'espoir indéfini, d'instincts patriotiques, qui poussaient à briser une domination étrangère, à rétablir le plein pouvoir des chefs indigènes, la pleine suprématie des cultes nationaux. Quelles qu'aient été les causes de la révolte, il est assez évident que ceux qui la dirigeaient, — mus en quelque sorte par une impulsion commune, — comptaient, parmi les moyens de la rendre

(1) Après une longue et inutile conversation avec l'*ayah* de sir Hugh Wheeler, — conversation à laquelle cette vieille femme mit fin par un soudain éclat de larmes, — M. William Russell écrit ces lignes dans son *journal :* « Un seul fait est clairement établi, c'est que l'inscription placée, disait-on, derrière la porte de la *Slaughter-House*, — paroles qui remuèrent si fort Calcutta, qui de là retentirent par toute l'Inde, et rendirent furieux tant de braves soldats, — cette inscription n'existait pas lorsque Havelock pénétra dans ce lieu fatal. En revanche, elle a été gravée, à la pointe des sabres ou des baïonnettes, sur le mur du « retranchement de Wheeler » et sur ceux de plusieurs *bungalows*. » (*My Diary*, etc., t. Ier, p. 191.)

efficace et d'arriver à leurs fins, la destruction de tout individu de race blanche, — homme, femme, enfant, — qui tomberait dans leurs mains : dessein qu'ont frustré en mainte et mainte occasion l'humanité populaire ou certains calculs d'une politique raffinée. De plus, il faut se souvenir que le code des Hindous n'est pas ménager de supplices, et l'Hindou lui-même, bon ou mauvais, — pas plus au reste que le musulman, — ne s'est jamais distingué par sa clémence envers l'ennemi (1)... »

L'aspect des lieux réveilla aussi chez M. Russell plus de dégoût matériel que d'indignation rétrospective. — « Le *retranchement*, dit-il, sert de *cloaca maxima* aux indigènes, aux valets de camp, aux *coolies*, bref, à tous ceux qui bivouaquent dans la plaine sablonneuse au milieu de laquelle il s'élève. De révoltantes odeurs s'en exhalent. Des rangées de vautours rassasiés, et les ailes à demi ouvertes, siégent sur les parapets qui peu à peu s'écroulent, ou perchent par groupes sur deux ou trois arbres dénudés qui se dressent à l'angle par lequel nous avions pénétré dans cette misérable enceinte. J'en tuai un avec mon *revolver*, et tandis que ce dégoûtant animal vomissait, dans les tortures de l'agonie, son dernier repas, en déroulant à droite et à gauche son cou chauve et noir, aux allures serpentines, je fis en moi-même un serment solennel de ne plus me procurer ce hideux spectacle. »

Quant à la Maison-du-Massacre, le voyageur laisse entendre incidemment qu'il la visita au moins deux fois; mais il ne la décrit point, probablement pour ne pas répéter ce qu'il en avait dit dans sa correspondance adressée au *Times*.

IV.

L'écrivain n'est pas entouré en Angleterre de toute la considération à laquelle il a très certainement droit; le journaliste, presque toujours anonyme, semble plus particulièrement encore se regarder comme « déclassé. » M. Russell lui-même se qualifie quelque part de « bédouin de la presse, » et il ajoute, en riant, il faut le croire, que le bédouin de cette caste est un *paria*. Il avait cependant été, on l'a vu, parfaitement accueilli par lord Canning. Il fut reçu de même à Cawnpore par le commandant en chef de l'armée. A peine avait-il fait remettre sa carte par l'aide-de-camp de service, que le rideau de la tente se soulevait pour lui donner accès auprès de sir Colin Campbell (qui n'était pas encore lord Clyde). Après quelques sou-

(1) *My Diary in India*, t. Ier, p. 164-165. — Ceci est plutôt une analyse qu'une traduction.

venirs donnés à la campagne de Crimée, que le général et le correspondant du *Times* avaient faite ensemble: « — Voyons, monsieur Russell, dit le premier au second, je vais vous parler net. Nous ferons ensemble un petit traité : vous saurez sans réserve tout ce qui se passe, vous verrez tous mes rapports, vous prendrez connaissance de tous les renseignemens qui m'arrivent, mais à une condition, c'est que vous n'en parlerez dans le camp à âme qui vive, et n'en laisserez rien percer, sinon dans les lettres que vous envoyez en Angleterre. » La condition fut acceptée et la promesse tenue, nous n'en doutons pas; mais nous nous demandions, en lisant cette page, si, en pareille circonstance, le correspondant accrédité d'un de nos plus importans journaux aurait trouvé le même accueil auprès de n'importe lequel des généraux placés à la tête de nos troupes.

Sir Colin Campbell ajouta un bon procédé de plus à cette courtoisie déjà si remarquable : il offrait sa table au pauvre « paria » du *Times*. Celui-ci refusa discrètement, et préféra la *mess-tent* du quartier-général, où il lui était permis de payer son écot. Partageant d'ailleurs le sort de son ami le lieutenant Stewart, et comme associé par là au service télégraphique, si important pour les opérations militaires qui allaient s'ouvrir, il était bien certain de faire campagne dans les meilleures conditions possibles.

Pendant ses quinze jours de halte à Cawnpore, M. Russell étudiait son terrain, hommes et choses, nouait ses relations, assurait sa petite influence. On peut s'en fier à cet habitué des camps de Crimée pour ne pas faire fausse route, et utiliser ses qualités de bon convive, d'obligeant camarade, les amitiés formées jadis sous les murs de Sébastopol, la confiance qui s'établit après les longs repas arrosés de *hock* et de madère, pendant qu'on fume le *cheroot* en se promenant au clair de lune sur les bords du Gange. Le récit détaillé de ces heures de loisir nous fait pénétrer plus avant que jamais dans les régions ordinairement assez closes de la haute aristocratie militaire anglaise, et même dans le secret des plans de campagne qui semblaient alors défier le mieux la perspicacité critique des juges du camp. Fidèle à son engagement, sir Colin Campbell expliquait tout à son nouvel hôte, et répondait sans réserve à toutes les questions que lui adressait cet acolyte volontaire, dont la présence eût semblé gênante à bien d'autres. Le général lui disait par exemple : « Si je ne marche pas immédiatement sur Lucknow (et je ne me dissimule pas la curiosité malveillante que suscitent ces retards), c'est que deux bonnes raisons m'arrêtent : d'abord je veux réunir autour de moi jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier canon disponible; puis il faut que le convoi de femmes et d'enfans qui, venant d'Agra, descend le long du *great Trunk-Road*, ne cesse d'être escorté, protégé, mis

à l'abri de toute insulte. Or il a sur sa gauche, de l'autre côté du Gange, les ennemis aux aguets; à droite, Calpee est occupé par un autre corps de rebelles; enfin, partout où nos troupes ne couvrent pas le terrain, circulent des bandes tellement nombreuses, qu'on pourrait presque les qualifier de corps d'armée. Un nouveau massacre d'Européens en ce moment détruirait d'avance l'effet de la prise de Lucknow. »

Le général Mansfield, le chef d'état-major de sir Colin Campbell, à qui M. William Russell se fit présenter aussitôt que possible, ne se montra pas moins franc, moins ouvert que son supérieur hiérarchique. Il prit la peine, cartes en mains, d'analyser pour le correspondant du *Times* et les opérations déjà terminées, et celles qui se préparaient. Il lui expliqua comment sir Colin, marchant de Cawnpore sur Futtehghur, après avoir battu, comme nous l'avons dit, le contingent de Gwalior, voulait immédiatement passer dans le Rohilcund pour le nettoyer des bandes de rebelles qui infestaient cette province, et comment lord Canning, usant de la prédominance qui, dans les affaires militaires elles-mêmes, appartient au gouverneur-général de l'Inde, avait décidé qu'avant tout, au point de vue politique, il importait d'enlever Lucknow aux rebelles. De là ce temps passé à Futtehghur pour y attendre le matériel de siége, qui arrivait d'Agra et d'ailleurs : « temps perdu! » disaient les bavards de Calcutta, mais en réalité délai nécessaire, indispensable, inévitable.

Une autre cause de retard était la lenteur que Jung-Bahadour mettait à amener ses Ghoorkas. Dans cette lenteur, s'il fallait du moins en croire le résident britannique (M. Mac-Gregor), il n'y avait ni calcul ni arrière-pensée de trahison; l'allié des Anglais péchait seulement par vice d'organisation militaire, manque de moyens de transport, etc. Lord Canning n'entendait pas qu'on se mît en marche sans les Ghoorkas, non peut-être qu'il regardât leur concours comme indispensable; mais il savait Jung-Bahadour avide de gloriole militaire : il prévoyait donc que si on semblait tenir sa coopération en trop petite estime, la vanité du prince se hérisserait, et qu'il rentrerait, blessé au cœur, dans ses montagnes du Népaul. « On n'y mettait pas tant de façons du temps de Clive, » remarque M. Russell. Et il ajoute, parlant de *son altesse royale* le maharajah Jung-Bahadour : « Le gaillard n'est point d'une moralité fort scrupuleuse : même parmi les princes hindous, qui ne se contraignent guère sur ce chapitre, il passe pour un sensualiste effréné. *Eh bien!* il a si complétement *empaumé* (1) notre commissaire, le colonel Mac-Gregor, et il en a fait son confident si intime, qu'il met au supplice ce mal-

(1) Ces mots sont en français dans l'original.

heureux presbytérien, ce chrétien si rigide, en le consultant avec affectation sur les détails les plus intimes de sa *vie de jeune homme.* La situation est vraiment plaisante, et nous voudrions tous savoir ici quels sont les avis donnés au maharajah sur ces sujets croustilleux par notre digne et sévère *commissioner.* »

L'analyse des entretiens que le correspondant du *Times* eut dans ces premiers jours avec le général en chef donne une valeur historique à son journal. On nous permettra donc d'en détacher quelques passages caractéristiques :

« 18 février 1858. — Il était tard, ce soir, quand nous nous sommes séparés après avoir dîné à la *mess,* car nos amis ont toujours beaucoup à bavarder sur cette guerre de Crimée, déjà si loin de nous; mais il faisait un magnifique clair de lune, et la route seule sépare le bosquet dans lequel se dresse le camp des *rifles* de la plaine sablonneuse où s'élèvent les tentes du quartier-général. Pas un être vivant ne se montrait ni sur la route ni dans la plaine. Les tentes brillaient comme des cônes de neige. Aucune sentinelle ne me cria *qui vive?* quand je pénétrai dans la principale avenue du camp, la *grande rue,* c'est ainsi que nous l'appelons. On n'entendait pas une voix humaine ; pourtant mon regard, qui parcourait cette rue d'un bout à l'autre, rencontra, tout à l'extrémité, la forme mouvante d'un individu, qui se promenait, la tête basse, comme absorbé en ses pensées. En m'approchant, je reconnus le général en chef, sa figure bien caractérisée, sa taille et sa démarche de soldat. C'était sir Colin, qui peut-être se perdait dans le même ordre de méditations que Shakspeare attribue à son Henry la veille de la Saint-Crispin. Nous eûmes là une longue et intéressante conversation. Sir Colin attache la plus grande, la plus vitale importance à ce qu'on *manie* habilement les soldats qui pour la première fois vont au feu. — Il se passera quelquefois des années, disait-il, avant qu'une infanterie à laquelle on a fait essuyer quelque rude échec ait repris quelque confiance en elle-même. Peut-être même cette confiance ne renaîtra-t-elle jamais, à moins qu'elle ne passe sous les ordres des chefs les plus judicieux. La cavalerie, une fois battue, est peut-être plus longtemps encore à recouvrer cet entrain (*dash*), cet esprit d'aventure, qui constituent la meilleure portion de son mérite. — J'ai cru comprendre que sir Colin faisait allusion à la manière dont certains régimens, sous les ordres de Wyndham, viennent de se conduire à Cawnpore. C'étaient de fait les mêmes qui, devant le redan, à Sébastopol, ont subi successivement deux échecs assez connus.

« 20 février. — ... Vu le chef et acquis une prénotion assez claire de son plan d'attaque. Nous nous emparerons d'abord de la *Delkooshat* (un palais entouré d'un vaste parc très bien clos), située sur la rivière Goumti, au sud-est de la ville. De là nous marcherons contre les ouvrages élevés par l'ennemi, et qui, à partir de la Goumti, bordent la cité sur toute la ligne du Vieux-Canal jusqu'au pont que Havelock et Outram traversèrent pour entrer à Lucknow. La ville prise en bloc (un labyrinthe de petites ruelles étroites et tortueuses presque aussi vaste que Paris) s'étend au nord et à

l'ouest de ce pont, d'où part une route qui mène à la Résidence. Sir Colin ne veut point de combats de rues. Il jettera bas, à coups de canon, leurs murailles de boue, puis bombardera les palais qui forment le centre et la véritable défense des positions de l'ennemi. Ils sont situés à l'est de la ville, et presque en ligne parallèle avec la route de la Résidence, au nord et au sud des faubourgs qui confinent la rivière. Le chemin que compte suivre sir Colin lui est familier, car c'est celui qu'il a déjà parcouru lorsqu'il allait relever la garnison commandée par Havelock et Outram. Tout ce qu'on a dit des forces qu'il dirigeait lors de cette mémorable expédition, d'après les calculs faits en Angleterre, est marqué au coin de l'exagération la plus ridicule. Ceci vient du mystère tout à fait *vénitien* que le gouvernement de l'Inde affecte si volontiers. De là des méprises inévitables qui égarent l'opinion publique, obligée d'établir ses calculs sur les données fausses que lui fournit la presse de Calcutta. Quand sir Colin, au mois de novembre dernier, marcha sur Lucknow, — j'ai vu aujourd'hui même les rapports et tableaux officiels, — il n'avait en tout, infanterie et cavalerie, que 5,536 hommes (dont 946 cavaliers) (1). Là-dessus il fallut prélever à peu près mille hommes, qu'il laissa dans la Delkooshat, lorsqu'il se mit en route pour percer jusqu'à la Résidence. A Cawnpore, en novembre dernier, Wyndham commandait à 2,402 hommes. Lorsque Havelock et Outram se jetèrent dans la Résidence, ils avaient 2,683 hommes et 527 chevaux. »

Dans l'intervalle de ces confidences stratégiques, le spirituel voyageur aimait à étudier l'organisation de ces villes bicéphales qu'on appelle des *stations*. Ses observations méritent d'être rapidement analysées. Deux populations parfaitement isolées l'une de l'autre habitent une cité anglo-indienne. Le *cantonnement* européen est d'un côté; de l'autre, la ville indigène et le bazar. Aucun trait d'union entre les deux : ni le langage, ni la foi, ni la nationalité ne les rattache. Le cantonnement sis à l'ouest est séparé de la ville sise à l'est par un grand terrain vague, ou par des champs, ou par des jardins. L'*occident* gouverne, recueille les impôts, donne des bals, se promène en carrosse, suit les courses, fréquente l'église, améliore les routes, se bâtit des théâtres, organise ses loges maçonniques, tient séance à la *cutcherry* (2), et boit sa *pale ale*. L'*orient*

(1) Les chiffres du colonel Bourchier sont tout à fait d'accord avec ceux-ci. Les voici :

Brigade navale et artillerie	400 hommes.
Cavalerie	900 —
Infanterie	3,200 —
Sapeurs	200 —
	4,700 hommes.

Dans ce chiffre n'est pas comprise la petite garnison laissée à l'Alumbagh. Quant à l'artillerie, elle se composait de 12 pièces de siége, 10 mortiers et 27 pièces de campagne, — total, 49 pièces.

(2) La *cutcherry* est le tribunal à la fois administratif et judiciaire où siége le représentant de l'autorité britannique.

paie les taxes en raison de ce qu'il a fait pousser sur le sol taxé, grogne et rugit sourdement, fabrique des enfans en grand nombre, se chamaille, prie accroupi dans ses temples en ruine, hante ses autels qui pourrissent, se lave dans ses *tanks* qui se dessèchent faute d'entretien, et en boit l'eau à demi putréfiée. Entre les deux populations est un vaste abîme; celui qui trouvera moyen d'y jeter un pont méritera bien certainement une statue. De larges rues séparent les bâtimens vastes et réguliers où se carre à l'aise le résident européen. La cité indigène est un agrégat de maisons perforé çà et là de sentiers tortueux. Le plan exact d'une de ces ruches ressemblerait à un morceau de vieille charpente rongé par des termites. Les Européens, — une poignée d'hommes, — occupent avec leurs cours, leurs jardins, leurs *communs* de toute espèce, quatre fois autant d'espace qu'il en faudrait aux Hindous et aux musulmans pour loger une population de cent mille malheureux, mis en presse dans d'étroites et sales habitations. Au milieu du quartier indigène pourtant se dresse un édifice d'architecture indienne, au sommet duquel flotte un drapeau, et devant cet édifice, un groupe de *natifs* en tunique de cotonnade bleue se tient à poste fixe, le *tulwar* (sabre) au côté. Ce bâtiment est la *kotwalee,* la résidence et le bureau du *kotwal* ou maire et préfet indigène. Tout cela ressemble merveilleusement aux *stations* des Russes en Géorgie. Seulement la Géorgie est chrétienne et *russifiée* (*russianized*) depuis déjà bien des années.

« A qui est (continue notre observateur), à qui est ce *buggy* (1) précédé de deux cavaliers indigènes et suivi de cinq ou six piétons armés qui galopent tant bien que mal pour ne pas le perdre de vue? — C'est celui du *magistrat-collecteur.* — Quel est son emploi? — Il siége dans la *cutcherry* pour juger les procès civils; il fait rentrer les impôts; il a un contrôle arbitraire sur tout ce qui concerne l'administration civile de la province, car toute une province dépend de lui; c'est le *burra-sahib,* le « grand personnage » de la station.

« Et qui vient à nous dans cet élégant *gharry,* avec des domestiques en livrée? — C'est le chapelain de la station, qui marie, baptise, prêche les Européens et leur dit l'office. — Va-t-il parfois du côté des indigènes? — Lui?... Vraiment non. Il laisse ceci aux missionnaires, dont nous avons ici un nombre considérable; mais il tient une école où les enfans viennent ou non, comme cela leur convient. C'est un très bon chapelain, très aimé, très respecté.

« — A merveille! Et cet autre, encore en *buggy,* très fringant, très leste, qui conduit si bien cette belle jument baie? — Ceci, c'est le docteur de la station. Il soigne les malades européens. En certaines circonstances, il entreprend aussi, à forfait, de veiller sur la santé des soldats indigènes de la

(1) Espèce de cabriolet.

garnison. — Et... les soigne-t-il réellement?... — Je... je ne crois pas... Comment diable s'occuperait-il de ce tas de *niggers?* — Et cependant il est payé? Pourquoi cette anomalie? — Ah! ceci est une autre affaire. Il faut embrasser l'ensemble du système avant de prétendre expliquer tous ces détails.

« Voici un cavalier de bonne et joyeuse mine, monté sur un arabe au poil gris : qui donc est-ce? — Le juge de la station, un brave garçon s'il en fut... Maintenant, vous savez,... tous les juges sont un peu flâneurs... Les causes criminelles rentrent dans leurs attributions, et s'ils se trompent par-ci par-là, il n'y a pas grand mal, vu qu'ils n'ont pas d'Européens parmi leurs justiciables. Lorsque, dans le service civil, on ne peut rien tirer de quelqu'un, ce quelqu'un-là est bien près d'être nommé juge. »

Après ces vives esquisses, signalons aussi ce mouvement de répulsion, de plus en plus accentué, que provoquent chez M. Russell les forfanteries cruelles, les bravades sanguinaires dont il a les oreilles rebattues. Après un dîner où a fait son apparition un brillant officier récemment revenu d'une tournée à la *Jack-Ketch* (1), voici les réflexions indirectement dédaigneuses de l'impartial narrateur: — « Charmante soirée, remplie de discussions sur les affaires indiennes, et qui serait fort instructive pour un *griffin* comme moi, n'était que chacune de ces autorités si compétentes diffère de toutes les autres sur presque tous les points. Au surplus, j'ai constaté que les gens stupides sont en même temps féroces...en raison, le dirai-je? de leur stupidité même... »

Cependant les divers corps de l'armée anglaise avançaient lentement, sûrement, vers Lucknow, à la manière du serpent qui, pour chaque pas en avant, replie sur eux-mêmes et déroule un peu plus loin ses anneaux élastiques. L'avant-garde était à Bunnee, c'est-à-dire au-delà d'Oonao, lorsque le signal du départ fut donné au quartier-général. Le 27 février 1858, on se mit en route; le bruit lointain des canons de l'Alumbagh, où sir James Outram avait presque chaque jour à repousser quelques attaques des insurgés de Lucknow, animait la marche et faisait pressentir de rudes combats. Étrange et curieux tableau que celui d'une armée anglo-indienne! il a trouvé cette fois, pour le reproduire, un de ces peintres qui allient un coloris brillant à une exactitude presque photographique.

« Quelle infinie variété d'aspects et de bruits! quelle multitude d'objets nouveaux! quelles étranges combinaisons de couleurs et de formes! Secoué dans mon *gharry,* à demi étouffé, presque cuit au four, riant des mensonges pompeux du *sycee,* qui court en avant, proclamant mes titres fantastiques pour que la foule me livre passage, je ne puis m'empêcher d'ad-

(1) On sait que *Jack-Ketch* est le surnom populaire de l'exécuteur des hautes œuvres.

mirer, — et je suis peut-être le seul à voir les choses ainsi, — ce vaste fleuve qui va se jeter dans l'océan de guerre épandu devant moi, ces hommes, ces femmes, ces enfans, animés, joyeux, qui courent à flots pressés vers Lucknow pour aider le Feringhee à subjuguer... leurs frères... J'ai là sous les yeux comme une scène des vieux âges du monde, alors que, de l'Orient et du Nord, des tribus nomades se jetaient à la conquête de pays inconnus. Ces gens qui dévalaient près de moi portaient avec eux toute leur richesse domestique, lares et pénates : pour maisons, leurs tentes; pour rues, le bazar du camp; pour maître, le *kotwal* (préfet de police) du bazar; pour politique, la hausse ou la baisse du riz; pour destinée, celle du camp auquel ils adhèrent, comme les moules au flanc du navire en marche. Il y avait là des vieillards qui se souvenaient de Lake, de Holkar et de Sindyah, puis des jeunes gens qui auraient pu raconter les campagnes du Pendjaub ou du Scinde, des enfans qui venaient de faire leur noviciat dans la campagne de l'Oude. Élevés dans les camps, mais non guerriers, — toujours derrière les canons, jamais en face, — l'aptitude des innombrables *natifs* de l'Hindostan pour cette vie étrange manifeste assez clairement leur origine, ou tout au moins l'histoire de leur pays depuis dix siècles. La plupart sont des Hindous du Bengale ou des provinces du nord-ouest; quelques-uns viennent de l'Inde centrale. Les musulmans ne sont pas nombreux, sinon parmi les domestiques d'officier. L'Afghan à la lourde structure, avec son turban énorme et son teint clair, traîne la jambe à côté de son chameau chargé de fruits secs. Le Sickh, dont les moustaches longues et retroussées vont se nouer l'une à l'autre au-dessus de la tête, épargne à sa précieuse toison le contact impur de la poussière au moyen d'un mouchoir fixé sous son menton : son allure est celle du chat, tandis qu'arpentant le terrain de ses longues jambes nerveuses, il hâte le pas pour rejoindre ses camarades. L'obèse *bunneah* (petit marchand forain) presse sa charrette de bambous sans s'inquiéter de ses subordonnés, qui le suivent comme ils peuvent. Les femmes des *bunneahs*, à califourchon sur les plus maigres ânes qui soient au monde, et de leurs orteils rasant presque le sol, forment, — avec les enfans qu'elles tiennent embrassés, ceux qui s'accrochent à leur dos, et la masse de bagages qu'elles trouvent moyen d'entasser par-dessus tout cela, — une montagne sous laquelle disparaît leur monture. On ne voit plus que la triste et patiente figure de l'animal surchargé, ses longues oreilles, sa queue pelée par la rogne, et ses quatre petits pieds noirs, comme pliés en dehors, autour desquels, à chaque pas, ballottent des fanons touffus. Le Madrassee grêle, à la physionomie subtile, grimace et rit, du haut de l'éléphant sur lequel il est perché, avec les *coolies* efflanqués, mais nerveux, qui halètent autour de lui sous leurs fardeaux de chaises, tables, paniers de bière ou de vin, marchandises de bazar, etc... »

Ces armées traînent avec elles tout ce qu'exige le comfort anglais : des chèvres laitières, des moutons gras, des troupeaux de dindons ont place dans l'interminable cortége. Sur le dos des chameaux s'amoncellent des caisses de bière, de conserves alimentaires, de viandes en terrine, de *soda-water*. Des singes, juchés et attachés par-

dessus tout cela, peu familiers avec l'allure des chameaux ou des *poneys*, se démènent, avec d'horribles cris et de bizarres grimaces, à chaque secousse un peu trop accentuée. Abrités dans mille et mille recoins, d'invisibles perroquets emplissent l'air de leur ramage aigu. Çà et là quelque daim apprivoisé soupire et fait halte, las de cette marche lente et régulière pour laquelle la nature ne l'a point formé. « Enfin, dit M. Russell en terminant cette énumération vraiment homérique, des meutes de *parias* précèdent, accompagnent et suivent la marche, enviant ceux d'entre eux, — en bien petit nombre, — que le sort a favorisés, et qui, passés domestiques, ont désormais un serviteur à leurs ordres. »

Tel était l'aspect général de l'avalanche humaine qui, le 27 février 1858, traversant le Gange et franchissant la frontière de l'Oude, se déroulait sur plusieurs lieues de route, et allait porter le dernier grand coup à la révolte indienne. On s'avançait à travers des plaines dépouillées de leurs moissons. Les villages étaient déserts, et cela depuis le premier passage de Havelock. Bâties en terre sèche, leurs maisons, dont les toits s'effondraient déjà, offraient l'aspect le plus misérable. Chacun de ces villages a son lac (*tank*) creusé de main d'homme, presque tous s'abritent d'un petit bois : quelques-uns ont une enceinte, misérable rempart d'argile que le soleil et les pluies battent bien vite en brèche; mais ces murs, parfois crénelés et bastionnés, réveillent l'idée des guerres intestines auxquelles se livrent, de bourgade à bourgade, les populations de l'Oude, guerrières et déprédatrices. A quelques milles du Gange, on rencontra la première trace des combats encore récens livrés par Havelock aux rebelles; c'était un ouvrage en terre, dominant la route. Les parapets noircis par le feu des canons attestaient que là s'était livré un de ces engagemens nombreux qui avaient signalé au mois de juillet précédent, la marche de la première colonne envoyée au secours des assiégés de Lucknow. Huit mois s'étaient écoulés depuis lors, et Lucknow était encore aux mains des révoltés. L'heure était venue d'en finir; — la campagne était ouverte.

E.-D. FORGUES.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril 1860.

Il n'est point vrai que l'oisiveté soit toujours la mère de tous les vices. Sur ce grand marché public de la politique européenne qui se tient à Westminster, il y a chômage depuis douze jours, et comme l'influence des vacances anglaises de Pâques s'étend à peu près partout où la politique combine des plans, négocie des affaires, agite des hommes, pendant que lords, *commoners* et ministres de la reine goûtent leur courte villégiature de printemps, on prend quelque repos ailleurs. Dans cette accalmie, qui va trop tôt cesser, je ne sais quelle séve légère de confiance a paru monter au cerveau des observateurs anxieux de la politique.

Nul ne l'ignore, la grande question du jour est la question suisse. L'importance de cette question ne tient point à la vivacité que les Suisses ont apportée dans leurs réclamations contre l'annexion de la Savoie. Nous qui prêchons la charité universelle en matière de politique internationale, nous n'accueillerions pas assurément avec une insouciance dédaigneuse un démêlé qui nous mettrait aux prises avec la Suisse, même isolée. Si pourtant nous n'avions devant nous que la Suisse, un tel démêlé ne s'élèverait point, nous en convenons, aux proportions d'une difficulté de premier ordre; mais ici la Suisse est moralement appuyée par l'Angleterre, et la Suisse a témoigné la volonté de saisir l'aréopage des grandes puissances européennes d'une question que le gouvernement français avait entendu régler et conclure en tête à tête avec le roi de Sardaigne et avec les populations savoisiennes. De là au premier moment semblait devoir naître sur le terrain fourni par la Suisse une lutte d'influence entre le gouvernement français et le cabinet britannique. Dans les dernières séances de la chambre des communes, dans les dernières dépêches du *foreign office* livrées à la pu-

blicité, lord John Russell laissait clairement voir que, s'il avait pris son parti de la cession de la Savoie à la France, il considérait comme entière la question des réclamations suisses à propos des districts neutralisés de la Savoie. Sur le règlement de cette question, il réservait les droits des puissances signataires des traités de Vienne. Tout présageait donc qu'il comptait faire une campagne diplomatique dans cette direction : c'est là qu'il allait essayer ses forces, là qu'au sortir de l'entente cordiale évanouie, il allait chercher ces combinaisons avec les autres états continentaux dont il avait annoncé le dessein en plein parlement. Voilà comment la question suisse prenait une gravité soudaine et rejetait pour l'instant dans un rang secondaire les autres difficultés de la situation européenne. L'Angleterre allait-elle se mesurer diplomatiquement avec nous? Allait-elle revendiquer (nous croyons que c'est ici le mot propre) pour la décision de l'Europe une question que nous semblions vouloir terminer directement avec les intéressés? Allait-elle essayer de gagner à ses vues les trois grandes puissances continentales? Allait-elle s'efforcer de nous infliger un échec moral qu'il nous eût été difficile de dévorer en silence, ou bien subirait-elle une déconvenue qui augmenterait encore son aigreur et son irritation? Tel est, si nous ne nous trompons, le grave point d'interrogation sur lequel se sont ouvertes les vacances de Pâques.

C'est alors, nous le croyons, que la bienfaisante influence du repos s'est fait sentir aux gouvernemens et à l'opinion. Nous ne savons à quel point précis est arrivée la négociation sur la question suisse; mais nous ne pensons pas nous tromper en supposant qu'elle a eu la qualité que d'excellens esprits ont tant estimée en diplomatie, qu'elle a été paresseuse, c'est-à-dire qu'elle a pris à son aise le temps de la réflexion. Une idée a germé, nous ignorons si c'est dans les régions officielles, mais c'est du moins dans de bons endroits, car elle a été accueillie avec complaisance par l'opinion: c'est que, lors même que le règlement de la question suisse devrait ultérieurement être soumis à l'examen d'une conférence, il ne serait pas impossible et il serait sage à l'Angleterre, à la Suisse et à la France, de le concerter préalablement entre elles. Les bonnes raisons qui conseillent une telle conduite et un esprit de transaction aux trois états sont en effet abondantes et manifestes.

Qu'aurait à gagner l'Angleterre à engager une lutte d'influence avec la France à propos de la question suisse? Rien évidemment. La France a l'avance et l'avantage du fait accompli : non-seulement la Savoie et le comté de Nice lui sont transférés par traité, mais ces provinces vont dans quelques jours se prononcer elles-mêmes par le suffrage universel, et quoique la pratique de ce suffrage soit fort nouvelle encore en Europe, il faudrait être bien novice pour douter du résultat des plébiscites savoyard et niçard. La France possédera donc les portions neutralisées de la Savoie en vertu de deux droits, le droit de souveraineté résultant d'un traité et le

droit populaire résultant de la volonté apparente des populations. L'on ne saurait évidemment espérer qu'elle laisse mettre ces droits en question, et qu'elle puisse les abdiquer, même partiellement, devant une conférence européenne. D'ailleurs le cabinet anglais ne peut se méprendre sur les dispositions qui animent les autres puissances. Il n'ignore pas que la Russie serait favorable au gouvernement français, que l'Autriche veut rester à l'écart, et tient jusqu'à l'affectation à ne se mêler de rien, qu'en Prusse le prudent M. de Schleinitz, dont l'existence ministérielle a été tout récemment menacée par des conseillers plus hardis, a fait triompher dans l'esprit du prince-régent sa politique circonspecte, et que la Prusse enfin, placée entre ses affections anglaises et sa vieille intimité russe, cédera toujours plus volontiers aux conseils de la Russie qu'à ceux de l'Angleterre. Ainsi, dans cette question suisse, le cabinet anglais est distancé par les faits; il est exposé à voir la majorité tourner contre lui dans une conférence, et il ne pourrait poursuivre la réunion d'une telle conférence dans un esprit d'antagonisme contre le gouvernement français sans aller au-devant d'extrémités auxquelles répugne sa politique générale, et qui ne seraient point proportionnées aux intérêts anglais engagés dans une question déflorée d'ailleurs par le fait accompli. Des mouvemens stériles et un échec presque certain, voilà ce que serait pour l'Angleterre une lutte d'influence engagée contre nous à propos de la question suisse : de grands intérêts lui recommandent au contraire une transaction opportune. N'y a-t-il pas à préparer l'exécution du traité de commerce, où les principes seuls de la réciprocité ont été posés? Ne faut-il pas traiter en bonne intelligence l'organisation du tarif douanier qui doit consacrer l'application de ces principes? Enfin le vote de la motion de M. Lindsay, à la suite duquel le gouvernement anglais a pris vis-à-vis de la chambre des communes l'engagement de négocier avec la France pour obtenir l'abolition des droits différentiels de navigation que nous appliquons dans nos ports aux navires anglais, ce vote n'impose-t-il pas à l'Angleterre l'obligation de conserver avec nous de bons rapports? Si la France étendait à la marine marchande le principe de la liberté commerciale, ne serait-ce point pour l'Angleterre une précieuse compensation aux blessures diplomatiques qu'elle a reçues dans ces derniers mois?

Des considérations analogues doivent agir sur l'esprit de la Suisse. Nous n'avons, quant à nous, nulle envie de prendre part à la controverse à laquelle les prétentions de la Suisse sur les provinces neutralisées de la Savoie ont donné lieu. L'opinion que nous avons exprimée sur l'annexion de la Savoie nous dispense, croyons-nous, de discuter les dispositions du traité de 1564 et du traité de Vienne. Nous comprenons l'ardeur que les Suisses ont montrée dans la défense de leurs intérêts. Nous ne sommes pas de ceux qui ne voudraient pas permettre à un petit peuple d'être fier, à un peuple libre d'être ombrageux. Nous ne pourrions pas garder notre sérieux, si nous Français, qui avons réclamé la Savoie et Nice au nom de notre sécurité straté-

gique, nous nous avisions de refuser à la confédération helvétique, dont nous n'avons pas toujours respecté l'intégrité et l'indépendance, le droit de s'inquiéter de la sûreté d'une de ses frontières. Enfin la garantie donnée par les cinq puissances à la neutralité de la Suisse est une des conditions essentielles de l'existence de la confédération. Nous trouvons naturel que la Suisse ait déféré aux puissances garantes un fait qui altère partiellement les conditions de sa neutralité; quels que soient en effet les titres que nous pensions avoir à la sympathie de la Suisse, nous n'allons pas jusqu'à croire que ses devoirs d'amitié envers l'une des nations garantes de sa neutralité puissent l'obliger, dans une circonstance grave, à renoncer à la garantie des quatre autres puissances. Nous ne croyons avoir aucun motif sérieux d'aigreur contre la Suisse, nous reconnaîtrons même que le gouvernement fédéral a montré une louable prudence en résistant aux exhortations du parti nombreux et passionné qui, pour mettre les puissances garantes en demeure et les contraindre à une intervention active, demandait l'occupation militaire des districts neutralisés de la Savoie; cependant il nous semble que les Suisses ont fait aujourd'hui tous les actes conservatoires de leurs droits et des conditions que les traités ont mises à leur existence, qu'ils peuvent avec honneur arriver maintenant à l'appréciation sérieuse, modérée, pratique de leurs intérêts, et qu'ils doivent songer à un arrangement avec la France, à la condition que cet arrangement soit soumis à l'approbation des puissances garantes de leur neutralité.

Quant à la France, elle est dans une position excellente pour être modérée : elle détient l'objet du litige, et l'on ne peut rien tenter d'efficace contre elle. La première condition de la vraie dignité pour les puissans, c'est de ne point se laisser aller à une susceptibilité exagérée à l'égard des faibles. Ce n'est pas seulement le succès et la puissance qui nous obligent à la modération. Soyons de bonne foi avec nous-mêmes : dans les négociations qui ont précédé l'annexion, nous semblons avoir vacillé, nous n'avons pas toujours tenu le même langage, et, si c'était trop de dire que nous avons fait des promesses qui n'ont pas été tenues, convenons que nous avons autorisé des espérances qui n'ont pas été réalisées. Nous ne cherchons ni à incriminer ni à justifier les tergiversations qui ont été révélées par la publication des documens diplomatiques : il est possible qu'elles aient été imposées par les circonstances; mais enfin, le but de notre gouvernement étant atteint, il nous semble qu'il peut, sans faire de sacrifices de dignité, adoucir par quelques concessions opportunes les déplaisirs, pour ne pas dire les déceptions, dont on se plaint en Suisse et en Angleterre. On ne pèche pas du moins contre la vraisemblance en attribuant au gouvernement français une telle disposition. Nous croyons en effet, malgré les assertions contraires, qu'il est inexact que le gouvernement français se soit prononcé contre le principe de la réunion d'une conférence. Le dissentiment aurait plutôt porté sur le lieu où la conférence devrait se rassembler. La France, secondée par

la Russie, voulait Paris et refusait Londres; on avait proposé Bruxelles. Nous n'attachons pas, quant à nous, la conférence n'étant point repoussée en principe, une bien grande importance au lieu de la réunion. La question de date domine tout. Il y a un mois, une conférence eût été contraire à la politique française, car elle eût produit un effet suspensif sur l'annexion. Cet inconvénient n'existe plus guère aujourd'hui : dans peu de jours, il aura entièrement disparu. Lorsque l'annexion sera complétement achevée, lorsque les districts neutralisés auront voté comme le reste de la Savoie, si la France a posé des élémens d'entente avec la Suisse et l'Angleterre sur les détails particuliers de l'annexion qui peuvent toucher aux intérêts de la confédération helvétique, non-seulement la réunion d'une conférence admise à exprimer son avis sur ces conséquences partielles de l'annexion, à les revêtir de sa sanction pour la sauvegarde de la Suisse, n'aurait rien de contraire aux intérêts de la France; mais le choix même du lieu où se réunirait cette assemblée diplomatique ne serait point une difficulté sérieuse. On pourrait même là encore trouver pour les amours-propres compromis une nouvelle base de transaction.

Les conjectures que nous venons d'exposer ne sont peut-être qu'un roman optimiste né du *far niente* des vacances de Pâques. Comme elles résultent d'une analyse sérieuse des situations respectives de l'Angleterre, de la Suisse et de la France, et comme elles se présentent sous une apparence plausible, elles ont pris corps dans l'opinion, et nous avons cru devoir les reproduire avec une entière conviction et une demi-espérance. Nous voudrions ardemment, quant à nous, les voir s'accomplir. Nous l'avons dit, cette question suisse est pour le moment la question la plus grave de la politique extérieure, car elle peut donner lieu à une lutte d'influence en Europe entre la France et l'Angleterre. Une fois cette question assoupie, il n'y a plus au dehors d'affaire périlleuse actuellement engagée. La France, fermant sur elle ses nouvelles portes des Alpes, rentre en elle-même. Elle peut alors, si elle veut laisser s'apaiser ou mûrir les autres difficultés vives ou latentes de l'Europe, recommencer une période d'activité et de vie publique intérieure.

Nous avons en effet le sentiment que la France est dans un ces momens décisifs où le choix entre deux systèmes peut déterminer le caractère de toute une période historique dans l'existence d'un peuple. La France a donné récemment des témoignages de sa force bien suffisans pour assurer à son amour-propre une longue satisfaction et pour inspirer aux états rivaux un juste respect de sa grandeur. Elle n'a même pas pu exercer d'une façon si triomphante l'initiative qu'elle a prise, il y a un an, dans les affaires européennes, sans exciter des jalousies et des craintes. Si nous poussions plus loin nos avantages au dehors, si, alléchés par les entreprises étrangères, nous nous laissions aller à la tentation de faire emploi de notre puissance dans toutes les complications qui peuvent naître de la situation de

l'Europe, les occasions d'agir à coup sûr ne nous manqueraient pas. L'état de l'Europe n'ouvre qu'un trop vaste champ aux combinaisons nouvelles. Que de choses dans notre plus prochain voisinage sont mal disposées et fragiles! Sans parler de l'Italie encore incandescente, et qui commence un travail incertain de fusion et de recomposition, n'y a-t-il pas à nos portes une Allemagne, bizarrement découpée en petits états, dont la constitution artificielle se prête à ces remaniemens de territoires et de peuples auxquels s'exerçaient avec tant d'entraînement les grands hommes d'état et les grands hommes de guerre de l'ancienne politique? N'y a-t-il pas enfin l'Orient et l'empire agonisant des Turcs, offrant comme une mine de compensations territoriales aux réformateurs de la carte de l'Europe? Sans doute, si la France voulait recommencer un de ces grands romans guerriers qu'elle a plus d'une fois exécutés dans son histoire, elle pourrait longtemps encore remuer victorieusement et tailler l'Europe à sa fantaisie; mais nous connaissons aussi par notre histoire la fortune inévitable de ces entreprises. C'est le sort de la France, quand elle se livre à ces accès d'activité politique et militaire au dehors, d'inspirer des jalousies universelles, de réunir contre elle toutes les forces de l'Europe et de préparer, par la grandeur et la durée de ses triomphes, la grandeur et la soudaineté de ses revers. Notre siècle nous a enseigné en outre des vérités politiques et sociales : nous avons appris que les droits, l'autonomie, la liberté des peuples ne sont point impunément violés par les caprices oppresseurs d'une autre nation, cette nation fût-elle la nôtre; nous avons appris que les aventures guerrières où un peuple dépense l'exubérance de sa force ne constituent point sa grandeur, mais au contraire l'épuisent, que les vraies sources de la puissance sont dans la bonne organisation politique intérieure, dans la richesse, dans le travail, dans ces conditions d'existence qui ne se fortifient et ne prospèrent que par la paix. Ces enseignemens crient à la France actuelle que la puissance qu'elle vient de montrer, et dont elle est à bon droit si fière, est la conséquence et le fruit des institutions généreuses et de la paix féconde dont elle a joui pendant quarante ans, et qu'elle en détruirait inévitablement les causes, si elle en prodiguait les effets dans des entreprises extérieures.

C'est donc pour la France, ou plutôt pour son gouvernement, qui a pris sur lui la responsabilité et le pouvoir de la lancer dans l'une ou l'autre voie, le moment de choisir entre les deux systèmes. Nous avons espéré, au commencement de cette année, que le gouvernement avait fait son choix, et avait pris le bon parti de ramener le pays aux travaux féconds de la vie intérieure. La lettre impériale que l'on a nommée le programme de la paix n'avait pas d'autre sens, et annonçait apparemment cette intention. Trois mois se sont pourtant écoulés, et malgré la grandeur de la tâche pacifique assignée au pays par ce programme, malgré l'action presque révolutionnaire que la nouvelle politique semblait appelée à exercer sur les intérêts, mal-

gré l'excitation qu'aurait dû donner aux esprits une tentative si neuve en France, et qui, à l'application, soulève de si nombreux et si intéressans problèmes; — quoique la transition du système de la prohibition au système de la liberté commerciale doive entraîner de profondes modifications dans les mœurs et les institutions politiques d'un peuple, et y affecter les intérêts et l'équilibre des diverses conditions sociales, — un si grand acte, si gros de conséquences, a remué à peine et agité presque silencieusement quelques intérêts privés, n'a provoqué aucune ardeur de curiosité et d'application dans les intelligences, a laissé l'opinion froide, inattentive et distraite. L'effet moral, l'effet public de la nouvelle politique commerciale a été manqué. Quelle est la cause de cet avortement? C'est avant tout la diversion persistante des questions extérieures. Certes la première condition du succès d'une réforme économique, c'est la sécurité politique. Grâce aux questions étrangères où nous sommes demeurés enchevêtrés, cette sécurité a fait défaut. Nos vœux ne font donc qu'interpréter logiquement les intentions qui ont animé le gouvernement dans la conception de sa politique commerciale, lorsqu'ils appellent, même au prix de quelques faciles concessions, la fin de ces difficultés diplomatiques qui ont donné à croire au pays, au moment même où on l'appelait à s'occuper de ses affaires intérieures, que nous allions nous enfoncer plus que jamais dans le périlleux fouillis des complications européennes et des entreprises étrangères.

Si la diversion de la politique étrangère devait nuire à l'effet d'opinion de la nouvelle politique commerciale, il faut reconnaître aussi que la réforme rencontre des obstacles et des écueils dans notre organisme politique. Les libertés sont solidaires, on s'en convaincra utilement un jour, nous l'espérons. En attendant, nous faisons l'épreuve de la fâcheuse influence que l'engourdissement de la liberté politique exerce sur les autres libertés, sur celles qui paraissent plus innocentes, et dont on voudrait favoriser le développement. Le succès d'une politique commerciale n'est point accompli parce que l'on en a énoncé les principes; il ne résulte pas non plus de la simple correction des chiffres dans les colonnes d'un tarif de douane : il dépend surtout des hommes chargés de combiner et de préparer les détails d'application de cette politique et de la façon dont elle sera appliquée. Nous ne craignons pas de le dire, la réforme commerciale subitement entreprise cette année aurait dû provoquer des travaux gigantesques d'enquêtes, d'élaborations législatives, d'études et de discussions de presse. La grandeur de la tâche était encore accrue par la nécessité de tout faire à la fois, pressé que l'on était par le temps. Il y eût eu là de quoi remplir la session la plus laborieuse qui ait jamais absorbé le parlement d'un peuple libre.

Qu'on juge, par un simple fait, de l'importance des questions accessoires qu'il faut résoudre pour équiper en quelque sorte notre industrie avant de la lancer dans le champ de la concurrence. Le gouvernement avait compris que de nombreux industriels seraient surpris par la réforme avec un outil-

lage insuffisant pour lutter avec leurs concurrens anglais, et avec des capitaux insuffisans pour se procurer l'outillage nécessaire : de là la pensée un peu fruste de consacrer 40 millions à des prêts à l'industrie. L'intention était bonne sans doute, mais le moyen inconséquent, dangereux, insuffisant d'ailleurs. L'état devenant banquier commanditaire de l'industrie, c'était une hérésie économique; l'état prenant ce rôle avec un fonds de 40 millions, c'était peu sérieux, s'il eût voulu respecter le principe de l'égalité dans la distribution de son crédit, car avec 40 millions il lui eût été impossible de venir efficacement au secours de tous les industriels embarrassés et incomplétement outillés. Dans le cas, et c'était la seule hypothèse possible, où il eût choisi entre les demandes d'emprunt qui lui eussent été adressées, c'était enfin la porte ouverte au favoritisme politique et administratif. Ceux qui ont réfléchi au parti que l'on pouvait tirer de cette bonne intention qu'avait l'état de prêter utilement 40 millions à l'industrie n'ont pas eu de peine à trouver un système préférable à la combinaison primitive; ils sont remontés à un sentiment plus élevé des besoins de l'industrie française. Évidemment les agglomérations de capitaux sont bien plus rares en France qu'en Angleterre, et c'est pour nous une grave cause d'infériorité dans la concurrence. Pour lutter soit contre l'insuffisance des capitaux dans l'industrie française, soit contre la tendance qu'ont chez nous les capitaux à se diviser et à se déplacer, on a donc songé à utiliser les 40 millions du gouvernement dans la création d'une grande banque commanditaire qui se chargerait, au moyen de succursales répandues dans nos départemens industriels, de fournir des capitaux en commandite aux fabricans qui ne disposeraient pas d'un fonds social suffisant. Cette idée a été agencée dans une combinaison ingénieuse dont nous ne pouvons ici reproduire les détails ni discuter le mérite. Voilà, s'il s'agissait de la sanctionner par une loi, une mesure législative d'une haute importance, et qui devrait précéder ou du moins accompagner l'application du traité de commerce; mais cette loi même soulèverait une question plus fondamentale encore : c'est la nécessité de réformer notre législation sur les sociétés commerciales. L'Angleterre n'a pas seulement l'avantage d'une grande concentration de capitaux aux mains d'un nombre relativement restreint de négocians et d'industriels, elle possède aujourd'hui une législation sur les sociétés commerciales qui permet sous toutes les formes imaginables l'association des capitaux. Pour donner une idée du libéralisme de cette législation, il suffit de dire que la responsabilité limitée aux capitaux engagés dans une société, condition qui rend si enviable en France le privilége de la société anonyme, laquelle possède seule chez nous cette immunité, est maintenant en Angleterre de droit commun. En France, pour obtenir la forme annonyme, désirée uniquement à cause de la limitation de la responsabilité au capital social, l'autorisation du conseil d'état, autorisation entourée de toute sorte de restrictions, est nécessaire. En Angleterre, pour n'être responsable que jusqu'à concurrence

des fonds engagés dans une entreprise, une société n'a besoin d'aucune autorisation : elle n'a qu'à faire suivre la raison sociale de deux lettres L. L. (*limited liability*). La législation des sociétés commerciales est conçue en France au rebours du bon sens pratique : elle suscite d'artificiels et trop efficaces obstacles à l'association des capitaux, association que la réforme de nos tarifs rend pourtant plus que jamais désirable. Avant donc ou au moment d'entrer dans le nouveau régime, il est indispensable de faire une nouvelle loi sur les sociétés : c'est une autre mesure législative incidente rendue nécessaire par la réforme commerciale. Nous pourrions en signaler plus d'une encore, et il ne nous serait que trop facile de prouver, si nous ne nous interdisions point ici les détails, que d'immenses et beaux travaux législatifs seraient dès cette année imposés à la France, si nous voulions entrer dans la voie de la liberté commerciale avec logique, avec consistance, avec cette prudence savante et laborieuse que demande l'exécution des grands entreprises.

Si l'on nous demandait pourquoi les esprits s'éveillent si peu au contact de questions à la fois si vastes et si utiles, nous répondrions sans hésiter que la cause de cette triste et passive incurie est dans les restrictions qui ont rétréci le domaine et paralysé les ressorts de la liberté politique. L'acclimatation de la liberté commerciale ne peut se faire dans un grand pays par l'action lente et routinière de la machine administrative. Pour mener à bonne fin cette grande innovation, il faut une nature d'hommes qui ne se forment point, nous le craignons, dans les serres chaudes administratives. Il faut des hommes qui aient la passion de servir en face, sous l'œil, sous le contrôle du public lui-même, les intérêts publics. Il faut des hommes qui aiment et recherchent les lumières qui naissent du choc des controverses, et qui ne connaissent et ne désirent pas d'autre récompense que celle que le public décerne, par ses applaudissemens et par la renommée, au patriotisme et au talent indépendant. Pour produire de tels hommes, les émulations excitées et entretenues par la liberté sont indispensables. Ils ont besoin, pour naître et pour grandir, de respirer à la fois et d'inspirer l'opinion à travers la presse et la tribune libres. Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point ils pourraient se développer aujourd'hui, quand le bruit de certaines discussions intéressantes malgré leur caractère rétrospectif arrive bien jusqu'à nous comme un retentissement affaibli de la période de politique extérieure que nous avons traversée l'année dernière, mais sans que nous ayons le droit d'y mêler un jugement ou une appréciation. Au bout de tout examen sérieux des nécessités de la situation intérieure de la France, on rencontre donc toujours la même conclusion : il faut développer la liberté politique.

Nous connaissons à peine les débuts du parlement piémontais, et nous sommes forcés de convenir qu'ils ne laissent rien voir encore de décisif sur la nouvelle vie politique ouverte à l'Italie du nord. Tout l'intérêt de la si-

tuation présente, au point de vue italien, s'est concentré depuis quelques jours sur le travail révolutionnaire qui semble se poursuivre ou se préparer dans le royaume des Deux-Siciles, et sur les interpellations adressées par le général Garibaldi à M. de Cavour à propos de l'annexion de Nice. Nous nous refusons à croire ce que l'on raconte à Turin touchant l'organisation, les moyens d'action et les forces de la révolution dans le royaume de Naples et en Sicile. Suivant certaines correspondances, tout serait organisé en Sicile, et il ne resterait plus à nous ne savons quel comité directeur qu'à donner le signal. Les Italiens ont beaucoup fait au moyen des sociétés secrètes; ils s'adaptent avec une merveilleuse docilité à la discipline de ces associations, plus formidables encore par le mystère que par leurs forces réelles. Il en est qui croient qu'elles auront sur les destinées futures des Deux-Siciles une influence semblable à celle qu'elles ont pu exercer dans l'Italie centrale; mais les chefs du mouvement italien ne nous ont jamais semblé partager cette illusion: ils ont peu de foi dans l'émancipation libérale de Naples. Nous comprenons même que des Napolitains partisans de l'unité italienne, après avoir perdu l'occasion de l'année dernière, désespèrent de voir s'accomplir désormais l'union de l'Italie du sud à l'Italie du nord. La Sicile possède assurément des élémens plus énergiques de révolte. Il y a eu, en dépit des démentis, un mouvement à Messine aussi bien qu'à Palerme. Ces émeutes comprimées dans les villes ont-elles eu un retentissement dans les campagnes? On est réduit à l'ignorer par la vigilance avec laquelle le gouvernement napolitain intercepte toutes les informations qui pourraient venir de Sicile. Il est permis de le croire, quand on connaît la haine que les paysans siciliens portent aux Napolitains et la facilité avec laquelle ils prennent part aux insurrections qui viennent donner satisfaction à leur antipathie nationale. Quoi qu'il en soit, à l'heure qu'il est, le roi de Naples, si nous ne nous trompons, est protégé d'une façon plaisante par les défiances que nourrissent l'une contre l'autre les puissances qu'il considère comme ses adversaires naturels. Ni la France, ni l'Angleterre, ni à plus forte raison le Piémont, ne peuvent passer pour de cordiaux amis de la cour de Naples; mais l'on assure que chacune de ces trois puissances redoute qu'une révolution à Naples ne servît les desseins qu'à tort ou à raison elle attribue à l'une des deux autres. De la sorte il paraîtrait que le roi de Naples serait averti et mis en garde contre toute fausse démarche qu'il serait prêt à commettre, avec une assiduité et une vigilance remarquables, par la diplomatie de chacune des trois puissances. Le jeune roi de Naples serait homme à profiter de l'utile émulation de sollicitude dont il est l'objet, si en effet, contrairement aux projets qu'on lui a souvent attribués d'envoyer des troupes dans les États-Romains, il avait déclaré nettement dès le principe qu'il ne sortirait pas de ses états, et qu'il ne voulait point faire la faute que les Autrichiens ont commise l'année dernière en passant le Tessin et en prenant l'initiative de l'attitude agressive.

A Turin, la première scène parlementaire a été l'interpellation du général Garibaldi. Le général est Niçard. N'y a-t-il point une malice espiègle du sort dans ce coup de politique qui, par le triomphe même de l'indépendance italienne, dénationalise la patrie du héros le plus populaire de cette indépendance? Le général Garibaldi est mieux placé à la tête d'un corps de volontaires qu'à une tribune. Il a parlé faiblement et maladroitement. Il a reproché au ministère d'avoir violé la constitution par la façon dont il laisse s'accomplir l'annexion, et il a fini par le prier de vouloir bien assurer la liberté de la votation par laquelle Nice va prononcer sur sa destinée. D'autres députés, MM. Roubaudy, Mellana et Sineo, ont soutenu la cause contraire à l'annexion avec une plus éloquente argumentation; nous n'avons pas à nous arrêter à leurs raisons. Ce débat ne pouvait être agréable au cabinet piémontais. Les réponses des trois ministres, MM. de Cavour, Farini et Mamiani, n'ont pas été sans trahir leur embarras. Ils se sont défendus sur la question constitutionnelle en disant que les droits du parlement étaient saufs, puisque le traité serait soumis à son approbation, et que le plébiscite demandé aux Niçards n'était qu'un préliminaire destiné à sonder les sentimens de la population, et qui n'engageait point la décision ultérieure de la chambre. La question politique eût fourni sans doute à M. de Cavour un meilleur terrain de défense; mais le ministre piémontais n'a point voulu aborder la discussion des motifs politiques qui l'ont décidé à signer le traité. Il a réservé pour le débat qui s'engagera sur le traité même l'explication de sa politique. — La cession de Nice, a-t-il dit, se rattache à l'ensemble d'un système qu'il ne pouvait faire connaître à propos d'une interpellation accidentelle, mais qu'il exposera franchement dans la discussion du traité. La chambre piémontaise a pu pressentir ce système du ministre lorsqu'il a déclaré que de graves dangers menaçaient le royaume du côté du Mincio et vers la frontière toscane, qu'une politique d'isolement serait funeste au Piémont, et qu'il n'y avait pour lui d'appui efficace que dans l'alliance française.

Tout ce qui vient d'Espagne depuis quelques jours nous arrive enveloppé d'une obscurité qui en fait un véritable logogriphe jeté en pâture à la curiosité universelle. Tandis que le général O'Donnell, au lendemain d'une victoire, signait avec le Maroc une paix qui n'est assurément ni sans honneur ni sans avantage, des bruits de crise ministérielle s'élevaient subitement à Madrid. Tandis que toutes les polémiques prenaient feu à Madrid au sujet de la paix et de l'influence qu'elle allait avoir sur l'existence du ministère, tout d'un coup on apprenait qu'une tentative de soulèvement carliste aux proportions presque menaçantes venait d'éclater sur les côtes de Valence. Quel rapport y a-t-il entre ces étranges événemens? Ces bruits de crise ministérielle qui se sont élevés il y a quelques jours en Espagne se liaient évidemment à toutes les affaires du Maroc. Il est arrivé ici ce qui arrive souvent en pareille circonstance : ceux qui voyaient la guerre de

loin étaient peut-être plus belliqueux que ceux qui étaient chargés de la faire. A Madrid, on rêvait de nouvelles victoires et de grands résultats, surtout depuis le mouvement de l'armée sur Tanger; on n'était point satisfait d'une paix qui ne laisserait pas même Tétouan au pouvoir de l'Espagne. Sous les tentes de l'armée d'Afrique au contraire, on avait fini par reconnaître qu'en prolongeant la guerre, on s'engageait dans une voie sans issue, et que la conservation même de Tétouan n'offrait que de douteux avantages. Un des symptômes de ce revirement dans l'esprit de tous ceux qui étaient en Afrique, c'est que plusieurs écrivains, d'opinion politique différente, qui ont suivi cette laborieuse campagne revenaient récemment en toute hâte à Madrid pour défendre la cause de la paix et préparer l'opinion. De cette différence d'impression est née cette confusion qui semble avoir mis à l'épreuve le bon accord du ministère au moment où la paix a a été signée. Ce qui est certain, c'est que toutes ces divergences se sont effacées en présence de la tentative d'insurrection carliste qui a éclaté sur ces entrefaites.

Cette échauffourée singulière n'a point été une surprise autant qu'on l'a pu croire à la dernière heure. Depuis quelque temps, le mouvement que se donnait le parti carliste avait été remarqué partout. Le comte de Montemolin lui-même avait quitté sa résidence habituelle; il avait passé en France, puis on avait perdu sa trace. Cabrera et l'infant don Juan, frère du prétendant, avaient quitté l'Angleterre. On soupçonnait même vaguement à Madrid la défection possible de quelque chef de l'armée de la reine Isabelle. Ce chef prêt à se prononcer pour le roi Charles VI existait bien réellement : c'était le maréchal de camp don Jaime Ortega, capitaine-général des îles Baléares, homme jeune encore, tête peu sûre, on le voit bien, qui a toujours eu plus d'ambition que de mérites militaires et de consistance, et qui pensait sans doute se faire aujourd'hui maréchal comme il se faisait autrefois colonel à la suite d'une insurrection. Ortega a donc réuni trois mille soldats placés sous ses ordres, il les a embarqués sur des bateaux à vapeur sans leur dire précisément ce qu'il prétendait faire, et il est allé prendre terre le 1er avril aux bouches de l'Èbre, à San-Carlos de la Rapita. En même temps, à ce qu'il semble, débarquait le comte de Montemolin, venu de son côté. Un autre chef carliste, le général Elio, était aussi de la partie; mais ici l'entreprise s'est arrêtée subitement. Ortega n'a même pas eu le temps de faire un acte sérieux d'insurrection. Après avoir essayé d'abord de tromper son monde en feignant d'avoir été appelé par le gouvernement, il a fini par laisser éclater son secret. Il a pensé qu'il allait enlever ses soldats en criant : Vive Charles VI et meure la reine! Les troupes n'ont point répondu; quelques soldats ont tiré sur lui comme sur un traître, et il a dû se sauver de toute la vitesse de son cheval, tandis que ses complices s'échappaient d'un autre côté. Poursuivi de toutes parts, Ortega n'a point tardé à être pris; Elio est également prisonnier aujourd'hui, et on ne sait plus ce qu'est devenu le comte

de Montemolin. Cette insurrection s'est terminée ainsi avant d'avoir commencé réellement; elle s'est éteinte sur la rive espagnole, en passant de l'ombre de la conspiration au grand jour.

Parce que le mouvement carliste du 1er avril a échoué en naissant, il ne faudrait pas dire absolument qu'il n'ait eu rien de grave, et qu'il soit sans une dangereuse signification. Tout indique que l'affaire avait été fortement nouée et qu'elle n'a été engagée qu'avec des chances sérieuses. Rien ne le prouve mieux que l'intervention d'un des hommes les plus importans du parti carliste, le général Elio, qui n'a pas l'habitude de se lancer à la légère dans les folles aventures, et ce qui le prouve encore mieux, c'est la présence du prétendant lui-même, qui jusqu'ici n'avait jamais paru dans aucune des tentatives faites en son nom. Selon toute apparence, l'insurrection n'a si complétement et si promptement avorté que par une série de circonstances qui l'ont paralysée au dernier moment. D'abord le général Ortega devait débarquer à Valence, où le parti carliste a de sérieuses intelligences, et où il n'y avait point en cet instant de commandant supérieur des troupes; c'est par une cause inconnue qu'il a été ramené sur un point moins favorable. En outre, il paraît bien avéré que des mouvemens simultanés devaient éclater dans diverses parties de l'Espagne; mais l'Andalousie n'a point remué, comme on se croyait en droit d'y compter. Cabrera et l'infant don Juan, qui étaient partis de Londres pour rejoindre le comte de Montemolin, ont manqué le prétendant et n'ont point paru en Navarre. Il n'y a eu par le fait que quelques échauffourées en Castille, aux environs de Burgos et dans les provinces du nord, près de Bilbao. Il en est résulté que lorsque Ortega a mis le pied en Espagne, il s'est trouvé seul. N'entendant parler d'aucune autre insurrection, il a été déconcerté, et son cri de rébellion s'est éteint sans trouver un écho. Toujours est-il qu'on s'est ému vivement à Madrid de cet ensemble de faits : une tentative de soulèvement combinée et accomplie avec plus de perspicacité que de patriotisme au moment même où une grande partie de l'armée était en Afrique, la défection d'un général qui se servait des pouvoirs reçus de la reine pour assurer le succès de sa trahison, et qui, avec un peu plus d'habileté ou d'ascendant peut-être, eût réussi à entraîner au moins une partie de ses soldats dans un commencement de guerre civile. Députés et sénateurs présens à Madrid se sont hâtés de se présenter à la reine Isabelle pour lui offrir leur concours; il n'y a que la fraction exaltée des progressistes qui s'est tenue à l'écart, s'abstenant de se rendre au palais, et on conviendra que cette manifestation par réticence de la part des progressistes était singulière au moment où le drapeau carliste se relevait. Tout est fini aujourd'hui; le mouvement avorté du 1er avril ne révèle pas moins l'obstination du parti carliste, la confiance tenace, la promptitude qu'il met à profiter de toutes les circonstances, et c'est ce qui devrait rallier toutes les fractions du parti constitutionnel dans une même pensée. E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

—

La saison musicale tire à sa fin; les concerts, qui ont été nombreux, auront bientôt cessé, et les théâtres lyriques ne battent plus que d'une aile; ils ont produit ce qu'ils avaient de plus intéressant et se préparent à traverser avec courage l'été qui s'avance, car pour le printemps il n'en est plus question dans ce bienheureux climat. Londres va hériter de nos dépouilles et possédera cette année deux théâtres italiens où des chanteurs français, allemands, russes, chanteront sur des paroles italiennes *les Huguenots, le Pardon de Ploërmel, Fra-Diavolo, les Noces de Jeannette*. Tous les artistes du monde, pianistes, violonistes, guitaristes, vont se trouver réunis pendant trois mois dans cette grande cité où l'on a inventé beaucoup de bonnes choses, excepté la musique et le goût nécessaire pour en apprécier les beautés. Cependant l'Opéra attend avec la plus vive impatience les deux sœurs Marchisio, deux cantatrices italiennes qui sont engagées depuis deux ans et qui doivent débuter dans la *Semiramide* de Rossini, qu'on traduit et qu'on dérange à cet effet. Puis une femme du monde qui ne doute de rien, appuyée du crédit d'un haut fonctionnaire, donnera un ouvrage en deux actes de sa façon, après quoi le *Tannhauser* de M. Richard Wagner sera traduit en français et joué sur la scène d'où Gluck, Sacchini, Spontini sont exilés!

Le Théâtre-Italien continue à donner des représentations extraordinaires au bénéfice de la direction, qui, sous un prétexte qui ne trompe personne, multiplie les hors-d'œuvre et use avant le temps un répertoire qui commence à fatiguer le public. M. Tamberlick est arrivé de Saint-Pétersbourg et nous est apparu dans *Otello* avec les qualités et les défauts que nous avons eu lieu de relever déjà. Il est toujours remarquable dans le duo de la jalousie, au second acte, et dans la grande scène finale si pleine de terreur et de passion. Mal secondé par M. Graziani, qui était chargé du rôle de Iago, et par Mme Borghi-Mamo, qui a prêté au rôle de Desdemona des accens affadis que Rossini n'a pas inventés, M. Tamberlick a dû supporter l'inconvénient de débuter dans un ouvrage admirable indignement mutilé, car on a supprimé jusqu'à trois morceaux. Tout cela se passe sous les yeux de je ne sais plus quel commissaire chargé de surveiller les théâtres subventionnés par l'état. Pour dédommager le public d'un répertoire monotone, la direction du Théâtre-Italien a eu la fantaisie d'évoquer un ouvrage que personne ne demandait: je veux parler d'*il Crociato* de Meyerbeer. Le maître a fait tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher une résurrection qui n'était désirée ni par les chanteurs, ni par les chefs qui président à l'exécution. C'est

un caprice qu'a voulu se passer M. Calzado, et la loi est ainsi faite que M. Meyerbeer a dû subir l'affront de voir monter un opéra de sa composition avec un personnel incomplet et une exécution déplorable.

Tout le monde sait que *il Crociato in Egitto* a été écrit à Venise en 1824 pour Veluti, le dernier des sopranistes célèbres, Crivelli, le beau ténor qui a brillé sous le premier empire au théâtre de l'Odéon, pour Mmes Méric-Lalande et Lorenzani. En 1825, on l'a donné au Théâtre-Italien de Paris, alors sous la direction de Rossini, et il fut chanté par Mmes Pasta, Schiassetti, Mombelli, par Donzelli et Levasseur. Cet ouvrage, le dernier que Meyerbeer ait composé en Italie, accuse une forte imitation du style de Rossini, ce qui n'a pas empêché l'auteur de *Robert le Diable* et des *Huguenots* de révéler plus tard sa véritable originalité. Les génies méditatifs et lents à se développer, comme les Fabius, les Léonard de Vinci et les Poussin, ne procèdent pas comme les natures spontanées, qui tressaillent et répandent leurs parfums au premier baiser de l'Aurore. Si des hommes comme Rossini ou Cimarosa semblent éclore tout à coup, comme dans un rayon de soleil, d'une poussière féconde, mais invisible, des musiciens comme Weber ou Meyerbeer soulèvent avec plus d'efforts la terre généreuse qui les a nourris et longtemps préservés. Ce qui importe, c'est le résultat. Quoi qu'il en soit, il y a dans *il Crociato in Egitto* des choses suffisamment intéressantes pour justifier le succès qu'il a obtenu dans toute l'Europe. Nous pouvons citer la cavatine du premier acte : *Ah! come rapida fuggi la speme!* la romance et le *terzetto* du second acte : *Giovinetto cavalier*, et le beau chœur pour voix d'hommes, devenu populaire : *Nel silenzio e fra l'orrore*. Bien d'autres morceaux mériteraient d'être signalés dans cet ouvrage distingué, où, sous une forte impression de la manière et du *brio* de Rossini, le génie de Meyerbeer s'annonce déjà par une phrase courte, colorée, et des chœurs dialogués qui visent au sentiment dramatique. *Il Crociato in Egitto* a été donné trois fois pour l'agrément de M. Calzado, à qui ce caprice a coûté, assure-t-on, 25,000 francs.

Un événement qui ne manque pas d'importance s'est produit au Théâtre-Lyrique. M. Carvalho a cédé son privilége; il quitte la direction avec les honneurs de la guerre, à ce que l'on nous a affirmé. Si cela était, la fortune aurait été bien inspirée. Il est à souhaiter que le successeur de M. Carvalho montre la même activité intelligente et qu'il soit aussi favorable aux œuvres fortes et impérissables, sans nuire toutefois aux hommes de bonne volonté qui se présentent dans la carrière. En attendant, il faut savoir gré à M. Carvalho d'avoir mis sous les yeux du public, et fait apprécier par les Parisiens trop malins, des œuvres comme *Oberon*, *Euryanthe* et *Preciosa* de Weber, *les Noces de Figaro* et *l'Enlèvement au Sérail* de Mozart, *Orphée* de Gluck. Aussi espérons-nous qu'il sera beaucoup pardonné à M. Carvalho, car il a beaucoup aimé ce qui est éternellement aimable.

Le 24 mars, on a donné au Théâtre-Lyrique la première représentation

d'un nouvel opéra en cinq actes sous le titre appétissant de *Gil Blas*. Quel sujet pour un opéra-comique! me disais-je avant d'avoir vu le *scenario* informe de MM. Michel Carré et Jules Barbier. C'est toute une épopée de la vie que cet admirable roman de Le Sage qui renferme les situations les plus vraies, les plus variées, les plus tendres et les plus comiques du monde. Les caractères originaux y abondent, et il ne faut qu'une main un peu intelligente pour extraire d'une mine aussi riche les élémens d'une pièce intéressante propre à évoquer la fantaisie d'un musicien. MM. Michel Carré et Jules Barbier en ont jugé autrement, et au lieu de combiner une action quelconque avec une ou deux des situations les plus intéressantes du livre, ils ont trouvé plus commode de verser sur la scène tout le roman de *Gil Blas*, moins l'esprit, la gaieté et le style de Le Sage. Les cinq actes du Théâtre-Lyrique résument donc toute la vie de Gil Blas, qu'on voit passer, comme dans une lanterne magique, depuis la caverne où règne le capitaine Rolando jusqu'à l'antichambre du premier ministre de toutes les Espagnes. De plus, MM. Michel Carré et Jules Barbier ont imaginé de confier ce personnage multiple et divers à une femme, et c'est Mme Ugalde qui est chargée de traduire la verve, la gaieté, les émotions tendres et quelquefois profondes du héros de Le Sage. Décidément il est encore plus difficile de faire une bonne pièce de théâtre, à ce qu'il semble, que de rencontrer un compositeur qui ait des idées et du savoir. La musique qu'a inspirée le fastidieux canevas de MM. Michel Carré et Jules Barbier est l'œuvre de M. T. Semet, qui a déjà produit au Théâtre-Lyrique *les Nuits d'Espagne* et *la Demoiselle d'Honneur*, deux ouvrages qui, sans obtenir un véritable succès, ont été remarqués. Nous dirons fort peu de chose de l'ouverture, qui est une imitation affaiblie de la manière de M. Auber, ainsi que de l'inévitable chœur à boire, précédé des couplets que chante Gil Blas pour mieux endormir les brigands dont il est le prisonnier. La consultation du docteur Sangrado, au second acte, n'a pas été bien comprise par M. Semet; il lui a manqué une bonne idée et le savoir nécessaire pour tirer de cette situation assez comique un de ces morceaux de facture que savent écrire les maîtres. Les couplets que chante encore Gil Blas, et il en chante beaucoup, ne valent pas à mon avis la romance de Gil Blas à Aurore :

Et si c'est un rêve,
Laissez-moi rêver,

où il y a de la grâce. De nouveaux couplets, au troisième acte, chantés très spirituellement par Mlle Girard, qui représente la soubrette Laure, ont été fort applaudis, bien qu'on n'y trouve de remarquable qu'une de ces piperies de rhythme dont l'effet est assuré. Nous estimons ces choses-là ce qu'elles valent, et nous préférons le duo qui termine le troisième acte entre Gil Blas et Laure la cameriste, duo en style syllabique dont l'auteur abuse, comme il abuse aussi des mouvemens rapides qui règnent dans toute

la partition. C'est au quatrième acte que se trouve à notre avis le meilleur morceau de tout l'ouvrage : nous voulons parler de la sérénade que chante Gil Blas à la porte d'une auberge en s'accompagnant de la mandoline. Le refrain surtout a une morbidesse et une couleur vraiment espagnoles dans la bouche de M[me] Ugalde. Nous pourrions encore citer au cinquième acte un chœur pour voix d'hommes en mouvement syllabique et la romance, d'un accent attendri, que chante Gil Blas, qui ne cesse de chanter et d'abuser de la permission.

A vrai dire, l'opéra de *Gil Blas* est plutôt une collection de couplets, d'ariettes plus ou moins piquantes, destinés à servir à l'exhibition du principal personnage qu'une œuvre dramatique qui puisse rester longtemps au théâtre. La partition de M. Semet n'est pas moins décousue et composée de pièces et de morceaux que le *libretto* informe qui lui a servi de thème. Il manque évidemment à M. Semet, qui rencontre parfois d'assez jolis motifs, l'art de les développer et de les compléter par des accessoires bien choisis. On sent que, dans les morceaux d'ensemble surtout, l'auteur de *Gil Blas* est embarrassé des personnages qui posent devant lui, et qu'il ne sait trop comment les grouper dans une idée mère qui n'étouffe pas l'individualité des caractères. En un mot, M. Semet ne sait point encore suffisamment écrire pour remplir le cadre d'un opéra en cinq actes. Toutefois le nouvel ouvrage de M. Semet le recommande de plus en plus à l'attention de la critique.

Il est évident que c'est pour les beaux yeux de M[me] Ugalde que l'opéra de *Gil Blas* a été créé et mis au monde. Nous ne pensons pas que les auteurs aient été bien inspirés de faire un aussi grand sacrifice à une artiste de talent sans doute, mais dont la verve un peu commune et l'esprit ne compensent pas le goût et la voix qui lui manquent. M[lle] Girard est piquante dans le rôle de la camériste Laure. Les chœurs et l'orchestre marchent avec ensemble.

Quelques livres utiles qui intéressent l'art musical ont été récemment publiés tant en France qu'en Allemagne. Nous avons déjà annoncé aux lecteurs de la *Revue* que le quatrième et dernier volume de la *Vie de Mozart,* par M. le professeur Otto Jahn, avait paru (1). C'est l'ouvrage le plus complet qui existe aujourd'hui sur l'auteur sublime de *Don Juan.* Nous aurons occasion d'examiner avec plus de loisir l'œuvre patiente de M. Jahn, qui ne laisse à désirer, ce nous semble tout d'abord, qu'un peu plus de concision dans les détails accessoires où se complaît un peu trop l'ingénieux et savant biographe. Louis Spohr, qui est mort l'année dernière à Cassel, a laissé une autobiographie qui promet d'être intéressante, et dont il n'a paru encore qu'une livraison (2). L'ami, l'élève et le commensal de Beethoven, M. Antoine Schindler, a donné une seconde édition de la vie du grand symphoniste qu'il a publiée pour la première fois à Münster en

(1) Leipzig, chez Breitkopf et Haertel.
(2) Goettingue, chez George Wigand.

1845. Des détails nouveaux et plus précis sur la jeunesse du grand musicien, une meilleure classification de ses œuvres juvéniles, une appréciation plus juste de ses mœurs, de ses habitudes et des influences diverses qu'a subies son génie, distinguent cette seconde édition de la première. Ceux qui tiennent à se convaincre que Beethoven n'a jamais été méconnu par la partie éclairée de la nation allemande, comme on ne cesse de le dire dans les fables qu'impriment les journaux, n'ont qu'à parcourir les deux petits volumes de la nouvelle biographie de M. Schindler, qui pourraient être écrits dans un meilleur style.

L'Italie, qui se régénère, ne peut manquer, lorsqu'elle sera complétement maîtresse de ses destinées, de porter son attention sur l'art musical, qui est une des gloires de son beau et fécond génie. Nous avons pour garant de cette résurrection du goût musical de l'Italie un petit volume qui a été publié à Florence sur l'œuvre entier de M. Verdi, par M. A. Basevi. Si nous ne nous trompons pas, M. Basevi est un amateur assez bien renseigné sur les travaux importans qu'a produits la critique musicale dans les différens pays de l'Europe. On voit que M. Basevi connaît les œuvres importantes de l'école allemande, car il parle de Meyerbeer, de Weber, de Mozart, d'Haydn, et parfois aussi de Beethoven, en juge éclairé. M. Verdi n'est point pour M. Basevi, comme pour la plupart des Italiens, l'alpha et l'oméga de la musique dramatique de tous les temps et de tous les pays. Il apprécie les différentes partitions du compositeur lombard avec mesure et sans fol engouement, et, bien que nous ne partagions pas toujours les vives admirations de M. Basevi pour les qualités incontestables de l'auteur d'*Ernani* et d'*il Trovatore*, nous avons lu avec plaisir et profit son livre sur *Giuseppe Verdi*, qui est écrit avec clarté et parfois avec élégance.

Un chercheur intelligent de livres curieux sur le théâtre et l'art dramatique, M. Lassabathie, a eu la bonne pensée de recueillir et de publier en un volume très compacte tous les documens qui se rapportent à la fondation et à l'administration du *Conservatoire de musique et de déclamation*. Créé d'après une loi promulguée par la convention nationale le 3 août 1795 (16 thermidor an III), le Conservatoire de musique, qui n'était pas la première institution de ce genre qui existât en France, a traversé les différens régimes politiques avec plus ou moins de prospérité. Il y aurait sur l'existence et la direction actuelle du Conservatoire de musique beaucoup de choses à dire, qu'on ne trouvera pas dans ce livre, d'ailleurs fort utile. Pour nous, qui sommes libre de dire tout haut ce que M. Lassabathie et tous les hommes instruits en ces matières délicates disent sans doute tout bas, nous n'avons pas attendu ce moment pour déclarer que le Conservatoire de musique a besoin d'être réformé dans son chef et dans un grand nombre de ses membres.

En fait de jugemens, et de jugemens très nouveaux, sur beaucoup de choses parmi lesquelles la musique tient une assez grande place, nous de-

vons signaler en passant un volume que vient de publier M. Xavier Aubryet, jeune écrivain qui entre un peu dans la vie littéraire la cravache à la main et le poing sur la hanche. M. Aubryet est un *fantaisiste* d'esprit, de trop d'esprit pour notre goût timoré, qui recherche avant tout dans les écrits des idées, et des idées solidement émises. M. Aubryet aime la musique : son instinct en pressent les beautés, son style en reflète parfois les modulations fugitives; mais il ne peut pénétrer dans l'essence de l'œuvre admirée, parce que la langue de l'art lui fait défaut. Tout l'esprit du monde et même le génie, d'illustres écrivains l'ont bien prouvé, ne sauraient tenir lieu de la connaissance intime de la chose dont on parle, surtout lorsqu'il s'agit d'apprécier les compositions musicales d'un ordre supérieur. C'est à la fois la force et la faiblesse de la musique d'être un tout indivisible composé d'inspiration et de science, d'amour et de méditation, et de réunir la langue de Platon à celle de Pythagore. Que M. Aubryet y prenne garde : sous les magiques accords du *Freyschütz,* de *Guillaume Tell* et de *Zampa,* qu'il admire avec tant de raison et qui semblent un écho direct de l'âme inspirée du compositeur, il existe une charpente logique qui est à l'œuvre du musicien ce que la structure admirable et prodigieuse du corps humain est à la Vénus de Milo, qu'on dirait éclose d'un souffle divin. Il y a d'heureuses rencontres dans les pages que M. Aubryet a consacrées à Rossini, à Hérold, à Weber, à Mozart; mais ce ne sont là que les impressions d'un esprit aventureux, qui, au lieu d'aller droit à l'objet qu'il aime, lui adresse des complimens qui ne valent pas une bonne étreinte. Bien que nous soyons loin de partager toutes les opinions littéraires de M. Aubryet, dont le livre contient des admirations fort étranges, inacceptables, nous lui souhaitons ici cordialement la bienvenue, au nom de Mozart, de Weber, de Rossini, d'Hérold, qui sont aussi nos dieux domestiques.

Dans le nombre des dernières publications relatives à la musique, citons encore la seconde édition de la *Biographie universelle des Musiciens,* par M. Fétis. Le premier volume, qui vient de paraître, contient un grand nombre d'articles nouveaux qui ne se trouvent pas dans la première édition, qui remonte à l'année 1835. Le savant directeur du conservatoire de Bruxelles a refondu et presque doublé l'œuvre qui résume tous les travaux de sa vie.

La mère de l'illustre compositeur Hérold, l'auteur de *Zampa* et du *Pré aux Clercs,* s'est éteinte le 12 mars dernier, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Née à Paris en 1770, cette femme, d'une trempe de caractère peu commune, avait conservé jusqu'aux derniers jours l'intégrité de ses facultés, la gaieté, l'entrain et la tournure d'esprit du siècle de Voltaire. Elle est morte sans crainte et sans pressentimens douloureux, fière d'avoir donné à la France l'un de ses meilleurs musiciens.

P. SCUDO.

ESSAIS ET NOTICES.

—

TRADITIONS POPULAIRES DE L'ISLANDE.

Isländische Volkssagen der Gegenwart, vorwiegend nach mündlicher Ueberlieferung gesammelt und verdeutscht, von Dr Konrad Maurer, Leipzig, 1860.

On sait avec quelle ardeur, dans son active enquête des élémens d'une histoire philosophique de l'esprit humain, l'Allemagne recherche et publie en d'innombrables volumes les légendes, les traditions, les chants et usages de tous les peuples. Il n'est pas en ce moment de province ni de vallée allemande, si petite qu'elle soit, qui n'ait été l'objet d'une pareille étude, et parmi les nations voisines de l'Allemagne proprement dite sur qui semblable examen a été fait, celles que lui désignait une communauté d'origine ont d'abord attiré et retenu son attention. C'est ainsi que, dans les derniers temps, les publications germaniques sur les chants et légendes des Slaves et des Scandinaves se sont multipliées, soit que des interprètes comme les Grimm, comme MM. Kuhn, Mannhardt et Simrock, rendissent compte de quelque mythe commun à toute une race, soit que des recueils comme la *Revue mythologique*, fondée par M. J.-W. Wolf, s'appliquassent à fixer enfin par l'imprimerie ce que la tradition orale avait seule transmis jusqu'à nous.

L'Islande ne pouvait échapper à cette recherche, elle qui joue un si grand rôle dans l'histoire générale de la race scandinave. L'Islande, république florissante de 874 à 1264, a été pendant ces quatre siècles l'asile des institutions, des idées, des traditions et des mœurs scandinaves. Sa langue, dans laquelle on a voulu, par des conjectures téméraires, retrouver le vieil idiome celtique, semble avoir été la langue primitive de tous les peuples de l'extrême Nord, qui l'ont parlée certainement jusqu'au XIVe siècle. Elle est restée ensuite langue savante, et après avoir servi à écrire les monumens législatifs, historiques et poétiques de ces peuples, elle s'est pliée à la traduction de nos poèmes français du XIIe et du XIIIe siècle, qu'on retrouvera sous cette étrange enveloppe comme on retrouve Aristote sous la poussière des manuscrits arabes. Elle vit encore aujourd'hui, si bien qu'un paysan islandais comprend sans étude le style des anciennes sagas, difficilement intelligibles à tout le reste du Nord. On peut dire sans paradoxe que l'Islande a été l'un des berceaux de la civilisation moderne : nous espérons le démontrer prochainement; il ne s'agit aujourd'hui que d'une récente publication de M. Konrad Maurer qui se rapporte à ce sujet d'étude et qui nous paraît très digne d'une attention particulière.

M. K. Maurer, professeur de droit germanique à la *haute école* de Munich, est un des plus zélés parmi les savans allemands qui étudient avec ar-

deur l'ancien nord scandinave. Son *Histoire de la Conversion de la race norvégienne au Christianisme* est un beau monument, et on attend avec impatience la suite de ses études sur les *sagas* et sur l'*histoire du droit islandais*. Son livre sur *les Traditions populaires de l'Islande du présent* est le résultat d'un séjour de six mois dans cette île, pendant lesquels il a écouté tous les récits, noté les chants populaires, recueilli les traditions. On a bien rassemblé en trois gros volumes les souvenirs du Groenland, qui est aujourd'hui, peu s'en faut, un glacier; à plus forte raison pouvait-on faire un tel travail sur l'Islande, qui n'a pas subi de si dures destinées. Le *gulf-stream,* en se rapprochant d'elle, répand sur ses côtes une certaine chaleur qui corrige les effets de sa latitude; pendant les mois d'été, un brillant soleil inonde encore la plaine célèbre de Tingvellir, où se tenaient les assemblées nationales de la république islandaise. Il y a eu là des orages populaires, des sentimens et des passions, un développement d'idées politiques, morales, religieuses, dont les échos subsistent aujourd'hui.

C'est en 874 que les principaux chefs de famille de Danemark, de Suède et de Norvége, fuyant l'autorité monarchique, dont l'unité s'établissait alors dans chacun des trois pays et menaçait leur indépendance, vinrent se fixer en Islande avec leurs femmes, leurs enfans, leurs serviteurs et leurs esclaves. L'émigration se composait en grande partie des représentans des hautes classes de la nation scandinave, de ceux qui aimaient la liberté et qui se dévouaient généreusement pour une idée. On ne trouve pas cependant qu'elle ait apporté dans sa nouvelle patrie un ensemble de dogmes religieux acceptés avec une foi entière et vivante dans les cœurs. L'ancienne religion scandinave, sans aucun doute issue de l'Orient, après avoir fleuri pendant quelques siècles dans la péninsule septentrionale, semble avoir subi, à l'époque où s'est faite la colonisation islandaise, une transformation qui devait amener sa décadence. C'est Thor, dieu de la force, et non plus Odin, ni Balder, ni Frey, que les nouveaux Islandais préfèrent, et le livre de M. K. Maurer témoigne que les traditions léguées par l'ancienne religion à l'Islande actuelle sont beaucoup moins nombreuses qu'elles ne le sont aujourd'hui même dans les autres états scandinaves.

En tête des annales du singulier pays qui nous occupe se présente un épisode mémorable : la rencontre du génie celtique et du génie scandinave; celui-ci jeune et inaugurant ses futures destinées, celui-là vieux et caduc, et dont la décrépitude s'était ranimée en se pliant aux nouvelles ardeurs du christianisme. Les premiers livres du Nord, comme les *Schedae* d'Arius Polyhistor et le *Landnama-Bok,* racontent en effet que les premiers colons en Islande trouvèrent dans cette île une petite population d'Irlandais chrétiens qui s'enfuit à leur approche et disparut aussitôt, en laissant pour seules traces de son passage quelques objets relatifs à son culte, des anneaux et des crosses et des livres de liturgie. Bien que la rencontre eût été courte et rapide, le souvenir s'en est transmis pendant tout le moyen âge, et jusqu'à nos jours, avec un visible sentiment de répugnance et d'horreur. Le

Landnama-Bok raconte déjà mainte histoire de colons qui trouvèrent la mort pour s'être établis dans les mêmes lieux où avaient habité ces Irlandais. On les avait surnommés *papar* ou prêtres, et une petite île voisine de la côte orientale avait pris d'eux le nom de *Papey*. On voit pendant tout le moyen âge cette île passer tantôt pour un séjour de bienheureux où la mort ne pénètre pas, tantôt, et plus souvent, comme si un sentiment de jalousie venait s'ajouter à celui d'une haine instinctive, pour une terre à jamais redoutable et protégée par les malins génies. On dit encore aujourd'hui proverbialement en Islande de celui qui d'une manière inexplicable a de l'argent dans sa poche qu'il porte *des chausses de Papey,* et les recettes abondent pour fabriquer un si précieux vêtement. Il y faut d'ordinaire la peau d'un mort et une pièce d'or qu'on aura volée, et si un autre avare n'en dépouille pas volontairement le premier possesseur avant sa mort, celui-ci y perdra son âme.

Aux premières explorations de l'île succéda le *landnam,* c'est-à-dire la prise de possession du sol, qui est racontée dans le *Landnama-Bok,* récit important et mémorable parce qu'il reproduit indubitablement le tableau de l'établissement primitif des peuples du Nord dans la péninsule scandinave. Il est intéressant de constater que le souvenir des premiers chefs de l'émigration islandaise, loin d'être effacé aujourd'hui, s'est augmenté de traditions et de légendes. — Hrafna-Floki, c'est-à-dire Floki-aux-Corbeaux, est le troisième Norvégien qui visita l'île, et dont le *Landnama* raconte que, n'ayant ni boussole ni compas, il se servit, pour diriger sa navigation et trouver la terre, du vol des corbeaux qu'il avait dressés par des moyens magiques. La légende en fait aujourd'hui un immense géant dont une seule enjambée franchit un fiord large d'une lieue; deux localités qui portent son nom attestent ce fameux *pas de Floki.* — Ingolf Arnarson est le premier qui établit sa demeure en Islande; un énorme rocher porte aujourd'hui son nom, et sur ce rocher, situé au point même où l'on rapporte qu'il aborda jadis, on voit un tertre en pierres et en gravier sous lequel le premier *landnamer* s'est fait ensevelir; il a choisi ce haut lieu pour surveiller de là perpétuellement l'île qu'il a jadis peuplée. Tous les principaux héros du *Landnama* et des sagas ont de la sorte encore aujourd'hui leur histoire.

Il était juste que Saemund le Sage eût une large place dans les souvenirs populaires de la postérité islandaise. Né en 1056 et mort en 1133, Saemund fut un des plus savans hommes du moyen âge scandinave, et c'est à lui qu'on attribue le recueil de l'*Ancienne Edda* et la belle *saga* de *Nial.* Il avait étudié à l'université de Paris. Aussi le renom de magicien lui fut-il acquis de son vivant. La *saga* de *l'évêque Jean,* écrite au commencement du XIIIe siècle, suivant M. Maurer, raconte que Saemund s'était mis dans l'école d'un maître célèbre, y avait appris toutes les sciences, puis avait tout oublié, jusqu'à son propre nom. L'évêque, qui voulait le sauver, le détermina à fuir, à quitter les pays du midi et à revenir en Islande. Ils choisirent pour réaliser leur projet une nuit obscure, pendant laquelle ils marchèrent

sans être poursuivis; mais au milieu de la seconde nuit, le ciel étant sans nuage, le maître put lire dans les étoiles où ils en étaient de leur course, et il se mit à leur poursuite. Saemund lut lui-même le danger dans les astres : « Mon maître est en chemin, dit-il à l'évêque, et voit où nous sommes. Prends mon soulier, remplis-le d'eau, et mets-le-moi sur la tête. » Au même instant, le maître s'arrêta dans sa route et dit à ses compagnons, en regardant les astres : « Mauvaise nouvelle, mes amis! Celui que nous poursuivons vient de se noyer; je vois le signe de l'eau sur son étoile, et nous pouvons maintenant retourner au logis. » Délivrés de ce péril, les deux fuyards continuent à marcher en avant. La nuit suivante, le maître regarde encore le ciel, et il est tout étonné de retrouver l'étoile de son élève nette et brillante, comme s'il ne lui était rien arrivé. Il remonte à cheval avec tous ses gens et part en grande hâte; mais Saemund aperçoit ce nouveau péril : « Voilà derechef l'astrologue en route, dit-il à l'évêque; vite, prends mon soulier, tire ton couteau et blesse-moi à la cuisse; mets-moi ensuite sur le haut de la tête mon soulier plein de sang. » L'évêque fit ainsi, et aussitôt l'astrologue, qui, tout en chevauchant, ne cessait d'observer les cieux, s'arrêta et dit à ses hommes : « Cette fois je vois du sang sur l'étoile de celui que nous cherchons; assurément il vient d'être tué par celui qui l'entraînait dans sa fuite, et le voilà puni de m'avoir abandonné. » Cela dit, il tourna bride, lui et les siens, et ils rentrèrent au logis. L'astrologue cependant, inquiet de sa première méprise, monta à sa tour : quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant que l'étoile de Saemund avait recouvré tout son éclat! Il en conclut, mais un peu tard, que son élève en savait autant et plus que lui, qu'il avait eu tort de vouloir le retenir et qu'il fallait désormais lui laisser faire son chemin dans le monde sans maître ni leçon : sage raisonnement qui rendit le repos à l'astrologue, et permit à l'évêque et à Saemund de retourner sans encombre en Islande et d'y aborder heureusement.

Voilà l'ancienne légende sur Saemund le Sage, celle du XIIIe siècle; voyons la légende moderne, celle d'aujourd'hui : la comparaison nous fera mesurer les progrès et le travail de l'imagination populaire.

On raconte aujourd'hui, quand on parle de Saemund, qu'il y avait autrefois à Paris une école de magie noire; les leçons s'y donnaient dans une chambre souterraine où nul rayon de lumière ne pénétrait. Les écoliers restaient enfermés dans cette salle pendant tout le temps de leur éducation, de trois à sept ans, sans voir le jour et sans monter une seule fois à la surface de la terre. Une main noire et velue leur présentait chaque jour leur nourriture. Ils n'apprenaient que dans des livres écrits avec des caractères de feu qui brillaient dans les ténèbres; il n'y avait qu'un maître, qui restait invisible et secret : c'était le diable en personne. Pour seul profit de ses leçons, le diable revendiquait corps et âme, quand à la fin de chaque année une promotion quittait l'école, celui des disciples qui sortait le dernier; chacun espérait bien être alerte ce jour-là et laisser quelqu'un de ses camarades en arrière. Le jour où Saemund dut sortir, ses études

étant achevées, deux autres Islandais se trouvaient avec lui. Craignant pour ses compatriotes un sort funeste et comptant sur sa propre habileté, il s'engagea à sortir le dernier. Il jeta sur ses épaules un grand manteau blanc sans l'attacher ni le nouer d'aucune façon : quand ses deux amis eurent passé, il se glissa rapidement, laissant entre les griffes du démon qui s'abaissaient sur lui le manteau seul; mais la porte de fer de la salle souterraine se ferma cependant si vite par derrière qu'elle lui écorcha un talon. La mésaventure s'appliqua proverbialement depuis à quiconque ne sortait pas assez promptement pour son honnenr de quelque louche entreprise. Selon un autre récit, quand Saemund quitta la prison, il avait le soleil en face, et le diable ne prit que son ombre, qu'il retint; on reconnaît la légende germanique dont s'est inspiré Chamisso.

Suivent cent histoires des bons tours joués au diable par Saemund, qui s'est mis en possession de la meilleure cure d'Islande, à Oddi. — Une fois Saemund a pris le malin à gages comme valet d'écurie. Le service va bien jusqu'au printemps; mais le jour de Pâques, pendant que le curé est en chaire, voilà que l'insolent valet apporte tout le fumier à la porte de l'église, de sorte qu'après le sermon la procession ne peut sortir. Saemund, à qui reste toujours la victoire, force le démon à venir incontinent réparer son insulte en effaçant avec sa langue jusqu'aux dernières traces du fumier, et le démon vaincu, se résignant avec rage, enlève de sa langue une partie de la pierre qui sert de seuil à la petite église d'Oddi, comme chacun le peut voir encore de nos jours. — Voici un des moyens par lesquels Saemund obtenait un si grand ascendant sur les puissances des ténèbres : il demanda un jour au diable s'il pouvait se faire très petit, et il le défia de se changer en un moucheron capable de passer à travers un trou fort étroit qu'il pratiqua dans un mur avec une vrille. Le diable aussitôt de se transformer comme on le demandait et d'entrer en bourdonnant dans le mince corridor. Saemund l'y attendait; il bouche les deux extrémités, et voilà le diable en sa puissance : il ne le délivra, comme on pense, que sous bonnes conditions, mais non pas telles et si complètes que Saemund renonçât à payer de sa personne, car Saemund était homme d'esprit. Il défie un jour le démon de lui citer un vers en latin ou en islandais, sans obtenir immédiatement, dans les mêmes langues, une réponse avec la rime correspondante. A quelque temps de là, le diable, à cheval sur le toit de l'église, crie à Saemund : *Hæc domus est alta !* A quoi Saemund répond sans se déconcerter : *Si vis descendere, salta !* Le lendemain, le diable voit le curé prendre en main une corne à boire; il lui crie aussitôt : *Nunc bibis ex cornu !...* La rime était difficile à trouver; mais Saemund, sans s'émouvoir, lui répond : *Vidisti quomodo for nu,* mêlant fort à propos l'islandais au latin. — De pareils dialogues se présentent plus d'une fois dans le livre de M. Maurer, et souvent ils montrent à découvert l'intention de tourner en ridicule le mauvais langage dont se servait le clergé du moyen âge.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que l'Islande se soit montrée, à l'endroit

des magiciens et des sorciers, beaucoup plus superstitieuse que certains autres pays de l'Europe civilisée. Si l'Islandais Svein Soelvason, auteur d'un *jus criminale* imprimé à Copenhague en 1776, traite encore au sérieux le crime de sorcellerie, il a soin de rappeler que depuis la fin du XVIIe siècle il n'y avait eu en Islande aucune poursuite judiciaire à ce sujet. En effet, on avait encore brûlé un sorcier en 1685, un autre, condamné en 1690, avait été gracié; seulement de tels scandales judiciaires ne s'étaient pas renouvelés. C'est de quoi faire honneur à l'Islande, surtout si l'on juge par comparaison. Les Islandais à la vérité n'ont pu croire que leur île fût condamnée à subir de si nombreux et de si cruels fléaux sans l'intervention spéciale de quelques funestes puissances. On a dressé pour deux ou trois siècles la liste effrayante des éruptions de volcans, des froids extrêmes et des famines de ce malheureux pays, et, comme si ce n'était pas assez des maux de la nature, il a fallu ajouter à ce martyrologe les désastres causés par les hommes : ici viennent se ranger les excursions meurtrières par lesquelles les pirates des nations mêmes du midi venaient désoler au XVIIe siècle les côtes de l'Islande. La principale de ces expéditions doit être celle qui amena en 1627, sous la conduite d'un chef nommé Abdul, des pirates algériens. Je regrette à ce propos de n'avoir pas trouvé dans le livre de M. Maurer la plus petite explication du mot singulier que je rencontre dans le *Dictionnaire islandais-latin* de Biœrn Haldorsen : *Gassgonslæti,* avec cette explication : « insolence et brutalité des Gascons ou Biscaïens, qui, en l'année 1616, dans la partie occidentale de notre île, expièrent par la mort leurs rapines et leurs méfaits de toute sorte. » Évidemment le mot et la tradition font allusion à quelque expédition de nos courageux Basques, et il serait curieux de retrouver cet épisode de leur histoire en si lointain pays.

M. Maurer a enregistré un grand nombre de légendes sur les fléaux naturels de l'Islande et sur les excursions maritimes qui ont désolé ses rivages. De même qu'on invoquait en France au moyen âge Dieu contre les Normands : *libera nos a malo et a furore Normannorum,* prière qui se récitait il y a trois ou quatre ans, qui se récite peut-être encore aujourd'hui (curieux exemple de la perpétuité des traditions) dans un couvent voisin de Paris qu'on pourrait nommer, de même, jusque vers la fin du XVIIIe siècle, l'Islande faisait célébrer un certain jour chaque année un office « contre les Turcs. » En divers endroits de l'île, on montre des champs de bataille avec de grands tertres sous lesquels ont été ensevelis ces ennemis extérieurs vaincus : ici le *Spanskanof,* nom qui rappelle l'incursion et la défaite de pirates espagnols, là le *Danski holl* ou tombe des Danois, etc.

Aux pirates et corsaires qui pillaient les habitations le long des côtes répondent les brigands de l'intérieur; l'un des plus curieux chapitres du livre que nous étudions est assurément celui qui contient les récits populaires et les légendes traditionnelles concernant les *utilegumenn.* On reconnaît la composition du mot; il s'agit des *outlaw,* des *hommes hors la loi.* On appelait ainsi en Islande les hommes que l'*althing* avait condamnés à l'exil, et qui,

plutôt que d'aller à travers lès mers chercher une nouvelle patrie, aimaient mieux s'enfoncer dans le centre du pays, à peu près inhabité, pour y vivre, affamés et misérables, des seules ressources que bien souvent le vol et le crime, mais quelquefois aussi des industries habiles à exploiter le merveilleux, leur pouvaient procurer. Le centre de l'île était devenu aux yeux des Islandais une redoutable contrée de laquelle ils répétaient aux veillées mille étranges récits; le suivant porte l'empreinte d'une certaine finesse de sentiment et exprime assez bien la terreur qu'inspiraient aux familles de paysans islandais les mystères de ce nouveau et immense *border*.

Il y avait une fois un paysan nommé Sigurd, homme honnête et respecté. Il avait une fille appelée Helga, belle et vertueuse. Helga était fiancée à un serviteur de Sigurd nommé Olaf, un brave et courageux jeune homme. Un jour elle sort de chez son père pour aller surveiller les femmes au lavoir, et elle ne revient pas. On la cherche le lendemain et les jours suivans dans tout le voisinage sans la retrouver. Sigurd pleurait, mais Olaf était en proie à une douleur plus vive encore; la vie lui devenait insupportable. Une nuit cependant, comme il avait succombé au sommeil, il eut un songe, et crut entendre une voix qui lui disait, après lui avoir reproché son désespoir : « Lève-toi, prends des souliers neufs, mets des vivres dans ton sac, et va-t'en vers le midi jusqu'à ce que tu rencontres un tertre entouré de pierres; un ruisseau coule au pied, tu le franchiras; tu verras ensuite un sentier que tu suivras; confie-toi en Dieu seul, et ne te laisse arrêter ni détourner par aucun obstacle ni par aucun conseil. » A peine éveillé, Olaf se rappela son rêve : il fit aussitôt ses préparatifs, et malgré les larmes de Sigurd, qui l'appelait son fils et son dernier espoir, il partit. Après avoir longtemps marché, toujours dans la direction du midi, il aperçut le tertre désigné, puis le ruisseau, puis le sentier. Cela lui donna du courage. Bientôt il aperçut un jeune homme de haute taille qui gardait un troupeau de brebis; cet homme, bizarrement vêtu, avait une hache sur l'épaule. « Je te connais, dit-il à Olaf, tu viens chercher Helga, qu'on t'a enlevée ; elle est près d'ici, mais elle ne te sera pas rendue. Retourne chez Sigurd au plus vite, ou je serai forcé de te fendre la tête avec cette hache. » A peine Olaf a-t-il entendu ces paroles qu'il saisit adroitement son adversaire, le force à jeter loin de lui son arme et le terrasse; toutefois il lui laisse la vie à la condition qu'il deviendra son serviteur dévoué; l'inconnu s'y engage par un serment, puis lui raconte que son père et sa mère, qui sont des *outlaw*, habitent près de là avec ses deux frères et ses sœurs; c'est son père qui a enlevé Helga. Un de ses frères veut l'épouser, mais elle s'y refuse; elle passe les jours et les nuits dans les larmes, elle est pâle et amaigrie : Olaf sera reçu comme un ennemi, mais son nouveau serviteur, Kari, lui sera dévoué jusqu'à la mort. Tous deux se mettent en marche. On arrive le soir, par une petite et étroite vallée, à la cabane des *outlaw*. Le père, la mère et les deux fils sont d'un aspect hideux et repoussant, tandis que les deux filles semblent au contraire douces et jolies. Olaf cherche en vain du regard Helga, sa fiancée; il voudrait parler, mais

l'accueil sinistre qu'il reçoit arrête sa parole : Kari le fait asseoir, se place à côté de lui, et lui apprête un frugal repas, tandis que le père et les frères s'entretiennent à part et à voix basse. Bientôt le père déclare qu'il est temps qu'on s'aille coucher. Kari prend Olaf par la main et le conduit à la chambre qui lui est destinée. A peine y est-il entré qu'une jeune fille vient, suivant l'ancienne coutume islandaise, pour lui ôter ses habits. Il la voit à peine, tant la chambre est obscure. Elle ne dit pas un mot; seulement, pendant qu'elle lui essuie les pieds, il sent tomber ses larmes, et quand elle va sortir, elle lui dit à l'oreille, de sa voix la plus basse, de prendre garde à lui. Kari lui-même vient ensuite; il veut passer la nuit auprès d'Olaf, qui se contente de lui emprunter sa hache, et attend l'événement. Le vieil *outlaw* ne tarde pas en effet à entrer, il est suivi des deux frères; mais Olaf ne se laisse pas surprendre : il fend la tête au vieillard, il blesse mortellement un des fils, et, de concert avec Kari, il force l'autre à se rendre et à lui jurer fidélité. Pendant ce tumulte, Helga est plongée dans les larmes et la prière; Kari l'amène en toute hâte et la remet aux bras de son fiancé. C'était elle qu'on avait envoyée le soir pour le servir, mais on veillait aux portes et on épiait sa parole ou son regard. — Dès le lendemain, après avoir enseveli les morts, Olaf mit le feu à la cabane des *outlaw;* tous le suivirent chez le vieux Sigurd, excepté celui des deux fils qui survivait; celui-là préféra encore au commerce des hommes la sauvage et inquiète liberté du désert.

Ce n'est pas le moindre charme de ces légendes islandaises que d'y retrouver, grâce à l'identité constante du cœur humain, quelques fleurs de cette poésie qui s'épanouit plus librement sans doute sous de moins rudes climats. La nature particulière de l'Islande n'exclut pas d'ailleurs la poésie; tout au moins doit-elle ébranler et exciter l'imagination. Qu'on lise non pas seulement la spirituelle relation du trop court voyage de lord Dufferin en Islande, mais par exemple le journal d'Olafsen et Paulsen pendant leur longue et savante visite de cinq années dans cette île à la fin du XVIII[e] siècle, et on admirera les singuliers phénomènes de cette terre et de ces cieux : ici les sources intermittentes, les eaux minérales de toute sorte, celles qui endorment et celles qui enivrent; là des aurores boréales ou des éclats de foudre de toutes les nuits (comme pendant tout l'été de 1718), des lacs comblés en une heure par la lave des volcans, les feux souterrains, les jets de sources chaudes, les météores, les nuages colorés et aux formes diverses qui s'élèvent sur la surface des eaux, les mers de sang, les mirages, les apparitions célestes. Quelles imaginations humaines seraient restées insensibles à ces magnifiques spectacles? Même à côté des explications que donne la science, il y aura toujours en présence de ces manifestations étonnantes de la nature d'autres commentaires qu'inventera l'esprit humain. Tout un chapitre du livre de M. Maurer contient les nombreuses légendes islandaises qui cherchent à expliquer chacun de ces phénomènes.

L'imagination islandaise connaît aussi, cela se comprend, toute une faune et une flore symboliques et mystiques dont la connaissance fournirait sans

nul doute d'utiles sujets de comparaison et peut-être des explications uniques aux commentateurs de certains ouvrages du moyen âge (1). C'est encore aujourd'hui une croyance populaire en Islande que les corbeaux forment conseil au milieu de l'automne, et qu'on voit, au jour marqué, chaque couple se diriger vers la place convenue. En Islande comme partout ailleurs, le corbeau est de mauvais augure, et s'il vole avec persistance autour d'un toit, ceux que ce toit abrite sont menacés de mort. Les vaches parlent pendant la première nuit de chaque année, ou, suivant d'autres, pendant la nuit de la Saint-Jean. Un fermier qui n'en voulait rien croire s'alla coucher pendant cette nuit-là dans son étable. Au premier coup de minuit, il entendit une de ses vaches qui disait : « Il est temps de parler. » Sa voisine répondit : « Il y a un homme dans l'étable. » Une troisième ajouta : « Nous le rendrons fou avant le lever du soleil. » Le pauvre homme y perdit en effet la raison.—Nous ne nous arrêterons pas aux légendes qui concernent les monstres de la mer; elles sont innombrables. Sans parler des hommes ou des femmes-poissons, les chiens de mer sont pour la tradition populaire les anciens soldats de Pharaon ; ils ont été engloutis avec leur maître et vivent misérablement au fond des eaux. Pendant la nuit de la Saint-Jean, ils reprennent pour quelques heures la forme humaine, et viennent sur les rivages jouer, chanter et danser comme les autres hommes. Si par hasard un d'entre eux ne retrouve pas son enveloppe aquatique qu'il a déposée sur le sable, il faut qu'il reste au milieu des hommes jusqu'à ce qu'il la recouvre. Une fois, par une telle nuit, un Islandais eut l'audace de dérober ainsi la dépouille d'un de ces êtres marins; quand leur troupe se replongea dans les eaux, il en vit un rester errant sur la côte : c'était une femme; il l'épousa, vécut heureux avec elle et en eut deux enfans. Il avait toujours sur lui la clé du coffre où il avait enfermé son enveloppe marine. Un jour cependant il l'oublia dans un de ses vêtemens, et à son retour il vit que la cassette était vide et sa femme partie pour jamais. Seulement, lorsque les deux petits enfans de l'Islandais s'allaient promener sur le bord de la mer, on voyait un de ces animaux marins élever fréquemment sa tête au-dessus des eaux, suivre leurs jeux et leur jeter sur la rive de beaux poissons dorés et de brillans coquillages.

Le livre de M. Maurer se termine par un certain nombre de contes populaires qu'il a recueillis en Islande. Je les ai lus avidement, curieux de savoir si j'y trouverais quelques souvenirs de l'ancienne littérature islandaise, dont une bonne partie, nous l'avons déjà indiqué, consistait en traductions ou imitations de nos poèmes et romans du moyen âge. Malheureusement ce dernier point de vue ne paraît pas avoir préoccupé M. Maurer, et il est permis de le regretter. Son conte de *Linus* ne se distingue pas précisément de la géné-

(1) Voyez *le Bestiaire d'amour* de Richard de Fournival (Aubry, 1860), que M. Hippeau, après avoir déjà donné *le Bestiaire divin* de Guillaume, clerc de Normandie, vient de publier avec beaucoup de soin et de netteté.

ralité des contes inventés à plaisir. Dans celui de ***Maertholl***, on peut bien reconnaître en effet, comme il le dit, quelques échos des anciennes croyances mythologiques du Nord, et par là le récit ne laisse pas d'être intéressant; mais le plus curieux sans contredit est de retrouver dans l'histoire de l'insensé ***Brjan*** quelques-uns des traits que Saxo Grammaticus et Shakspeare ont empruntés à des traditions évidemment anciennes, lorsqu'ils ont écrit leur ***Hamlet***. On va en juger.

Il y avait une fois un roi riche et puissant. Près de son château habitait, dans une pauvre cabane, un vieux paysan avec sa femme, trois enfans et une seule vache pour nourrir toute cette famille. Le roi, étant un jour à la chasse, aperçut la vache du pauvre homme et s'écria : « Oh! comme ma vache est belle ! » On lui fit remarquer que la bête n'était pas à lui; il ordonna donc de l'acheter. Aussitôt les gens du roi vont trouver le vieillard, et comme il refuse de vendre sa seule vache, on le tue. Cependant les meurtriers sont effrayés de leur action, et ils se demandent si, de ces trois enfans qui viennent d'assister au meurtre de leur père, il y aura un vengeur. Ils prennent l'aîné et lui demandent s'il a ressenti quelque part la mort de son père. L'enfant montre son cœur, et ils le tuent; même réponse du second fils, qui a le même sort; le plus jeune montre grossièrement une autre partie de sa personne, et il est sauvé. On comprend que celui-là sera le vengeur; mais il faut qu'il grandisse sans danger, et qu'il attende l'occasion. Brjan, c'est son nom, reste chétif et pauvre auprès de sa vieille mère, et simple d'esprit aux yeux de tous. Quelques-unes de ses réponses offrent une ressemblance frappante avec celles de ***Jean l'Avisé*** dans les contes de Grimm. Sa mère l'envoie un jour faire une commission au château du roi; il rencontre des ouvriers qui apportent du pur or pour dorer la chambre de la fille du roi, et il leur dit : « Je souhaite que la charge vous soit moins lourde, mes amis! » Et, la parole de cet enfant méprisé faisant des prodiges, à quelques pas de là les ouvriers perdent les trois quarts de leur riche fardeau. De retour à la maison, sa mère lui demande ce qu'il a vu et ce qu'il a dit; elle le gronde. « Ce n'est pas là ce que tu devais dire, mais plutôt : Je vous souhaite, mes amis, une charge trois fois plus lourde! — Je dirai ainsi la prochaine fois, ma mère. » Le lendemain, il rencontre un enterrement, et, s'adressant aux porteurs : « Je vous souhaite une plus lourde charge, mes amis! » Et voilà que le corps devient si pesant que les porteurs ne peuvent plus continuer leur marche. De retour à la maison, Brjan est grondé. « Il fallait dire : Que Dieu ait en paix l'âme du défunt! » Le lendemain, Brjan voit le bourreau qui pend un voleur, etc.

Personne ne s'inquiétait des réponses de Brjan; on riait seulement de sa simplicité. Bien connu au château du roi, il entrait librement dans les cours et les salles; on le vit s'établir un jour dans un coin de la salle du festin; il avait un grand morceau de bois blanc et un couteau, et il taillait avec acharnement de petites chevilles, qu'il mettait ensuite dans ses

poches. Quand on lui demandait à quoi il s'occupait, il répondait : « Je venge papa! » Et comme il n'inspirait nulle défiance, comme on avait oublié d'ailleurs la mort du vieux paysan, nul n'y prit garde. Cependant c'était un jour de grande fête; les gens du roi buvaient à l'envi. Ils s'enivrèrent à la fin, et tombèrent jusqu'au dernier dans le sommeil de l'ivresse. Brjan se leva alors, et, à l'aide de ses chevilles, il attacha les uns aux autres par leurs vêtemens tous les assistans engourdis. Les meurtriers de son père s'y trouvaient, et le roi lui-même. Bientôt quelques-uns d'entre eux se réveillèrent à moitié, voulurent se dégager, s'irritèrent, tirèrent leurs épées pour se débarrasser de leurs voisins, réveillèrent par leurs cris et leurs malédictions tous les convives; ils se prirent d'une querelle générale, et finalement se massacrèrent les uns les autres, le roi compris. Ainsi fut vengée la mort du pauvre paysan père de Brjan. — On sait que, dans le récit de Saxo Grammaticus, ce sont des chevilles de bois ainsi taillées pendant sa folie qu'Hamlet emploie pour ensevelir les convives et le roi meurtriers de son père sous les tapisseries du palais, auquel il met ensuite le feu; dans Shakspeare se retrouve, admirablement traitée, cette même donnée d'une folie moitié involontaire et moitié feinte. M. Maurer remarque au reste que le nom de Brjan est irlandais, qu'il se retrouve aujourd'hui sur la carte géographique de l'Irlande, aux traditions de laquelle cette légende pourrait bien avoir été empruntée soit par les Islandais et les Danois, soit par les Anglais du XVI[e] siècle.

Invariablement ainsi l'étude des légendes et des traditions populaires conduit à la même conclusion : c'est que le fonds d'idées nécessaire pour défrayer l'imagination des peuples n'a pas été bien considérable ni bien fécond. Ce n'est pas cette production spontanée, mais paresseuse des plus humbles esprits qui enfante des pensées neuves et originales augmentant la richesse commune du genre humain; cet honneur est réservé au génie et à la méditation. A la tradition populaire et à la légende le privilége, — c'est bien assez, — de refléter naïvement et sûrement, avec les principaux traits des sentimens et des passions de l'humanité, celles des idées particulières au nom desquelles chacune des grandes races est appelée à faire son chemin dans l'histoire. A ce titre, elles méritent les laborieuses enquêtes de l'érudit et l'examen du philosophe. A ce titre seul et par les lumières infaillibles qu'elles recèlent, soit sur la nature et les procédés de l'esprit humain, soit sur les aptitudes intellectuelles et morales de chacune des nationalités, elles offrent, en retour des recherches ardues, des lectures souvent pénibles qu'elles imposent, une ample et riche récompense.

A. GEFFROY.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT-SIXIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXXe ANNÉE.

MARS — AVRIL 1860

Livraison du 1er Mars.

Livraison du 15 Mars.

O. K. m.

Livraison du 1er Avril.

Livraison du 15 Avril.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.